LA GÉOGRAPHIE DANS LES ARGONAUTIQUES D'APOLLONIOS DE RHODES

PAR

Emile DELAGE

AGRÉGÉ DES LETTRES

ANCIEN ÉLÈVE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

THÈSE PRINCIPALE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

Bordeaux :

FERET & FILS, EDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe

C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE, VIIe

1930

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551824_0008

La Géographie dans les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes

LA GÉOGRAPHIE DANS LES ARGONAUTIQUES D'APOLLONIOS DE RHODES

PAR

Emile DELAGE

AGRÉGÉ DES LETTRES

ANCIEN ÉLÈVE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

THÈSE PRINCIPALE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

Bordeaux :

FERET & FILS, EDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe

C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE, VIIe

1930

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A MON MAITRE

Monsieur A. PUECH

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Hommage de reconnaissance et d'admiration.

E. D.

Sur l'élément essentiel des *Argonautiques*, la géographie, il n'existe qu'un ouvrage d'ensemble, superficiel et déjà ancien, de Walther, *De Apollonii Rhodii Argonauticorum rebus geographicis*. Nous avons essayé de traiter le sujet d'une manière plus approfondie, en utilisant les nombreux travaux des philologues, des archéologues et des voyageurs sur la littérature alexandrine, la géographie grecque et la topographie des régions décrites par Apollonios.

Le plan suivi a été, pour le catalogue et l'itinéraire des Argonautes, celui du poète même : il nous a paru aussi clair et mieux adapté au sujet que celui des manuels de géographie antique. Vu l'importance de l'itinéraire, nous l'avons séparé du catalogue et des renseignements disséminés dans tout le poème. Il a été souvent nécessaire de confronter l'auteur avec ceux qu'il imite : aussi avons-nous joint à cette étude un chapitre sur la géographie avant Apollonios et un autre sur le voyage des Argonautes avant lui.

L'essentiel de ce travail est l'analyse détaillée de toutes les notions géographiques contenues dans le poème des *Argonautiques*. Elle aboutit à des conclusions à la fois scientifiques et littéraires : scientifiques, en ce qu'elle nous montre l'étendue et la valeur des connaissances d'un poète alexandrin; littéraires, en ce qu'elle nous révèle les sources et les procédés de composition de ce poète.

Nombreux sont ceux qui ont bien voulu s'intéresser à cette tentative et seconder nos efforts pour rendre cette étude moins imparfaite. Nous devons une reconnaissance particulière à notre maître M. Puech, qui a dirigé nos recher-

ches et nous a donné les plus utiles conseils à mesure que ce travail avançait; et à M. Ch. Picard, qui nous a fait part de remarques précieuses.

Nous avons plaisir à remercier aussi de leurs bienveillants encouragements M. Paul Mazon, professeur à la Sorbonne; nos collègues et amis MM. Louis Bréhier et Pierre Waltz, professeurs à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand; M. Ch. Georgin, notre ancien maître du Lycée Henri-IV.

Parmi nos collègues de la Faculté de Bordeaux, nous devons la plus vive gratitude à M. Masqueray, qui, en assumant la plus lourde part de notre enseignement commun, a rendu notre tâche plus facile; à M. Radet, qui a bien voulu accueillir cet ouvrage dans la *Bibliothèque des Universités du Midi*; enfin à notre ami Robert Fawtier, qui nous a fait profiter de son expérience pour la correction des épreuves.

PREMIÈRE PARTIE

Généralités

CHAPITRE PREMIER

LA GEOGRAPHIE DANS LES ARGONAUTIQUES

L'épopée d'Apollonios est surtout géographique. Sans doute, dans cette œuvre touffue et érudite, l'astronomie, la magie, l'art nautique, la médecine, la peinture de l'amour et la mythologie intéressent aussi le lecteur. Mais aucun de ces éléments n'occupe une place aussi grande que la géographie.

L'astronomie se ramène à peu de chose : quelques détails touchant la navigation, un petit nombre de comparaisons et deux légendes sur les vents étésiens et sur la couronne d'Ariane.

La magie, grâce aux personnages de Médée et de Circé, joue un rôle plus important. Elle forme le sujet de plusieurs scènes où l'auteur a accumulé les détails étranges et épouvantables, par exemple la cueillette du *prométhéion*, le sacrifice nocturne de Jason à Hécate, l'enlèvement de la toison, la purification de Jason et de Médée par Circé, la fascination de Talos. Mais ces descriptions ne sont que des épisodes dans l'ensemble du poème.

L'art nautique a fait l'objet d'une étude spéciale[1]. On

1. De la Ville de Mirmont, *Le navire Argo et la science nautique d'Apollonius de Rhodes* (*Revue internationale de l'Enseignement*, t. XXX, 1895, II, pp. 62-153); cf. Assmann, *Das Schiff von Delphi* (*Jahrb. d. Arch. Inst.*, 1905, p. 32 ss.)

trouve en effet dans le poème d'Apollonios maints détails précis sur la construction, le lancement, le chargement et la manœuvre du navire Argo. En les réunissant, on constate que l'auteur, avec beaucoup de science et un louable souci de couleur archaïque, « a fait la restitution exacte de ce que devait être un navire primitif, au temps de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*[1] ». Mais à l'exception d'une scène, le lancement d'Argo, ces renseignements, dispersés dans tout le poème, ne peuvent avoir qu'une importance secondaire.

Lorsque le sujet s'y prête, l'influence de la médecine apparaît chez Apollonios : non seulement il nous renseigne sur les blessures de ses héros, suivant l'exemple d'Homère, mais il décrit par leurs symptômes physiologiques la douleur causée par l'amour chez Médée, la maladie de Phinée et l'agonie de Mopsos piqué par un serpent. Toutefois ces tableaux sont rares et accessoires.

L'épisode de Médée est aux yeux des modernes la partie a plus intéressante du poème. La peinture minutieuse et vraie de la passion depuis son éclosion brusque et inconsciente jusqu'au moment où sa puissance devient irrésistible, la transformation d'une jeune fille timide et innocente en amoureuse criminelle, voilà ce que les critiques modernes, depuis Sainte-Beuve, ont le plus admiré et étudié dans les *Argonautiques*[2]. Ils ont montré avec raison que cet épisode, malgré quelques maladresses, est le plus original du poème par la nouveauté du sujet, la profondeur et la vérité de l'analyse psychologique. Cependant, quels que soient sa valeur littéraire, son intérêt et son ampleur, ce morceau n'est qu'un épisode dans l'ensemble du poème. Il en occupe seulement le tiers et ne forme pas une narration continue : à

1. De la Ville de Mirmont, *art. cité*, p. 283.
2. Sainte-Beuve, *La Médée d'Apollonius* (*Portraits contemporains*, t. V, p. 359-406); Couat, *La Poésie Alexandrine*, 1882, p. 308 ss.; J. Girard, *L'Alexandrinisme* (*Etudes sur la Poésie grecque*, p. 326 ss.); U. von Wilamowitz, *Hellenistische Dichtung*, II, 209 ss.; Ph. E. Legrand, *La Poésie Alexandrine*, pp. 70-73 et 85 sq.

la peinture de la passion se mêlent les aventures des Argonautes (entrevue de Jason et d'Aiétès, délibération des héros, exploits de Jason); et après la fuite de Médée, l'épisode se continue par trois scènes (meurtre d'Apsyrtos, purification et mariage de Médée) qui sont disséminées dans le récit du retour des Argonautes et séparées par de longs intervalles. La peinture de l'amour n'est donc pas l'élément essentiel des *Argonautiques* et l'on ne peut prétendre que cette épopée soit avant tout psychologique.

La mythologie tient plus de place que la peinture de l'amour et a fait aussi l'objet d'une étude particulière[1]. Le poète lui a donné dans son œuvre une grande importance : non content de raconter les aventures des Argonautes, qui formaient le sujet de son épopée, il a fait de nombreuses allusions à des fables étrangères au mythe d'Argo et s'est efforcé de rattacher au voyage de ses héros un grand nombre de légendes locales. Il a conservé le merveilleux traditionnel de l'épopée en faisant intervenir les dieux. Mais la composition de cet ouvrage prouve qu'il n'est pas essentiellement mythologique. En effet, si la mythologie était le véritable sujet du poème, la légende argonautique y serait traitée dans toute son ampleur et l'on trouverait à leur place chronologique les événements qui précèdent et qui suivent le voyage des Argonautes, comme le conflit de Phrixos et d'Athamas, le voyage de Phrixos et d'Hellé, la mort de Pélias. Le poète connaît bien ces épisodes et y fait allusion parfois, mais incidemment : le voyage de Phrixos sur son bélier, par exemple, est mentionné dans la description du manteau de Jason à côté de légendes étrangères au mythe d'Argo[2]. Le véritable sujet n'est donc pas la légende argonautique dans son ensemble. Ce n'est pas non plus la conquête de la toison d'or, puisque le poème,

1. De la Ville de Mirmont, *La Mythologie et les Dieux dans les Argonautiques et dans l'Enéide*, Paris, 1894.
2. I, 730 ss.

loin d'être terminé après cet évènement capital, se prolonge par un ample récit du retour des Argonautes et s'achève brusquement, sans conclusion, par l'arrivée des héros à Pagasai. Il est vrai que, dans une sorte de prologue, le poète rappelle en quelques vers le conflit de Jason avec Pélias et la construction du navire Argo avec l'aide d'Athéna : mais ce sont pour lui des thèmes accessoires, il se contente d'y faire allusion et ne veut pas les traiter longuement. Aussitôt après ce passage, il annonce le véritable sujet en ces termes : « Maintenant, je vais conter la race et le nom des héros, leur voyage sur la vaste mer et leurs exploits dans leurs courses errantes[1] ». Autrement dit, le poème comprend le catalogue des Argonautes, leur itinéraire détaillé et le récit de leurs aventures. Apollonios ne veut chanter que le voyage des héros, les aventures comprises entre leur départ et leur retour. Les événements qui surviennent avant ou après ne l'intéressent pas : il les passe sous silence ou y fait à peine allusion. Ces limites imposées à son récit, comme la longue narration du retour des Argonautes, montrent que le poète veut donner une grande place à la géographie et même lui subordonner la mythologie.

Cette intention est confirmée par la composition du poème. Dans l'ensemble, c'est le récit d'une longue navigation, un journal de bord : l'itinéraire est indiqué en détail étape par étape, et les légendes mythologiques, c'est-à-dire les aventures des Argonautes dans les pays où ils abordent, sont racontées à mesure qu'elles trouvent place dans l'itinéraire. La mythologie se ramène donc à une série d'épisodes de longueur inégale, reliés entre eux par l'itinéraire des Argonautes. Ainsi la géographie explique la composition du poème : elle sert de lien entre une multitude de récits très différents par la valeur littéraire, l'intérêt, la longueur ou le ton général. C'est elle qui maintient quelque unité dans l'œuvre d'Apollonios.

1. I, 20-22.

L'importance de la géographie apparaît aussi dans le catalogue des Argonautes : le poète y indique non seulement le nom et la généalogie de chaque héros, mais encore sa ville natale. Les 55 Argonautes ne sont pas énumérés au hasard, mais classés d'après leur pays d'origine, comme les guerriers grecs et troyens dans le catalogue des vaisseaux de l'*Iliade*. La géographie explique donc la composition du catalogue comme celle des *Argonautiques* en général.

Enfin, si l'on se rappelle que le voyage des Argonautes est immense, que leur retour, long et difficile, se fait par une route différente de l'aller et que les détails de l'itinéraire sont indiqués exactement, on arrive à cette conclusion que la géographie est bien l'élément principal du poème. Ce n'est pas étonnant si l'on considère la place qu'elle avait prise dans la littérature au début de la période hellénistique.

CHAPITRE II

LA GEOGRAPHIE AVANT APOLLONIOS

En écrivant une épopée géographique, Apollonios se conformait au goût de ses contemporains pour une science qui, déjà enrichie pendant quatre siècles par les voyages d'exploration en pays lointains, avait fait de grands progrès depuis les campagnes d'Alexandre.

Entre le VIIIe et le VIe siècle, la colonisation grecque avait ouvert à la géographie naissante un vaste domaine en reculant les limites du monde connu. Les Phocéens, fondateurs de Massalia, avaient occupé les côtes ligures et ibériques jusqu'à l'opulente Tartessos et visité l'Adriatique. La Sicile, l'Italie méridionale, la Cyrénaïque, l'Egypte s'étaient ouvertes au commerçant ou cultivateur venu d'Eubée, de Mégare, de Corinthe ou de Laconie. Le Massaliote Euthyménès avait visité la côte occidentale de Libye[1]. Milet, riche métropole des colonies de Propontide et du Pont-Euxin, était devenue un centre d'études géographiques avec le philosophe Anaximandre, les logographes Hécatée et Denys[2]. A la fin du VIe siècle, Perses, Etrusques et Carthaginois arrêtent l'expansion hellénique à l'Est comme à l'Ouest, mais les « barbares » continuent les voyages

1. W. Aly, *Die Entdeckung des Westens* (*Hermes*, t. LXII, 1927, p. 305 ss.); H. Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, II, 55; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, I, 425.

2. G. Glotz, *Histoire grecque*, I, 152 ss.; F. Bilabel, *Die ionische Kolonisation* (*Philologus*, Suppl. XIV, fasc. 1), Leipzig, 1920; Hogarth, *Ionia and the East*, Oxford, 1909; H. Berger, *op. cit.*, I.

d'exploration : des Phéniciens, sur l'ordre de Néchao, roi d'Egypte, font le tour de la Libye[1], dont la côte occidentale est explorée par le Carthaginois Hannon jusqu'au golfe de Guinée. Un autre Carthaginois, Himilcon, accomplit le voyage de Cadix à la mer du Nord par les côtes d'Espagne, de France et de Grande-Bretagne[2]. Ces deux périples sont connus des Grecs par une traduction avant le IIIe siècle.

Après cette brillante période, l'horizon de la géographie hellénique ne s'élargit pas beaucoup. Les grands voyages, plus rares, ne fournissent guère que de nouvelles précisions sur des pays déjà connus. Hérodote, voyageur curieux, corrige et complète parfois les données de la géographie ionienne sur l'Egypte, la Libye, le Nord et l'Ouest de l'Europe, la Scythie et l'empire perse. Ctésias, médecin à la cour d'Artaxerxès, décrit les merveilles de l'Inde et de la Perse, mais n'est pas pris au sérieux[3]. L'expédition des Dix-Mille, de 401 à 399, fut en même temps une aventure militaire et un voyage d'exploration. Si Xénophon n'en a pas compris toute l'importance pour la géographie[4], on lui doit quelques intéressantes descriptions de peuples barbares aux mœurs étranges. Le périple faussement attribué à Skylax ne décrit que les côtes de la Méditerranée et du Pont-Euxin; il ne semble pas antérieur au IVe siècle et résume les connaissances que l'on possédait sur ces régions avant Alexandre.

Grâce au génie du conquérant, les progrès de la géographie, assez lents dans la période de transition qui suivit les travaux des Ioniens, deviennent plus rapides[5]. L'élève

1. Hérodote, IV, 42.
2. A. Grenier, *La découverte du Rhin*, p. 10 (*Mélanges d'archéologie et d'histoire*, Paris, 1920).
3. W. Reese, *Die griechischen Nachrichten über Indien bis zum Feldzug Alexanders des Grossen*, Leipzig, 1914; Arrien, *L'Inde*, éd. Chantraine, p. 2 sq.
4. H. Berger, *op. cit.*, II, 52 ss.
5. Susemihl, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, I, 649; Berger, *op. cit.*, III, 1 ss.; Endres, *Geographischer Hori-*

d'Aristote s'intéresse à cette science comme à la botanique et à la zoologie. Il fait mesurer les distances parcourues par son armée et noter de nombreux renseignements sur les pays qu'il traverse. Il découvre le golfe Persique et ses campagnes fournissent des indications nouvelles sur certains problèmes géographiques comme la circumnavigation de l'Arabie et de l'Afrique, la nature de la mer Caspienne considérée comme un golfe ou un lac et les rapports supposés du Nil et de l'Indus.

Néarque, commandant en chef de la flotte d'Alexandre, explore le cours de l'Indus et la côte entre ce fleuve et l'Euphrate. Gorgos, surnommé le *mineur*, visite des mines d'or et d'argent au pays du prince indien Sopeithès, et Androsthénès de Thasos, une grande partie des côtes d'Arabie.

Vers la fin du règne d'Alexandre ou peu après sa mort, Pythéas, le plus grand voyageur de l'antiquité, explore avec plus d'audace et de science les régions parcourues déjà par Himilcon[1]. Parti de Marseille, il suit les côtes ibériques et armoricaines, fait le tour de la Grande-Bretagne, regagne la Manche, suit le rivage méridional de la mer du Nord, atteint les pays de l'ambre aux environs du Slesvig-Holstein et de la Scandinavie, pousse une pointe vers le Nord et la mystérieuse Thulé, probablement au delà de la Norvège, puis revient à Marseille par les côtes de la Manche, de l'Atlantique et de la Méditerranée. Son périple, curieux mélange de science et d'imagination, à la fois vivant et instructif, fut consulté par Timée et eut un grand succès chez les Alexandrins avant d'être décrié à l'époque romaine.

Les successeurs d'Alexandre, Lagides et Séleucides, suivent son exemple : voyageurs, géographes, historiens s'intéressent aux régions mal connues d'Asie et de Libye.

zoni und Politik bei Alexander dem Grossen in den Jahren 330-323, Wurzbourg, 1924; Th. Birt. *Alexander der Grosse und das Weltgriechentum bis zum Erscheinen Jesu*, Leipzig, s. d. [1925].

1. Berger, *op. cit.*, III, 7 ss.; Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, 385 ss.; A. Grenier, *La découverte du Rhin*, p. 9 ss.; Damste, *Pytheas Massiliensis* (*Mnemosyne*, 1917, pp. 181-185).

Démodamas de Milet décrit les contrées voisines de l'Iaxarte : Patroclès, vers 285, distingue ce fleuve du Tanaïs et explore la mer Caspienne. Dionysios visite l'Inde par ordre de Ptolémée Philadelphe et Ariston, peut-être à la même époque, les côtes d'Arabie. Mégasthénès, ambassadeur de Seleucos Nicator auprès du roi Sandracottos (302-297) à Palibothra, précise l'étendue et la situation de l'Inde, décrit le Gange et l'Indus et étudie les productions de ce pays, ses différentes populations, ses institutions politiques ou religieuses[1]. Sous les deux premiers Lagides, la Haute-Egypte et l'Ethiopie sont parcourues par Philon et Dalion, le pays des Troglodytes par les chasseurs d'éléphants Satyros et Eumédès.

Ces voyages lointains et ces découvertes exercent durant la période alexandrine une influence sur la géographie et sur l'histoire, qui sont tantôt romanesques ou exotiques, tantôt scientifiques. Dans les *Histoires Philippiques* de Théopompe, Silène décrit un continent situé au delà de l'Océan et habité par le peuple heureux des Mérops. Evhémère place dans une île voisine de l'Inde le séjour du peuple idéal des Panchaiens. Amométos compose un livre romanesque sur les Attacores de l'Himalaya et un ouvrage à la fois géographique et merveilleux sur la Haute-Egypte.

Un certain Iamboulos, peut-être du IIIe siècle, racontait un voyage en Inde au milieu d'un peuple heureux qui pratiquait la communauté des femmes et des enfants.

L'Egypte, comme l'Inde, est décrite par les amateurs de géographie fabuleuse. Hécatée d'Abdère ou de Téos, sous Alexandre ou Ptolémée Soter, compose un ouvrage romanesque sur l'Egypte, mélange de vérité et d'invention, et sur les Hyperboréens, qu'il place dans une certaine île Helixoia, en face du pays des Celtes, sur la côte nord-ouest

1. SCHWANBECK, *Megasthenis fragmenta*, Bonn, 1846; FHG Didot, II, 397 ss.

du continent européen[1]. Léon de Pella décrit l'Egypte sous la forme d'une prétendue lettre d'Alexandre à sa mère Olympias.

Parmi les représentants de la géographie scientifique, on peut citer Cléon de Syracuse, Timagétos, Timosthénès de Rhodes, auteurs de traités *Sur les ports*, le philosophe Dicéarque et surtout Eratosthène, successeur d'Apollonios comme bibliothécaire d'Alexandrie et l'un des fondateurs de la géographie mathématique.

Les historiens d'Alexandre, en racontant sa vie, furent souvent amenés à décrire les régions traversées par lui. Aristoboulos était connu pour ses belles descriptions de pays lointains, tandis que le merveilleux et la rhétorique gâtaient les récits d'Onésicritos, de Callisthénès et de Cléitarchos. La géographie était aussi représentée dans les nombreuses histoires locales publiées durant la période hellénistique : celles de Sicile et d'Italie par Lycos de Rhegion, Douris de Samos et Timée, celles de Cyzique par Néanthès, d'Héraclée par Nymphis, de l'Attique par Istros.

A la géographie merveilleuse on peut rattacher un genre nouveau, la paradoxographie, collection de curiosités de toute espèce et de toute provenance, inaugurée par Callimaque et représentée avant Apollonios par Nymphodoros et par l'auteur du traité περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, faussement attribué à Aristote : là encore la géographie est mise à contribution.

Enfin la géographie, scientifique ou merveilleuse, a envahi la poésie. Philétas, Lycophron et surtout Callimaque ont subi son influence. Ce dernier, qui fut le maître d'Apollonios, écrivit des ouvrages de géographie, d'histoire et d'ethnographie sur les coutumes barbares, les fondations et les changements de noms de villes et d'îles, les fleuves de la terre, les noms de peuples et les merveilles du monde en-

1. Rohde, *Der griechische Roman*, Leipzig, 1876, p. 167 ss.

tier par localités; l'érudition géographique apparaît souvent dans ses *Hymnes* et ses *Aitia*.

En racontant le voyage des Argonautes, Apollonios pouvait faire entrer dans une épopée la géographie scientifique ou fabuleuse, l'« aitiologie », les fondations de villes, l'ethnographie, le merveilleux exotique, les descriptions de pays lointains ou peu connus que l'on aimait au temps des Ptolémées.

Quelles sont les sources de cette géographie et dans quelle mesure est-elle imitée d'Homère ? Est-elle fabuleuse ou correspond-elle aux derniers progrès de la science alexandrine ? Le poète a-t-il décrit exactement les lieux où séjournent les Argonautes et ses renseignements permettent-ils de les situer avec précision ? L'itinéraire des Argonantes est-il homogène ou formé d'éléments disparates et que nous apprend-il sur la composition du poème ? Autant de questions auxquelles permettra de répondre une étude détaillée de la géographie sous les trois formes où elle apparaît dans le poème d'Apollonios : les digressions et renseignements divers, le catalogue des Argonautes et leur itinéraire.

DEUXIÈME PARTIE

Les digressions et le catalogue des Argonautes.

CHAPITRE PREMIER

RENSEIGNEMENTS DIVERS ET DIGRESSIONS

La géographie des *Argonautiques* n'est pas groupée dans le catalogue et dans l'itinéraire des compagnons de Jason; elle est répandue dans tout le poème, car on la trouve aussi dans les nombreuses digressions mythologiques et parfois historiques dont il est parsemé. Avant d'examiner le catalogue et le voyage des héros, il est donc nécessaire de recueillir et d'étudier ces détails en les classant, pour plus de clarté, dans un ordre géographique.

1° Généralités

Dans une digression sur les campagnes de Sésostris, le poète montre qu'il accepte la division du monde en trois parties, Europe, Asie et Libye avec l'Egypte, qui apparaît au VIe siècle avec Pindare, Eschyle, Hécatée et Phérécyde[1]. Il s'écarte ainsi d'Homère, qui cite plusieurs peuples d'Asie Mineure sans nommer l'Asie.

Pour désigner la Grèce et ses habitants, l'auteur des *Argonautiques* se sert des mots Achaïde, Panachaïde, Danaens, Hellade et Panhellènes.

1. IV, 273.

Au terme Achaïe, inconnu d'Homère en ce sens, il préfère celui d'Achaïde. Il appelle ainsi tantôt la partie septentrionale du Péloponnèse, tantôt la Grèce entière[1]. La première acception, ne semble pas antérieure à Hérodote[2]; la seconde est courante chez Homère[3]. Un seul passage a paru douteux : Alkimédé, mère de Jason, rappelle qu'avant le départ de son fils elle était *admirée des Achéennes*[4]. D'après le scoliaste, ce sont les femmes de Thessalie, région appelée aussi Achaïe dans les poèmes homériques[5]; mais ce sens ne se retrouve pas ailleurs dans les *Argonautiques* et le mot Achéennes, chez Homère, désigne les femmes grecques en général. Nous pensons donc, avec Walther et Mooney[6], que ce sens large doit être conservé malgré l'affirmation du scoliaste. Il en est de même pour la Panachaïde ou Terre panachaïde[7], que le scoliaste prend à tort pour la Thessalie. Homère n'emploie pas ces deux expressions, mais il appelle souvent les Grecs Panachéens. Dans Homère, le terme Danaens au sens large de Grecs est fréquent, mais es mots Hellade et Hellènes ne désignent que la Thessalie du Sud et ses habitants. Chez Apollonios, comme l'a montré Walther, ils s'appliquent à la Grèce entière et aux Grecs, sens qui n'est pas antérieur à Hésiode[8]. Enfin Panhellènes désigne tous les Grecs chez Apollonios comme chez Homère et Hésiode[9].

2° Grèce du Nord

Dans la Grèce du Nord, Apollonios nomme l'Achéloios, aujourd'hui Aspropotamos, fleuve d'Epire qui se jette dans

1. 1er sens : I, 177; 2e sens : III, 601, 639, 775, 1081; IV, 195, 1226, 1329, 1419.
2. I, 145 sq.; Thuc., Xén., Dém.; Call., *Hécalé*, frg. 34, Pfeiffer, v. 27.
3. *Il.* I, 254, etc.
4. I, 284. Cf. Hom., *Il.*, V, 424; *Od.*, II, 101; III, 261, etc.
5. *Il.*, II, 684, etc.
6. Walther, *op. cit.*, 19; Mooney, n. I, 284.
7. I, 243; III, 347; cf. Walther, p. 18; Mooney, n. I, 243.
8. Hés., *Op.* 651, 653; cf. Walther, 19.
9. *Il.*, II, 530; Hés., *Op.*, 528; A. Rh., II, 209; cf. Walther, 20.

la mer Ionienne au sud de l'Acarnanie et que le scoliaste prend à tort pour un affluent de l'Istros. Homère le connaissait déjà[1]. La mention de Dodone avec ses chênes prophétiques est un lieu commun : la ville, située au sud-ouest du lac de Janina actuel, était célèbre par un temple et un oracle de Zeus souvent cités et déjà connus d'Homère et d'Hésiode[2].

Un grand nombre de détails se rapportent à la Thessalie, patrie de plusieurs Argonautes. « C'est une terre entourée de montagnes élevées, tout à fait riche en brebis et en pâturages », dit Jason à Médée[3]. Cette description, dans l'ensemble, convient à la région la plus fertile de la Grèce. Dans un passage auquel le poète a probablement songé, Hérodote affirme déjà que « de toutes parts, elle est enclose de très hautes montagnes[4] ». Apollonios appelle ce pays Haimonie et ses habitants Haimoniens, d'Haimon, fils de Pélasgos ou d'Arès et père de Thessalos. Ce sont des noms anciens d'après Strabon : Pindare citait déjà le peuple des Haimones, mais le terme d'Haimonie ne se trouve pas, à notre connaissance, avant Callimaque[5].

Pour donner à son œuvre une couleur antique, le poète emploie souvent le mot Pélasges. Suivant l'usage homérique, il appelle ainsi les habitants de la Thessalie et nomme leur pays terre des Pélasges[6]; une seule fois il qualifie de Pélasges un autre peuple, les Macriées, dont il n'indique pas clairement la résidence[7].

Au nord-ouest de la Thessalie se trouve Tricca, aujourd'hui Trikala, patrie de trois compagnons d'Héraclès qui rejoi-

1. A. Rh., IV, 293, 895; Hom., *Il.*, XXI, 194.
2. Hom., *Il.*, II, 750; XVI, 234; *Od.*, XIV, 327; XIX, 296; Hés., frg. 134, 5 et 212 Rzach, 2e éd., etc; A. Rh., I, 527; IV, 583.
3. III, 1085 sq.; cf. IV, 1075.
4. VII, 129.
5. Pd., *N.* IV, 56; Call., frg. 124 Schn.; A. Rh., II, 504, 507, etc.; Strab., 381, 13.
6. I, 508, 906; II, 1239; III, 1323; IV, 243, 265. Cf. *Il.*, II, 681, etc.
7. I, 1024; cf. ici p. 111.

gnent les Argonautes en cours de route. Ancienne capitale de l'Hestiaiotide, la ville est connue d'Homère[1].

Dans des passages mythologiques, le poète nomme Lakéréia, le fleuve Amyros et Pétra Haimonienne. Lakéréia, patrie d'Asclépios, est située « à l'embouchure de l'Amyros[2] ». L'expression paraît embarrassante, car l'Amyros, aujourd'hui Dérès, se jette dans le lac Boibéis et non dans la mer[3]. Mais la description d'Apollonios est précisée par un autre passage, d'après lequel les Argonautes aperçoivent l'embouchure de l'Amyros en longeant la côte thessalienne au sud de l'Ossa[4]. Le poète place donc Lakéréia au bord de la mer, par suite d'une confusion entre la prétendue embouchure de l'Amyros et son débouché dans le lac Boibéis, près du village moderne de Kastri.

Apollonios cite parmi les principaux sanctuaires de Poseidon celui de Pétra Haimonienne[5]. Le culte de Poseidon Pétraios, auquel Pindare fait allusion, était en effet célébré dans cette ville, située à la frontière de la Macédoine et de la Thessalie et nommée seulement après Apollonios[6].

Plus au sud, en Magnésie, coule l'Anauros, que Jason traversa quand il se rendit du Pélion à Iolcos avant son entrevue avec Pélias. Ce torrent descend du Pélion et se jette dans le golfe de Pagasai immédiatement à l'est de la ville. Simonide, Euripide et Callimaque entre autres l'ont cité avant Apollonios[7].

1. *Il.*, II, 729; IV, 402; A. Rh., II, 955.
2. IV, 616 sq.
3. Hés., frg. 122 Rzach, 2e éd.; Pd., *P.* III, 58 ss. Cf. Stæhlin, art. *Lakéréia* dans P.-W.
4. I, 596. Cf. ici p. 81.
5. III, 1244 et scol.; cf. Preller-Robert, *Griechische Mythologie*, 4e éd., I, 590.
6. Pd., *P.* IV, 246 et scol.; D.S., XXXI, 18; T. L., XXXIX, 26; XLIV, 32; XLV, 41.
7. Simon., frg. 55 Bergk; Eur., *Hér. f.*, 390; Call., *H.* III, 101; IV, 103; A. Rh., I, 9; III, 67. Cf. Strab., 375, 3.

Avant le départ des Argonautes, Jason offre un sacrifice à Apollon et lui adresse une prière qui commence par ces mots : « Ecoute, roi, habitant de Pagasai et de la ville Aisonide qui de notre père porte le nom[1] ». Quelle est cette ville ainsi nommée d'Aison, père de Jason ? D'après le scoliaste, c'est une ville de Magnésie que citent Pindare et Phérécyde. Dübner et de La Ville de Mirmont l'identifient avec Iolcos : ils ont tort sans doute, car Apollon était spécialement honoré non pas à Iolcos, mais à Pagasai, et il existait vraiment une ville de Thessalie appelée Aison, Aisonia ou Aisonis, voisine de Pagasai et d'Iolcos, à la frontière de la Magnésie et de la Pélasgiotide. Elle se dépeupla de bonne heure et perdit toute importance, si bien que les modernes n'ont pu déterminer son emplacement exact. On la croit située près de Sesklo, au nord-ouest de Pagasai[2].

En racontant le départ des Argonautes, le poète rappelle que leur navire fut construit par Athéna Tritonide ou Itonide. Les éditeurs hésitent entre les deux épithètes : sur le *Laurentianus*, le meilleur manuscrit d'Apollonios, on lit *Itonide* corrigé en *Tritonide*; la première leçon est confirmée, semble-t-il, par les scolies, *l'Etymologicum Magnum* et Tzétzès[3]. Iton est une ville de Thessalie et le navire Argo fut construit dans cette province, à Pagasai: le surnom d'Itonide paraît donc mieux adapté aux circonstances que celui de Tritonide, comme le pense Mooney. Toutefois, dans un autre passage relatif à la construction d'Argo par Athéna, tous les manuscrits et éditeurs écrivent *Tritonide*[4]. Le surnom d'Itonide fait allusion à Iton ou Itonos, ville connue d'Homère et située en Thessaliotide, sur le versant septentrional de l'Othrys;

1. I, 411 sq. et scol.
2. Leake, *Northern Greece*, IV, 399; Lolling, *Ath. Mitt.*, IX, 103; Fougères, *Grèce*, 295; P.-W., art. *Aison*.
3. A. Rh., I, 551 et scol.; *Et. Mag.*, 479, 52; Tzetz., *ad. Lycophr.*, 355.
4. I, 721.

le sanctuaire d'Athéna Itonia ou Itonide est cité par Calli maque et l'*Anthologie*[1].

Dans la même région, près de Phthie, de l'Othrys et de l'Apidanos, l'auteur des *Argonautiques* place une plaine athamantienne, ainsi nommée d'Athamas, père de Phrixos. Strabon seul la cite après lui et elle avait pour centre Halos, résidence d'Athamas, aujourd'hui Halmyros[2].

Phthie, connue d'Homère, donna son nom à la Phthiotide, vallée supérieure du Sperchéios[3]. Le Mont Othrys, aujourd'hui Mavrika, n'appartient pas à la géographie homérique, mais Hésiode le connaissait déjà[4].

Dans une digression sur l'Argonaute Hylas, le poète rappelle que ce jeune héros était fils du Dryope Théiodamas et il fait allusion à la barbarie des Dryopes vaincus par Héraclès. C'est au sud du Sperchios et à l'est de l'Oeta qu'il faut chercher la résidence de ce peuple pillard, cité par Hérodote[5]. A la fin de l'épisode d'Hylas, Apollonios raconte qu'Héraclès transporta des otages mysiens à Trachis. La ville, citée dans le catalogue homérique des vaisseaux[6], se trouvait près du village actuel de Kouvélo, à l'est de l'Oeta, au-dessus de la gorge de l'Asopos, affluent du Sperchéios. Elle passait pour une fondation d'Héraclès et fut abandonnée en 427 avant J.-C. pour Héracléia Trachinia, à six stades au nord-est (aujourd'hui Moustapha-Bey). Le poète a respecté la vérité historique en conservant le nom le plus ancien.

1. *Il.*, II, 696; Call., *H.* VI 75; *Anth.*, VI, 130 et IX, 743.
2. A. Rh., II, 514 sq.; Strab., 371, 47.
3. A. Rh. II, 515, etc.; *Il* II, 683, etc.
4. *Th.*, 632; Hdt., VII, 129; Eur., *Alc.*, 580; A. Rh., II, 515.
5. Hdt., I, 146; Thuc., VII, 57; A. Rh., I, 1213, 1218 sq.; cf. Strab., 372, 42 ss.
6. *Il.*; II, 682; A. Rh., I, 1356.

3° Grèce centrale

Une digression sur Apollon permet à l'auteur de citer le Parnasse et les « Nymphes Coryciennes, filles de Pleistos[1] ». Le Parnasse, inconnu d'Homère, est nommé par Hérodote et Pindare[2]. Comme l'a vu le scoliaste, les nymphes Coryciennes sont celles de la grotte de Corycos (aujourd'hui Sarandavli[3]), située sur les flancs du Parnasse et mentionnée souvent par les tragiques. Dans un autre passage, le poète parle du safran corycien. Mooney voit dans cette épithète une allusion à une autre grotte de Corycos, en Cilicie, célèbre par son safran et citée par Strabon[4]. Cette opinion est justifiée par l'autorité de Strabon, qui distingue les deux grottes. Le Pleistos (aujourd'hui Xéropotamo), inconnu d'Homère, descend du Parnasse, coule près de Delphes et se jette dans le golfe de Crissa[5].

L'épithète Lycoreios, jointe à Phoibos, est une allusion soit à Lycoréia, la plus haute cime du Parnasse, soit à un village de ce nom qui se trouvait peut-être sur une hauteur à l'est de l'antre de Corycos[6]. L'expression Phoibos Lycoreios est donc un équivalent d'Apollon Pythien ou Delphien, comme l'a vu le scoliaste; Callimaque l'avait déjà employée[7].

Pour désigner les habitants de la Béotie, Apollonios se sert des mots Aoniens, Hyantiens, Cadméens et Béotiens. Ce dernier seul, connu d'Homère, est couramment employé[8].

1. II, 705, 711 et scol.
2. Pd., *Ol.*, IX, 66; Hdt., VIII, 27, etc.
3. Esch., *Eum.*, 22; Soph., *Ant.*, 1128; Eur., *Bacch.*, 539. Cf. Strab., 358, 13; Paus., X, 32, 2; Frazer, *Pausanias*, V, 399.
4. A. Rh., III, 855; Strab., 358, 13; 550, 24; cf. Pd., *P.* I, 32 (grotte cilicienne); Virg., *G.*, IV, 127; P. Mela, I, 72 ss.; V. Cuinet, *Turquie d'Asie*, III, 74; Ruge, art. *Korykos* 4 dans P.-W.
5. Esch., *Eum.*, 27; Call., *H.*, IV, 92, etc.
6. Bursian, *Geogr. von Griechenland*, I, 157; Bœlte, art. *Lykoreia* dans P.-W.
7. Call., *H.*, II, 19; A. Rh., IV 1490 et scol.
8. *Il.*, II, 494, etc.; A. Rh., II, 846.

Les Aones étant cités parmi les plus anciens habitants du pays, les poètes alexandrins ont recherché, par souci d'archaïsme, les mots Aonie et Aonien[1]. Les Hyantes sont les habitants primitifs de la Béotie chassés par les Cadméens[2] : le terme Hyantien est donc une épithète rare et savante pour Béotien. L'expression Cadméens remonte à Homère[3]. Dans une digression mythologique, Apollonios parle de Thébé Ogygienne et d'une source d'Arès gardée par le dragon que tua Cadmos. Il rappelle aussi la construction des murs de Thèbes par Amphion et Zéthos[4]. L'épithète d'Ogygienne est un emprunt aux tragiques[5]. La source d'Arès, voisine de la porte Ogygienne, coulait au sud-ouest de la Cadmée; plus connue sous le nom de Dirké, elle est appelée aujourd'hui Paraporti[6].

Dans un autre passage mythologique, l'auteur nomme parmi les lieux consacrés au culte de Poseidon « le bois sacré de l'Hyantienne Onchestos[7] ». Cette ville, citée dans le catalogue de *l'Iliade* et célèbre par son sanctuaire de Poseidon Hippios, se trouvait au sud du lac Copaïs, à 15 stades à l'ouest du Mont Phikion[8].

C'est en Béotie que le poète place la ville fameuse d'Orchoménos « voisine des Cadméens », la patrie d'Athamas et de Phrixos, fondée par le Thessalien Minyas venu d'Iolcos[9]. Le poète l'appelle soit Orchoménos, soit « la ville d'Orchoménos, fils de Minyas[10]. Homère citait déjà « Or-

1. A. Rh., III, 1178, 1185; Call., *H.* IV, 75; Lycophr., 1029; Mosch., IV, 37. Cf. Strab., 344, 40.
2. A. Rh., III, 1242; Strab., 345, 5; 363, 38. Cf. Bursian, *op. cit.*, I, 126.
3. *Il.*, IV, 388; *Od.*, XI, 275; A. Rh., III, 1095.
4. III, 1178-1180; I, 735 ss.
5. Soph., *O. C.*, 1770; Eur., *Phén.*, 1113; cf. Paus., IX, 5, 1.
6. Esch., *Sept.*, 273; Pd., *I.*, VIII, 44; Eur., *Antiope*; cf. Strab., 333, 60; 351, 21; Fougères, *Grèce*, 226; Frazer, *Pausanias*, V, 26 ss., 31 ss.; Bethe, art. *Dirké* dans P.-W.
7. III, 1242.
8. *Il.*, II, 506; Paus., IX, 26, 5; cf. Frazer, *Pausanias*, V, 139 et Bursian, *op. cit.*, I, 227, 231.
9. III, 1093 ss.
10. Orchomenos : II, 1153; III, 1073; IV, 257. Ville d'Orchomenos : II, 654, 1093, 1186; III, 265 sq., 1094.

choménos Minyenne » et ses ruines ont été découvertes près de Skripou, sur la rive occidentale du lac Copaïs[1]. Antiopé, mère d'Amphion et de Zéthos, fondateurs de Thèbes, est appelée Asopide ou fille d'Asopos[2], suivant la tradition homérique. Il s'agit ici du petit fleuve de Béotie qui descend du Cithéron et non de l'Asopos de Sicyonie, mentionné ailleurs.

En Attique, le poète rappelle l'enlèvement d'Oreithyia par Borée sur les bords de l'Ilissos : la légende était bien connue avant lui[3]. Incidemment il nomme les Mégariens Nisaiens, fondateurs d'Héraclée Pontique. Nisaia, citée entre autres par Hérodote, Thucydide et Théocrite, servait de port à Mégare[4] et l'épithète Nisaienne sert à distinguer Mégare de sa colonie sicilienne. Mégara Hyblaia, Mégare et Nisaia sont inconnues d'Homère.

4° Péloponnèse

L'auteur appelle cette région Apide, du nom d'un roi mythique d'Argos; ce mot, employé aussi par Théocrite, est une variante d'Apie, expression chère aux tragiques[5]. On trouve aussi dans les *Argonautiques*, comme chez Callimaque, la périphrase « terre de Pélops ou terre Pélopéide », qui correspond à Peloponnèse[6]. Ephyra, que l'on trouve déjà dans les poèmes homériques[7], est un vieux nom de Corinthe d'après les anciens, ou peut-être d'une ville antique située à l'ouest du stade de l'Isthme. L'île de Ca-

1. *Il.*, II, 511; IX, 381; *Od.*, XI, 283, 458. Cf. Paus., IX, 38, 1; Frazer, *Pausanias*, V, 180 ss.
2. I, 735; cf. *Od.*, XI, 260.
3. Platon, *Phèdre*, 229, etc.
4. Hdt., I, 59; Thuc., I, 114; Théocr., XII, 27.
5. A. Rh., IV, 1564; Théocr., XXV, 183. Apie : Esch., *Ag.*, 256; *Suppl.* 260 ss., 777; Soph., *O. C.*, 1303. Cf. Paus., II, 175 sq.; Frazer, *Pausanias*, III, 15; Fougères, *Grèce*, 377, 386.
6. A. Rh., IV, 1231, 1570; Call., *H.* IV, 72.
7. *Il.*, VI, 152, 210; A. Rh., IV, 1212. Cf. Paus., II, 1, 1.

lauréia (aujourd'hui Poros) dans le golfe Saronique, à l'est de Trézène, est nommée à cause de son fameux temple de Poseidon, célèbre par la mort de Démosthène et siège d'une amphictyonie connue dès le début de la période historique et qui existait encore au temps d'Apollonios[1].

D'après le catalogue des Argonautes, Castor et Pollux sont originaires de Sparte. Le poète nomme le dernier Thérapnaien, de Thérapné ou Thérapnai, ville située en face de Sparte sur la rive gauche de l'Eurotas. Forteresse des Achéens avant la conquête dorienne, célèbre par ses temples de Ménélas et des Dioscures, elle est citée dès le VIIe siècle[2]. Dans la même région, au sud de Sparte, Apollonios mentionne un autre lieu de culte considérable, Amyclai, déjà nommé dans le catalogue d'Homère et connu par son autel d'Apollon[3], situé à l'ouest de l'Eurotas. Deux digressions mythologiques amènent l'auteur à citer l'hydre et la source de Lerné[4]. Lerné est une ville d'Argolide (aujourd'hui Myli), située sur la côte du golfe d'Argos. La source de Lerné ou Amymoné, près de laquelle l'hydre vivait sous un platane, coule au sud de la ville[5]. Dans un épisode du voyage des Argonautes, Apollonios surnomme les Arcadiens Apidanéens et voit en eux un des plus anciens peuples de la terre. L'épithète, qui désigne probablement les sujets d'Apis, roi du Péloponnèse, se trouvait déjà chez Callimaque[6]. Ailleurs le poète fait mention du peuple parrhasien « qui est de la race de Lycaon[7] ». Ce sont les habitants d'une région qui

1. A. Rh., III, 1243. Cf. Skyl., 52; Call., frg. 221; Paus., I, 8, 2 sq.; J. Penrose Harland, *The Calaurian Amphictyony* (*AJA*, XXIX, 1925, p. 160 ss.).
2. Alcée, (*Harp*); Pd., *P.* XI, 95, etc.; Hdt., VI, 91, etc.; A. Rh., II, 163; Paus., III, 19, 9. Cf. Frazer, *Pausanias*, III, 358 ss.
3. *Il.*, II, 584; A. Rh., IV, 1704. Cf. Frazer, *Pausanias*, III, 348 sq.
4. III, 1241; IV, 1404.
5. Hés., *Th.* 314; Esch., *Prom.*, 652; Soph., *Tr.*, 574, 1094; Eur., *Ph.*, 613, etc.
6. A. Rh., IV, 263; Call., *H.*, I, 14.
7. II, 521 sq.

s'étend au sud-ouest de l'Arcadie, aux confins de la Messénie; un passage du catalogue homérique y fait allusion[1]. Les Argonautes retrouveront sur la côte de Bithynie les oiseaux du lac Stymphalide mis en fuite par Héraclès. Le catalogue de l'*Iliade* citait déjà la ville de ce nom[2], située près du lac appelé aujourd'hui Zaraka, au nord-est de l'Arcadie et au pied du Mont Cyllène.

Dans un passage relatif à Héraclès, sont cités le Mont Lampéia et le marais d'Erymanthos. Le premier, simple contrefort de l'Erymanthos, n'est pas mentionné avant Apollonios[3]. Ce dernier mot désigne un massif élevé aux confins de l'Arcadie, de l'Achaïe et de l'Elide (aujourd'hui Olenos) et aussi un fleuve (aujourd'hui Doana) qui descend de la montagne pour se jeter dans l'Alphée. Le « vaste marais » cité par le poète doit être formé par ce cours d'eau. Homère connaît la montagne, Callimaque le fleuve[4].

5° Les Iles

Parmi les sanctuaires de Poseidon, le poète nomme celui de Géraistos, déjà connu d'Homère : la ville et le cap de Géraistos se trouvent à l'extrémité sud-est de l'Eubée (aujourd'hui cap Mandilo[5]). Quelques îles de la mer Egée Ténos, Kéos, Délos, Oinoié et Cythère, sont citées à propos de légendes qui s'y rattachent.

A Ténos sont ensevelis les Boréades Zétès et Calaïs, tués par Héraclès après les funérailles de Pélias. Cette île, située au nord de Délos, n'est pas mentionnée avant le ve siècle[6]. A l'est du cap Sounion se trouve

1. *Il.*, II, 608; Thuc., V, 33; Paus., VIII, 27, 4.
2. *Il.*, II, 608; A. Rh., II, 1052, ss. Cf. Frazer, *Pausanias*, IV, 268 ss.
3. A. Rh., I, 127; Strab., 295, 12; Paus., VIII, 24, 4; Et. de Byz.
4. *Od.*, VI, 103; Call., *H.* I, 18; A. Rh., I, 127.
5. A. Rh., III, 1244; Hom., *Od.*, III, 177 sq.; Strab., 383, 34; cf. Besnier, *Lexique*; Bursian, *op. cit.*, II, 434.
6. A. Rh., I, 1305 ss.; Esch., *Pers.*, 855; Hdt., IV, 33 etc.; Skyl., 58; Thuc., VII, 57.

Kéos, aujourd'hui Zéa, avec un sanctuaire de Zeus Icmaios dont la fondation remonterait à Aristée[1]. Le culte de Zeus Aristaios ou Icmaios est en effet bien connu à Kéos, et Callimaque y faisait allusion[2]. Délos est citée à cause de son fameux sanctuaire d'Apollon; le poète l'appelle plus souvent Ortygie, l'île aux cailles. Les deux noms se trouvaient déjà chez Homère[3]. Oinoié, d'après le poète, fut plus tard appelée Sikinos, du nom d'un fils de Thoas, roi de Lemnos, et de la nymphe Oinoié. C'est là que vint aborder Thoas exposé dans un coffre sur la mer par sa fille Hypsipylé[4]. Le premier nom est cité surtout dans des chroniques locales d'après le scoliaste d'Apollonios; le second est inconnu d'Homère[5]. L'épithète d'Aphrodite Cythéréia, déesse de Cythère, est devenue banale depuis Homère[6]. Le poète raconte incidemment la légende d'Ariane, fille de Minos, qui suivit Thésée depuis Cnossos et fut abandonnée dans l'île de Dia. Suivant l'exemple d'Homère, il cite Cnossos comme capitale de la Crète et résidence de Minos[7]. Dia doit être un îlot situé au nord de Cnossos (aujourd'hui Standia) et connu d'Homère; suivant Callimaque, c'est l'île nommée auparavant Naxos, une des Cyclades[8]. La Crète est désignée une fois par la périphrase « terre Oiaxienne », d'Oiaxos ou Axos, ville et cours d'eau au nord du Mont Ida (aujourd'hui Axos ou Myropotamos). La ville était déjà citée par Hérodote et Skylax[9]. En Crète se trouve également l'Amnisos, où se baigne Artémis : c'est le fleuve

1. A. Rh., II, 520, 526.
2. Call., *Aitia*, frg. I Cahen, v. 33 sq.; cf. Preller-Robert, *Griech. Mythologie*, I, 457.
3. Délos : Hom., *Od.*, VI, 162; A. Rh., I, 308. Ortygie : Hom., *Od.*, V, 123; XV, 404; A. Rh., I, 419, 537; IV, 1705.
4. A. Rh., I, 623 et scol. (Théolytos, Xénagoras, Cléon de Courion); cf. Strab., 416, 15.
5. Solon, frg. 2 B.; Hdt., VIII, 46; Skyl., 40.
6. *Il.*, VIII, 288; *Od.*, XVIII, 192, etc.; A. Rh., I, 742, etc.
7. *Il.*, XVIII, 591 sq.; *Od.*, XI, 321 ss., etc.; A. Rh., IV, 434. Cf. Walther, *op. cit.*, 21 sq.
8. *Od.*, XI, 325; Call., frg. 163.
9. Hdt., IV, 151; Skyl., 47; A. Rh., I, 1131.

actuel de Cartero, déjà connu d'Homère et de Callimaque[1].

Dans une île de la mer Ionienne, Taphos, en face de l'Acarnanie, habitaient les fameux pirates Taphiens ou Téléboens qui, d'après Apollonios, combattirent les fils d'Electryon. Besnier identifie cette île avec Meganisi, V. Bérard avec Dragonara[2]. Homère citait déjà les Taphiens comme de redoutables pirates, mais ne connaissait pas le nom de Téléboens, qui apparaît pour la première fois dans le *Bouclier* hésiodique. Euripide fait allusion aux combats des Taphiens contre les fils d'Electryon[3]. Au sud de Zakynthos se trouvent les plus méridionales des îles Ioniennes, les Plotai, appelées Strophades depuis que les Boréades y atteignirent les Harpyes après une longue poursuite et *s'en retournèrent* (ὑπέστρεφον) pour rejoindre les autres Argonautes[4]. Le poète doit cette étymologie à Antimaque d'après le scoliaste. Les îles se nomment aujourd'hui Strivali.

6° L'Asie

L'allusion aux cygnes du Pactole[5] est un lieu commun. Homère citait ceux du Caystros[6], en Lydie également; le Pactole n'est pas mentionné avant Hérodote[7].

Le sanctuaire d'Apollon à Claros, en Ionie, près de Colophon, est aussi très connu et souvent cité[8].

Rappelant les amours d'Endymion et de Séléné, le poète

1. Hom., *Od.*, XIX, 188; Call., *H.* III, 15; A. Rh., III, 877, 882. Cf. Bursian, *op. cit.*, II, 559; Forbiger, *Handbuch*, III, 710, n. 5.
2. A. Rh., I, 747 ss.; Besnier, *Lexique*; V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, 1re éd., II, 442.
3. Hom., *Od.*, I, 181; XV, 427; XVI, 426; Hés., *Scut.*, 19; Eur., *Hér. f.*, 60, 1080.
4. II, 285 ss. et scol. II, 296.
5. IV, 1300.
6. *Il.*, II, 459.
7. V, 101; cf. Soph., *Phil.*, 394; Xén., *Cyr.*, VI, 2, 11, etc.; Call., *H.* IV, 257.
8. *H. Hom. Ap.*, 40; Thuc., III, 33, etc.; A. Rh., I, 308.

nomme l'antre de Latmos qui en fut le théâtre d'après la version la plus répandue. Le mont Latmos se trouve en Carie, au fond du golfe de ce nom, au sud-est de Milet. Sappho y localisait déjà cette légende, souvent reprise par les poètes alexandrins[1].

Dans la « vaste Lycie » sur les rives du Xanthos, le poète place un sanctuaire d'Apollon : c'est l'oracle fameux de Patara, connu d'Hérodote[2].

L'expression « safran de Corycie », on l'a vu[3], est une allusion à une grotte de Cilicie. En désignant Aphrodite sous le nom de Cypris, déesse de Chypre, le poète se conforme à un usage très répandu depuis Homère[4].

La roche Typhaonienne, où Typhaon fut frappé par la foudre de Zeus, est située, d'après Apollonios, sur les pentes du Caucase[5]. Elle n'est pas mentionnée ailleurs.

Apollonios prétend qu'avant de s'établir à Thèbes, Dionysos habitait le pays des Indiens[6]. L'établissement de Dionysos à Thèbes est une légende qui se trouve déjà dans les *Bacchantes* d'Euripide. Son séjour dans l'Inde n'est pas mentionné par Homère; comme les Grecs n'ont connu ce pays que grâce à l'ouvrage de Skylax de Caryanda, imité par Hécatée de Milet, Hérodote et Ctésias, la légende qui s'y rapporte ne doit pas être antérieure au VIe siècle. Arrien parle d'une expédition fabuleuse de Dionysos contre les Indiens[7].

1. Sappho, frg. 134; Théocr., III, 49; A. Rh., IV, 57. Cf. Preller-Robert, *Griech. Mythologie*, 4e éd., I, 445, n. 3.
2. Hdt., I, 182; A. Rh., I, 309.
3. Cf. p. 27.
4. Hom., *Il.*, V, 330, etc.; A. Rh., I, 615, etc.
5. II, 1210.
6. II, 906.
7. *Indica*, 5; cf. Diod., II, 38; Prop., III, 17, 22.

7° La Libye

Outre les régions visitées par les Argonautes, Apollonios fait allusion à Cyrène et à l'Egypte. Il raconte que la nymphe Kyréné fut enlevée par Apollon sur les rives du Pénée et transportée en Libye, près de la colline Myrtosienne ou des myrtes, que Callimaque appelle Myrtoussa[1].

Cette hauteur est célèbre dans la légende et l'histoire de Cyrène : la nymphe y combattit un lion et s'y unit à Apollon; les colons doriens, venus de Théra sous la conduite d'Aristotélès, la choisirent comme acropole et y bâtirent un temple d'Apollon. Le culte d'Apollon Myrtosios est attesté par une inscription découverte près du temple[2].

Dans un passage descriptif, le poète nous montre le soleil qui se couche « au delà des derniers sommets des Ethiopiens[3] ». Il se souvient d'Homère, qui place en Occident et en Orient la demeure de ce peuple mythique et bienheureux[4].

Apollonios cite également Thèbes, qu'il appelle Tritonienne, c'est-à-dire située près du fleuve Triton, pour la distinguer des autres villes de ce nom. Homère vantait déjà sa grandeur et ses richesses[5].

Dans un passage ému, Apollonios décrit « l'Egypte, mère des hommes nés les premiers », le Nil et la puissance de Sésostris, qui fonda des villes jusqu'en Colchide. Il appelle l'Egypte Eérie, la brumeuse (?), expression empruntée à Eschyle[6], et le Nil, Triton, terme rare cité seulement par Pline l'Ancien[7]. Les allusions aux campagnes de Sé-

1. A. Rh., II, 505; Call., *H.* II, 90.
2. Studniczka, *Kyrene*, p. 167 ss.; *Kyrene und Kallimachos* (*Hermes*, t. XXVIII, 1893, p. 3 ss.); Malten, *Kyrene*, p. 205; E. Cahen, *Note sur la topographie de Cyrène* (*REA*, XXVI, 1924, 112 ss.); *CIG*, III, 5138.
3. III, 1192.
4. *Od.*, I, 22 ss.
5. *Il.*, IX, 381; *Od.*, IV, 126; A. Rh., IV, 260.
6. *Suppl.*, 71; A. Rh., IV, 267, 270.
7. *H. N.*, V, 9; A. Rh., IV 268.

sostris et aux villes fondées par lui semblent inspirées d'Hérodote[1]. A propos du Nil, le poète parle de ses sept bouches et de ses crues qui fertilisent le pays : originaire d'Alexandrie, il devait être renseigné personnellement sur ce fleuve.

Dans une digression mythologique, le poète affirme que le géant Typhaon, blessé par la foudre de Zeus sur les pentes du Caucase, « vint aux monts et à la plaine de Nysa, où maintenant encore il gît englouti par les eaux du lac Serbonis[2] ». Cette lagune, appelée parfois Sirbonis ou Sirbonitis (aujourd'hui Sebkhat-Barduil selon Besnier) est située à l'est du delta du Nil, sur la côte de la Méditerranée Hérodote, qui l'a citée avant Apollonios[3], déclare que, d'après la légende, Typhon s'y cacha. Apollonios est, semble-t-il, le seul écrivain qui place Nysa près de ce lac. On connaît plusieurs villes ou montagnes de ce nom, toutes célèbres par le culte de Dionysos, en Thrace, en Macédoine, en Thessalie, en Béotie, en Eubée, en Phocide, à Naxos, en Carie, en Cilicie, en Lydie, en Inde[4]. Le voisinage du lac Serbonis permet de croire qu'Apollonios fait allusion à la ville de Libye, qu'Hérodote place « au delà de l'Egypte, en Ethiopie[5] »; mais il y a loin du lac Serbonis à l'Ethiopie et le poète a confondu les régions situées au nord-est et au sud-est de l'Egypte. Habitant Alexandrie, il pouvait cependant se renseigner et éviter une erreur aussi grave : il la doit sans doute à un *Hymne Homérique* d'après lequel Nysa, consacrée à Dionysos, se trouve « loin de la Phénicie, près des eaux de l'Aigyptos[6] ».

1. II, 102-111.
2. II, 1210 ss.
3. II, 6; III, 5.
4. Preller-Robert, *Griech. Mythologie*, I, 663;
5. II, 146; cf. III, 97.
6. *H. H.* XXXIV, v. 8 sq., éd. Baumeister.

Conclusion

Si on met à part le catalogue et l'itinéraire des Argonautes la géographie d'Apollonios semble très disparate. On y trouve des éléments mythiques, comme l'allusion aux Ethiopiens; des éléments homériques assez nombreux; et surtout des éléments étrangers à la géographie homérique, les uns anciens et pouvant remonter à Hésiode, les autres plus récents et paraissant dater de l'époque classique ou même alexandrine. C'est une mosaïque véritable, qui produit une fâcheuse impression par l'absence d'unité et de couleur dominante. Sans doute, il s'agit de petits détails disséminés dans tout le poème et recueillis en dehors des parties où l'auteur s'est soucié de la composition; mais le poète aurait pu choisir entre la géographie archaïque d'Homère et la géographie plus scientifique des Alexandrins.

CHAPITRE II

LE CATALOGUE DES ARGONAUTES

Avant de raconter le voyage des Argonautes, Apollonios les énumère en indiquant leur généalogie et leur patrie. Les héros sont groupés d'après leur pays d'origine et ce classement montre une fois de plus l'importance de la géographie dans les *Argonautiques*. Avant d'étudier les détails de ce catalogue, il importe d'en examiner le plan.

I. — La composition

Pour la composition, comme on l'a remarqué, Apollonios s'est visiblement inspiré du Catalogue des vaisseaux de l'*Iliade*[1]. Son auteur, comme Apollonios, a réuni les représentants d'un même peuple et les a énumérés dans un ordre géographique. Partant de la Béotie, il continue par la Phocide, la Locride, l'Eubée, l'Attique, Salamine, le Péloponnèse avec ses différentes régions (Argolide, Laconie, Messénie, Arcadie, Elide, Achaïe), les îles au nord-ouest du Péloponnèse, l'Etolie, les îles de la mer Egée et la Thessalie. Apollonios suit à peu près le même plan. Il commence par la Thessalie, descend ensuite vers le sud par la Locride l'Eubée, l'Attique, Salamine, Egine et la Béotie, passe en revue les provinces du Péloponnèse dans le même ordre qu'Homère et termine par Milet, Samos, l'Etolie, la Phocide et la Thrace.

1. Walther, *de A. Rh. rebus geographicis*; Mooney, n. I, 22; T. W. Allen, *The Homeric Catalogue of Ships*, 38 ss.

L'imitation d'Homère est flagrante. La Thessalie occupe chez les deux poètes la plus grande place; ils passent de la Locride à Salamine par l'Eubée et l'Attique et ils énumèrent dans le même ordre les régions du Péloponnèse. Les changements introduits par Apollonios sont peu importants et s'expliquent surtout par la différence de sujets. Homère finit par la Thessalie; Apollonios commence par cette province, patrie de Jason et point de départ de l'expédition. Cette modification entraîne le déplacement de la Béotie et de la Phocide : suivant la côte de la mer Egée, Apollonios énumère du nord au sud la Locride, l'Eubée, l'Attique et Salamine comme son modèle, en y ajoutant Egine, et il place la Béotie après l'Attique et les îles qui en dépendent. De là il arrive dans le Péloponnèse. Les îles de la mer Ionienne ne fournissant aucun Argonaute, Apollonios n'en parle pas et les remplace par Milet et Samos; il revient en Grèce continentale par l'Etolie, comme l'avait fait Homère, et par la Phocide, qu'Homère avait placée après la Béotie. La Crète, Rhodes et les îles de la mer Egée ne sont pas citées dans le catalogue d'Apollonios parce qu'aucun Argonaute ne les représente. La Thrace est ajoutée comme un supplément en dehors du classement géographique. On le voit, le catalogue d'Apollonios n'est autre que celui d'Homère adapté à un sujet nouveau. Le plan, à l'exception de l'Ionie et de la Thrace, correspond à celui d'un périple plus exactement que dans l'*Iliade*, comme le prouve la mention de la Phocide après l'Etolie.

II. — La Géographie

A) *Piérie et Thessalie*

Le catalogue des Argonautes commence par le pays d'Orphée et des Bistones, la Piérie, avec la hauteur de Pimpléia. La Piérie, citée par Homère et connue comme

séjour des Muses, était une cime de l'Olympe, une ville et une contrée[1]. Homère la place entre l'Olympe et l'Emathie ou Macédoine. Strabon donne ce nom à la côte occidentale du golfe Thermaïque, entre l'Axios et l'Haliacmon, au nord de l'Olympe[2]. Mais la mention des Bistones ne permet pas d'accepter ce sens. Ce peuple, inconnu d'Homère et cité entre autres par Hérodote[3], habitait les environs du lac Bistonis, aujourd'hui Bourougœl, situé à l'est d'Abdère, sur la côte méridionale de la Thrace. L'auteur des *Argonautiques* étend donc la Piérie jusqu'à cette région.

Pimpléia, d'après les scolies, était le nom d'une contrée, d'une montagne, d'une ville et d'une source. Le poète fait allusion à la *hauteur de Pimpléia*, expression qu'il paraît emprunter à Lycophron. D'après Strabon, la ville se trouvait près de Dion, en Macédoine, et Leake la place à Lithokoro, au sud de cette ville[4], ce qui correspond à la Piérie. Plus au sud le poète nomme Peirésias, Larisa, Phylaké, Phérai, Alopé, l'Amphrysos, Gyrtôn, le Titarésos et Ctiméné, ville des Dolopes près du lac Xynias.

Peirésiai, d'après le poète, se trouve au pied du Mont Phylléios, au confluent de l'Apidanos et de l'Enipeus. D'après Etienne de Byzance, Peirasié ou Peirésié est le nom récent de l'Astérion homérique[5] et Apollonios, en faisant de cette ville la patrie de l'Argonaute Astérion, semble accepter cette identification. C'est la Vloko actuelle d'après les géographes modernes[6]. On ne doit pas la confondre avec une autre ville de ce nom que les Argonautes aperçoivent sur la côte de Magnésie. Elle n'est pas citée avant notre poète.

1. Hom., *Il.*, XIV, 225 et scol.; A. Rh., I, 31, 34.
2. 275, 29.
3. Hdt., VII, 110; Eur., *Alc.* 484, etc.
4. A. Rh., I, 25 et scol.; Lyc., 275; cf. Call., *H.* IV, 7; Strab., 276, 45; Leake, *Northern Greece*, III, 422.
5. *Il.*, II, 735; A. Rh., I, 37, 584.
6. Leake, *Travels in Northern Greece*, IV, 322 ss.; Heuzey et Daumet, *Mission archéologique de Macédoine*, 413; T. W. Allen, *op. cit.*, 124.

Le Mont Phylléios ne se retrouve pas ailleurs; mais comme l'Astérion d'Homère est située au pied du Mont Titanos, il est possible que l'expression Phylléios désigne la même hauteur, qui serait ainsi appelée de Phyllos, ville voisine de Peirésiai[1].

L'Apidanos, affluent de droite du Pénée, a lui-même pour principal affluent l'Enipeus. Tous deux sont nommés par Hérodote dans le passage sur la Thessalie que le poète a peut-être imité; Homère cite un Enipeus dans un vers relatif à l'union de Poseidon et de Tyro : on ne sait s'il désigne le fleuve de Thessalie ou un affluent de l'Alphée[2].

Larisa ou Larissa, sur la rive droite du Pénée, capitale de la Pélasgiotide et patrie de Polyphémos, conserve encore ce nom : elle est inconnue d'Homère, qui mentionne cependant Polyphémos, et n'est pas citée avant le ve siècle[3]. Il faut la distinguer de Larisa Crémasté, en Phthiotide (aujourd'hui Gardiki).

Phylaké, ville de Phthiotide, est la patrie d'Iphiclos; sur ce point Apollonios est d'accord avec Homère, qui cite dans la même ville les deux fils de ce héros, Protésilaos et Podarkés[4].

La même coïncidence est à remarquer pour Phérai (aujourd'hui Vélestino) où règnent Admète suivant Apollonios, et son fils Eumélos d'après le catalogue homérique[5]. Le Mont Chalcodonios, qui domine Phérai, n'est pas cité en dehors des *Argonautiques*; il se nomme aujourd'hui Kara-Dagh, la Montagne Noire. Alopé est, d'après Homère, une des villes de Phthiotide occupées par les Myrmidons d'Achille. Apollonios suit cette tradition puisqu'il nomme « la fille de Myrmidon, la Phthienne Eupoléméia », mère

1. Cf. Forbiger, *Handbuch*, 2e éd., III, 595.
2. Hdt., 7, 129; Hom., *Od.*, XI, 238, 240; A. Rh., I, 36, 38; II, 515; cf. V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, 1re éd., I, 131.
3. *Il.*, I, 264; Eur., *Alc.* 835; Xén., *Hell.*, VI, 4, 33; Plat., *Ménon.*, 97*a*; Thuc., II, 22; Scyl., 64 etc.; A. Rh., I, 40.
4. *Il.*, II, 695 sqq.; A. Rh., I, 45. Cf. Walther, *op. cit.*, 6.
5. *Il.*, II, 711 sqq.; A. Rh., I, 49; cf. Walther. *l. cit.*

d'Aithalidès[1]. On place généralement cette ville près de la côte sud de la Phthiotide, entre Larisa Crémasté et Echinos, au nord du village moderne de Rakhais[2]; il faut donc la distinguer de deux villes du même nom situées en Locride.

Dans la même région, Apollonios mentionne l'Amphrysos, rivière déjà citée par Callimaque, qui descend de l'Othrys, traverse Halos et se jette dans le golfe de Pagasai[3]. Gyrton, appelée Gyrtoné dans l'*Iliade*, est la patrie de Coronos, comme l'indiquait déjà Homère[4]; c'est une ville de Pélasgiotide, mais les renseignements contradictoires des anciens n'ont pas permis de préciser son emplacement. La forme Gyrton est inconnue avant Apollonios.

Après Coronos, le poète cite le « Titarésien Mopsos », expression empruntée à Hésiode[5]. Cette épithète semble faire allusion au principal affluent de gauche du Pénée, l'Europos, appelé Titarésios par Homère[6], le « bleu Titarèse » de Musset (aujourd'hui Xéraki). D'autre part le grand-père de Mopsos s'appelait Titaron et était l'éponyme du Mont Titaros, cité par Lycophron et Strabon[7]. D'après Strabon, on désignait sous ce nom la partie des monts Cambuniens qui touchait à l'Olympe (aujourd'hui Tchapka).

Ctiméné, ville des Dolopes, est située, dit Apollonios, près du lac Xynias. Homère parle des Dolopes, peuple qui habitait au sud-est de l'Epire, mais il ne connaît ni la ville ni le lac[8]. Ctiméné et le lac Xynias ne sont cités que par Etienne de Byzance. Le lac tire son nom de la ville de Xynia ou de Xyniai, connue des Latins[9]. Le scoliaste et

1. *Il.*, II, 682; A. Rh., I, 55.
2. Bursian, *Geogr. von Griechenland*, I, 83.
3. Call., *H.* II, 48; A. Rh., I, 54; Strab., 471, 49; Virg., *G.* III, 2 et *En.* VI, 398. Cf. Leake, *op. cit.*, IV, 337 et Bursian, *op. cit.*, I, 78.
4. *Il.*, II, 738 ss.; A. Rh., I, 57.
5. *Scut.*, 181; A. Rh., I, 65.
6. *Il.*, II, 751.
7. Lyc., 904; cf. Τιταρώνειος, Lyc., 881; Strab., 276, 10 et 379, 8; Bursian, I, 42.
8. A. Rh., I, 68; Hom., *Il.*, IX, 484.
9. T. L., 32, 13; 33, 3; Cat., 64, 288 (conjecture).

Etienne de Byzance le confondent avec le lac Boibéis ou Boibé d'Homère[1] (aujourd'hui Karla), situé en Magnésie. Mais le pays des Dolopes se trouve plus à l'ouest : il faut donc identifier le lac avec le Nézéro, sur le versant oriental du Pinde, près duquel se trouvent des ruines.

A maintes reprises, le poète appelle les Argonautes Minyens parce que « la plupart et les meilleurs d'entre eux se glorifiaient d'être du sang des filles de Minyas; ainsi Jason lui-même avait pour mère Alkimédé, issue de Clyméné, fille de Minyas[2] ». Si la généalogie des Argonautes concerne surtout la mythologie, le terme de Minyens a une valeur géographique : il désigne le peuple éolien, établi en Thessalie maritime, qui fonda l'Orchoménos de Béotie mentionnée par le poète[3].

Telle est la description de la Thessalie dans le catalogue. Si Homère en est la source principale, on y trouve aussi des indications plus récentes et quelques détails dont les origines restent mystérieuses.

B) *Locride, Eubée, Attique, Béotie*

De Thessalie le poète passe en Locride : il cite la capitale de cette province, Opous, près de Gardinitsa, patrie d'Oileus et de Patrocle, comme l'avait indiqué Homère : à la forme homérique Opoeis il préfère toutefois la forme classique Opous[4].

L'Eubée, patrie de Canéthos, fils d'Abas, et des fils d'Eurytos, est nommée ensuite avec les villes de Kérinthos et d'Oichalia. Abas est l'éponyme des Abantes, premiers habitants de l'Eubée d'après Homère, Hésiode et Apollonios[5].

1. Scol. I, 67, 68; *Il.*, II, 711 sq.
2. I, 230 ss. Cf. I, 1055; II, 97; III, 578; IV, 338, 509, 595, 1074, 1220, 1364, 1456, 1500.
3. III, 1094 s.
4. *Il.*, II, 527 sqq.; A. Rh., I, 69.
5. *Il.*, II, 536; Hés., frg. 3; A. Rh., IV, 1214; cf. Paus., V, 22, 4.

Kérinthos, connue d'Homère, est située sur la côte nord-est de l'île. On voit encore ses ruines près de Mantoudi[1].

Le nom d'Oichalia était commun à plusieurs villes de Thessalie, de Messénie, d'Etolie et d'Eubée. Homère ne connaît que les deux premières[2]. Comme Apollonios cite Oichalia après Kérinthos, il s'agit certainement de celle d'Eubée, située sur le territoire d'Erétrie et déjà mentionnée comme patrie d'Eurytos par Sophocle[3].

Egine, connue d'Homère, est citée comme patrie de Télamon et de Pélée, et les Argonautes s'y arrêteront. Apollonios a soin de noter que tous deux se sont exilés après le meurtre de leur frère Phocos : Télamon habite « l'île Attique», c'est-à-dire Salamine, qu'Homère cite comme patrie de son fils Ajax[4]; Pélée réside en Phthiotide.

Après l'Attique vient la Béotie. Tiphys, pilote d'Argo, « quitta le dème Siphaen des Thespiens ». Le poète rapproche ainsi Thespiai, qui se trouve à l'intérieur des terres, de son échelle Siphai, Sipha ou Tipha, au sud-ouest de Thèbes (aujourd'hui Erimokastron), port riche en habiles pilotes[5]. Thespiai est connue d'Homère[6]. Bursian et V. Bérard placent Siphai sur la baie actuelle de Dombrena, au pied de la guette de Korombili, près d'Aliki; Frazer, à Port-Vathy, dans la même région. Inconnue d'Homère, elle était citée par Thucydide et Skylax[7].

C) *Péloponnèse*

De la Béotie on arrive au Péloponnèse, dont les principales régions sont énumérées en commençant par le nord.

1. *Il.*, II, 538; A. Rh., I, 79.
2. *Il.*, II, 596, 730; *Od.*, VIII, 224; cf. XXI, 11 ss.; A. Rh., I, 87.
3. Soph., *Trach.*, 74, 354.
4. *Il.*, II, 557; III, 198.
5. Paus., IX, 32, 4; cf. V. Bérard, Les *Phéniciens et l'Odyssée*, 1re éd., II, 431; Forbiger, *op. cit.*, III, 628; Bursian, *op. cit.*, I, 241; Frazer, *Pausanias*, V, 140 ss.
6. *Il.*, II, 498.
7. Skyl., 38; Thuc., IV, 76, etc.

En Argolide, le poète nomme Araithyréa, l'Asopos, Argos et Mycènes. Araithyréa, voisine des sources de l'Asopos, est la patrie de Phlias, éponyme de Phlious ou Phliasia. Cette indication prouverait qu'Apollonios identifie les deux villes, comme on le fera plus tard[1]; mais il cite Phlious dans un passage de l'itinéraire. En réalité, les deux villes ne sont pas situées au même endroit : Araithyréa ou Arantia s'élevait sur le mont Arantonos (aujourd'hui Kelossa), au nord de Phlious, bâtie beaucoup plus tard sur le mont Polyphengos actuel et citée seulement à partir d'Hérodote[2]. Homère ne connaît que la première[3]. L'Asopos (aujourd'hui Hagios Georgios), se jette dans le golfe de Corinthe près de Sicyone[4]. Apollonios mentionne aussi le fleuve de Béotie plus célèbre, l'Asopo actuel.

Argos, patrie de Talaos, de Léodocos et d'Idmon, est bien connue, ainsi que Mycènes[5]. D'après les explications du poète, Héraclès vint de Mycènes se joindre aux Argonautes après la capture du sanglier de l'Erymanthos. Pour se rendre dA'rcadie à Mycènes, le héros traversa Argos Lyrcéienne ou Lyncéienne[6]. Les manuscrits donnent Lyncéienne, mais le scoliaste connaît les deux variantes. La première viendrait de Lyrkéios ou Lyrkios, aujourd'hui Goupato, montagne argienne ou l'Inachos prend sa source[7]. La seconde, de Lyncée, roi d'Argos, connu par la légende des Danaïdes : mari d'Hypermnestra, il fut seul épargné par sa femme. L'épithète lyncéienne ne se retrouve pas ailleurs. La montagne étant nommée plusieurs fois par les géographes grecs et les poètes latins, la forme Lyrcéienne, citée par Sophocle d'après

1. Strab., 328 24; Paus., II 12, 4; *scol. Ap.* I, 115; Et. de Byz. v. Ἀραιθυρέα, Φλιοῦς.
2. Hdt.., VII, 202; Thuc., IV, 133; Xén., *Hell.*, VII, 2, 11, etc. Cf. Frazer, *Pausanias*, III, 76 ss.; Bursian, I, 33; Forbiger, III, 656.
3. *Il.*, II, 571; A. Rh., IV, 568.
4. Strab., 328, 29; 351, 16.
5. Argos : I, 118, 125, 140, 1317; IV, 1074. Mycènes : I, 128.
6. I, 125.
7. Scol. I, 125; cf. Strab., 318, 25; 323, 41; Paus., II, 25, 4; Et. de B., s. v.; Ov., *Mét.*, I, 598; V. Fl., IV, 355.

Strabon, est la plus vraisemblable[1]. Cette question de texte résolue, il subsiste une grave difficulté d'ordre géographique : la route d'Arcadie à Mycènes ne passe point par Argos. C'est pourquoi on a voulu corriger Ἄργος en ἄρδος, la périphrase « rivière Lyrcéienne » désignant l'Inachos, que l'on traverse pour aller d'Arcadie à Mycènes[2]. Cette correction rend plus clair le passage d'Apollonios, mais le terme proposé est si rare que nous hésitons à l'accepter. Si on ne l'admet pas, il faut reconnaître que le poète a commis une erreur géographique assez grave.

L'Argonaute Nauplios, originaire d'Argolide, est intéressant au point de vue géographique comme éponyme de Nauplia, port inconnu d'Homère, mais cité par quelques historiens[3].

La Laconie est représentée par Castor et Pollux, originaires de Sparte[4].

Bprès la Laconie, l'auteur cite Aréné, patrie de Lyncée et d'Idas, et Pylos, d'où vint le Néléide Périclyménos. On sait que les anciens ont connu trois Pylos, en Elide (aujourd'hui Agrapidokhori), en Triphylie, entre l'Alphée et Kyparissia (plus tard Samikon), et en Messénie, en face de l'île de Sphactérie, au sommet du cap Koruphasion près de Navarin[5]. V. Bérard pense que la Pylos de l'*Odyssée*, patrie de Nestor, est celle de Triphylie, et que si la Pylos homérique est au Samikon, Aréné se trouve à Anémokhori. Apollonios désigne celle de Messénie, qu'il identifie avec la Pylos de l'*Odyssée*, et non celle d'Elide, car les villes de cette région sont citées plus tard. Il suit la tradition homérique en rapprochant Aréné de Pylos et en faisant de cette dernière la patrie de Nélée, père de Nestor[6].

1. Strab., 225, 41.
2. A. Platt, *The Lyrceian Water, A Passage in Apollonius* (*Cl. Qu.* X, 1916, 83 sq).
3. Hdt., VI, 76; Xén., *Hell.*, IV, 7, 6, etc.
4. I, 148; IV, 1761, 1762.
5. V. Bérard, *op. cit.*, I, 61 sq.
6. Pylos : Hom., *Il.*, II, 591; *Od.*, I, 93, etc.; A. Rh., I, 157. Aréné : *Il.*, II, 591; A. Rh., I, 152.

De Pylos, l'auteur passe en Arcadie et cite la plus grande ville de cette région, Tégée, connue d'Homère[1], et le mont Mainalos. Le Mont Mainalos ne se trouve pas dans Homère, mais chez les poètes plus récents[2]. Tégée est la patrie d'Amphidamas et de Képheus, et le poète ajoute qu'ils habitaient « l'héritage d'Apheidas[3] ». Cette périphrase désigne soit la ville de Tégée, soit l'Arcadie entière. En effet, Apheidas était fils d'Arcas, éponyme de l'Arcadie, et il avait donné son nom à une tribu de Tégée[4].

Apollonios ne cite aucune ville d'Elide, mais seulement le peuple des Eléens, que gouvernait l'Argonaute Augéias. Ce détail montre qu'il s'écarte de la géographie homérique, car les Eléens ne sont pas mentionnés avant Hérodote et Homère ne connaît comme habitants de l'Elide que les Epéens[5]. En Achaïe, appelée aussi Aigialos, Apollonios nomme Pelléné, patrie d'Astérios et d'Amphion, connue d'Homère[6]. Le mot Achaïe pour désigner le nord du Péloponnèse, à l'ouest de l'isthme de Corinthe, est récent et souvent employé par les historiens[7]; le terme d'Aigialos remonte à Homère[8]. Comme l'ont vu Merkel et Walther, il faut écrire Aigialos avec une majuscule, car Pelléné était située à 60 stades de la côte[9]; pour la même raison, l'expression employée par de La Ville de Mirmont, « sur les falaises sourcilleuses de l'Aigialos », est inexacte : il s'agit de hauteurs escarpées situées assez loin de la côte.

1. Palaeo-Episkopi, près de Piali. Hom., *Il.*, II, 607, etc.; cf. V. Bérard, *Tégée et la Tégéatide*, *BCH*, 1892, 529 ss.; Frazer, *Pausanias*, IV, 422 sq.
2. Pd., *O.* IX, 59; Call., *H.* III, 224; Théocr., I, 124. Auj. Apanokhrepa.
3. I, 162.
4. Paus., VIII, 4, 1 ss.
5. A. Rh., I, 173; Hdt., VIII, 73, etc.; Hom., *Il.*, II, 615, 626.
6. *Il.*, II, 574; A. Rh., I, 177. Ruines près de Zougra, cf. Frazer, *Pausanias*, IV, 181 ss.
7. Hdt., I, 145, etc.; Thc., I, 115, etc.; Xén., Hell., VI, 2, 3, etc.; A. Rh., I, 177.
8. *Il.*, II, 575; A. Rh., I, 178.
9. Strab., 332, 5. Cf. Paus. VII, 26, 14.

D) Tainaron et Ionie

De l'Aigialos, le poète passe brusquement à Tainaron et à l'Ionie. Milet et Samos remplacent dans le catalogue des Argonautes les îles de la Mer Egée citées par Homère à cet endroit. Le Tainaron, qu'Apollonios aurait dû citer en Laconie, marque donc une transition. Ce mot désigne à la fois le cap bien connu, aujourd'hui Matapan, la presqu'île terminée par ce cap et une ville appelée plus tard Cainépolis, aujourd'hui Kyparisso. Le poète cite ailleurs son temple fameux de Poseidon. Ce nom, inconnu d'Homère, apparaît déjà dans un Hymne Homérique[1].

En Ionie, le poète nomme Milet, citée dans le catalogue de *l'Iliade*[2], et Parthénia, demeure d'Héra Imbrasienne. Parthénia est un vieux nom de Samos cher aux poètes, entre autres à Callimaque[3]. L'île de Samos est inconnue d'Homère, qui désigne sous ce nom celle de Samé ou Céphallénia. L'épithète Imbrasienne rappelle l'Imbrasos, fleuve de Samos où Héra s'était baignée et qui, d'après Callimaque, était aussi nommé Parthénios[4].

E) Etolie, Phocide et Thrace

De l'Ionie on revient à la Grèce par l'Etolie. Dans ce pays sont citées Calydon, patrie de Méléagre (aujourd'hui Kourtaga) et Olénos; tous ces renseignements correspondent au catalogue homérique. Cette dernière ville[5], située au pied de l'Arakyntos, doit être distinguée de l'Olénos d'Achaïe. En Phocide, Apollonios mentionne les Phocidiens, nommés

1. *H. H. à Ap.*, 412; A. Rh., I, 102, 179; cf. III, 1241.
2. *Il.*, II, 868; A. Rh., I, 186.
3. Call., H. IV., 48 sqq.; A. Rh., I, 187 sq.; cf. Strab., 393, 3.
4. Call., frg. 213; *H.* III, 228.
5. Calydon : Hom., *Il.*, II, 640; A. Rh., I, 190. Olenos : *Il.*, II, 609; A. Rh., I, 202.

dans *l'Iliade*[1] et Pytho, ancien nom de Delphes connu d'Homère[2].

Le catalogue se termine par la Thrace, avec le rocher de Sarpédon, près du fleuve Erginos, où Borée transporta Oreithyia. D'après le scoliaste, Phérécyde place ce promontoire près du Mont Hémos et rappelle cette légende. Eschyle, Hérodote, Strabon parlent d'un cap de Sarpédon situé sur la côte méridionale de la Thrace, au nord-ouest du golfe Mélas[3]. Le fleuve Erginos est généralement identifié avec l'Agrianès d'Hérodote, affluent de gauche de l'Hébros, aujourd'hui Erginès ou Erkéné[4], mais ce renseignement se concilie mal avec le précédent : si le rocher Sarpédon est sur la côte thrace, Apollonios donne le nom d'Erginos à l'Hébros tout entier jusqu'à son embouchure; s'il distingue l'Hébros de son affluent, il faut placer le rocher de Sarpédon à l'intérieur de la Thrace.

D'après une légende que rapporte le poète, Orphée aurait entraîné à sa suite des chênes de Piérie jusqu'à Zoné, sur la côte thrace : cette ville citée par Hérodote, était située à l'ouest de l'embouchure de l'Hébros, près du cap Serrhion et de Doriscos, où Xerxès passa en revue son armée. La légende est confirmée par Pomponius Mela[5].

Avec la Thrace se termine le catalogue des Argonautes. L'ensemble confirme ce qu'on avait pu observer pour la Thessalie : si Apollonios imite Homère, il s'en écarte souvent et suit des traditions plus récentes, sans doute pour éviter une imitation servile.

1. *Il.*, II, 517, etc.
2. *Il.*, II, 519, etc.
3. *Scol.* I, 211; Esch., *Suppl.*, 869; Hdt., VII, 58; A. Rh., I, 216; Strab.,283, 16. Aujourd'hui *Paxi* selon Forbiger et Besnier.
4. A. Rh., I, 217; Hdt., IV, 90; Strab., 285, 52; Mooney, n. I, 217; P. Mela, II, 4; Pline, IV, 47. Cf. Walther, *op. cit.*, 9; Forbiger, III, 735, n. 5 et Besnier, *Lexique*.
5. Hdt., VII, 59; Skyl., 67; P. Mela, II, 2, 8.

TROISIÈME PARTIE

Le Voyage des Argonautes

CHAPITRE PREMIER

LE VOYAGE DES ARGONAUTES AVANT APOLLONIOS

En racontant dans une épopée le voyage de Jason et de ses compagnons, Apollonios n'a point recherché la nouveauté du sujet : peu de légendes ont été aussi fréquemment traitées par les écrivains et les artistes de la Grèce antique. Pour nous en tenir à la littérature, les épisodes de ce mythe ont inspiré des œuvres nombreuses dans les genres les plus variés : épopée, tragédie, poésie lyrique, histoire, géographie, mythographie[1]. Apollonios les connaissait, ses imitations le prouvent.

Il ne nous appartient pas de rechercher l'origine et l'interprétation de la légende argonautique, problème que des études récentes n'ont pas encore résolu[2]. Pour étudier le voyage des Argonautes avant Apollonios, il suffit d'examiner ses différentes versions dans la littérature grecque.

1. Cf. Jessen, art. *Argonautai* dans P.-W.; Roscher, *Lexikon*, art. *Argonautai*; Daremberg-Saglio, *Dictionnaire des Antiquités*, art. *Argonautae*; Boselli, *Il mito degli Argonauti nella poesia greca prima d'Apollonio Rodio* (*Riv. di Stor. Ant.*, VIII, 1904, p. 518-528 et IX, 1905, p. 130-144, 278-295, 393-412); Mooney, éd. des *Argonautiques*, p. 12 ss.; C. Robert, *Griech. Heldensage*, p. 758 ss.; J. R. Bacon, *The Voyage of the Argonauts*, p. 18 ss.

2. Entre autres C. Robert, *op. cit.*, 35, 45, 760; Friedlænder, *Kritische Untersuchungen zur Geschichte der Heldensage : I Argonautensage* (*Rh. M.*, LXIX, 1914, pp. 299-329); K. Meuli, *Odyssee und Argonautika*, Berlin, 1921; U. von Wilamowitz-Mœllendorff, *Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos*, II, 236 sqq.; *Griech. Tragœdien*, III : *Euripides, Medea*; L. Séchan, *La légende de Médée* (*REG*, XL, 1927, p. 234 ss.); J. R. Bacon, *op. cit.*

II — La Poésie

A) La poésie épique

La fable d'Argo est plus ancienne que les poèmes homériques, où elle est citée plusieurs fois, et elle occupe, dans *l'Odyssée*, une place si importante que beaucoup d'érudits considèrent les chants X et XII comme inspirés par une épopée sur le voyage des Argonautes[1].

Chez Homère l'allusion la plus célèbre est contenue dans quelques vers de l'*Odyssée*[2]. Comme Ulysse va quitter définitivement l'île de Circé, la magicienne l'avertit des périls[3] qu'il rencontrera : après avoir échappé aux Sirènes, il aura le choix entre deux routes, l'une par Charybde et Scylla, l'autre par les redoutables *Roches Planctes*, que seul Jason, grâce à la protection d'Héra, franchit sur le navire « Argo connu de tous ». Ce texte, le plus ancien que nous ayons conservé sur le voyage des Argonautes, est d'une importance capitale. Il prouve l'antiquité de la légende et nous renseigne sur l'itinéraire des héros : à leur retour, ils passèrent au milieu des Planctes, roches situées dans la même région que Charybde, Scylla et les îles de Circé, des Sirènes et de Thrinakie, c'est-à-dire vers les côtes occidentales et méridionales de l'Italie. L'influence d'Homère aboutit même à des résultats curieux : Circé distingue nettement la route de Jason à travers les Planctes et celle d'Ulysse par Charybde et Scylla : les imitateurs d'Homère, et Homère lui-même dans un autre passage considéré comme interpolé[3], confondent les deux et font suivre à Jason l'itinéraire d'Ulysse en y ajoutant les Planctes.

1. P. Tannery, *La géographie de l'Odyssée* (*Ann. de la Fac. de Bordeaux*, 1887, pp. 24-35); K. Meuli, *op. cit.*; von Wilamowitz, Hell. D. V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, 1re éd., I I,345, conteste l'authenticité des vers sur le voyage d'Argo, mais admet (I, 452) que la légende des Argonautes, comme celle d'Ulysse, est antérieure aux Hellènes.
2. XII, 69-72.
3. *Od.*, XXIII, 326 ss.

La généalogie d'Aiétès et de Circé et les renseignements qu'on trouve dans l'*Odyssée* sur Aia, l'île de la magicienne, confirment ces rapports entre les deux légendes. En effet Aiétès, qui règne au pays de la toison d'or, est frère de Circé[1]. L'île habitée par la magicienne se n mme Aia et se trouve dans la même région que celles des Sirènes, les Planctes, Charybde et Scylla. Mais les noms d'Aia et d'Aiétès doivent être rapprochés et, d'après un autre passage de l'*Odyssée*[2], Aia se trouverait au pays de l'Aurore et du soleil levant, donc en Orient. Il semble que, sur ce point, la géographie homérique soit contradictoire et confonde sous un même nom deux îles différentes : l'Aia d'Occident, habitée par Circé et rattachée à la légende d'Ulysse, et l'Aia d'Orient, habitée par Aiétès et rattachée à la légende des Argonautes.

L'*Iliade*, à trois reprises, nomme un certain Eunéos, fils de Jason et d'Hypsipylé[3], et cette allusion semble prouver que l'auteur connaît le séjour des Argonautes à Lemnos. Certains érudits[4] prétendent que le mari d'Hypsipylé n'a rien de commun avec le chef des Argonautes; mais l'opinion contraire est plus vraisemblable, puisque la légende des Argonautes est antérieure à l'*Odyssée* et déjà très connue avant elle. Quoi qu'il en soit, après Homère, les anciens n'ont pas hésité à comprendre dans le voyage des Argonautes un séjour à Lemnos, pendant lequel Jason s'unit à Hypsipylé. Ce n'était pas facile, car on ne voit pas comment les Argonautes auraient pu passer à la fois en Tyrrhénie et au nord de la mer Egée; mais dès que l'Aia orientale fut placée en Colchide, il fut aisé de supposer que

1. *Od.*, X, 136 sq.
2. *Od.*, XII, 3 sq.
3. *Il.*, VII, 467-9; XXI, 40 sq.; XXIII, 746 sq.
4. Niese, *Entwicklung der homerischen Poesie*, pp. 238 sq. et Busolt, *Griech. Geschichte*, p. 56, n. 1, cités par Groeger, *De Argonautarum fabularum historia quaestiones selectae*, p. 56, n. 3, qui se range à leur avis.

les héros, partis de Thessalie, s'arrêtèrent à Lemnos avant de franchir l'Hellespont.

On voit par ces indications que si Homère connaît la légende des Argonautes et s'en est inspiré, il a exercé à son tour une grande influence sur les auteurs qui ont parlé après lui de leur voyage. A tort ou à raison, les anciens ont tiré de son œuvre trois renseignements difficiles à concilier : le séjour des Argonautes à Lemnos, où Jason s'unit à Hypsipylé; l'emplacement de la toison d'or, située en Orient, au pays d'Aiétès, dans une île nommée Aia, et le retour des Argonautes par les Planctes, voisines de Charybde et Scylla.

Avec Hésiode et les poèmes qui lui sont attribués, le voyage des Argonautes devient plus long et compliqué.

Le premier à notre connaissance, Hésiode a rattaché au voyage des Argonautes deux personnages célèbres, Héraclès et Phinée. D'après les *Noces de Keyx*, les Argonautes peu après leur départ, s'arrêtent à Aphétai, en Magnésie, où ils abandonnent Héraclès[1]. D'après le *Catalogue*, ils rencontrent ailleurs Phinée, devin aveugle, et l'un d'entre eux, le Boréade Zétès, le délivre des Harpyes qui le tourmentaient[2]. Le pays d'Aiétès et de la toison d'or est situé à l'est du Pont-Euxin, en Colchide, près du Phasis[3]. Les Argonautes en reviennent par ce fleuve, l'Océan, la Libye, où ils portent leur navire, et la Méditerranée[4]. D'après un fragment sur l'Argonaute Euphémos, il semble que l'auteur de ce poème ait rattaché au voyage d'Argo les traditions sur la fondation de Théra et de Cyrène[5]. Dans la *Théogonie*[6], Hésiode place l'île de Circé en Tyrrhénie, avec plus de clarté qu'Homère. Ainsi le voyage des héros est développé

1. Frg. 154 Rzach, 2e éd.
2. Frg. 56, 57, 58, 59.
3. Frg. 63.
4. Frg. 64.
5. Frg. 143.
6. V. 1011-16.

et précisé : enrichi d'emprunts à d'autres fables et de légendes locales, il forme pour la première fois un itinéraire vaste et complet.

Aux poèmes hésiodiques on peut joindre quelques épopées qui remontent à une période comprise entre le VIIIe et le VIe siècle environ.

Kinaithon de Lacédémone a fait allusion à la disparition d'Hylas sur les côtes de Propontide et aux efforts d'Héraclès pour le retrouver[1]. Mais on ne voit pas si cette fable était déjà rattachée au voyage des Argonautes.

Eumelos, à qui l'on attribue généralement des *Corinthiaques*, place en Colchide le pays d'Aiétès et de la toison d'or, comme Hésiode[2].

L'auteur des *Naupactia* connaît la rencontre des héros avec Phinée et la poursuite des Harpyes par les Boréades. Il semble avoir traité surtout les aventures des Argonautes en Colchide, les exploits de Jason et sa fuite avec Médée qui emporte la toison. Une allusion à Apsyrtos, frère de Médée, permet de croire que l'auteur racontait le meurtre de ce personnage par la magicienne[3].

Peisandros de Rhodes, auteur d'une *Héracléia*, rapporte pour la première fois le combat de Pollux contre Amycos, roi des Bébryces[4], épisode qui sera plus tard rattaché au voyage des Argonautes.

A la fin du VIe siècle, Epiménide, selon Diogène Laërce, compose un poème de 6500 vers sur « la navigation d'Argo et le voyage de Jason en Colchide[5] ». D'après ces indications, l'œuvre d'Epiménide contiendrait pour la première fois le voyage complet d'Argo raconté dans toute son ampleur et formant le sujet principal d'une épopée.

Avec le VIe siècle et le poème d'Epiménide se termine ce

1. *Scol. A. Rh.*, I, 1357; cf. Kinkel, *Epic. graec. frg.*, p. 212.
2. Frg. 2 Kinkel.
3. Frg. 3 à 9 K.
4. *Scol. A. Rh.*, II, 98.
5. Diog. Laert., I, 111.

qu'on pourrait appeler l'âge épique de la légende des Argonautes. Le voyage des héros est déjà célèbre et compliqué. Dès cette époque, il nous apparaît avec des caractères qu'il conservera plus tard : c'est un immense périple dans des régions lointaines, mal connues et souvent décrites d'une manière fabuleuse; la mythologie se mêle de bonne heure à la géographie, et au voyage d'Argo s'ajoutent de nombreuses légendes locales appartenant aux pays traversés par les Argonautes, comme l'abandon d'Héraclès à Aphétai, l'union de Jason et d'Hypsipylé à Lemnos, l'enlèvement d'Hylas, la rencontre de Phinée et le combat de Pollux et d'Amycos sur les côtes de Propontide. Enfin la géographie, vague et fabuleuse à l'origine, tend à devenir plus précise et scientifique à mesure que les connaissances des Grecs sont plus étendues : ainsi le pays de la toison d'or, la mystérieuse Aia, est localisé en Colchide, sur les rives du Phasis.

B) Le Lyrisme

Après le VIIe siècle, les légendes héroïques chantées par les aèdes ne sont plus réservées à l'épopée; elles inspirent à la fois les maîtres du lyrisme, les premiers historiens et les poètes tragiques.

Mimnerme, au début du VIe siècle, est le premier poète lyrique qui fasse allusion au voyage des Argonautes. Dans un fragment de l'élégie *Nanno* cité par Strabon, il rappelle brièvement que l'expédition de Jason avait pour but « la ville d'Aiétès, où les rayons du rapide Hélios sont placés dans une chambre dorée, près de la rive de l'Océan », description qui ressemble à celle d'Aia dans l'*Odyssée*[1].

Ibykos a traité la légende de Phinée et raconté la poursuite des Harpyes par les Boréades[2].

Simonide fait allusion à deux épisodes du voyage des

1. Frg. 11 Bergk 3e éd. = Strab., 39, 17 ss.; cf. *Od.*, XII, 1-4.
2. Frg. 49 Bergk.

Argonautes : leur séjour à Lemnos et la traversée des Symplégades ou Synormades, à l'entrée du Pont-Euxin[1]. Ainsi aux Planctes homériques, situées en Occident, correspondent des roches aussi dangereuses sur la route de Colchide.

Chez Pindare ce voyage est d'une importance particulière; non seulement le poète rappelle le séjour des Argonautes à Lemnos et l'aide prêtée à ces héros par Médée[2], mais il a consacré à l'expédition une ode entière, la *IVe Pythique*. Ayant pour mission de chanter Arcésilas IV, roi de Cyrène, Pindare, suivant la tradition du lyrisme, remonte jusqu'à son ancêtre Battos, fondateur de la ville, qui descend lui-même de l'Argonaute Euphémos et d'une Lemnienne. Mais il ne se borne pas à rappeler le séjour des Argonautes à Lemnos, la fondation de Théra et celle de Cyrène : il consacre onze triades sur treize à toute l'expédition de Jason, qui devient ainsi le vrai sujet du poème.

Le voyage de Colchide est marqué d'après lui par deux incidents : un sacrifice offert à Poseidon à l'entrée du Pont-Euxin « sur la base d'un autel de pierre récemment élevé[3] », puis la traversée des Symplégades[4], déjà citées par Simonide.

Arrivés en Colchide, sur les rives du Phasis, les Argonautes se trouvent au pays d'Aiétès[5], où Jason accomplit de merveilleux travaux et enlève la toison d'or. Après ces exploits Pindare abrège son récit : il signale en quelques mots le retour des héros par l'Océan, la mer Erythrée et la Libye[6], itinéraire à peu près conforme à celui d'Hésiode. Au début de son poème, il a insisté sur deux épisodes concernant Euphémos, ancêtre d'Arcésilas : le séjour des compagnons de Jason en Libye et à Lemnos, puis la colonisation de Théra et de Cyrène. On admet généralement que la prin-

1. Frg. 22 et 205.
2. *Ol.* IV, 20 sqq. et XIII, 53.
3. 203-206.
4. 207-211.
5. 211-213.
6. 251.

cipale source de Pindare pour cet épisode est le poème hésiodique des *Grandes Eées*[1]. Contrairement à la tradition et à la vraisemblance, Pindare place l'arrêt à Lemnos au retour des Argonautes.

Tel est le voyage des héros dans la *IVe Pythique*. Ce poème, la plus belle œuvre inspirée jusqu'alors par cette légende, devint célèbre par sa valeur littéraire et son influence fut grande. Désormais les traditions locales sur la fondation de Théra et de Cyrène sont rattachées définitivement au voyage des Argonautes.

C) La Tragédie et la Comédie

Les poètes tragiques ont traité surtout, dans la légende des Argonautes, les aventures des héros à Lemnos, le mythe de Phinée et l'amour de Médée pour Jason.

Eschyle a consacré au mythe d'Argo plusieurs tragédies intitulées : *Argo ou les Rameurs*, *Hypsipylé*, *les Cabires*, *Phinée* et *Phrixos*. Comme il n'en est presque rien resté, leur sujet n'est guère indiqué que par le titre. Les *Cabires* traitent un épisode du séjour des Argonautes à Lemnos, leur réception par les Cabires, génies bienfaisants qui leur fournissent une ample provision de vin[2]. Cette pièce contenait, paraît-il, un catalogue des Argonautes[3].

Chez Sophocle, les pièces consacrées au voyage des Argonautes sont plus nombreuses et variées : il a pris pour sujet tour à tour les légendes de Phinée, des Argonautes à Lemnos et d'Amycos, les exploits de Jason en Colchide et le retour des rAgonautes.

Le mythe de Phinée forme le sujet de trois pièces, deux tragédies portant le titre de *Phinée* et peut-être aussi un

1. Puech, éd. de Pindare, p. 63, n. 1 ; Malten, *Kyrene*, 154 ss. ; Jessen, dans P.-W., II, 746.
2. Preller et C. Robert, *Gr. Myth.* I, 858 ; cf. Dumézil, *Le Crime des Lemniennes*, Paris, 1924.
3. *Scol. Pind.*, *Pyth.* IV, 303.

drame satyrique, les *Tympanistai*[1]. Les deux premières ont pour sujet les malheurs des fils de Phinée maltraités par leur marâtre, événements antérieurs au voyage des Argonautes. L'action principale des *Tympanistai* n'est pas connue; deux passages sont relatifs au débarquement des Argonautes et à la situation de Colchis, où se trouve la toison d'or[2]. Sophocle est le premier qui place la résidence de Phinée à Salmydessos, sur la côte thrace du Pont-Euxin.

Le séjour des Argonautes à Lemnos a été traité dans les *Lemniennes*. La pièce contenait, comme les *Cabires* d'Eschyle, un catalogue des Argonautes dont il reste un fragment[3]. Le drame satyrique intitulé *Amycos*[4] a pour sujet le combat de Pollux contre le roi des Bébryces. Les exploits de Jason en Colchide, l'amour de Médée et le meurtre d'Apsyrtos au palais d'Aiétès étaient, semble-t-il, le principal sujet des *Colchidiennes*[5].

Les *Scythes*, dont nous ignorons le sujet, font allusion au meurtre d'Apsyrtos[6] et au retour des Argonautes : rejetant l'itinéraire d'Hésiode, de Pindare et d'Hécatée par le Phasis, l'Océan et la Libye, Sophocle admet que le retour, comme l'aller, se fait par le Pont-Euxin et le Bosphore[7], version plus simple et plus conforme aux progrès de la géographie. Il ne craint donc pas de modifier sur ce point important les légendes traditionnelles.

Euripide, qui les traite encore plus librement, accepte cette nouveauté de Sophocle dans sa *Médée*, puisqu'il mentionne le retour de Jason par les Symplégades et le Bosphore[8]. *Hypsipylé*, une de ses dernières tragédies, renferme quelques détails sur le navire Argo à cinquante rameurs et

1. Nauck, *Trag. Gr. Fr.*, 2e éd., p. 269; C. Robert, *op. cit.*, 817 ss.
2. Frg. 579, 581.
3. Scol. *Pind. Pyth.*, IV, 303 et frg. 354.
4. *Scol. A. Rh.*, II, 98.
5. Frg. 312, 314-317, 319.
6. Frg. 503 = *scol. A. Rh.*, IV, 223; cf. *scol.*, III, 242.
7. Frg. 504 = *scol. A. Rh.*, IV, 284.
8. v. 432 sq., 1263 sq.

sur la toison d'or suspendue aux branches d'un chêne[1].

La comédie du Ve et du IVe siècles a traité aussi le voyage des Argonautes, soit en développant certains épisodes gais comme le séjour des héros à Lemnos, soit en parodiant les grandes scènes tragiques. Vers le milieu du Ve siècle, Epicharme avait pris pour sujet l'épisode d'Amycos. Aristophane, dans ses *Lemniennes*, racontait d'une manière plaisante l'hospitalité offerte par les femmes de Lemnos aux compagnons de Jason. Le même sujet est traité ensuite par Antiphane, Alexis et Diphile[2].

Sous l'influence des progrès de la géographie, le théâtre grec semble avoir modifié quelques détails du voyage des Argonautes, sans toutefois le renouveler entièrement.

II. — La Prose

A) Les Logographes

C'est surtout chez les prosateurs, historiens et géographes, que le voyage des Argonautes tient une grande place. Il apparaît déjà chez les premiers logographes, Hécatée, Phérécyde et Hellanicos.

Hécatée de Milet, historien et géographe, a dû faire allusion à la légende d'Argo dans ses *Généalogies*. Sur le retour des Argonautes, les scolies d'Apollonios[3] lui attribuent deux itinéraires, l'un par le Phasis, l'Océan, le Nil et la mer Egée, l'autre par le Pont-Euxin et le Bosphore comme l'aller. La première version rapproche Hécatée d'Hésiode et de Pindare; la seconde, plus scientifique, apparaîtrait chez lui pour la première fois. Comme il est impossible de concilier ces deux affirmations contradictoires, il faut essayer de choisir entre elles et d'accepter la plus vraisemblable. A s'en tenir au texte, on constate que la première offre plus

1. *Oxyrh. Pap.*, VI, n° 852, frg. I, v. 20-25.
2. Kock, *Com. Attic. Fr.*, I, 486 ss., frg. 356-375; II, 70, frg. 345, 358.
3. Frg. 18*ab* Jacoby = scol., IV, 259 et 284.

de garantie d'authenticité, car elle figure dans les trois versions des scolies que nous avons conservées, les Florentines, les Parisiennes et les Laurentiennes; la seconde manque totalement dans les scolies parisiennes, dont la valeur n'est point négligeable. En outre, la première scolie attribue à un géographe plus récent, Hérodoros d'Héraclée, la théorie que la seconde prête à Hécatée : on peut donc, comme l'a fait Gutschmid, mettre d'accord les deux scolies en remplaçant dans la seconde Hécatée par Hérodoros. Les confusions de noms propres ne sont pas rares dans les scolies; aussi la correction est-elle généralement admise[1]. La première version semble d'ailleurs confirmée par un autre fragment d'après lequel le Nil communiquerait avec l'Océan[2]. La géographie d'Hécatée est donc très voisine de celle de l'épopée.

Phérécyde de Léros ou d'Athènes avait écrit des *Généalogies* comme Hécatée; parmi les légendes éoliennes l'auteur racontait longuement l'expédition des Argonautes. On trouvait chez lui de nombreux détails sur les événements qui précédèrent le voyage de Jason et un catalogue des Argonautes[3] dont les scolies d'Apollonios nous ont conservé quelques débris. Parmi les incidents du voyage, Phérécyde, comme l'auteur des *Noces de Keyx*, racontait le débarquement et l'abandon d'Héraclès à Aphétai[4]; la rencontre des héros avec Phinée, qui régnait sur la côte asiatique du Pont-Euxin[5]; la poursuite des Harpyes par les Boréades jusqu'à la mer de Sicile[6]; la mort de l'Argonaute Idmon, blessé par un sanglier au pays des Mariandynes, sur la côte

1. En particulier par Stender, *De Argonautarum ad Colchos usque expeditione*, p. 8-9, Kiel, 1874; C. et Th. Mueller, dans *FHG* Didot, I, p. 13; C. Robert, *op. cit.* p. 828, n. 1 et 2. H. Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, I, 20 n. 4 est indécis.
2. Frg. 302 Jac.
3. Frg. 107, 26, 127, 109.
4. Frg. 111 = *scol. A. Rh.*, I, 1289.
5. Frg. 27 = *id.*, II, 181.
6. Frg. 28 = *id.*, II, 271.

méridionale du Pont-Euxin[1]; les exploits de Jason en Colchide[2] et le meurtre d'Apsyrtos[3]. D'après le nombre et la variété des détails qui nous sont parvenus, il semble que la légende argonautique ait été racontée par Phérécyde dans un récit suivi et assez complet. Aussi l'influence de ce prosateur est-elle grande : Apollonios l'a imité parfois et son nom est souvent cité dans les scolies du poète.

Hellanicos semble avoir écrit plusieurs ouvrages de mythologie, d'histoire locale et de géographie où l'on trouvait des allusions au voyage des Argonautes. Comme Phérécyde, il cite la ville d'Aphétai où Héraclès quitta les compagnons de Jason[4]. Une allusion à Hylas permet de supposer qu'il a rattaché la légende de sa disparition au voyage des héros, comme l'avait peut-être déjà fait Kinaithon[5]. D'après un fragment curieux, tous les Argonautes accompagnèrent Heraclès dans son expédition contre les Amazones[6] : une fois de plus, le voyage d'Argo, s'enrichit d'épisodes empruntés à d'autres légendes. Quant à Phinée, l'auteur fait de lui un roi de Paphlagonie[5], suivant la tradition de Phérécyde.

B) Les Historiens

Hérodote rappelle que les Grecs « naviguèrent sur un grand vaisseau vers Aia de Colchide et le fleuve du Phasis » et enlevèrent Médée, fille du roi de ce pays[8]. Dans un autre passage, racontant l'arrivée de la flotte perse dans le golfe de Magnésie, il signale qu'Héraclès fut abandonné par les Argonautes à Aphétai, port situé sur ce golfe[9]. Enfin il

1. Frg. 108 = *id.*, I, 139.
2. Frg. 112 et 31 = *id.*, III, 230 et 411; IV, 156.
3. Frg. 32 = *id.*, IV, 223.
4. Frg. 130.
5. Frg. 131 = *scol. A. Rh.*, I, 131.
6. Frg. 106.
7. Frg. 95 = *scol. A. Rh.*, II, 178.
8. I, 2.
9. VII, 193.

nous donne des renseignements intéressants sur les rapports entre le voyage des Argonautes et la fondation de Théra et de Cyrène. Dans un premier récit, il raconte une escale des Argonautes au lac Triton, en Libye. Dans un autre plus étendu, il rappelle leur séjour à Lemnos et la colonisation de Théra par leurs descendants. Enfin il résume deux traditions sur la fondation de Cyrène par le Minyen Battos, descendant de l'Argonaute Euphémos[1]. Après Hésiode et Pindare, il rattache donc au voyage d'Argo la fondation de Théra et de Cyrène.

Hérodoros d'Héraclée, contemporain de Socrate, est connu par deux ouvrages sur Héraclès et sur les Argonautes. Ce dernier est souvent cité dans les scolies d'Apollonios et la variété de ces allusions montre qu'il devait être assez complet. Comme celui de Phérécyde, il contenait sans doute un catalogue des Argonautes[2]. Sur le voyage des héros, les mêmes scolies fournissent de nombreux détails. L'auteur mentionne le séjour des Minyens à Lemnos[3] et développe assez longuement les incidents du voyage en Propontide et sur les côtes du Pont-Euxin, ce qui n'étonne point chez un auteur natif d'Héraclée. Il racontait par exemple un combat que les Argonautes auraient livré à Cyzique contre des Géants; un sacrifice offert par les héros sur un autel élevé par Argos, fils de Phrixos, à l'entrée du Pont-Euxin; une apparition d'Apollon Eôos aux compagnons de Jason près de l'île Thynias; leur séjour au pays des Mariandynes, où règne le roi Lycos, petit-fils de Tantale; l'arrivée des héros à l'embouchure du fleuve Achéron, qu'ils remontent sur une longueur de cinq stades. C'est dans la même région, au retour des Argonautes, qu'il fait mourir le devin Idmon, blessé par un sanglier chez les Mariandynes, et dont le tombeau se trouvait sur la place

1. IV, 145-148, 150-151, 156-159. Cf. MALTEN, *Kyrene*, Berlin, 1911.
2. Frg. 5, 42-44, 46, 54, 55 Jac.
3. Frg. 6 = *scol. A. Rh.*, I, 769.

publique d'Héraclée; à Héraclée mourait aussi le pilote Tiphys[1]. La précision des renseignements géographiques montre qu'Hérodoros a accordé une grande place aux légendes de son pays natal. Au sujet des événements de Colchide, il rappelle des épisodes bien connus, les exploits de Jason, l'enlèvement de la toison d'or, l'amour de Médée et sa fuite avec le héros[2]. Sur le retour des Argonautes, Hérodoros rejette l'itinéraire par l'Océan et la Libye pour adopter la version plus récente de Sophocle et d'Euripide, d'après laquelle l'aller et le retour ont lieu par la même route, c'est-à-dire par la côte méridionale du Pont-Euxin et le Bosphore[3]. Ce détail, il est vrai, se concilie mal avec un autre fragment[4] où il est question des Argonautes résistant aux séductions des Sirènes.

Chez tous ces historiens du Ve siècle, on remarque un souci d'exactitude géographique, un effort pour localiser avec précision les incidents du voyage et une tendance à faire remonter à l'expédition de Jason des événements historiques et des traditions locales. L'histoire s'éloigne peu à peu de la mythologie et de la généalogie pour se rapprocher de la chronique locale, de « l'aitiologie » et de la géographie scientifique. Cette transformation se continue pendant le IVe siècle et le commencement du IIIe, avec un grand nombre d'historiens secondaires. Asclépiadès de Tragilos[5], élève d'Isocrate, est cité dans les scolies d'Apollonios comme auteur d'un ouvrage intitulé *Tragôdoumena*, dont quelques fragments sont relatifs aux épisodes de Lemnos et de Phinée.

1. Frg. 7, 47, 48, 49, 8, 50, 51, 54.
2. Frg. 9, 52, 53 = *scol. A. Rh.*, IV, 86 et 87.
3. Frg. 10 = *scol.* IV, 259, avec la correction de Gutschmid, cf. ici p. 61.
4. Frg. 39 = *scol. A. Rh.*, I, 23 et 31. Cf. *FHG*, II, 38, n. 1.
5. Frg. 2, 31, 22 et 14 Jacoby.

B) *L'Histoire et la Géographie locales*

A la fin du IVe siècle et au début du IIIe se place Timée[1], auteur d'une *Histoire de Sicile* où, en décrivant ce pays et l'Italie, l'auteur transforme profondément la légende des Argonautes. S'appuyant sur le fameux passage de l'*Odyssée* où il est question des Planctes franchies par Jason à son retour et recueillant un grand nombre de traditions locales sur le passage des Argonautes à l'ouest de la Grèce, Timée invente un itinéraire nouveau qu'il essaie de combiner avec celui des poètes épiques et de Pindare : d'après lui, les héros, ayant appris que la flotte d'Aiétès les attendait à la sortie du Pont-Euxin, remontent le Tanaïs le plus loin possible, transportent le navire Argo sur leurs épaules et, par un autre fleuve, atteignent l'Océan qu'ils descendent en laissant le continent à leur gauche; ils arrivent à Gadès et, par les colonnes d'Héraclès, pénètrent dans la partie occidentale de la Méditerranée, d'où une tempête les jette sur les côtes de Libye[2]. Le retour des Minyens a lieu par le nord et l'ouest, au lieu de l'est et du sud; l'auteur peut ainsi joindre à l'itinéraire des Argonautes de nombreuses traditions relatant leur passage en Italie, en Sicile, à Corcyre et en Libye. Grâce à Timée, la géographie de la légende va s'augmenter des vagues connaissances récemment acquises sur l'Europe septentrionale et occidentale.

Ces indications suffisent à montrer l'originalité de l'auteur: il élargit l'itinéraire des héros, recueillit avec une vaste érudition un grand nombre de traditions locales et apporta de nouvelles précisions sur la géographie de la légende. Aussi fut-il souvent imité des Alexandrins.

Le géographe Timonax[3], qui semble avoir vécu à la fin

1. *FHG*, I, 193 ss.; cf. Geffcken, *Timaios' Geographie des Westens* (t. XIII des *Philologische Untersuchungen*).
2. Frg. 6 = Diodore, IV, 56 (cf. Pseudo-Aristote, *De mir. auscult.* chap. 113 et Strabon, 186, 37 sqq.; 38, 12 sqq.
3. *FHG*, IV, 522, frg. 2 = *scol. A. Rh.*, IV, 1217.

du IVe et au début du IIIe siècle, est l'auteur d'un ouvrage qui a pour titre *les Scythiques*. Un passage de son premier livre, résumé par le scoliaste d'Apollonios, rapporte une tradition curieuse : Aiétès lui-même aurait marié sa fille Médée à Jason qui, au lieu de revenir en Grèce, serait donc demeuré comme roi en Colchide. Cette version inédite est certainement d'origine locale, comme le montrent les nombreux *aitia* qui la justifient.

On peut rapprocher de Timonax le géographe Timagétos, auteur d'un ouvrage *Sur les ports*[1]. Son invention la plus curieuse est un nouvel itinéraire pour le retour des Argonautes. D'après Timée, les Argonautes remontaient le Tanaïs; Timagétos remplace le Tanaïs par l'Istros (Danube), immense fleuve divisé en deux branches qui débouchent l'une dans le Pont-Euxin, l'autre dans la « Mer Celtique[2] », c'est-à-dire la Méditerranée à l'ouest de l'Italie. Timagétos a donc réuni en un seul fleuve l'Istros proprement dit et le Rhodanos (Rhône). D'après lui les Argonautes, par les deux bras de l'Istros, passèrent du Pont en Méditerranée occidentale.

L'histoire locale est représentée par des auteurs d'ouvrages sur Cyrène, Héraclée et Cyzique.

Akésandros[3], vers la fin du IIIe siècle, a raconté l'histoire de Cyrène et fait allusion à certains épisodes de la légende argonautique déjà traités dans la *IVe Pythique* de Pindare. Comme l'indique le scoliaste d'Apollonios, il semble avoir développé « avec plus de soin » le récit du poète lyrique.

On peut joindre à Akésandros un écrivain qui fut probablement son compatriote, Théochrestos[4], auteur de *Lybica* dont le premier livre était relatif à Cyrène. Il a

1. *FHG*, IV, 519 sqq.
2. Frg. 1 = *scol. A. Rh.*, IV, 259 et 284.
3. *FHG*, IV, 285, frg. 4, 5, 6.
4. *FHG*, II, 87.

raconté, comme Akésandros, la colonisation de Théra et la fondation de Cyrène[1].

Les historiens de Cyzique ont recueilli de nombreuses légendes locales relatives au voyage des Argonautes. Néanthès, qui écrivit les *Annales des habitants de Cyzique*[2], racontait longuement le séjour des héros dans cette ville et leurs aventures. Le même sujet fut traité par Deilochos ou Deiochos, auteur d'un ouvrage sur Cyzique cité plus souvent que le précédent.

Les historiens d'Héraclée ont aussi fait allusion au séjour des Argonautes. Deux d'entre eux, Promathidas et Nymphis, semblent avoir été contemporains d'Apollonios; d'après les scolies, le poète les aurait parfois imités. Promathidas[3] avait conté la mort de l'Argonaute Idmon chez les Mariandynes[4]. Nymphis[5], dans un ouvrage en treize livres selon Suidas, avait recueilli des traditions du même genre. On retrouve chez lui des allusions à la mort d'Idmon et de Tiphys, ainsi que plusieurs détails géographiques sur la côte méridionale du Pont-Euxin[6].

La chronique locale devient de plus en plus minutieuse et érudite; cet effort de compilation et d'exactitude nous montre que nous sommes arrivés à la période hellénistique.

III. — La Poésie alexandrine.

Aux Alexandrins on peut joindre un poète du Ve siècle, Antimaque, leur précurseur. Dans son élégie de *Lydé*, l'auteur, à propos de Médée, rappelle plusieurs épisodes du voyage des Argonautes, par exemple l'abandon d'Héraclès à Aphétai, la poursuite des Harpyes par Zétès et Calaïs

1. *Scol. A. Rh.*, IV, 1750.
2. Ὧροι Κυζικηνῶν, *FHG*, III, 2 sqq.
3. *FHG*, III, 201.
4. Frg. 2 = *scol. A. Rh.*, II, 815.
5. *FHG*, III, 12.
6. Frg. 1, 2, 6, 14, 19.

jusqu'aux îles Strophades, la légende de Phinée, les exploits de Jason en Colchide et son mariage avec Médée[1]. Sur le retour des Argonautes, l'auteur revient à l'ancien itinéraire par l'Océan et la Libye[2]. On voit d'après ces exemples un des caractères d'Antimaque : pour montrer son érudition et donner à son œuvre un aspect antique et légendaire, il rejette de parti pris les traditions récentes ou scientifiques et préfère soit les plus anciennes, qu'il emprunte aux vieilles épopées, soit les plus rares et les moins connues. Cette recherche de la couleur antique et du détail curieux annonce déjà la poésie alexandrine.

A l'époque hellénistique, à côté des historiens et des géographes, les poètes vont tirer parti de la légende argonautique, en particulier Théocrite et Callimaque.

Théocrite, dans le cadre restreint de l'idylle, n'a point songé à traiter le mythe d'Argo tout entier, ni même les plus importants de ses épisodes. Il s'est donc contenté d'en choisir deux qui pouvaient être racontés brièvement, ceux d'Hylas et d'Amycos[3]. On connaît le fameux récit de l'enlèvement d'Hylas. Au point de vue géographique le poète rappelle la traversée des roches Kyanées, situées à l'entrée du Pont-Euxin, et place l'enlèvement d'Hylas à Kios, sur la rive asiatique de la Propontide. Le premier épisode de la *XXII*e *Idylle*, intitulée *Hymne aux Dioscures*, a pour sujet le combat de Pollux contre Amycos, déjà traité par Pisandre de Rhodes, Epicharme et Sophocle. Ce pugilat mémorable aurait eu lieu, d'après Théocrite, sur la côte asiatique du Pont-Euxin, au delà des Roches Kyanées et du Bosphore[4].

Nous connaissons moins Callimaque, dont les écrits nous sont parvenus d'une manière fort incomplète. Le poème des

1. Bergk, *PLG*, 3e éd., p. 611 ss., frg. 11 = *scol. A. Rh.*, IV, 1153.
2. Frg. 12 = *id.*, IV, 259.
3. *Id.* XIII et XXII.
4. v. 27 ss.

Aitia ou *Origines*, dont il reste plusieurs fragments, semble avoir été un savant recueil de vieilles légendes se rattachant à l'origine de certaines familles, de certaines villes, de certains usages. Le second livre était consacré, au moins en partie, à quelques épisodes du retour des Argonautes[1], et il serait intéressant de connaître l'itinéraire adopté par le poète. Dans les *Argonautiques* d'Apollonios, les compagnons de Jason passent du Pont-Euxin dans l'Adriatique par les deux bras de l'Istros. Deux flottes colques les poursuivent, l'une par le Bosphore, l'autre par l'Istros. Cette division des Colques se trouvait-elle déjà chez Callimaque ? Schneider le croit[2] et il appuie son opinion sur deux scolies d'Apollonios. La première[3], celle du vers 284, est ainsi conçue :

« Hécatée[4] raconte qu'ils [les Argonautes] ne naviguèrent pas par le Tanaïs, mais par la même route qu'à l'aller, comme le raconte Sophocle dans les *Scythes*. Et Callimaque... [ici se trouve une lacune, où il faut suppléer : « dit que parmi les Colques] les uns, après avoir navigué vers l'Adriatique, ne trouvèrent pas les Argonautes et que les autres [naviguèrent] à travers les Roches Kyanées vers Corcyre où se trouvaient alors ceux-ci [les Argonautes] ».

Mais ce texte est suspect : d'abord la lacune signalée par Keil permet de douter si la double poursuite des Argonautes par les Colques doit être attribuée à Callimaque ou à un autre écrivain dont le nom a disparu; dans le second cas, on pourrait joindre « et Callimaque » à la phrase précédente, suivant le texte des Florentines, et supposer que le poète suit la tradition de Sophocle. Si on accepte le texte de Keil et l'interprétation de Schneider, on se heurte au

1. Cf. Knaack, *Callimachea*; J. Nicole, *Un fragment des Aétia de Callimaque* (*REG*, 1904, p. 222 ss.); Callimaque, éd. Cahen, p. 130 ss.; de Wilamowitz, *Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos*, II, 168 ss.; Pfeiffer, *Kallimachosstudien*, Munich, 1922, p. 38 ss.
2. *Callimachea*, II, 80 sq.
3. IV, 284 fin (frg. 377 Schn.) et 303 (frg. 563).
4. Ou Hérodoros d'après la correction de Gutschmid généralement adoptée.

témoignage formel du scoliaste, qui affirme quelques lignes plus haut : « Personne ne raconte que les Argonautes ont navigué par ce fleuve [l'Istros] vers notre mer, à l'exception de Timagétos, que suivit Apollonios. »

Le texte de l'autre scolie, celle du vers 303, est le suivant : « Parmi les Colques, les uns naviguèrent en traversant les Roches Kyanées, comme [le dit] aussi Callimaque. Mais Apollonios dit qu'ils revinrent en arrière, contrairement à Callimaque. D'autres, avec Apsyrtos, passèrent par l'Istros. » Schneider pense que les mots « comme dit Callimaque » se rapportent à l'ensemble de la scolie, c'est-à-dire aux deux propositions introduites par « les uns » et « d'autres ». Pour rendre le texte plus clair, il transporte les mots « comme dit Callimaque » à la fin de ce passage. Ainsi Callimaque et Apollonios auraient fait passer tous deux les Argonautes par l'Istros et divisé les Colques en deux groupes. La seule différence entre le maître et l'élève est que le premier groupe revient en Colchide d'après Apollonios, tandis qu'il poursuit son chemin selon Callimaque. Cette interprétation soulève plusieurs difficultés dont quelques-unes ont été signalées par Fitch[1] et Nicole. D'abord la scolie ne figure pas dans le texte des Parisiennes, ce qui affaiblit son autorité. Ensuite ce qu'elle dit d'Apollonios est inexact : le premier groupe de Colques ne revient pas dans sa patrie; après de vaines recherches, il trouve les Argonautes à Corcyre[2] et s'établit dans l'île, comme le scoliaste le remarque ailleurs[3]. D'autre part la place des mots « comme le dit aussi Callimaque » prouve qu'ils se rapportent à la première phrase seule, c'est-à-dire à la traversée des Roches Kyanées.

L'interprétation de Schneider, d'après laquelle Callimaque faisait passer les Argonautes et une partie des Colques par l'Istros, semble donc erronée. Si les Colques ne remontent

1. *De Argonautarum reditu quaestiones selectae*, Gœttingue, 1896.
2. IV, 303 et 1002 sqq.
3. *Scolie* IV, 1002.

pas l'Istros, il est invraisemblable qu'ils se divisent en deux groupes et il est naturel d'admettre qu'ils franchissent tous les Roches Kyanées et le Bosphore. Les mots « comme le dit aussi Callimaque » signifient donc : « Callimaque dit aussi que les Colques, *tous ensemble*, traversèrent les Roches Kyanées. » Par cette traduction, on arrive à concilier cette scolie avec celle du vers 284, d'après laquelle Timagétos et Apollonios seuls font passer les Argonautes (et par suite les Colques qui les poursuivent) par l'Istros. Reste la phrase sur Apollonios au milieu de la scolie du vers 303 : Fitch, après avoir songé à la corriger, la rattache à la fin de la scolie précédente (IV, 301), suivant une idée ingénieuse de Wilamowitz, adoptée aussi par Pfeiffer[1] : « ils revinrent » se rapporte alors aux Argonautes au lieu des Colques et le texte des scolies aux vers 301 et 303 est le suivant :

IV, 301 : «... Les auteurs qui ont écrit sur le retour des Argonautes de Colchide ne sont point d'accord. Apollonios dit qu'ils revinrent par un itinéraire opposé à celui de Callimaque ».

IV, 303 : « Parmi les Colques, les uns naviguèrent à travers les Roches Kyanées, comme le dit aussi Callimaque. D'autres, avec Apsyrtos, passèrent par l'Istros ».

De toute façon la théorie de Schneider est inacceptable. Nous ne pouvons admettre non plus celle de Pfeiffer[2], d'après laquelle Callimaque faisait passer par l'Istros une partie des Colques, mais non les Argonautes. Si le poète de Cyrène rejette pour les compagnons de Jason l'idée d'une bifurcation de l'Istros, il ne l'admet pas non plus pour les Colques. Nous pensons, avec Fitch, de Wilamowitz et Nicole, qu'Argonautes et Colques, dans les *Aitia*, revenaient par les Roches Kyanées et le Bosphore, suivant la tradition de Sophocle, d'Euripide et d'Hérodoros d'Héraclée.

Cette interprétation est confirmée par un passage de

1. Fitch, *op. cit.*, p. 27 ; de Wilamowitz, *Hellenist. Dichtung*, II, 169 ; R. Pfeiffer, *Kallimachosstudien*, 48.
2. *Op. cit.*, 51.

Strabon[1]. Après avoir cité trois fragments de Callimaque sur l'établissement des Colques en Adriatique[2], il fait allusion à des écrivains qui font remonter par les Argonautes une grande partie du cours de l'Istros, ou qui se bornent à les faire passer par cette voie du Pont-Euxin dans l'Adriatique. Les premiers, à son avis, ignorent complètement la géographie, et Timagétos se trouve parmi eux; mais l'opinion des seconds n'est pas entièrement absurde. Comme l'ont vu Nicole et de Wilamowitz[3], Strabon oppose Callimaque à ces deux groupes d'écrivains plus ou moins incompétents en géographie : on doit en conclure que le maître d'Apollonios avait fait revenir les Argonautes et aussi les Colques par l'itinéraire le plus conforme aux données de la science géographique, c'est-à-dire par le Bosphore. Mais on ne voit pas comment Callimaque, au lieu de faire rentrer les héros du Bosphore et de l'Hellespont en Thessalie, les conduisait en Adriatique et à Corcyre, où ils étaient rejoints par les Colques.

Dans un fragment des *Aitia* publié par de Wilamowitz d'après un papyrus de Berlin et mieux interprété par Pfeiffer[4], Aiétès maudit les Grecs lorsque les Argonautes quittent la Colchide. Un a tre fragment très mutilé a pour sujet un débat entre Alkinoos, les Colques et les Argonautes sur le sort de Médée : la scène se passe donc à Corcyre[5]. On ne sait s'il faut rattacher aux *Aitia*, comme l'a fait Schneider[6], quelques vers sur les nymphes de Libye : par suite nous ignorons si Callimaque conduisait les Argonautes dans cette contrée : à l'exception du passage par le Bosphore et d'une

1. 38, 35 ss.
2. Frg. 104, 113 *ab* Schneider.
3. Nicole, *art. cité*, p. 223; de Wilamowitz, *op. cit.*, II, 169.
4. Frg. 4 Pfeiffer; cf. de Wilamowitz, *Sitzungsber. de Berlin*, 1912, p. 544 ss.; Pfeiffer, *op. cit.*, 40 ss.
5. Frg. 5 Pfeiffer; cf. Nicole, *art. cité*.
6. Frg. 126 = *scol. A. Rh.*, IV, 1322; cf. Schneider, *Callimachea*, II, 94 sq. et 395 sq. de Wilamowitz, après avoir admis cette théorie (*Hell. D.*, II, 172 sq.), la met en doute (*id.* 320).

escale à Corcyre, nous connaissons donc très mal son itinéraire.

A côté des grands poètes alexandrins, Théocrite, Callimaque et Apollonios, de nombreux écrivains de la même époque se sont inspirés de la légende argonautique. Philétas, dans un poème qui a pour titre *Télèphe* et dont le sujet est inconnu, faisait allusion aux noces de Jason et de Médée au palais d'Alkinoos[1]. La légende d'Hylas fut traitée par Euphorion de Chalcis[2], et peut-être par Rhianos, Simylos et Phanoclès[3]. Lycophron paraît avoir emprunté quelques détails sur le voyage des Argonautes à Timée, notamment des *Aitia* de Sicile et d'Italie méridionale[4].

Un certain Cléon de Courion est cité trois fois dans les scolies comme auteur d'*Argonautiques*[5]. Nous ne savons si cette œuvre était en prose ou en vers : Susemihl tend à confondre l'auteur avec un poète élégiaque du même nom[7].

Au moment où Apollonios prend pour sujet d'une épopée le voyage des Argonautes, les Alexandrins, prosateurs ou poètes, l'ont beaucoup étendu et compliqué. Ils ont recueilli d'innombrables traditions sur le passage des héros dans les régions les plus variées et fait parcourir aux navigateurs la plus grande partie du monde connu. Si l'on joint à ces traditions récentes celles qu'on trouve dans des œuvres plus anciennes depuis Homère et Hésiode, c'est un amas prodigieux de matériaux, un chaos inextricable qui s'offre au poète.

Il nous reste à voir comment il a choisi, classé et fondu ensemble des éléments si divers.

1. *Scol. A. Rh.*, IV, 1141; cf. Couat, *La poésie alexandrine*, 73 et n. 1.
2. Frg. 149 Meineke = *scol. Théocr.*, XIII, 6.
3. C. Robert, *op. cit.*, 839, n. 2.
4. v. 871 ss., 1274 ss.; cf. Diod. S., IV, 56, 6.
5. I, 77, 587 et 624.
6. *Gesch. der griech. Litteratur in der Alexandrinerzeit*, I, 383.

CHAPITRE II

DE THESSALIE EN COLCHIDE [1]

I. — La mer Egée

A) *Les côtes de Thessalie*

Après avoir fait un catalogue complet des Argonautes, Apollonios raconte leur départ avec précision. Les héros, venus de toutes les régions de l'Hellade, se sont rassemblés à Iolcos, patrie de Jason; traversant la ville, ils se rendent au port de Pagasai, où ils doivent s'embarquer, Pendant ce temps Jason fait ses adieux à sa mère Alkimédé. traverse Iolcos et arrive à Pagasai où l'attendent ses compagnons.

D'après ce récit, le poète distingue Iolcos et Pagasai. En effet, la première ville n'est pas située sur la côte et la seconde lui sert de port. Le point de départ de l'expédition est donc Pagasai et non Iolcos. Cette distinction est intéressante, car elle montre chez Apollonios, dès le commencement de son récit, un grand souci d'exactitude géographique. Homère ne connaît pas le port de Pagasai; Hésiode, dans la *Théogonie*, et Pindare, dans la *IVe Pythique*, considèrent Iolcos comme le point de départ des Argonautes[2]. Ils étendent donc le nom d'Iolcos au rivage, dont la ville est éloignée de plusieurs kilomètres : ce sens large du mot est attesté par Strabon, qui écrit : « On appelle aussi Iolcos la côte voisine[3] ». On constate qu'Apollonios emploie indif-

1. Voir carte I, page 191 : Itinéraire des Argonautes d'après Apollonios.
2. Hom., *Il.*, II, 712 et *Od.*, XI, 256; Hés., *Th.*, 997; Pd., *P.* IV, 188 Rzach.
3. Strab., 375, 4.

féremment la forme homérique Iaolcos et la forme plus récente Iolcos[1]. Pagasai est citée pour la première fois dans le *Bouclier* faussement attribué à Hésiode, puis chez Hérodote et Xénophon[2]. La distinction établie par le poète est confirmée par l'archéologie. La moderne Episkopi, au sud-est de Volo, correspond à Iolcos, tandis que Pagasai se trouvait en Pélasgiotide, au sud-ouest de la moderne Volo, à Angistri. En 290 avant notre ère, une vingtaine d'années avant le publication des *Argonautiques*, les deux villes avaient été dépeuplées par Démétrios Poliorcète au profit de Démétrias, bâtie immédiatement au sud d'Iolcos, près de la moderne Goritza[3]. Le poète donne quelques détails sur ces deux villes. Iolcos patrie de Jason, est appelée « la Sainte[4] », probablement à cause d'un sanctuaire d'Artémis Iolkia qui s'y trouvait[5]. A Pagasai, sur le rivage, les Argonautes élèvent avant de partir un autel à Apollon Actios et Embasios[6] : c'est l'origine du culte d'Apollon Pagaséen, déjà cité dans le *Bouclier*[7], et le premier exemple des nombreux *aitia* qu'on trouve dans le poème. La côte qui entoure le port était rocheuse et escarpée[8]; quant à la ville, elle était bâtie sur une hauteur puisque le poète nous montre Argos et Acastos qui « descendent en courant de la ville » pour rejoindre les héros assemblés sur le rivage[9]. Pagasai se trouvait à vingt stades d'Iolcos d'après Strabon[10].

Le lendemain, les Argonautes s'embarquent et accomplissent leur première étape dans la mer Egée. Quittant le port de Pagasai, ils traversent le golfe du même nom,

1. Iaolcos : III, 1091, 1113; Iolcos : I, 906; III, 2, 1135.
2. Hés., *Scut.*, 70; Hdt., VII, 193; Xén., *Hell.*, V, 4, 56.
3. Fougères, *Grèce*, 294 ss.; O. Kern, *IG*, IX, 2, carte.
4. III, 1135.
5. I, 571 sq.
6. I, 359 sq. et 404.
7. Hés., *l. cit.* (*Etym. M.* 646, 40); Héracl. Pont; *scol. A. Rh.* I, 238; cf. Preller-Robert, *op. cit.*, I, 264.
8. I, 559.
9. I, 321 sq.
10. Strab., 374, 32.

dépassent le long cap de Tisaié, le cap Sépias, l'île Skiathos, Peirésiai, Magnésa et débarquent près du tombeau de Dolops, arrêtés par un vent contraire.

Le nom de mer Egée inconnu d'Homère, est couramment employé à partir du ve siècle[1].

Le cap Tisaié n'est cité que par Valerius Flaccus d'après Apollonios, mais Skylax mentionne le port de Tisai[2]. Le scoliaste connaît trois caps de ce nom, situés en Thessalie, en Magnésie et en Thesprotie. Il s'agit évidemment de celui de Magnésie, à la sortie du golfe de Pagasai et à l'extrémité occidentale de la presqu'île de Trikeri, qui forme un immense crochet.

Après avoir suivi cette presqu'île, les héros passent entre le cap Sépias et l'île Skiathos. Le cap Sépias forme donc la pointe sud-est de la presqu'île de Magnésie (aujourd'hui Aio Ghiorgi ou Hagios Dimitrios). Cité notamment par Hérodote et Euripide[3], il était célèbre par une violente tempête qui détruisit une partie de la flotte de Xerxès et comme séjour préféré de Thétis et des Néréides.

L'île de Skiathos, située en face, n'était pas très éloignée de l'Eubée et du cap Artemision. Hérodote la cite en même temps que le cap Sépias et la ville de Magnésie.

La mention de Péirésiai est difficile à expliquer. D'après le catalogue des Argonautes, cette ville, patrie d'Astérion, est située près du Mont Phylléios, au confluent de l'Apidanos et de l'Enipeus, affluents du Pénée[4]. Elle se trouve donc à l'intérieur de la Thessalie, loin de la mer, et les Argonautes ne peuvent l'apercevoir après avoir doublé le cap Sépias. D'après Etienne de Byzance, Peirasié ou Peirésié est le

1. Esch., *Ag.*, 659; Hdt., VII, 55; Thuc., I, 98, etc.; A. Rh., I, 831; IV, 771 sq.
2. V. Fl., II, 7; Skyl., 65 ; Mont Tisaion dans Pol., X, 42. Cf. Bursian, I, 100.
3. Hdt., VII, 183, 186, 188, 190, 191, 195; VIII, 66; Eur., *Andr.*, 1266.
4. I, 37.

nom récent de l'Astérion homérique[1] et Apollonios, en faisant de Peirésiai la patrie de l'Argonaute Astérion, éponyme de la ville homérique, accepte cette identification. Elle est très vraisemblable, car l'Astérion de l'*Iliade*, citée en même temps qu'Orménion, la fontaine Hypéréia et le Mont Titanos, ne se trouve pas sur la côte. Ce serait l'actuelle Vloko.

La Peirésiai que les Argonautes voient de la mer n'est donc pas l'Astérion homérique ni la patrie de l'Argonaute ainsi nommé. Si Apollonios n'a pas commis une erreur grave, ce doit être une ville située sur la côte orientale de Thessalie, au nord du Cap Sépias. Le scoliaste d'Apollonios et Etienne de Byzance mentionnent une ville de ce nom en Magnésie[2] : mais comme ils s'inspirent sans doute d'Apollonios, leur témoignage n'a pas une valeur décisive. Il est donc probable que le poète s'est trompé, à moins que cette Peirésiai voisine de la mer ne soit citée dans l'*Hymne Homérique à Apollon Délien*[3].

Magnésa est une forme particulière à Apollonios. Ce nom désigne-t-il la presqu'île de Magnésie ou une ville de ce nom située sur cette presqu'île ? Le poète s'exprime ainsi :

φαίνετο δ' εἰναλίη Σκίαθος, φαίνοντο δ'ἄπωθεν
Πειρεσιαὶ Μάγνησά θ' ὑπεύδιος ἠπείροιο
ἀκτὴ καὶ τύμβος Δολοπήιος[4].

De La Ville de Mirmont traduit : « Sciathos, que la mer entoure, apparaissait, et au loin Peirésies et Magnésa et le tranquille rivage du continent et le tombeau de Dolops »; mais il ajoute au texte d'Apollonios une conjonction qui ne s'y trouve pas. Ce détail a son importance, car l'énumération ci-dessus se trouve modifiée. D'après le traduc

1. Et., Byz. v. Πειρασία et 'Αστέριον; *Il.*, II, 735.
2. *Scol.* I, 583; Et. Byz., v. Πειρασία. Cf. Walther, *de Ap. Rh. rebus geographicis* (*Diss. Phil. Halenses*, XI), 31 sq.
3. v. 32 (conjecture de Ruhnken au lieu de τ' Εἰρεσίαι).
4. I, 583 ss.

teur, le poète distinguerait Skiathos, Peirésiai, Magnésa, le rivage du continent et le tombeau de Dolops. En réalité, le τε placé après Magnésa sert à relier ce mot à Peirésiai; Μάγνησα et ἀκτή forment un tout et ne peuvent être séparés l'un de l'autre. Dans ces conditions, ou bien Μάγνησα est un nom de ville et ἀκτή une apposition; ou bien c'est une épithète d'ἀκτή qui peut désigner la ville ou la région. A propos de ce passage, les scolies parlent à plusieurs reprises d'une ville de Magnessa ou Magnésia, qui porte le même nom que la contrée et où serait mort Dolops d'après Cléon de Courion. Hérodote, Démosthène et Pausanias emploient souvent le terme de Magnésia, mais chez le dernier seul on voit clairement qu'il s'agit d'une ville située « au pied du Pélion[1] ». Les scolies écrivent Μάγνησσα forme féminine de Μάγνης, employée par Callimaque et Théocrite[2]. C'est cette orthographe qu'il faut introduire dans le texte d'Apollonios pour faire de ce mot une épithète d'ἀκτή. Il faut donc traduire : « la côte tranquille de Magnésie détachée du continent ». Dans un autre passage, le poète préfère la forme Μαγνῆτις, plus ancienne, comme épithète de Pagasai[3] et qui désigne également la province de Magnésie.

Les Argonautes ont contourné le massif du Pélion, cité par Homère[4]. Après avoir dépassé le cap Sépias et la côte de Magnésie, ils s'arrêtent à l'endroit où le tombeau de Dolops se dresse sur le rivage, offrent un sacrifice à ce héros et sont retenus deux jours par des vents contraires. Dolops, fils d'Hermès, est l'éponyme des Dolopes[5], peuple qui habitait au pied du Mont Othrys, à l'ouest du golfe de Pagasai. Ce Dolops et son tombeau ne sont cités que par des lexicographes et par deux poètes, l'auteur des *Argonautiques Orphiques* et Valerius Flaccus[6]. Il semble donc

1. Hdt., VII, 183; Dém., *Ol.*, I, 13; Paus. VII, 7, 6.
2. Callim., frg. 333 Schn.; Théocr., XXII, 79.
3. I, 238. Cf. Pd., *P.* II, 45.
4. *Il.*, II, 744, etc.
5. *Il.*, IX, 484.
6. Et. de Byz.; *Etym. M.*; *Arg. Orph.*, 463; V. Fl., II, 10.

qu'après avoir emprunté ce détail à Cléon de Courion, Apollonios l'a transmis à ses imitateurs.

D'après Cléon de Courion et le scoliaste, Dolops avait son tombeau à Magnésia, sur le rivage. Apollonios a modifié cette tradition : il raconte que le rivage où les Argonautes ont abordé fut appelé après leur passage *Aphétai Argous*, c'est-à-dire *lieu de départ d'Argo*, nom qui subsiste encore de son temps[1]. Sur ce point, Apollonios est en désaccord avec les historiens et les géographes. Hérodote et Strabon placent Aphétai au sud de la Magnésie, à l'entrée du golfe de Pagasai, à l'est de la Trikéri moderne et près du cap actuel d'Anaphou[2]; c'est là que s'abrita la flotte perse assaillie par une tempête au cap Sépias, avant la bataille d'Artémision. Aphétai se trouve ainsi près du cap Tisaié d'Apollonios et non au nord du cap Sépias. Le poète a donc raison de placer sur la côte orientale de Magnésie le tombeau de Dolops, mais il croit à tort qu'Aphétai se trouve dans ces parages. L'étymologie de ce mot n'est pas une invention d'Apollonios. D'après le *Mariage de Keyx*, attribué à Hésiode, Aphétai serait ainsi nommée à cause de l'abandon (ἄφεσις) d'Héraclès par les Argonautes, tradition reprise par Phérécyde, Antimaque et Posidippe[3]. Mais Apollonios, suivi par Strabon, considère Aphétai comme un « lieu d'où partit » Argo : cette explication se trouvait déjà dans Hérodote[4]. On constate que, dans le même passage, Hérodote a parlé de la Magnésie, du cap Sépias, de l'île Skiathos, d'Aphétai et de l'étymologie de ce mot : on peut donc admettre qu'Apollonios, en décrivant ces lieux, s'est souvenu du récit de l'historien.

1. I, 591. Cf. Stender, *de Argonautarum ad Colchos usque fabulae historia critica*, p. 27; Walther, *op. cit.*, p. 32-33; Bursian, *Geogr. von Griechenland*, I, 101; P.-W., art. *Aphetai*.
2. Hdt., VII, 193, 196; VIII, 4, 6, 8, 11, 12, 14; Strab., 374, 38.
3. *Scol. A. Rh.*, I, 1289; cf. Preller-C. Robert, *op. cit.*, III, 790 n. 5-6.
4. Hdt., VII, 193; Strab., 374, 38.

On remarque aussi que le poète s'est écarté sensiblement de la géographie homérique pour cette région : à l'exception d'Iolcos et du Pélion, aucun des noms cités par Apollonios ne se trouve chez Homère; au contraire l'auteur des *Argonautiques* ne mentionne pas la ville d'Olizon, citée dans le catalogue de l'*Iliade*[1].

Retenus deux jours par des vents contraires, les Argonautes continuent de suivre vers le nord les côtes de Thessalie; ils passent devant Méliboia, Homolé, l'embouchure de l'Amyros, Euryménai, les vallées de l'Ossa et de l'Olympe; puis, se dirigeant vers l'est, ils naviguent au sud de la Chalcidique, devant Palléné, le cap Canastron et le mont Athos, pour atteindre Myrina, sur la côte occidentale de l'île de Lemnos, où se termine leur deuxième étape.

Méliboia, célèbre par le souvenir de Philoctète et par sa pourpre, est située, d'après Strabon, dans le vaste golfe entre l'Ossa et le Pélion[2]; on la place près de la moderne Skiti, non loin d'Agyia[3]. Homère et Hérodote l'avaient citée avant notre poète[4]. A propos de cette ville, Apollonios fait allusion à « ses falaises et sa grève battues des vents »; c'est sans doute un souvenir de la tempête qui assaillit la flotte perse dans cette région et une nouvelle preuve que le poète avait dans l'esprit le récit d'Hérodote.

Homolé peut être à la fois une ville et une montagne. La ville est citée par Skylax, qui la place à la frontière nord de la Magnésie, non loin du Pénée. La montagne, située sur le versant nord de l'Ossa et à l'entrée de la vallée de Tempé d'après Strabon, est mentionnée par ce géographe en même temps que l'Ossa et le Pélion. Euripide et Théocrite l'ont citée avant Apollonios[5]. Ce dernier ajoute qu'Homolé

1. *Il.*, II, 717.
2. Strab., 380, 50.
3. Desdevises du Dézert, *Géogr. Anc. de la Macédoine*, 258; Bursian, *op. cit.*, I, 99; Forbiger, III, 599; Besnier, *Lexique*.
4. *Il.*, II, 717; Hdt., VII, 188.
5. Skyl., 33 (cf. T. L., 44, 6); Strab., 380, 22 et 381, 6; Eur., *Her. fur.* 371 (confusion avec l'Ossa); Théocr., VII, 103. Cf. Paus., IX, 8, 5; Den. Pér., v. 34 (*GGM*, I, 239); Virg., *En.*, VII, 675.

« se penche vers la mer ». De la Ville de Mirmont croit qu'il s'agit de la ville, le scoliaste et Mooney de la montagne. Comme la ville devait s'étager sur la montagne, le renseignement donné par le poète peut convenir à l'une comme à l'autre. Cette ville se trouve sur le versant septentrional de l'Ossa, au nord de Karitsa, à l'emplacement du cloître de Haghios Demetrios, au-dessus de Laspokhori et du petit port de Phtéri[1], mais Apollonios la place au sud de l'Amyros, d'Euryménai et de l'Ossa. Comme pour le site d'Aphétai, il commet une erreur qui se retrouve dans un ouvrage moderne, où le « mont Homolus » est placé au sud de l'Ossa[2].

Au delà d'Homolé, les Argonautes « ne tardèrent pas à dépasser les bouches du fleuve Amyros[3] ». Dans un autre passage, le poète parle d'Asclépios né dans la riche Lakéréia, « à l'embouchure de l'Amyros[4] ». Comme l'Amyros se jette dans le lac Boibeis et que Lakéréia se trouve au débouché du fleuve dans le lac, il est visible qu'Apollonios a commis une grave erreur géographique. Il s'imagine en effet que l'Amyros se jette dans la mer : les expressions « bouches, embouchure » qu'il emploie le prouvent assez clairement. Le poète a sans aucun doute confondu le débouché de l'Amyros dans le lac avec sa prétendue embouchure[5].

Après l'Amyros, les Argonautes dépassent Euryménai. Cette ville, dont l'emplacement exact n'est pas connu, devait se trouver sur la côte de Magnésie au pied de l'Ossa, aux environs de Karitza[6]. Avant Apollonios, elle n'est citée sous ce nom que par Hécatée. Skylax et Strabon préfèrent la forme Erymnai, plus répandue[7].

1. Leake, *Northern Greece*, IV, 415; Bursian, I, 98; Forbiger, III, 599; Fougères, *Grèce*, 300; Walther, *op. cit.*, 33.
2. Voir la carte de Desdevises du Dézert à la fin de son ouvrage sur la *Géographie ancienne de la Macédoine*.
3. I, 595 sq.
4. IV, 616 sq.
5. Cf. ici, p. 24.
6. Leake, *l. cit.*; Forbiger, III, 599; Bursian, I, 98.
7. Hécat., frg. 136 Jacoby; cf. V. Fl., II, 14; Et. Byz.; Skylax, 65; Strab., 380, 33; T. L., 39, 25; Plin., *H. N.*, IV, 32.

Après Euryménai, les Argonautes « aperçurent les falaises battues par les flots de l'Ossa et de l'Olympe[1] ». Ces montagnes très connues étaient déjà citées par Homère; il n'est pas étonnant qu'à leur hauteur la côte soit rocheuse et abrupte, et Strabon l'avait déjà remarqué[2]. C'est le seul passage des *Argonautiques* où l'Olympe soit cité comme expression géographique pour désigner les montagnes de Thessalie au nord du Pénée. Partout ailleurs, ce mot, pris au sens mythologique, désigne le séjour des dieux. Le poète ne fait ici aucune allusion au Pénée, qui coule entre l'Ossa et l'Olympe et qu'il cite ailleurs : Homère le connaissait déjà[3].

B) *De la Thessalie à l'Hellespont*

Au delà de l'Olympe, les Argonautes se dirigent vers l'est et passent de nuit devant « les collines de la Palléné[4] ». Il s'agit de celles qui forment la presqu'île de Palléné, la plus occidentale des trois pointes de la Chalcidique, déjà citée par Hérodote et Thucydide, avec une ville du même nom[5].

Ce mot de Palléné est récent, comme le remarquent Hérodote et Strabon; la région, célèbre par le souvenir des Géants, s'appelait autrefois Phlégra ou Phlégrai. Apollonios connaît ce nom, qu'il cite en faisant allusion aux Géants dans un autre passage[6]. On voit par là qu'Apollonios ne cherche pas à donner à son itinéraire un aspect mythique : lorsqu'il rappelle une légende, il emploie le terme ancien de Phlégra, mais il préfère celui de Palléné en décrivant le voyage des Argonautes.

1. I, 597 sq.
2. Ossa : *Od.*, XI, 314; Olympe : *Il.*, V, 360, etc.; Strab., 380, 47 ss.
3. II, 500; *Il.*, II, 752, etc.
4. κλίτεα Παλλήναια.
5. Hdt., VII, 123; Thuc., I, 56; Strab., 278, 37 ss..
6. III, 234; cf. Pd., *N.*, *I*, 67; *I*, VI, 33.

e cap de Canastron (aujourd'hui Paliouri), termine à l'est la presqu'île de Palléné; il était cité par Hérodote, Thucydide et Skylax[1]. La rencontre nouvelle d'Apollonios avec Hérodote ne doit pas nous étonner : depuis qu'ils sont sortis du golfe de Pagasai, les Argonautes suivent en sens inverse l'itinéraire de la flotte perse au temps de Xerxès; le poète ne l'a pas oublié.

Continuant leur route vers l'est, les compagnons de Jason voient apparaître le mont Athos le lendemain matin. Sur cette montagne fameuse, déjà connue d'Homère[2], le poète donne des renseignements aussi curieux qu'absurdes : elle est si élevée que l'ombre de son sommet s'étend sur Lemnos même jusqu'à Myrina, alors que la distance de l'île à la montagne est égale à celle qu'un navire de charge peut parcourir depuis le lever jusqu'au milieu du jour. De l'Athos à Lemnos, il y a 45 milles environ, soit à peu près 65 kilomètres. D'après un calcul célèbre d'Hérodote[3], un navire, de jour, parcourt 70.000 brasses au plus, soit 700 stades, environ 131 kilomètres; or la distance indiquée par Apollonios correspond bien à la moitié de ce chiffre[4].

La hauteur de l'Athos étant de 1935 mètres, Apollonios prétend que l'ombre de cette montagne atteint l'île de Lemnos ! Cette étrange affirmation, qui se trouvait déjà dans un fragment de Sophocle, est répétée sans contrôle par Pline l'Ancien et Etienne de Byzance[5]. Pline précise que l'ombre de l'Athos s'étend jusqu'à Myrina pendant le solstice d'été et l'auteur d'une récente monographie sur le mont Athos déclare à son tour que « ce fait, déjà constaté dans l'antiquité, se vérifie réellement aux équinoxes (*sic*)

1. Hdt., VII, 123; Soph., d'après Et. Byz., v. Καναστραῖον; Thuc., IV, 110; Skyl., 66. Cf. Lycophr., 526; *Anthol.*, XI, 63; Strab., 278, 45; 279, 17, 24, 33; T. L., XLIV, 11, 3.
2. *Il.*, XIV, 229.
3. IV, 86.
4. Cf. Walther, p. 34. sq.
5. Soph., frg. 348; Plin., *H. N.* IV, 23; Et. de Byz., v. Ἄθως.

d'été, où pendant quelques instants l'ombre touche la terre de l'île[1] ».

Naviguant toujours vers l'est, les Argonautes, au coucher du soleil, atteignent Lemnos, où ils abordent non loin de Myrina, sur la côte occidentale de l'île, ville déjà citée par Hécatée et Hérodote[2]. Sur la géographie de Lemnos, le poète donne quelques renseignements. Myrina est la capitale de l'île, puisque la reine Hypsipylé l'habite; sous le nom de Kastro, c'est aujourd'hui la résidence des autorités. L'île est rocailleuse, κραναή, dans la région où abordent les héros[3], mais très fertile, surtout en blé; aussi pourrait-elle nourrir une nombreuse population[4]. Elle avait pour habitants des Sintes ou Sinties lors du passage des Argonautes[5]. Ce renseignement est à retenir, car il montre chez notre poète le souci de l'exactitude historique. Les Sinties sont un peuple thrace qui avait colonisé Lemnos pour la première fois. Ils sont cités comme habitants de l'île par Homère et Strabon[6]. L'auteur de l'*Iliade*, on l'a déjà vu, connaissait probablement le séjour des Argonautes à Lemnos puisqu'il cite un certain Eunéos, fils de Jason et d'Hypsipylé. C'est sans doute à Homère qu'Apollonios a emprunté l'allusion aux Sinties de Lemnos mais il y ajoute des renseignements plus complets. Les Sinties, peuple pillard, ravagent souvent les côtes de Thrace et en ramènent des captives. Le poète cite à plusieurs reprises le culte d'Héphaistos à Lemnos[7] : il suit la tradition homérique, d'après laquelle les Sinties de l'île, qui recueillirent ce dieu tombé de l'Olympe, lui étaient particulièrement chers[8]. Ce culte n'a rien de surprenant dans une île

1. F. Perilla, *Le Mont Athos*, Paris, 1927, préface, n. 4, p. XV.
2. Hécat., frag. 138 Jacoby; Hdt., VI, 140.
3. I, 608.
4. I, 628, 830, 868, 893 sq. De La Ville de Mirmont a donc tort de traduire κραναή par « stérile ».
5. I, 608 et IV, 1759.
6. *Il.*, I, 594; *Od.*, VIII, 294.; Strab., 282, 17.
7. I, 851 sqq , 859.
8. *Od.*, VIII, 284 sqq. Cf. Preller-Robert, *op. cit.*, I, 178 sq.

volcanique. D'ailleurs Héphaistos avait donné son nom à la ville d'Héphaistia, la plus importante de Lemnos avec Myrina.

On connaît le séjour des Argonautes à Lemnos : les femmes de l'île, qui avaient tué leurs maris et toute la population mâle avant l'arrivée des héros[1] offrent aux navigateurs la même hospitalité que Circé et ses servantes aux compagnons d'Ulysse. Là encore le souvenir d'Homère est visible.

Après cette agréable escale, les héros, gourmandés par Héraclès, se décident à poursuivre leur voyage et s'arrêtent à Samothrace. Comme cette île se trouve sensiblement au nord de la route qu'ils devraient suivre pour atteindre l'Hellespont, l'auteur a soin d'expliquer cette déviation : les compagnons de Jason se rendent à Samothrace sur les conseils d'Orphée pour être initiés à des mystères dont la connaissance les préservera des périls de la navigation. Le poète désigne Samothrace par l'expression « île de l'Atlantide Electra ». Il ne lui donne pas le nom homérique de Samos[2], ni celui de Mélité que cite Strabon[3]. Quant à Electra, fille d'Atlas, aucune tradition, à notre connaissance, ne confirme son séjour dans l'île avant Apollonios. Le culte mystérieux auquel fait allusion le poète est celui des Cabires. Il est fort ancien et se retrouve dans plusieurs îles de la mer Egée, en particulier à Lemnos et Imbros. Eschyle, dans une pièce qui a pour titre les *Cabires*, avait décrit la réception des Argonautes par ces dieux protecteurs des marins, mais la scène se passait à Lemnos. Apollonios l'a transportée à Samothrace parce que le sanctuaire de cette île était devenu très important à l'époque hellénistique. Soumise à Lysimaque, l'île était passée sous l'autorité des Ptolémées. Arsinoé, sœur de Ptolémée Kéraunos, s'y refugia

1. Cf. Dumézil, *Le crime des Lemniennes*, Paris, 1924.
2. *Il.*, XIII, 12; XXIV, 78, 753. Cf. Strab., 392, 40 ss.
3. 405, 34.

après le meurtre de ses enfants. Déjà Philippe de Macédoine et Alexandre s'étaient intéressés à ses mystérieuses divinités. Après la mort d'Alexandre, Lysimaque, Cassandre, Arsinoé Philadelphe, Ptolémées et Séleucides rivalisèrent de prodigalité dans leurs offrandes[1]. En y faisant passer les Argonautes, Apollonios tient à souligner cette importance exceptionnelle du sanctuaire, mêlant ainsi la légende à la réalité contemporaine.

De Samothrace, les héros se rapprochent de la côte thrace, traversent le golfe Mélas et suivent la Chersonèse jusqu'à l'entrée de l'Hellespont. Le poète décrit ainsi leur itinéraire :

.... τῇ μὲν Θρῃκῶν χθόνα, τῇ δὲ περαίην
Ἴμβρον ἔχον καθύπερθε. (I, 923 sq.)

De la Ville de Mirmont traduit : « Ayant d'un côté la terre des Thraces, de l'autre et au nord, l'île d'Imbros ». En suivant sur la carte le voyage des Argonautes, on ne peut admettre que l'île d'Imbros se trouve « au nord » par rapport à eux lorsqu'ils suivent la côte de la Chersonèse. Ils ont *d'un côté*, à gauche, la côte thrace et *de l'autre*, à droite, Imbros, située à l'opposé du continent (περαίην). Il faut donc traduire καθύπερθε par *au large*, *vers la pleine mer* (*to seaward*, comme le propose timidement Mooney, après avoir accepté le premier sens), ou supposer qu'Apollonios a commis une erreur grave. Cette dernière hypothèse est à rejeter, car un passage de *l'Odyssée* montre clairement que καθύπερθε peut avoir ce sens[2].

Le golfe Mélas (aujourd'hui golfe de Saros), au nord-ouest de la Chersonèse de Thrace, est cité sous la forme Μέλας κόλπος par Hérodote, Skylax et Strabon[3]. Apollonios emploie

1. Niese, *Geschichte der griech. und makedon. Staaten*, II, 104; Kaerst, *Gesch. des Hellenismus*, 2e éd., II, 259-261; Preller-Robert, *op. cit.*, III, 858 et n. 1.
2. *Od.*, III, 170 ss.; Mooney, note I, 924; cf. B. Ryba, *Une erreur géographique faussement imputée à Apollonios de Rhodes* (*Listy Filologicke*, 1926, p. 335-342); ΚΑΘΥΠΕΡΘΕ (*Rev. de Phil.*, 1927, p. 328 ss.).
3. Hdt., VI, 41; VII, 58; Skyl., 67; Strab., 23, 14; 76, 38, etc.

l'expression Μέλας πόντος, empruntée à Homère et reprise par Eudoxe comme le remarque le scoliaste[1]. L'île d'Imbros est citée à maintes reprises par Homère[2], et en particulier dans le passage relatif au golfe Mélas, dont Apollonios s'est souvenu. On remarque avec quelle précision le poète a déterminé la position de l'île par rapport à la côte thrace.

Peu après le coucher du soleil, les héros atteignent l'extrémité de la Chéronèse ou Chersonèse, la moderne presqu'île de Gallipoli. Ce nom, très connu grâce à Hérodote et Démosthène, n'appartient pas à la géographie homérique. La forme Chéronèse est particulière à Apollonios[3].

II. — L'Hellespont

A partir de là, les héros, poussés par le vent du sud « se lancent contre les difficiles courants de la fille d'Athamas », c'est-à-dire l'Hellespont, ainsi nommé d'Hellé, sœur de Phrixos et fille d'Athamas. La périphrase rappelle celle d'Eschyle : « le détroit d'Hellé, fille d'Athamas[4] ». On voit qu'Apollonios connaît les difficultés de la navigation dans le détroit des Dardanelles. Les voyageurs qui ont visité ces parages ont souvent montré que l'Hellespont est difficile à remonter à cause des vents du nord très fréquents et du courant contraire. Tournefort écrit :

« Les eaux de la Propontide qui passent par ce canal y deviennent plus rapides, de même qu'une rivière qui coule sous un pont : lorsque le vent du nord souffle, il n'est point de vaisseau qui se puisse présenter pour y entrer, mais on ne s'aperçoit plus du courant avec un vent du sud »[5].

1. *Il.*, XXIV, 79; A. Rh., I, 922 et scol.
2. *Il.*, XIII, 33; XIV, 281, etc.; A. Rh., I, 924.
3. I, 925.
4. *Pers.* 69.
5. Tournefort, *Relation d'un voyage en Orient*, Paris, 1717, II, 161.

En 1836, de Moltke s'exprime ainsi :

« Une autre circonstance rend très difficile l'entrée des vaisseaux dans la Propontide par les Dardanelles : le vent souffle presque continuellement pendant tout l'été; les vaisseaux marchands restent souvent quatre à six semaines sans avancer, et quand enfin le vent du sud s'élève, il faut qu'il soit très fort pour vaincre le courant de l'Hellespont, qui coule constamment vers le sud[1] ».

Dans les *Instructions Nautiques*, on trouve plus de détails :

Le courant général dans les Dardanelles porte de la mer de Marmara dans la Méditerranée, c'est-à-dire qu'il a la direction du sud-ouest... Lorsque le vent souffle du nord, la force du courant augmente, surtout dans les passages étroits, et l'on a constaté qu'elle atteignait parfois cinq milles à l'heure entre les Vieux-Châteaux... Comme les vents du nord-est prédominent pendant neuf mois de l'année, on peut considérer le courant sud-ouest comme presque permanent. De Gallipoli à Koum-Kaleh, on peut prendre comme moyenne de courant la vitesse de 1 mille et demi à l'heure... Il n'est pas rare de voir dans le canal de Ténédos ou dans les autres mouillages deux ou trois cents navires attendant une brise favorable[2]. »

Homère avait déjà parlé de l'Hellespont « au courant violent[3] ». C'est donc à dessein que notre poète fait intervenir le Notos, seul vent qui permette aux Argonautes de franchir l'Hellespont. Plus tard, dans la traversée du Bosphore, ils seront arrêtés par les vents étésiens.

Un détail a embarrassé les commentateurs : le poète dit que le navire s'avance διάνδιχα[4]. Les uns traduisent « de deux manières », c'est-à-dire « à la rame et à la voile »; d'après Hoelzlin, c'est « vent arrière », « à pleines voiles », de manière que le vent ne souffle ni à droite ni à gauche; de La Ville de Mirmont traduit « tantôt d'un côté, tantôt de l'autre », autrement dit en louvoyant; Seaton pense que ce mot

1. De Moltke, *Lettres sur l'Orient*, traduites de l'allemand, Paris, 1872, p. 58 sq.
2. *I. N.*, n° 778, p. 466-468, citées par V. Bérard, *op. cit.*, I, 81 sq.
3. *Il.*, II, 845 et XII, 30.
4. I, 934.

signifie simplement « entre les deux rives[1] ». La première explication et celle de de La Ville de Mirmont sont inacceptables : puisque le navire est poussé par le vent du sud, le seul favorable dans cette région, les Argonautes n'ont pas besoin de ramer ni de passer d'une rive à l'autre. Nous préférons celle de Seaton, la plus voisine du sens étymologique de διάνδιχα, « par le milieu en deux parties », que l'on retrouve dans un autre passage des *Argonautiques* et chez Homère[2].

Lorsque les héros ont doublé l'extrémité de la Chersonèse, le poète a soin de fixer leur position :

> .... πέλαγος δὲ τὸ μὲν καθύπερθε λέλειπτο
> ἦρι, τὸ δ'ἐννύχιοι Ῥοιτειάδος ἔνδοθεν ἀκτῆς
> μέτρεον, Ἰδαίην ἐπὶ δεξιὰ γαῖαν ἔχοντες.
> (I, 928-30).

De La Ville de Mirmont traduit : « Ils avaient laissé au nord l'autre mer dès le matin, et, à la nuit, ils arpentaient les flots limités par le rivage rhoétéien, ayant à leur droite la terre idaienne ». Mooney adopte ce sens et explique que la pleine mer se trouve au nord par rapport aux Argonautes, dès qu'ils se sont engagés dans l'Hellespont. Mais la mer qu'ils ont *laissée* ne peut être que la mer Egée, qui se trouve au sud et à l'ouest par rapport à eux. En réalité καθύπερθε, comme dans un passage déjà cité, désigne le large, la pleine mer par opposition au détroit. Le poète appelle terre idaienne la rive asiatique de l'Hellespont, nom dérivé du fameux mont Ida de Troade cité par Homère (aujourd'hui Kara-Dagh) et situé à une soixantaine de kilomètres de la côte[3].

Les Argonautes passent devant le cap de Rhoitéion et Dardania, abordent à Abydos, puis continuent vers Cyzique en dépassant Percoté, Abarnis et Pityeia.

1. Seaton, *Class. Rev.*, VI, 394; cf. Mooney, n. I, 934.
2. II, 1109. Cf. *Il.*, I, 189.
3. Cf. Vital Cuinet, *La Turquie d'Asie*, III, 705.

Le choix de ces localités est curieux. L'auteur ne cite pas la ville et le cap de Sigéion, à l'entrée de l'Hellespont, qu'Hérodote et Thucydide mentionnent souvent. Au contraire, il fait allusion au rivage ou promontoire de Rhoiteion, ville dont Homère ne parle pas, et qui apparaît pour la première fois chez Hérodote[1]. Le promontoire s'appelle aujourd'hui Intepeh et la ville Paléo-Kastro, près du village d'It-Ghelmes. De Sigéion à Rhoitéion, la distance est de 60 stades d'après Strabon[2].

Le mot Dardania désigne à la fois une région et deux villes. La région, d'après Strabon, s'étend sur la côte méridionale de l'Hellespont, entre Abydos et le cap Rhoiteion[3]. Homère cite Dardania, appelée aussi Dardanos, comme une ville ancienne fondée avant Ilion par Dardanos, fils de Zeus; cette ville fut de bonne heure détruite, au dire de Strabon, et remplacée par une colonie éolienne fondée à 70 stades au sud d'Abydos et au nord-est du cap Rhoiteion, à l'embouchure du Rhodios et près du cap Dardanis[4] (aujourd'hui le ruisseau des Dardanelles et le cap Berbieri ou Kepos-Bouroun[5]). Apollonios ne semble faire aucune distinction entre les deux villes. Abydos, célèbre pas la fable de Héro et de Léandre, est située à l'endroit le plus étroit de l'Hellespont, près du cap Nagara actuel[6]. Elle est connue d'Homère, qui la cite dans l'*Iliade*[7].

La même nuit, les Argonautes dépassent Percoté, Abarnis et Pityéia, arrivent de l'Hellespont dans la Propontide et débarquent à l'emplacement de Cyzique. Percoté, aujourd'hui Bergas ou Bergan, est citée plusieurs fois dans

1. VII, 43. Cf. Thuc., IV, 52; VIII, 101; Xén., *Hell.*, I, 1, 2; Skyl., 95.
2. Leake, *Asia Minor*, 275; Forbiger, II, 114, 138; Besnier, *Lexique*, v. *Rhœteum*, 5; Strab., 510, 2.
3. Strab., 506, § 23.
4. *Il.*, XX, 216; Strab., 506, 46 sqq. et 509, 18.
5. Forbiger, II, 114, 118, 137; Vital Cuinet, *op. cit.*, III, 751.
6. Lolling, *Ath. Mitt.* VI, 219; V. Cuinet, *op. cit.*, III, 751.
7. II, 836.

l'*Iliade* et chez les historiens[1]. A l'imitation d'Homère, le poète appelle Percosien un certain Mérops originaire de cette ville[2].

Au delà de Percoté, les Argonautes suivent « la côte sablonneuse d'Abarnis ». Ce mot n'est cité sous la forme Abarnos que par Hécatée, et sous la forme Abarnis par Xénophon, qui le définit ainsi : « Abarnis, promontoire de Lampsaque[3] ». Le scoliaste d'Apollonios mentionne Abarnis comme une ville du territoire de Lampsaque : il est donc probable que ce nom désignait à la fois la ville et le promontoire, tous deux voisins de Lampsaque.

Pityéia est citée dans le catalogue de l'*Iliade* en même temps qu'Adresteia, Apaisos et Percoté[4]. Suivant le scoliaste d'Apollonios et Etienne de Byzance, Pityéia est le vieux nom de Lampsaque, comme Pityoussa d'après Strabon[5], mais le géographe la distingue de Pitya ou Pityéia, ville de Troade voisine de Zéléia et située en Propontide, entre Parion et Priapos. Cette dernière semble correspondre à la Pityéia homérique par sa situation, alors que celle d'Apollonios, nommée après Abarnis et avant la Propontide, paraît bien située à l'emplacement de Lampsaque. Il ne faut donc pas les confondre comme l'a fait Walther[6]. En préférant le nom ancien de Pityéia à celui de Lampsaque, Apollonios a respecté la vérité historique; il qualifie cette ville de « sainte, divine », probablement à cause de Priape, dont le culte était en honneur dans cette région. On voit que, pour la géographie de l'Hellespont, le poète a suivi

1. *Il.*, II, 835; XI, 229; XV, 548; Hdt., V, 117; Xén.. *Hell.*, V, 1, 23; Skyl., 94.
2. I, 975; cf. *Il.*, II, 831.
3. Hécat., frg. 220 Jac.; Xén., *Hell.*, II, 1, 29; A. Rh., I, 932. Cf. Forbiger, II, 114.
4. *Il.*, II, 829.
5. *Scol.* I, 933; de même *Et.* de Byz., v. Πιτύεια et Λάμφακος; Strab., 504, 13.
6. *Op. cit.*, 37.

surtout Homère, à qui il a emprunté plusieurs noms de villes comme Dardania, Abydos, Percoté et Pityéia, mais il n'a pas craint d'y ajouter ceux de Rhoitéion et d'Abarnis qu'Homère n'avait pas cités. Il est donc impossible d'admettre la théorie de Walther, d'après laquelle le poète aurait pris soin de ne citer que des noms empruntés à Homère. L'ordre suivi par Apollonios est à remarquer : il a énuméré toutes ces villes à leur place exacte, dans l'ordre où on les trouve en remontant l'Hellespont, comme s'il avait eu sous les yeux une carte ou un périple. Il a donc complété en les précisant les renseignements que lui fournissait Homère.

III. — La Propontide et Cyzique

Au delà de Pityéia, les Argonautes sortent de l'Hellespont et se trouvent en Propontide. Cette expression, qui désigne la mer de Marmara, n'est pas homérique et ne se rencontre pas avant Hérodote et Eschyle[1].

Après avoir franchi l'Hellespont de nuit, les Argonautes arrivent bientôt à l'emplacement de Cyzique, et comme cette région est le théâtre de plusieurs épisodes importants, le poète la décrit minutieusement[2]. La topographie remplace la géographie :

« Il est à l'intérieur de la Propontide une île escarpée; près du continent de Phrygie riche en blé, elle s'incline vers la mer, séparée de lui par toute la longueur d'un isthme baigné des flots et qui s'abaisse en pente vers la terre ferme; elle a des rivages accessibles de deux côtés et situés au delà du fleuve Aisépos. Mont des Ours est le nom que lui donnent les voisins; des Géants l'habitent, féroces et sauvages... Mais les environs de l'isthme et de la plaine avaient pour habitants les Dolions[3]. »

Cette description détaillée n'est pas toujours claire. Le poète oppose l'île appelée Mont des Ours et peuplée de

1. Hdt., IV, 85; Esch., *Pers.*, 876.
2. Voir la carte I, p. 299 : Cyzique.
3. I, 936-943 et 947 sq.

géants à l'isthme et à la plaine habités par les Dolions. Dans un autre passage, il fait allusion à une colline plus élevée, le Mont Dindymon, et il emploie l'expression « Monts des Ours » au pluriel. Il semble donc que pour Apollonios ce terme, au singulier ou au pluriel, ne désigne pas une montagne en particulier, mais l'île tout entière. Quelques érudits n'acceptent pas cette explication pour les raisons suivantes : l'expression « Mont des Ours » ne se retrouve que dans Strabon[1] pour désigner la montagne au pied de laquelle se trouve Cyzique et qui est elle-même dominée par le mont Dindymon. Strabon n'appelle donc pas « Mont des Ours » l'île entière et il est peu vraisemblable que la moins élevée des deux collines ait donné son nom à toute l'île. Brunck, approuvé par Walther[2], suppose que ce passage est corrompu et qu'il existe une lacune avant ce vers. Gerhard[3] supprime complètement ce vers et le remplace par un autre. Toutes ces hypothèses semblent superflues : le terme « Mont des Ours », au singulier comme au pluriel, désigne chez Apollonios toute l'île au nord de Cyzique, par opposition à l'isthme et à la plaine voisine. Le poète a d'ailleurs indiqué que l'île était montagneuse[4]. Mont des Ours est donc l'équivalent d'île des Ours plus couramment employé[5].

Une autre difficulté apparaît ensuite : le poète parle d'une île et d'un isthme; il considère donc la région de Cyzique comme une île rattachée au continent par un isthme, c'est-à-dire comme une presqu'île, et le mot νῆσος qu'il emploie peut très bien signifier presqu'île, surtout en poésie. Cette description est-elle conforme à la réalité ? Si on examine les textes anciens, on se trouve en présence de deux théories qui font de Cyzique une île ou une pres-

1. 492, 53.
2. Walther, *op. cit.*, 40 sq.
3. *Lectiones Apollonianae*, 30 sqq.; critiqué par Linde, *De diversis recensionibus A. Rh.*, p. 8, 31 ss.
4. 1, 936.
5. Plin., *H. N.*, V, 142; Et. de Byz., v. Ἄρκτων νῆσος et Κύζικος.

qu'île et entre lesquelles les érudits modernes hésitent encore.

D'après Skylax en effet[1], Cyzique se trouve au milieu d'un isthme qu'elle ferme. D'après Strabon, c'est une île rattachée au continent par deux ponts[2]. Pline l'Ancien confirme ce renseignement et ajoute que les ponts furent construits à l'époque d'Alexandre[3]. Le scoliaste d'Apollonios affirme aussi que cette île est devenue presqu'île[4]. Apollonios connaissait probablement les deux théories et l'ambiguïté du mot νῆσος trahirait son embarras. Les savants modernes, eux aussi, se sont partagés en deux camps : Shaw, Marquardt, Vital Cuinet, Judeich, Texier, Perrot et Guillaume, Victor Bérard, Hasluck et Eitch considèrent Cyzique comme une île[5], tandis que Mannert, Kiepert et Besnier sont d'un avis contraire[6]. La découverte d'une inscription publiée en 1893 et commentée par Joubin et Th. Reinach[7] semble avoir tranché la question : Cyzique, au temps de Skylax, était une presqu'île reliée au continent par un isthme au milieu duquel s'étendait un marais ou un lac. Plus tard, les habitants avaient percé l'isthme en reliant le lac à la mer par deux canaux et, pour empêcher l'ensablement, ils avaient construit deux jetées à l'entrée de ces canaux. Toutefois, pour communiquer facilement avec la terre ferme, ils jetèrent un pont sur chaque canal. Au temps d'Apollonios, le canal était bien entretenu et Cyzique avait

1. 94; cf. Mela, I, 19 et Et. de Byz., *l. cit.*
2. 492, § 11.
3. *H. N.*, V, 32 (§ 142, Jan) : *Insula quam continenti junxit Alexander.* Cf. Frontin, III, 13, 6.
4. Scol. I, 936.
5. Shaw, *éd. d'A. Rh.*, Oxford, 1777; Marquardt, *Cyzicus und sein Gebiet*, p. 10; V. Cuinet, *La Turquie d'Asie*, IV, 278; Judeich, *Kleinasiat. Studien*, 106 et n.; Texier, *L'Asie-Mineure*, I, 164; Perrot-Guillaume, *Galatie et Bithynie*, 69; V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, 209 sq. et *Instr. Nautiq.* n° 778, p. 484; Hasluck, *Cyzicus*, 2 ss.; Eitch, *AJPH*, XXXIII, 1, p. 43 ss.; cf. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, 325.
6. Mannert, VI, 3, 522; Kiepert, *Manuel*, trad. fr. 65; Besnier, *Lexique*.
7. *REG.* 1894, 46 ss.

l'aspect d'une île rattachée artificiellement au continent. Le poète pouvait donc constater une contradiction entre le témoignage de Skylax ou d'un autre géographe de cette époque et la réalité de son temps. Ainsi s'expliquerait son embarras et l'emploi simultané des mots île et isthme.

Cette interprétation a été combattue par Ruge[1] et Hasluck, qui, regardant Cyzique comme une île, s'efforcent d'accorder leur théorie avec le texte d'Apollonios. D'après eux, la description du poète ne convient qu'à une île, et l'auteur des *Argonautiques* appelle *isthme* la langue de terre qui s'avance vers le continent et où plus tard fut construite une jetée. Cette interprétation serait confirmée par le scoliaste[2] qui déclare: «Toute terre qui s'avance vers la mer s'appelle isthme ». Le poète ajoute que la ville avait un double rivage parce que le détroit conduisant au port s'ouvrait à la fois vers l'est et vers l'ouest. D'après Hasluck, ces deux rivages se trouvaient au sud de l'île, au point le plus rapproché du continent, c'est-à-dire au promontoire que Strabon appelle Mélas (aujourd'hui Saint-Siméon); les Argonautes auraient donc franchi le détroit entre l'île et la côte d'Asie Mineure.

Cette théorie nous paraît inacceptable. D'abord elle fausse le sens des mots isthme et rivage; ensuite elle est en contradiction avec Strabon et Apollonios. Nous n'avons aucune raison de ne pas prendre isthme dans son acception ordinaire, car le sens indiqué plus haut ne se retrouve pas ailleurs et n'est même pas confirmé par le reste de la scolie. Le commentateur parle en effet d'une île devenue presqu'île et rattachée au continent, puis des Dolions qui habitent la presqu'île et l'isthme. Dans une autre scolie relative au même passage[3], le mot isthme est défini clairement : « On appelle

1. W. Ruge, *Beitraege zur Geographie von Kleinasien* (*Petermanns Mitteilungen*, 1892, p. 225 ss.).
2. I, 936.
3. I, 938.

isthme un lieu baigné par la mer de deux côtés..., détroit un lieu bordé par la terre de deux côtés ». L'opposition des termes isthme et détroit ne laisse aucun doute sur la pensée du scoliaste. Quant à l'expression *double rivage*, elle s'applique à un port ouvert de deux côtés. Cette situation d'un port à la partie la plus étroite d'un isthme est très fréquente dans l'antiquité : la ville des Phéaciens dans Homère et Apollonios, Calpé, Sinope et bien d'autres encore étaient ainsi placées. Enfin le cap Mélas dont parle Strabon n'est pas situé au sud de Cyzique, mais à l'ouest, puisqu'il était voisin d'Artaké et se trouvait à la sortie de Cyzique pour les navires qui se dirigeaient vers Priapos[1].

Le problème de la géographie de Cyzique nous semble résolu par une étude de Philippson[2] dont nous rappellerons les passages essentiels.

« L'ancienne île a la forme d'un triangle aux angles arrondis, un des angles est tourné vers le continent. C'est là que s'attache l'isthme sablonneux dont l'étendue est de 1800 mètres entre les deux golfes de Pérama et d'Artaki, et d'un kilomètre depuis le continent jusqu'à l'ancienne île. Des deux côtés la montagne s'avance immédiatement jusqu'aux récentes alluvions de l'isthme. Sur les premières hauteurs, du côté de l'île, se trouvent les ruines aujourd'hui complètement désertes de l'ancienne Cyzique, ville dont Strabon dit qu'elle doit être comparée aux premières de l'Asie pour la grandeur et la beauté et à cause de son excellente situation pour la guerre et la paix ».

Confirmant les indications d'Apollonios, le voyageur allemand parle de « la chaîne de montagne qui descend du nord en pente douce[3]. De là s'étendent vers l'isthme des collines basses d'une quinzaine de mètres de hauteur, qu'occupait la partie inférieure de la ville. »

1. Strab. 493, 41 sq.
2. A. Philippson, *Reisen und Forschungen im westlichen Kleinasien* (*Petermanns Mitteilungen, Ergaenzungsband*, 167 [1910], pp. 48-53).
3. Cf. A. Rh. I, 939.

Quant à l'isthme, Philippson le décrit avec beaucoup de précision :

« Du nord et de la ville, deux lignes de collines peu élevées dont on ne peut reconnaître la composition, mais qui de toute façon représentent un terrain relativement plus ancien, s'étendent vers le continent sans l'atteindre. L'espace vide entre chacune d'elles et le continent est franchi de chaque côté par une langue de terre sablonneuse et récente. Les deux lignes de collines et les deux langues de terre sablonneuses enferment entre elles un marais, une ancienne lagune. Tandis que la langue de terre de l'ouest forme aujourd'hui encore la côte de l'isthme, ce n'est pas le cas pour celle de l'est, mais il s'y rattache du côté de la mer une large bordure de dunes; les dunes atteignent une hauteur considérable. C'est un terrain de formation toute récente qui appartient vraisemblablement à la période historique. Une preuve de ce fait, c'est que le rivage du continent, conservé tout frais derrière la bordure de dunes, se continue jusqu'à l'ancienne bande de terre qui elle-même laisse voir encore une falaise haute d'un mètre environ. Au contraire entre les deux langues de terre, donc vers la lagune, le rivage a disparu et a été remplacé par une pente douce. Cette forte extension du terrain vers l'est s'explique par les vents du nord-est, fréquents et souvent très violents, qui poussent les sédiments dans le golfe oriental. Nous pouvons admettre que, dans l'antiquité, la jonction de l'île avec le continent n'était réalisée que par les deux lignes de hauteurs et les deux langues de terre tout-à-fait plates et étroites qui s'y rattachent, tandis qu'une lagune s'étendait entre elles.

On eut vite l'idée de percer les deux langues de terre par un canal et ainsi non seulement de faire de la lagune un port parfaitement abrité, mais encore d'établir un passage d'une mer à l'autre et en même temps un fossé plein d'eau pour la défense. Le passage devait être d'autant plus important pour la navigation antique qu'il lui était difficile de contourner la presqu'île par les fréquentes tempêtes du nord-est. En réalité, il a existé à cet endroit, dans l'antiquité, un passage qui, au temps de Strabon, était franchi par deux ponts correspondant aux deux langues de terre, en tout cas des ponts tournants ou ponts-levis qui permettaient la traversée. Une inscription[1] où il est parlé de διώρυγες montre, comme Reinach l'affirme très justement à mon avis, qu'il s'agit de coupures artificielles. Cela prouve encore une fois qu'avant leur création il n'existait

1. *REG.* 1894, 45 sq.

aucun passage naturel, mais que les langues de terre atteignaient le continent. A cette hypothèse correspond le fait que Skylax (milieu du IVe siècle avant J. C.) parle d'un ἰσθμός. Par conséquent le passage n'a dû être établi qu'après cette date; quand, nous ne le savons pas. S'il faut attribuer quelque valeur au témoignage de Pline, d'après lequel Alexandre le Grand aurait joint l'île au continent par une jetée, le passage doit avoir existé déjà au temps d'Alexandre. La jetée aurait pu aussi être munie d'un passage pour les navires ou d'un pont. Ainsi s'explique que les auteurs anciens après Skylax, comme certaines inscriptions, placent toujours Cyzique sur une île et parlent d'un Euripe entre Cyzique et le continent. Pendant la guerre de Mithridate, le passage semble avoir été provisoirement comblé par des moyens artificiels, mais il fut ensuite rouvert. Quand le passage fut-il définitivement fermé, nous ne le savons pas. Avant la formation des langues de terre, la presqu'île de Cyzique doit avoir été naturellement une île. Les langues de terre se sont formées d'une manière naturelle par les alluvions de la mer[1]. »

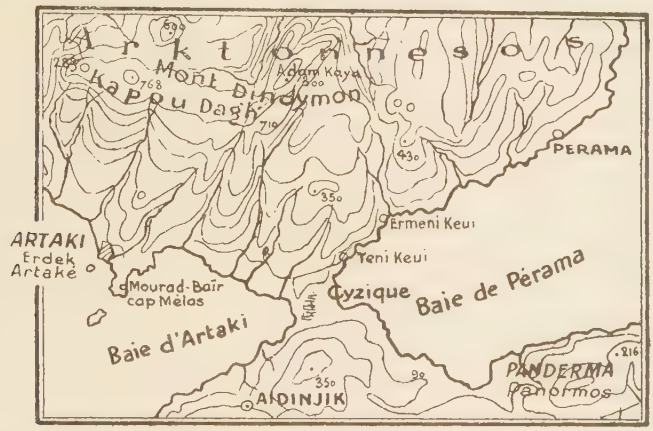
Cyzique a donc été tour à tour une île à une époque très reculée, une presqu'île au temps de Skylax et une île au temps d'Apollonios. Comme cette île était rattachée artificiellement au continent par des ponts ou des jetées, on pouvait aussi la considérer comme une presqu'île. Ces transformations expliqueraient les hésitations du poète, qui appelle le Mont aux Ours une île et parle ensuite de l'isthme où est située Cyzique.

Si l'on complète la description d'Apollonios par d'autres renseignements empruntés au récit du séjour des Argonautes à Cyzique, on s'aperçoit qu'elle s'accorde avec la théorie de Philippson. Les Argonautes, poussés par le vent de Thrace, abordent au port de l'ouest, qui se divise en deux parties : un avant-port assez éloigné de la ville, le beau port, près de la source Artakié, où les Argonautes attachent leur navire et échangent la pierre qui leur servait d'ancre contre une plus lourde[2], puis le vrai port de la ville, « fermé par

1. Philippson, *op. cit.*, pp. 50 sq. Voir dans le même ouvrage un croquis et une photographie de l'isthme (p. 49 et planche 3, fig. 5).
2. I, 954, 957.

des digues[1] ». Merkel dans sa grande édition et Mooney écrivent Καλός avec une majuscule, mais rien ne prouve que ce soit un nom propre. C'est probablement une épithète inspirée par le souvenir d'un passage célèbre de l'*Odyssée*[2]. D'après le scoliaste, ce port s'appelait aussi Panormos[3].

En examinant une carte[4], on voit que le port voisin de la source Artakié devait se trouver sur la presqu'île de Mourad-



Carte I. — Cyzique, d'après PHILIPPSON, *Reisen und Forschungen im Westlichen Kleinasien* (*Petermann's Mitteilungen*, suppl. XXXVI, fasc. 167, carte 1, Gotha, 1911.

Baïr, au sud de la ville moderne d'Artaki (Erdek), l'ancienne Artaké[5]. Le port Chytos serait donc situé sur la côte occidentale de l'isthme de Cyzique, au fond de la baie d'Artaki. Mais le scoliaste se trompe lorsqu'il identifie le premier mouillage avec le port de Panormos, situé à l'est de Cyzique, sur la côte de Mysie, à l'emplacement de la moderne Panderma. Selon les habitudes des anciens, les Argonautes, igno-

1. I, 987, χυτὸς λιμήν; cf. v. 965 ἄστεως ἐν λιμένι.
2. *Od.* VI, 263.
3. Scol. I, 954.
4. Voir planche I.
5. Description dans V. BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, 210 ss.

rant l'accueil que leur feront les Dolions, ne vont pas s'enfermer dans la rade située au fond du golfe d'Artaki, mais s'arrêtent à Mourad-Baïr. Les habitants de Cyzique vont alors à leur rencontre, les reçoivent avec bienveillance et les invitent à conduire leur vaisseau au port occidental de la ville, au fond du golfe d'Artaki. Les Minyens acceptent l'hospitalité offerte et se rendent d'un port à l'autre à la rame, manœuvre que le poète décrit ainsi :

.....ἐκ δ'ἄρα τοίγε
νῆα Χυτοῦ λιμένος προτέρου ἐξήλασαν ὅρμου. (I, 986 sq.)

Ce passage a embarrassé les plus récents éditeurs, car le texte n'en est pas clair et plusieurs corrections ont été proposées. Les manuscrits donnent Χυτοῦ λιμένος, qui n'offre pas un sens satisfaisant : les Argonautes doivent évidemment suivre les conseils des Dolions et faire passer leur navire de son premier mouillage dans le port Chytos. Merkel a donc corrigé en Χυτὸν λιμένα, qui donne le sens attendu. Mooney préfère Χυτοῦ λιμένος προτέρω ἐξήλασαν Ὅρμον, ce qui est plus voisin du texte des manuscrits. Le sens devient alors : « ils firent avancer le vaisseau plus loin vers le mouillage du port Chytos ». Quelle que soit la correction adoptée, la manœuvre des Argonautes est claire : ils passent du beau port d'Artaké dans le port Chytos de Cyzique. Le beau port est voisin de la source Artakié. Ce nom, rendu célèbre par l'épisode des Lestrygons de l'*Odyssée*, est inséparable d'Artaké. Les anciens connaissaient bien cette ville : Hérodote et Skylax en faisaient mention[1]. La source d'Artakié, d'après le scoliaste, était citée comme voisine de Cyzique par Alcée et Callimaque[2]. Cependant le poète avait aussi dans l'esprit le souvenir de l'Artaké homérique : en effet, lorsque les géants du Mont des Ours attaquent les Argo-

1. Hdt., IV, 14; VI, 33; Skyl., 94.
2. *Scol. Ap.*, I, 957; cf. *Arg. Orph.*, 496.

nautes, ils essayent de boucher l'entrée du port Khytos en y lançant des rochers, comme les Lestrygons.

Dans le voisinage, les Argonautes, avant de quitter le beau port, élèvent un autel à Apollon Ecbasios, c'est-à-dire qui préside aux débarquements. D'après le scoliaste, cet autel était consacré à Apollon protecteur de Jason (Iasonios) selon Deilochos, à Apollon de Cyzique selon Socrates, auteur d'un ouvrage sur les *Surnoms*. Le poète a donc attribué aux Argonautes la fondation d'un culte dont les historiens locaux lui révélaient l'existence. L'épithète Iasonios lui montrait d'ailleurs que le culte d'Apollon à Cyzique était lié au voyage des Argonautes.

Dès leur arrivée au beau port, les Argonautes échangent la pierre qui leur servait d'ancre contre une plus lourde. Celle qu'ils abandonnèrent fut plus tard placée dans le temple d'Athéna Iasonia par les Ioniens qui vinrent coloniser Cyzique sous la direction de Néleus. Le poète a dû emprunter cet *aition* à quelque chronique locale. Pline l'Ancien[1] reproduit cette tradition avec plus de détails, confirmant ainsi les renseignements d'Apollonios. Le port Chytos, où les Argonautes conduisent leur navire sur l'invitation des Dolions, est, comme l'indique son nom, un port artificiel, protégé par des jetées. Seul l'auteur de l'*Etymologicum Magnum* le cite sous ce nom, mais Strabon affirme que Cyzique possédait deux ports « fermés[2] », probablement par des digues, ce qui confirmerait le renseignement du poète.

Pendant qu'Héraclès et les plus jeunes héros conduisent ainsi le navire d'un port à l'autre, Jason et plusieurs de ses compagnons, suivis par le roi Kyzicos et quelques Dolions, se rendent du beau port au mont Dindymon par un chemin

1. *H. N.* 36, 23.
2. 492, 51; cf. Forbiger, II, 128; Marquardt, *Cyzicus*, 13; Hasluck, *Cyzicus*, 5.

que l'on a appelé depuis « route de Jason[1] ». Ce nom ne se retrouve pas ailleurs.

Tels sont les renseignements que le poète nous fournit sur le port de l'ouest et le mouillage voisin. Sur le port de l'est, il nous apprend peu de chose. D'après son récit, les Argonautes, après avoir quitté le port Chytos, continuent leur route vers l'est; ils ont donc contourné la presqu'île de Cyzique et suivi les côtes de Mysie lorsqu'une violente tempête et un vent contraire les ramènent pendant la nuit à Cyzique. Sur ce point le poète est bien renseigné : Wiegand et Philippson parlent des violentes tempêtes du nord-est qui rendent difficile la navigation autour de la presqu'île de Cyzique[2]. Là encore, au lieu d'entrer dans le port situé à l'est de la ville, ils se réfugient dans un mouillage voisin et attachent leur navire à une pierre appelée plus tard « Pierre Sacrée[3] ». L'origine de cet *aition* nous échappe.

Après le combat contre les Dolions, engagé par suite d'une méprise, les héros, n'ayant plus aucun danger à craindre, conduisent à la rame leur navire dans le « port Thrace[4] ». Le scoliaste nous explique ainsi ce nom : « On l'appelle port Thrace parce que Cyzique est située à l'extrémité de la Phrygie, que la Bithynie se rattache à la Phrygie et que les Bithyniens sont les Thraces de l'est; ou bien parce que des Thraces ont habité Cyzique ». Quelle que soit la valeur de ces explications, il en résulte qu'on appelait ainsi le port situé à l'est de Cyzique, ce qui est conforme au récit d'Apollonios. D'après Marquardt, ce serait donc le port appelé aujourd'hui Rodia ou Ravo[5]. Il se trouverait au fond du golfe qui s'étend à l'est de la presqu'île de Cyzique, c'est-à-dire le golfe de Pérama ou de Panderma. Un chemin conduit

1. I, 988. Cf. WALTHER, *op. cit.*, 44.
2. WIEGAND, *Reisen in Mysien* (*Ath. Mitt.* 1904, p. 293); PHILIPPSON, *op. cit.*, p. 50.
3. I, 1019, 1109.
4. I, 1110 et scol.
5. MARQUARDT, 17; cf. WALTHER, p. 42.

de ce port au Mont Dindymon : les Argonautes le suivent jusqu'au sommet de cette montagne, où ils offrent un sacrifice à Rhéa et d'où ils contemplent le paysage environnant. Ce Dindymon, point culminant de la presqu'île, correspond à la chaîne appelée Kapou Dagh, dont la plus haute cime, l'Adam Kaya, atteint 800 mètres; il est cité par Strabon[1]. De cette montagne coule une fontaine appelée « source de Jason[2] ». Aux environs immédiats de Cyzique, le poète cite encore le tombeau de Kyzikos, roi des Dolions et éponyme de la ville, qui existait encore de son temps dans une plaine appelée *Leimonion pedion*[3]. D'après le scoliaste, Leimonion, « herbeuse », est un nom propre cité par Deilochos, historien de Cyzique, qui avait placé à cet endroit le tombeau du roi des Dolions. Hasluck croit retrouver cette tombe dans « le tumulus qui se trouve juste au sud de la route de Panderma à Aïdinjik[4] ». Non loin de là se trouvait la source Cleité, qui porte le nom de la femme de Kyzikos. On le voit, Apollonios cite trois sources aux environs de Cyzique, celles d'Artakié, de Jason et de Cleité. D'après la carte de Philippson, on voit que la presqu'île est assez bien arrosée. Le voyageur décrit notamment une belle vallée très humide, avec de nombreux moulins, qui se termine sur la côte à Ermeni-Keui, à trois kilomètres environ au nord-est de l'ancienne Cyzique. « L'eau est excellente à boire, ajoute-t-il, et on la transporte dans des tonneaux à Panderma[5]. » La source Cleité, d'après le scoliaste, était citée par deux historiens de Cyzique, Néanthès et Deilochos[6]. Le poète déclare qu'elle fut formée par les larmes des Nymphes pleurant sur la mort de Cleité. Quant à la source de Jason, elle jaillit au sommet du Dindymon après le sa-

1. 493, 1.
2. I, 1148.
3. I, 1061 et *scol.*
4. *Op. cit.*, 159.
5. *Op. cit.*, p. 54.
6. *Scol.* I, 1065.

crifice offert par le héros à Rhéa. Le culte de Rhéa-Cybèle était répandu sur les côtes de Propontide et du Pont-Euxin, principalement dans les régions montagneuses[1]. Il avait déjà été signalé à Cyzique par Hérodote[2].

Lorsque Jason et ses compagnons arrivent au sommet de la montagne, avant d'offrir un sacrifice à Rhéa, ils contemplent le paysage et le poète énumère les régions qu'ils aperçoivent :

> Τοῖσι δὲ Μακριάδες σκοπιαὶ καὶ πᾶσα περαίη
> Θρηικίης ἐνὶ χερσὶν ἑαῖς προυφαίνετ' ἰδέσθαι·
> φαίνετο δ'ἠερόεν στόμα Βοσπόρου ἠδὲ κολῶναι
> Μυσίαι· ἐκ δ'ἑτέρης ποταμοῦ ῥόος Αἰσήποιο
> ἄστυ τε καὶ πεδίον Νηπήιον Ἀδρηστείης (I, 1112-16).

De La Ville de Mirmont traduit : « Déjà les roches Macriades et, de l'autre côté de la mer, tout le pays de Thrace, qui semblait sous leurs mains, se découvraient à leur vue. Dans la brume apparaissait l'embouchure du Bosphore, et, plus loin, les montagnes de Mysie; et, d'autre part, le courant du fleuve Aisépos et la ville et la pl. ine Népéienne d'Adrestéia ».

Les Μακρίαδες σκοπιαί ne sont pas des rochers, mais simplement des montagnes, des hauteurs d'où l'on peut observer les environs. Le scoliaste n'en parle pas et elles ne sont pas signalées ailleurs. D'après Walther, qui cite ce passage, elles se trouveraient en Thrace[3], comme peut-être aussi le peuple des Macriées. La traduction due à de La Ville de Mirmont n'est pas claire : on ne voit pas s'il place les roches Macriades « de l'autre côté de la mer » par rapport à Cyzique, c'est-à-dire en Thrace, ou par rapport à la Thrace,

1. Preller-Robert, *op. cit.*, I, 640 et n. 2; 643, 649. Cf. Graillot, *Le culte de Cybèle mère des dieux à Rome et dans l'Empire romain*, Paris, 1912.
2. IV, 76.
3. *Op. cit.*, 46 : *eas in Thracia ora fuisse conjicio. Atque fortasse huc pertinent etiam Macries.*

c'est-à-dire sur la côte asiatique de la Propontide. L'expression πᾶσα περαίη Θρηικίης peut se construire de deux manières : en faisant dépendre Θρηικίης de πᾶσα (χώρα sous-entendu) ou de περαίη. Le sens est alors : « les hauteurs Macriades et tout le pays de la Thrace situé en face », c'est-à-dire en face de Cyzique ou de ces hauteurs; ou bien « les hauteurs Macriades et tout le pays situé en face de la Thrace ». Dans le premier cas, les hauteurs Macriades se trouveraient soit en Thrace, comme le pense Walther, soit à l'opposé de la Thrace, sur la rive asiatique de la Propontide; dans le second cas, elles ne pourraient être situées qu'en face de la Thrace, sur les côtes de Propontide.

Le nom de Macriades fournit-il la solution du problème ? ce sont les hauteurs du pays des Macriées (Μακριέες). Au moment où les Argonautes, repoussés par la tempête, débarquent à l'est de Cyzique, les Dolions, dans la nuit, les prennent pour des Macriées et les attaquent[1] : on peut conclure de cette brève allusion que les Macriées étaient les ennemis des Dolions[2]. Walther suppose qu'ils se trouvent en Thrace comme les hauteurs Macriades, puis affirme qu'ils sont voisins des Dolions[3], en alléguant l'autorité du scoliaste et la méprise des Dolions. Le récit d'Apollonios ne permet pas de trancher la question : comme les Dolions semblent habitués à voir les Macriées arriver par mer, il est difficile de préciser la résidence de ces derniers. Mais la description du paysage est plus claire : du Mont Dindymon les Argonautes aperçoivent *d'un côté*, c'est-à-dire vers l'est, les hauteurs Macriades, la côte opposée à celle de Thrace, l'entrée du Bosphore et les monts de Mysie; *de l'autre côté*, c'est-à-dire à l'ouest, le cours du fleuve Ϝisépos, puis la ville et la plaine Népéienne d'Adrastéia. Tous ces renseignements paraissent se rapporter à la côte asiatique de la Propontide. Cette

1. I, 1024.
2. Scol. I, 1024.
3. *Op. cit.*, p. 49 sq.

dernière partie de la description ajoute quelques détails au récit du voyage des Argonautes entre Abydos et Cyzique.

Adrastéia est le nom d'une ville et d'une plaine. La ville était déjà citée dans le catalogue de l'*Iliade*[1] en même temps qu'Apaisos, Pityéia et le mont de Téréia. Le voisinage de ces villes, comme les indications d'Apollonios, permettent de supposer qu'elle se trouvait à l'ouest de Cyzique et du fleuve Aisépos. Strabon cite à la fois la plaine et la ville. Il place la ville entre Parion et Priapos[2] et affirme que le Granique coule en grande partie à travers la plaine d'Adrastéia[3]. Si l'on consulte la carte, on voit que les indications d'Apollonios sont exactes. Entre la presqu'île de Cyzique et le cap nommé aujourd'hui Kara Bouroun, au nord de l'ancienne Priapos, la Propontide forme un vaste golfe dans lequel se jettent l'Aisépos et le Granique. La côte, basse entre les deux fleuves, est marécageuse aux environs de leur embouchure. Le Granique (aujourd'hui Bigha-Tchaï) coule dans une large plaine qui, d'après Strabon, est celle d'Adrastéia. Sur l'emplacement de la ville, nous n'avons aucune indication précise. Hasluck suppose qu'elle se trouvait près de Bighashehr[4]. La plaine est appelée par le poète Népéienne. Sur ce mot, le scoliaste fournit quelques renseignements[5] : d'après Denys de Milet, Népéia est une plaine de Mysie qui tire son nom de Népéia, fille d'Iasos, qui épousa le roi de Mysie Olympos; Apollodore citait une plaine de Népéia en Phrygie; Callimaque, dans son *Hécalé*, parlait d'Adrastéia et de la plaine de Népéia. Le rapprochement de la ville et de la plaine fait par Apollonios prouverait qu'il s'est rappelé ce passage; il a ainsi complété la brève indication d'Homère sur Adrastéia par un souvenir de son maître Callimaque.

1. II, 828.
2. 503, 16 sq.
3. 502, 41 sq.
4. *Op. cit.*, 95, 97.
5. *Scol.* I, 1116; Call., frg. 45 Schn.

L'Aisépos se jette dans la Propontide entre le Granique et Cyzique. Il a joué dans l'antiquité un rôle important comme limite de la Troade et de la Mysie[1]. Aussi est-il cité plusieurs fois par Homère et connu d'Hésiode[2]. C'est le fleuve appelé aujourd'hui Gœnen Tchaï[3].

Telle est la géographie de Cyzique et de ses environs dans les *Argonautiques*. On voit combien elle est détaillée et quelle place importante le poète lui a réservée. Il a même été plus loin : il a complété la géographie par de l'histoire. Cyzique est en effet le théâtre d'événements importants auxquels sont mêlés les Argonautes : le combat d'Héraclès contre les Géants du Mont des Ours et celui des Argonautes contre les Dolions. On trouve aussi des allusions aux luttes des Dolions contre les Macriées et à la colonisation de Cyzique par des Ioniens.

D'après Apollonios, l'isthme et la plaine de Cyzique étaient habités par les Dolions, l'île aux Ours par des Géants. Les Dolions étaient sous la protection de Poseidon parce qu'ils descendaient de lui[4], renseignements qui ne sont confirmés par aucun autre écrivain. S'ils reçoivent bien les Argonautes, c'est pour obéir à un oracle qui leur avait ordonné de faire bon accueil aux étrangers « lorsque viendrait une expédition divine de héros[5] » : ils n'étaient donc pas hospitaliers d'ordinaire. A l'arrivée des Argonautes, ils ont pour roi le jeune Kyzikos, fils d'Aineus et d'Ainété, fille du « divin » Eusôros. Cette généalogie est complétée par le scoliaste[6], qui fait d'Aineus un Thessalien, fils d'Apollon et de Stilbé : cette dernière, fille du fleuve Pénée, est

1. Strab., 483, 26 et 50; 484, 11; 498, 4.
2. *Il.*, II, 825; IV, 91; XII, 21; Hés., *Th.*, 342.
3. Forbiger, II, 117, n. 70; V. Cuinet, *op. cit.*, IV, 278; Richter, *Wallfahrten im Morgenlande*, 423; Philippson, *op. cit.*; Hirschfeld dans P.-W.; Hasluck, *Cyzicus*, 40; Besnier, *Lexique*.
4. I, 951 sq.
5. I, 969, sq.
6. I, 948.

connue comme mère de Lapithès, éponyme des Lapithes[1]. C. Robert remarque avec raison que le nom d'Aineus se rattache à la ville d'Ainos : les Dolions seraient ainsi d'origine thrace ou thessalienne comme plusieurs Argonautes. D'après la même scolie, Aineus avait quitté la Thessalie pour fonder une colonie dans l'Hellespont et épousé Ainété, fille du roi de Thrace Eusôros : ce dernier est cité dans l'*Iliade* comme le père d'Acamas, qui commandait les Thraces de l'Hellespont alliés des Troyens[2].

Kyzikos, jeune encore, venait d'épouser Cleité, fille de Mérops de Percoté : ce personnage, devin et roi de Percoté, est cité dans l'*Iliade* comme père de deux guerriers combattant parmi les Troyens[3]. Le mariage de Kyzikos et de Cleité était mentionné par Ephoros, Deilochos et Néanthès[4] : c'est probablement aux deux derniers, historiens de Cyzique, qu'Apollonios a emprunté ces renseignements.

Tandis que les Dolions sont établis dans l'isthme et la plaine de Cyzique, l'île montagneuse est peuplée de géants féroces, fils de la Terre, pourvus chacun de six bras, deux aux épaules et quatre fixés plus bas sur les flancs. Ces géants s'abstenaient d'attaquer les Dolions protégés par Poseidon, mais après l'arrivée des Argonautes, les choses vont changer. Comme on l'a vu plus haut, tandis que Jason et plusieurs de ses compagnons escaladent le mont Dindymon pour reconnaître le pays, Héraclès reste sur le navire avec les autres Argonautes. Poussés par Héra, les géants tentent de fermer avec des rochers l'issue du port Chytos où se trouve Argo et lancent des pierres sur le navire. Héraclès riposte à coups de flèches et tue plusieurs des assaillants, tandis que les autres sont vaincus et tués par Jason et ses compagnons revenus du Mont Dindymon. Cet exploit

1. Preller-Robert, *op. cit.*, I, 264, n. 3; II, 15 et III, 831, n. 5.
2. *Il.*, II, 844; VI, 7 sq.
3. *Il.*, II, 830 ss.
4. *Scol.* I, 974, 1063, 1065.

est compté par Apollonios parmi les travaux d'Héraclès. Le récit du poète rappelle par certains détails l'épisode des Lestrygons dans l'*Odyssée*[1] : comme Jason, Ulysse monte sur une éminence pour examiner le pays; à Cyzique, comme au pays des Lestrygons, on trouve une source nommée Artakié; les Lestrygons sont des géants d'une taille colossale comme les habitants du Mont des Ours; enfin ils attaquent les compagnons d'Ulysse en leur lançant de grosses pierres comme font les géants de Cyzique. Bien que les Lestrygons puissent difficilement être placés à Cyzique[2] si l'on veut suivre l'itinéraire d'Ulysse, il semble qu'il y ait entre les deux légendes des rapports indéniables. Le fait est encore visible si l'on considère la version primitive de cet épisode, sensiblement différente de celle que reproduit Apollonios d'après les chroniqueurs de Cyzique. Le poète distingue les géants « féroces et sauvages » du Mont des Ours et les Dolions qui reçoivent amicalement les Argonautes. D'après une tradition antérieure conservée par Ephoros[3], les Dolions, Pélasges chassés d'Europe par les Thessaliens, étaient belliqueux et particulièrement hostiles aux habitants de Thessalie et de Magnésie; aussi les Argonautes durent-ils engager contre eux un violent combat où fut tué le roi Kyzikos, mari de Cleité[4]. Les chroniqueurs de Cyzique imités par Apollonios semblent avoir mélangé les vieilles traditions sur les géants et celles qui concernent le combat des Argonautes et des Dolions. Le combat d'Héraclès contre les géants de Cyzique était rapporté par Hérodoros[5] et

1. X, 80 ss.
2. C. Robert admet que les Lestrygons habitaient Cyzique (Preller-Robert, *op. cit.*, III, 833). D'après l'itinéraire d'Ulysse, leur pays se trouve entre les îles d'Aiolos et de Circé.
3. Frg. 104 = *scol. Ap.* I, 974 et 1037.
4. Même tradition chez Conon, 41; Agathocles, frg. 1, dans Et. de Byz., v. Βέσβικος; Callisthénes, frg. 40 (*scol. Ap.* I, 1037). Cf. Knaack, *Comment. Philol. in hon. sod. Gryph.* 38 sqq.; Hœfer, *Konon*, 70 sq.; Ed. Meyer, *Forschungen z. alt. Geschichte*, I, 24 n. 1, voit dans ces Pélasges des Tyrrhéniens de Lemnos.
5. Frg. 7 Jacoby = *scol. Ap.*, I, 943.

semble faire partie des légendes d'Héraclée. Il est probable qu'Apollonios a emprunté à cet historien quelques détails de l'épisode[1], mais en y joignant des souvenirs des Lestrygons de l'*Odyssée*. En supposant qu'Héra avait poussé les Géants à attaquer Héraclès et ses compagnons, le poète suit une vieille tradition qui fait de la déesse l'ennemie du héros[2]. Il est à remarquer que ce travail d'Héraclès n'est cité que par Hérodoros et Apollonios. Deilochos racontait que les Dolions, Pelasges d'origine et pacifiques, se croyant attaqués par des pirates thessaliens, avaient tenté de boucher l'entrée du port de Cyzique appelé Chytos; Apollonios, reprenant la tradition la plus ancienne, attribue aux géants les méfaits que Deilochos impute aux Pélasges Dolions. Tel est en effet le sens de deux scolies qui ont été parfois mal interprétées dans quelques détails. La première[3], dont le sens n'est pas douteux, sert à expliquer la seconde moins claire :

« Les Pélasges essayèrent de combler le port Chytos, dit Deilochos, par haine des Thessaliens qui les avaient chassés. Apollonios dit poétiquement qu'il fut comblé par les Géants ». Ce texte permet de traduire ainsi la seconde scolie[4] : « Deilochos dit que les Thessaliens (c'est-à-dire les compatriotes de Jason) vivent de leur travail. Apollonios dit que les Géants attaquèrent les Argonautes parce qu'ils les prirent pour des pirates, comme le dit Deilochos ». On voit clairement que le scoliaste, s'appuyant sur le témoignage de Deilochos, oppose les Argonautes Thessaliens, pacifiques et laborieux, aux Dolions leurs ennemis, belliqueux et inhospitaliers. Apollonios prête donc aux géants les mêmes sentiments qu'Homère aux Lestrygons et

1. C'est la conclusion de Knaack, p. 41 et de Knorr, *De Ap. Rh. Argonauticorum fontibus quaestiones selectae*, Dissert. Leipzig, 1902, 28 ss.
2. Cf. Preller-Robert, II, 426 sqq.
3. I, 987.
4. I, 989.

Deilochos aux Pélasges Dolions. C. Robert[1] l'a bien vu, on n'a aucune raison de supprimer à la fin de la scolie les mots « comme le dit Deilochos », ainsi que le proposait Knaack[2].

Après cet épisode, Apollonios tenant compte des traditions relatives à un combat entre Argonautes et Dolions, raconte cet événement d'une manière assez inattendue. Les Argonautes quittent Cyzique et naviguent une journée entière à la voile lorsque le vent change dans la soirée et les ramène en arrière. En pleine nuit, ils abordent sans le savoir dans la presqu'île de Cyzique et attachent leur navire à une pierre appelée depuis « Pierre Sacrée ». Mais les Dolions, qui étaient souvent en guerre avec les Macriens, se croient attaqués et engagent la bataille. Au cours du combat, Jason tue Kyzikos, tandis que plusieurs autres guerriers sont tués par des compagnons de Jason. On voit comment la chronique locale de Cyzique a concilié la vieille tradition d'Ephoros, qui nous montre les Dolions ennemis des Argonautes, avec la version plus récente d'après laquelle ils les accueillent amicalement : le combat s'est engagé par suite d'une méprise, en pleine nuit. Les Dolions ne sont plus des Pélasges ennemis des Thessaliens, comme chez Ephoros; le poète distingue les Dolions, qu'il considère comme des Thessaliens, et leurs ennemis les Macriens, qui sont des Pélasges[3]. D'après le scoliaste, ces Pélasges ne viennent pas du nord de la Grèce, mais de l'Eubée, appelée anciennement Macris, d'où leur nom de Macriens ou Macrones[4]. D'après les *Argonautiques*, Kyzikos est tué par Jason et selon d'autres par les Dioscures[5]. Le poète suit probablement la version de Deilochos ou de Néanthès, historiens de Cyzique. Parmi les Dolions tués par les Argonautes, il cite Téléclès, Mégabrontès, Sphodris, Zélys, Géphyros, Basileus,

1. Preller-Robert, *op. cit.*, III, 834, n. 8.
2. *Op. cit.* p. 41, n. 1.
3. I, 1024 et scol.
4. Denys de Chalcis, frg. 10 = *scol. Ap.* I, 1024.
5. *Scol. Ap.* I, 1040.

Promeus, Hyakinthos, Mégalossakès, Phlogios, Itymoneus et Attakès. Sur l'origine de cette énumération, il est curieux de constater le désaccord de deux commentateurs anciens auxquels les scolies d'Apollonios doivent beaucoup, Loukillos de Tarrha et Sophoclès. Le premier affirme que ces noms ont été inventés par le poète[1]; d'après le second, il les aurait empruntés à Deilochos[2]. Comme on l'a remarqué, deux de ces guerriers sont des éponymes, Zélys de Zéléia et Artakès de la source Artakié[3].

A l'aube, les deux partis s'aperçurent de leur méprise; pendant trois jours, Argonautes et Dolions furent en deuil, puis les compagnons de Jason célébrèrent les funérailles de Kyzikos et instituèrent des jeux près de sa tombe, située dans une plaine appelée Leimonion, détail emprunté à Deilochos[4].

Cleité, femme de Kyzikos, se pendit peu après, comme l'avaient déjà raconté Deilochos et Néanthès. Après sa mort, elle fut pleurée par les nymphes, qui firent de leurs larmes une source appelée Cleité, détail encore emprunté à Deilochos et Néanthès[5]. Hasluck[6] propose d'identifier cette source avec la *Fons Cupidinis* que Pline mentionne à Cyzique[7], et qui, dit-on, guérissait le mal d'amour. A ce propos Apollonios rapporte plusieurs *aitia* trouvés probablement chez les chroniqueurs de Cyzique : les Dolions tués dans le combat sont l'objet d'un culte comme des héros[8]; après la mort de Kyzikos, ses sujets mangèrent des grains de blé crus au lieu d'en faire de la farine; c'est pourquoi à l'anniversaire de la mort du héros, au lieu de fabriquer

1. *Scol. id.*
2. *Scol.* I, 1039.
3. Preller-Robert, *op. cit.*, 832 n. 5.
4. *Scol. Ap.* I, 1061.
5. *Id.*, I, 1065.
6. *Op. cit.*, p. 159.
7. *H. N.*, 31, 2, 16.
8. I, 1047 sq.

eux-mêmes leur farine pour le gâteau de sacrifice, ils portent leur blé à une meule publique[1].

Les combats contre les Géants et les Dolions nous montrent l'embarras d'Apollonios en présence d'un chaos de légendes variées : grâce à des inventions compliquées et parfois invraisemblables le poète a réuni des traditions contradictoires telles que le combat des Argonautes contre les Géants, la réception amicale des héros par les Dolions et le combat des Dolions contre les compagnons de Jason. L'ensemble manque d'unité et de clarté parce que le poète n'a pas eu la force de rejeter les légendes qui pouvaient nuire à l'harmonie de son récit.

A ces fables, le poète a joint une allusion à la colonisation de Cyzique. On sait que les Argonautes avaient échangé leur pierre-amarre contre une plus lourde en arrivant au beau port près de la source Artakié : suivant un oracle d'Apollon, celle qu'ils avaient laissée fut placée dans le temple d'Athéna Iasonia par « les Ioniens, compagnons de Néleus[2] ». On sait qu'à la suite des invasions doriennes, les Néléides de Pylos se réfugièrent en Attique. Ne pouvant rester dans ce pays surpeuplé, ils vinrent coloniser l'Asie-Mineure et devinrent les chefs de certaines cités nouvelles d'Ionie, en particulier de Milet. Ces Ioniens de Milet vinrent plus tard fonder une colonie à Cyzique au VIIe siècle avant notre ère[3]. Le scoliaste explique fort bien ce passage : « Il les appelle [les habitants de Cyzique] Ioniens parce que ce sont des colons venus de Milet; en effet Néleus envoya une colonie à Milet et de là à Cyzique longtemps après; c'est pourquoi il a appelé aussi les Milésiens Ioniens ».

1. I, 1071 sqq.
2. I, 958-960; cf. I, 1076.
3. Cf. Glotz, *Histoire grecque*, I, 163.

IV. — La Mysie

De Cyzique, les Argonautes avancent à la rame, les vents s'étant calmés. Ils suivent la côte à l'est de Cyzique, dépassent l'embouchure du Rhyndacos et « le grand tombeau d'Aigaion, un peu au delà de la Phrygie[1] », puis arrivent aux « demeures de la terre Kianide, près du Mont Arganthôneios et des bouches du Kios[2] », en Mysie. C'est là que disparaît Hylas, enlevé par une Nymphe près d'une fontaine appelée Pégai.

Le nom de Mysie était déjà connu d'Homère[3]. Le Rhyndacos, d'après le scoliaste, était cité avant Apollonios par Bacchylide et Callimaque dans son ouvrage sur les fleuves d'Asie. Lycophron y fait aussi allusion[4]. D'après Strabon, il vient de la région appelée Azanitis, en Petite Phrygie, au nord du Mont Dindymon de Phrygie, traverse le lac d'Apollonia et reçoit comme principaux affluents le Makestos, le Tarsios et l'Odryssès[5]. Le scoliaste place le Rhyndacos tour à tour en Phrygie et en Mysie; ailleurs il affirme plus justement que ce fleuve servait de limite à ces deux régions[6]. Le commentateur déclare qu'il se nommait aussi Mégistos, mais ce nom était réservé à son affluent le Makestos. Les modernes sont d'accord pour identifier le Rhyndacos avec l'Atarnos ou Edernos-Tchaï, appelé aussi Loupad ou Ouloupad après sa sortie du lac d'Apollonia[7].

Aigaion est un géant plus connu sous le nom de Briarée.

1. I, 1165 et scol.
2. I, 1177 sq.
3. *Il.*, II, 858, etc.
4. I, 1165; Lycophr., v. 1364.
5. Strab., 471, 51; 492, 39 et 45; 493, 34.
6. *Scol.* I, 1115.
7. Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, Paris, 1717, III, 354; V. Cuinet, *La Turquie d'Asie*, IV, 71 et 278; Sœlch, *Bithynische Stædte im Alterlum* (*Klio*, 1924, p. 148). Cf. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, I, 83 ss., 93 ss.; Hasluck, *op. cit.*, 44.

Le scoliaste rappelle que, d'après Conon, auteur d'une *Héraclée*, Aigaion vaincu par Poseidon fut jeté à la mer et que son tombeau se trouvait vraiment près de l'embouchure du Rhyndacos. Il confirme sur ce point le renseignement d'Apollonios.

Le poète cite la ville de Kios et le fleuve du même nom. Avant les *Argonautiques*, les historiens[1] connaissaient depuis longtemps la ville, colonie milésienne située à l'embouchure du fleuve. Elle se trouvait au fond du golfe de ce nom, où s'élevèrent plus tard Pruse (Brousse) et, dans le voisinage, Nicée et Myrléia (Apamée). Les anciens sont d'accord pour faire remonter au voyage de Jason la fondation de la ville, puisqu'ils désignent comme fondateurs les Argonautes Polyphémos, Kios ou Héraclès[2]. En choisissant le premier, Apollonios suit la tradition la plus ancienne, représentée par un certain Charax d'après les scolies[3].

Le fleuve Kios est mentionné par Skylax selon la remarque du scoliaste, mais aussi par des historiens et des géographes[4].

Le Mont Arganthoneios est appelé Arganthoné par Simylos, Arganthonios par Strabon, Arganthon par Etienne de Byzance, Arganthus par Properce[5]. C'est la montagne qui s'avance entre les deux golfes orientaux de la Mysie, ceux de Kios au sud et d'Astacos au nord; on l'appelle aujourd'hui Yelli-Dagh et elle s'élève jusqu'à 957 mètres d'après Sœlch[6]. Des savants comme Th. Reinach, Philippson et

1. Hdt., V, 122; Xén., *Hell.*, I, 4, 7; Aristote d'après *scol.* I, 1177.
2. Kios selon Strab. 482, 52; cf. Mueller, Eust. sur Den. Périég., *GGM*, II, 564 et 805. Héraclès : Waddington-Babelon-Reinach, *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure*, I (1908), 300 sq.; Head., *Hist. num.*, 2e éd., p. 512.
3. *Scol.* IV, 1470 (ou Autocharisou Charôn selon Spitzner, *Cur. crit. in schol. A. Rh.*, I, p. 5).
4. Skyl., 93; cf. *scol.* I, 1177; Hdt., V, 122; Xén., *Hell.*, I, 4, 7; *Ephoros*, frg. 86 Didot; Strab., 482, 52.
5. Simylos, frg. 3 *Bergk*; cf. Preller-Robert, *op. cit.*, III, 839, n. 2; Strab., 482, 52; Prop., I, 20, 33.
6. *Art. cité*, p. 148; cf. Philippson, *op. cit.*, III. Samanlu-Dagh selon Besnier, Katirli selon Forbiger, II, 377.

Sœlch confirment l'exactitude de la géographie d'Apollonios pour cette région. Th. Reinach décrit ainsi ce pays :

« Vers le milieu de la Propontide, au fond d'une échancrure profonde du littoral asiatique, s'étage l'antique ville de Cios, aujourd'hui Ghio ou Ghemlik. Le golfe se prolonge, en quelque sorte, par une rivière navigable, le Cios, qui a donné son nom à la ville; la rivière elle-même, longue de 12 kilomètres à peine, sert d'émissaire au grand lac Ascania (Isnik-Gheul)... Le port de Cios, sûr et profond, parfaitement abrité contre les vents du nord par la presqu'île montagneuse d'Arganthonios, où se localise le mythe gracieux d'Hylas, était un entrepôt commode et une échelle toute désignée pour les navires qui transitaient entre l'Hellespont et le Bosphore... La légende attribuait la fondation de la colonie à l'un des Argonautes, compagnon d'Héraclès, ou à Héraclès lui-même; en réalité Cios comme la plupart des villes de la Propontide, reçut ses colons de Milet[1]. »

La fontaine appelée Pégai[2], les Sources, n'est pas citée avant notre poète; comme il ajoute que ce nom est donné à la fontaine par les habitants des environs, il l'a sans doute emprunté à quelque chronique locale. Ce mot désignait aussi une ville sur le cours inférieur du Granique (aujourd'hui Bigha ou Boga-Chehir). En plaçant l'épisode d'Hylas dans cette région, Apollonios suit la tradition généralement admise. Avant même d'être rattachée au voyage des Argonautes, la disparition d'Hylas était une légende locale de Kios[3]. Théocrite, dans sa XIIIe *Idylle*, a traité le même sujet qu'Apollonios en donnant moins de précision sur la géographie. Suivant son habitude, l'auteur des *Argonautiques* joint à son récit quelques *aitia* : les Mysiens, dont Héraclès menaçait de bouleverser le pays, lui promirent de toujours rechercher Hylas et lui livrèrent en otages les plus nobles de leurs enfants, qu'Héraclès transporta à Trachis[4]. C'est pourquoi, au temps d'Apollonios, les Mysiens

1. *Mithridate Eupator*, p. 1 sq.
2. I, 1222 et scol.; 1243. *Cf.* Prop., I, 20, 33 : *Pegae*.
3. Preller-Robert, *op. cit.*, III, 836 et n. 4-5.
4. Cf. ici p. 26.

sont en relation avec Trachis et recherchent Hylas dans des fêtes annuelles. D'après le scoliaste[1], tous ces détails se trouveraient dans l'*Héraclée* de Kinaithon, qui doit être considérée comme la source d'Apollonios.

V. — Le pays des Bébryces

Tandis que Polyphémos et Héraclès restent en Mysie pour chercher Hylas, les Argonautes s'embarquent le lendemain au petit jour et continuent leur voyage en Propontide. Poussés par un vent favorable, ils dépassent le cap de Poseidon et arrivent au pays des Bébryces, où Pollux combat Amycos. Le cap Posideios ou de Poseidon[2], cité seulement par Apollonios et Ptolémée, est l'extrémité occidentale du Mont Arganthoneios, aujourd'hui Boz Bouroun; Skylax l'appelle simplement le promontoire du golfe de Kios.

D'après Apollonios, les Bébryces habitent la côte de Propontide entre le Mont Arganthoneios et le Bosphore: il les place donc en Bithynie, aux environs du golfe d'Astacos, où seront plus tard fondées Astacos et Nicomédie. Il se trouve ainsi en désaccord avec Théocrite, qui, dans son *Hymne aux Dioscures*, raconte que le combat de Pollux et d'Amycos eut lieu après la traversée des Symplégades par les Argonautes; l'auteur de la *XXII*e *Idylle* place donc les Bébryces sur la côte méridionale du Pont-Euxin, à l'est du Bosphore. Cette tradition, suivie par des écrivains latins[3] et par Etienne de Byzance, semble remonter à la légende locale d'Héraclée: en effet un certain Mygdon qui, dans l'*Iliade*, habite près du Sangarios et lutte contre les Amazones[4], aurait été frère d'Amycos et roi des Bébryces[5], qui occu-

1. I, 1357.
2. I, 1279; Ptol., V, 1, 4. Cf. Skyl., 93.
3. Preller-Robert, *op. cit.*, III, 844, n. 3.
4. III, 185 sqq.
5. Apollodore, II, 5, 9, 5 sq.

paient donc la côte méridionale du Pont-Euxin. Les deux versions ne sont d'ailleurs pas inconciliables au point de vue géographique : si les Bébryces habitaient la partie sud de la presqu'île de Bithynie, baignée par la Propontide, ils pouvaient occuper aussi la partie nord, baignée par le Pont-Euxin. Cependant la version d'Apollonios est confirmée par Charon de Lampsaque et Strabon. Le premier, d'après le scoliaste[1], signale la présence des Bébryces dans la région de l'Hellespont et sur les côtes d'Asie-Mineure, aux alentours d'Ephèse et de Magnésie. Strabon affirme qu'ils occupèrent la Mysie et la région d'Abydos[2]. Eratosthène, d'après le témoignage de Pline, les regardait comme un peuple disparu : cette opinion est confirmée par le scoliaste et par Strabon qui voit en eux des Thraces établis en Mysie avant les Thyniens et les Bithyniens[3].

Leur établissement en Bithynie est prouvé par la généalogie de leur roi : Amycos est fils de Poseidon et de la nymphe bithynienne Mélié[4]. Enfin le poète nous parle de leurs guerres contre les Mariandynes d'Héraclée, qu'ils repoussèrent jusqu'au fleuve Hypios, situé à l'est du Sangarios comme nous le verrons plus loin : à ce moment ils occupèrent donc non seulement la presqu'île de Bithynie entre le Pont-Euxin et la Propontide, mais presque tous les territoires à l'ouest d'Héraclée.

Le poète a soin de nous décrire l'endroit où abordent les Argonautes :

..... χθονὸς εἰσανέχουσαν
ἀκτὴν ἐκ κόλποιο μάλ' εὐρεῖαν εἰσιδέσθαι.
(I, 1360 sq.)

Les traducteurs ne sont pas d'accord sur le sens de ce passage. Lehrs et Shaw joignent les deux premiers mots

1. II, 2.
2. 501, 47.
3. Plin., *H. N.*, V, 127; cf. Preller-Robert, *op. cit.*, III, 842, n. 6; *scol. Ap.*, II, 2; Strab., 245, 34 et 464, 18.
4. II, 1-4.

et comprennent « un cap s'élevant au-dessus de la terre et très étendu à voir d'un golfe ». De La Ville de Mirmont traduit « un rivage qui s'élevait autour d'une baie et qui semblait très vaste ». Le scoliaste[1] explique εἰσανέχουσαν par ἐξέχουσαν καὶ ἐπηρμένην ἢ ἀνέχουσαν ἀκτὴν ἀνατεταμένην : tous ces mots éveillent l'idée d'un promontoire qui s'avance vers la mer et qui s'élève au-dessus d'elle. Mooney rejette l'explication de Lehrs et de Shaw : à son avis, il ne s'agit pas d'un cap « s'élevant au-dessus de la terre » mais « se dirigeant vers la terre » si l'on se place au point de vue des navigateurs, comme dans un autre passage d'Apollonios[2]. Il traduit alors « une pointe de terre faisant saillie, une étendue vaste à voir du golfe ». Mooney confond ainsi les deux sens d'εἰσανέχω avec l'accusatif et le génitif; celui de Lehrs est confirmé par la scolie, tandis que celui de Mooney conviendrait si le verbe était construit avec un accusatif[3]. Le golfe pourrait être celui d'Astacos ou un autre sur la côte méridionale de la presqu'île de Bithynie; le vaste promontoire, soit celui qui se trouve au sud-est de Chalcédoine (Héraion, aujourd'hui Ferner Bournou), soit plus à l'est le cap Leucatas (aujourd'hui Yelken Kaya Bournou), soit le promontoire qui s'avance à l'entrée du golfe d'Astacos vers le nord, c'est-à-dire le cap Acritas (aujourd'hui Touzla Bournou). La description du poète, il faut le reconnaître, manque de clarté et ne permet pas de choisir. La description du pays de Phinée semble montrer que la première localisation est la plus vraisemblable.

Lorsque les Argonautes ont vaincu Amycos et les Bébryces, ils remontent aussitôt le Bosphore[4] : c'est donc toujours sur la côte bithynienne de Propontide, entre le Bosphore et le golfe d'Astacos, que le poète place le lieu du combat. Un

1. I, 1360.
2. IV, 291.
3. Comme aux vers IV, 1577 sq.
4. II, 168.

autre détail intéressant est donné par lui : après la mort d'Amycos et la défaite des Bébryces, les Argonautes offrent un sacrifice aux immortels et chantent un hymne en l'honneur de Pollux après s'être couronné le front avec les branches d'un laurier auquel était amarré le navire[1]. Ce laurier, nous apprend le scoliaste, n'est pas une invention poétique de l'auteur :

« Il y a vraiment à cet endroit un laurier de belle taille, comme le dit Androitas de Ténédos dans son *Périple de la Propontide*, où il raconte en passant que la contrée s'appelle Amycos, qu'elle a aujourd'hui encore des habitations et qu'elle se trouve à cinq stades du sanctuaire des Nymphes de Chalcédôn. Apollodoros, au premier livre des *Pontiques*, dit qu'il existe au même endroit un temple d'Amycos et que si l'on prenait une branche du laurier, on s'exposait à un reproche[2] ».

Le combat de Pollux et d'Amycos, d'après une version ancienne qui remonte à Peisandros de Rhodes, Epicharme et Sophocle, ne se terminait pas par la mort d'Amycos comme dans les *Argonautiques* : le roi des Bébryces était simplement vaincu et attaché à un arbre. Telle est probablement l'origine du laurier dont parle le poète. Les œuvres d'art avaient aussi contribué à répandre cette tradition : une peinture de l'école de Polygnote représentait Amycos lié à un arbre; ce tableau a inspiré la célèbre ciste de Ficoroni, gravé à Rome au début du IIIe siècle par Novios Plautios[3], où l'on voit le colosse attaché à un laurier. Apollonios, tout en suivant la tradition récente d'après laquelle Amycos est tué, a donc tenu compte de l'ancienne en faisant intervenir le laurier dans son récit. Le caractère sacré de ce laurier est confirmé par Pline et Etienne de Byzance[4]. Pline rappelle qu'il existait sur le Bosphore un port d'Amy-

1. II, 159 sq., 166.
2. *Scol. Ap.*, II, 159.
3. Preller-Robert, *op. cit.*, III, 842, n. 10.
4. Pline, XVI, 44, 89; Et. de Byz., v. Δάφνη; cf. Amm. Marc., 22, 8, 14 et de Wilamowitz, *Hermes*, XVII 881, 625, n. 4.

cos; Arrien, l'auteur d'un *Périple anonyme du Pont*, Etienne de Byzance lui donnent le nom de Daphné, c'est-à-dire Laurier, et le placent sur la côte du Pont-Euxin, à l'est du Bosphore, près de Beicos[1]. On voit que les emplacements proposés par les anciens pour le port d'Amycos se ramènent à deux : la côte bithynienne de Propontide avant l'entrée du Bosphore, aux environs de Chalcédoine, et la côte bithynienne du Pont-Euxin à l'est du Bosphore. Apollonios adopte la première version comme Androitas de Ténédos; Théocrite, Pline, Ammien Marcellin et Etienne de Byzance la seconde. On ne voit pas à qui l'auteur des *Argonautiques* a emprunté cette localisation, les renseignements du scoliaste ne permettant pas d'affirmer qu'Androitas fut la source du poète.

Tournefort raconte longuement et d'une manière savoureuse le combat de Pollux et d'Amycos d'après notre poète, qu'il cite parfois en le traduisant avec beaucoup de verve. Il s'efforce de retrouver le port d'Amycos et raconte ainsi ses recherches :

« En montant du pavillon du Sultan Solyman vers les nouveaux châteaux, on rencontre Beicos ou Becoussi, le village aux Noyers, c'est pourquoi Leunclaw l'appelle Megalo Carya. Le beau ruisseau qui vient s'y rendre, et son Port avantageux font soupçonner avec raison que c'était là où Amycus, Roy des Bithyniens, tenait sa cour. Il n'est point d'autre endroit sur cette côte où l'on puisse fixer la demeure d'un Prince si redoutable... Beicos donc, pour reprendre notre sujet, était suivant les apparences la Capitale des états d'Amycus, et ce qu'on appelait le port d'Amycus, et la ville qu'Arrien nomme Laurus insana ou le Laurier qui renversait la cervelle des gens. Cet arbre qui avait donné le nom à la Place et qui rendait fols les matelots qui en avaient sur leurs bords, était peut-être une de ces espèces de Chamoerhododendros qui croissent sur les côtes de la Mer Noire, et dont je parlerai dans la suite. La partie de Beicos qui est tout à fait sur la côte, s'appelle encore Amya, comme si c'était un nom corrompu d'Amycus; c'est peut-être

1. Arrien, *Per.*, 37; *Anon. Per. P.*, 16; Et. de Byz., *l. cit.*

le lieu de la sépulture de ce prince, car il est fait mention de son tombeau dans les anciens auteurs[1]. »

On connaît les événements dont ce pays est le théâtre : Amycos est tué dans un combat au pugilat par Pollux; les Bébryces, pour venger leur roi, attaquent les Argonautes, qui tuent plusieurs d'entre eux. Les Bébryces s'enfuient loin de la mer et trouvent leurs villes ravagées par les Mariandynes. Nous aurons l'occasion de revenir sur les nombreuses guerres entre ces deux peuples.

Le combat des Argonautes et des Bébryces paraît être un épisode étranger au mythe primitif, où l'on ne trouve que le duel de Pollux et d'Amycos. Apollonios l'a peut-être inventé pour justifier l'accueil enthousiaste et la reconnaissance de Lycos, roi des Mariandynes; il a voulu aussi rattacher au voyage des Argonautes la disparition du peuple des Bébryces, connue de son temps comme le montre le témoignage d'Eratosthène.

Naturellement Apollonios ne fait aucune allusion à d'autres Bébryces qui habitaient au nord des Pyrénées, dans la région de Narbonne : on tend à les identifier avec les Ibères et à croire qu'ils avaient émigré de Bithynie ou de Thrace en Europe Occidentale[2].

VI. — Le Bosphore et le pays de Phinée

Le lendemain du combat contre les Bébryces, les Argonautes s'engagent dans le Bosphore « tourbillonnant[3] ». Cette épithète prouve qu'Apollonios connaît les courants du Bosphore comme ceux de l'Hellespont. A l'entrée du détroit, les héros franchissent une sorte de barre que le poète compare à une vague très haute[4]. Le jour suivant, ils atta-

1. Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant*, II, 425-428.
2. Cf. Preller-Robert, II, 481, n. 4; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, I, 255 ss.; Dottin, *Les anciens peuples de l'Europe*, 77.
3. II, 168.
4. II, 169 sqq.

chent leurs amarres ἀντιπέρην γαίῃ Βιθυνίδι[1], au pays de l'aveugle Phinée. Ce passage a beaucoup embarrassé les commentateurs. Dübner[2] pense que la demeure de Phinée, d'après Apollonios, se trouve « en Bithynie, sur quelque point du littoral du Bosphore », donc sur la rive asiatique; *en face* voudrait dire *in opposito nonnullorum sinuum littore, ita ut eadem tamen sit terra.* Le scoliaste, après quelques hésitations, adopte l'opinion contraire, parce que Salmydessos, résidence de Phinée d'après la tradition la plus répandue, se trouve en Thrace; mais cet argument n'a aucun rapport avec le texte du poète. De La Ville de Mirmont traduit « en face de la terre de Bithynie », donc sur la rive européenne, rejetant l'interprétation de Dübner qu'il avait d'abord acceptée[3]. Mooney est du même avis : dans une note, il traduit par *over against*, en face, vis-à-vis, et ajoute : « ils jetèrent l'ancre en face de la Bithynie, sur la côte thrace, à l'endroit où le Bosphore rejoint le Pont-Euxin[4] ».

La grammaire semble confirmer l'interprétation de Dübner: γαίῃ Βιθυνιδι, au datif, ne peut dépendre d'ἀντιπέρην qui, composé de deux prépositions construites avec le génitif, doit gouverner le même cas s'il a un complément. Il faut donc joindre au verbe les deux datifs comme dans un autre passage presque semblable relatif à l'arrivée des Argonautes chez Phinée[5], et faire de la prétendue préposition un adverbe. Le sens est alors : « Ils attachèrent leurs amarres à la terre de Bithynie, en face (ou de l'autre côté) ». Les Argonautes, venus de Propontide, ont quitté le pays des Bébryces situé à l'entrée du Bosphore, sur la rive asiatique, et se sont en-

1. II, 177.
2. Cité par DE LA VILLE DE MIRMONT, traduction des *Argonautiques*, notes II, 177-178.
3. *Annales de la Fac. de Bordeaux*, 1887, p. 336 sq.; traduction des *Argonautiques*, note au v. II, 177.
4. Note II, 177.
5. II 460.

gagés dans le détroit. Ils arrivent à la résidence de Phinée, sur la côte de Bithynie, donc toujours sur la rive asiatique du Bosphore, mais *de l'autre côté*, c'est-à-dire à la sortie du détroit et non sur l'autre rive. D'après Apollonios, les Bébryces et Phinée habitaient donc la même rive du Bosphore, la rive asiatique, mais les uns à l'entrée du détroit près de la Propontide, l'autre à la sortie près du Pont-Euxin.

On sait que, depuis le ve siècle, le drame attique avait situé la demeure de Phinée à Salmydessos (aujourd'hui Midia), sur la côte thrace du Pont-Euxin, à l'ouest du Bosphore; à partir de l'époque romaine, les géographes mentionnent une ville de Phinopolis, située sur la côte sud-est de la Thrace, à l'entrée septentrionale du détroit[1]. D'autre part, certains historiens du ve siècle cités par le scoliaste d'Apollonios, comme Hellanicos et Phérécyde[2], font régner Phinée en Paphlagonie, ou sur toute la Bithynie jusqu'au Bosphore. Le poète se trouvait donc en présence de deux traditions qui plaçaient la résidence du devin en Europe ou en Asie : il aurait choisi la seconde si l'interprétation de Dübner est exacte.

La suite du récit apporte une nouvelle précision sur le séjour de Phinée. Le vieillard indique aux Argonautes le moyen de franchir les Roches Kyanées, situées à la sortie du Bosphore vers le Pont-Euxin, et les héros traversent ce passage dangereux après avoir quitté le pays de Phinée. Il est donc certain que le devin n'habite ni Salmydessos ni la Paphlagonie, situées au delà des Roches Kyanées sur les côtes du Pont-Euxin, mais une des rives du Bosphore en deça des Kyanées.

Le scoliaste se montre embarrassé et prétend qu'il existe deux Bithynies, l'une en Europe, l'autre en Asie[3], et le fait

1. Cf. Preller-Robert, *op. cit.*, III, 816 sq.
2. Hellanicos, frg. 95 Jacoby = *scol. Ap.* II, 178; Phérécyde, frg. 27 Jac. = *scol. Ap.* II, 181.
3. *Scol.* II, 177.

que les Bithyniens ou Thyniens ont émigré de Thrace en Asie explique cette confusion[1]. Apollonios ne semble pas distinguer les Thyniens de Thrace et les Bithyniens d'Asie. Il nomme Bithynie la côte asiatique du Bosphore ou du Pont-Euxin et Bithyniens ses habitants[2]. Comme il appelle Thynie le pays de Phinée et Thyniens ses habitants[3], on pourrait croire qu'il ne les confond pas avec la Bithynie et les Bithyniens, mais il nomme Thyniade ou Thynéide une île située sur la côte asiatique du Pont-Euxin[4]. Il faut donc s'en tenir à la grammaire et adopter la traduction de Dübner.

Phinée paraît donc habiter la côte asiatique du Bosphore, localisation curieuse, qu'on ne trouve pas avant Apollonios. En effet, on situait la demeure du vieillard soit en Arcadie, son pays d'origine; soit probablement au pays mythique des Ethiopiens, c'est-à-dire sur la côte orientale ou méridionale de la Méditerranée[5], lorsqu'il fut rattaché à la généalogie de Bélos; soit sur la côte asiatique du Pont-Euxin, d'après Hellanicos et Phérécyde; soit enfin à Salmydessos ou à Phinopolis, sur la côte européenne du Pont-Euxin. Pourquoi le poète, qui n'est jamais à court d'érudition, n'a-t-il suivi aucune des traditions qui précèdent ? Il connaît cependant la dernière puisqu'il fait dire à Phinée : « la sœur des Boréades Cléiopatré, quand je régnais sur les Thraces, je lui fis des présents de noce et je la conduisis comme épouse dans ma maison[6] ». Il l'a modifiée probablement pour que Phinée aidât les Argonautes de ses conseils avant la difficile traversée des Roches Kyanées.

C'est donc pour la commodité de son récit, pour faire jouer à Phinée un rôle important dans un épisode capital, que le poète a modifié les traditions de ses prédécesseurs. En agis-

1. Cf. Forbiger, II, 374 sq.
2. II, 177, 347, 619, 730, 788.
3. II, 460, 485, 529, 548.
4. II, 350 et 673.
5. Cf. Preller-Robert, *op. cit.*, III, 816.
6. II, 238 sq.

sant ainsi, il a été lui-même un peu embarrassé pour situer exactement la résidence de Phinée sur une des rives du Bosphore : aussi, contrairement à son habitude, s'est-il abstenu de la décrire et de citer le nom de la ville habitée par le devin.

Tournefort, qui connaît bien Apollonios, s'efforça de retrouver la demeure de Phinée, mais en joignant d'autres renseignements à ceux que lui fournissait notre poète :

« S'il faut en juger par la route des Argonautes, écrit-il, la cour de Phinée (Phinopolis), ce Roy si fameux par ses malheurs et par ses prédictions, était à l'entrée du Bosphore sur la côte d'Europe. Nous lisons dans Apollonius le Rhodien que les Argonautes, après avoir essuyé une rude tempête en quittant les terres du Roy Amycus, relâchèrent chez Phinée pour le consulter. La cour de ce Prince était peut-être à Mauromolo, où il y a un port commode et un ruisseau fort agréable. Belgrade, petite ville au-dessus de Mauromolo, ne serait-elle point l'ancienne Salmydesse où Phinée faisait sa résidence suivant Apollodore ? On sait bien que les anciens placent cette ville au delà des Isles Cyanées; mais comme il n'y a point de port sur ces côtes, et qu'Apollonius dit précisément que le débarquement se fit au Palais de Phinée, qui était sur le bord de la mer, est-ce trop hasarder que de proposer que Belgrade, qui naturellement est un lieu tout à fait charmant et véritablement digne du séjour d'un grand Prince, soit bâti sur les ruines de Salmydesse, dont Mauromolo était le port[1] ? »

En réalité Salmydessos se trouvait bien sur la côte européenne du Pont-Euxin et l'identification de Phinopolis avec Mauromolo n'est qu'une hypothèse. La description d'Apollonios étant peu précise, on ne peut d'après elle situer exactement le pays de Phinée, et c'est en songeant à d'autres traditions que le voyageur a choisi la côte européenne du Bosphore. Mais il a bien vu que, d'après le poète, Phinée habitait une rive du Bosphore et non du Pont-Euxin. Cette théorie est aussi celle d'un voyageur plus récent, de Moltke, qui écrit : « A droite, là où quelques groupes d'arbres

1. *Op. cit.*, II, 434 sq.

se sont conservés sur les hauteurs de l'Asie, se trouvait le domaine d'Amycus; à gauche, sur les rives escarpées de l'Europe, s'agitait le malheureux Phinée en proie aux harpies[1].

On sait comment les Argonautes Zétès et Calais délivrèrent Phinée des Harpyes. Le vieillard, par reconnaissance, leur donne des conseils pour la traversée des roches Kyanées et décrit leur itinéraire jusqu'en Colchide : sa prophétie est surtout géographique.

Au pays de Phinée, les Argonautes sont retenus longtemps par les vents étésiens. On a vu dans la description de l'Hellespont l'importance de ces vents, qui rafraîchissent la mer Egée et le Bosphore pendant la canicule. M. Victor Bérard cite à ce sujet les *Instructions Nautiques*, où on lit : « Les vents étésiens, qui sont appelés meltems par les Turcs, sont les plus fréquents pendant la belle saison; ils commencent presque invariablement vers la fin de Mars et durent jusqu'à la fin d'Août : ils soufflent du nord au nord-est[2] ». Les anciens les connaissaient bien avant Apollonios : Hérodote, Démosthène, Hippocrate, Aratos en faisaient mention[3]. Apollonios ajoute qu'ils soufflent pendant quarante jours, dès le commencement de la canicule. D'après le scoliaste, « les vents étésiens commencent à souffler vers la fin de la période où le soleil est dans le Cancer, jusqu'à sa sortie du Lion », et il cite Aratos, qui fait coïncider les vents étésiens avec le passage du soleil dans la constellation du Lion[4]. Les renseignements d'Apollonios sont donc exacts.

Pendant cette longue escale, les Argonautes construisent un autel aux douze dieux dont l'emplacement n'est pas clairement indiqué. Le poète dit ἁλὸς ῥηγμῖνι πέρην[5]. Si on

1. *Lettres sur l'Orient*, trad. fr., 86. Même emplacement dans Roscher, *Lexikon*, p. 2371.
2. *Inst. Naut.* n° 691, p. 103, citées par V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, 314. Cf. Fougères, *Grèce*, 482.
3. Hdt., VI, 140; VII, 168; Dém., 48, 28; 93, 13; Hippoc., *Aer.*, 287; Arat., 150.
4. *Scol.* II, 498.
5. II, 532.

place la résidence de Phinée sur la rive européenne du Bosphore, il faut traduire « en un point où la mer se brise, sur la rive opposée », donc sur la rive asiatique, où tous les témoignages anciens placent cet autel. C'est l'interprétation du scoliaste, adoptée par Buttmann, Walther et Mooney[1] et rejetée par Brunck et de La Ville de Mirmont, qui placent l'autel sur la rive européenne du détroit, « sur le bord de la mer, au delà de la demeure de Phinée », comme traduit ce dernier.

Si les Argonautes se trouvaient d'abord sur la rive européenne du Bosphore, il faut supposer qu'ils traversent le détroit pour élever un autel sur la rive asiatique, éloignée à peine de quatre stades. Apollonios ne dirait pas formellement qu'ils font cette traversée parce qu'il s'agit d'une courte navigation, mais il y ferait une brève allusion en employant le terme πέρην[2]. Telle est aussi l'opinion du scoliaste, mais il ne s'exprime pas toujours clairement. Il dit en effet : Ἐν δὲ τῷ πέραν, φησίν, αἰγιαλῷ τῆς Ἀσίας διαπλεύσαντες ἐπ' αὐτὸν βωμὸν τοῖς δώδεκα θεοῖς ἐδομήσαντο. Φανερὸν οὖν ὅτι ἐν (le *Laurentianus* porte οὖν ἐστιν ἐν) τῇ Εὐρώπῃ· Καὶ γὰρ νῦν ἱερόν ἐστιν οὕτω καλούμενον ἐν τῷ πέραν τῆς Εὐρώπης τῆς Ἀσιάδος.

La première phrase est équivoque : ἐν τῷ πέραν αἰγιάλῳ τῆς Ἀσίας peut signifier également « sur la côte située en face de l'Asie » et « sur la côte d'Asie située en face ». Toutefois le mot διαπλεύσαντες, « ayant traversé », semble prouver que les Argonautes passent sur l'autre rive du Bosphore. Si la deuxième phrase, « il est donc évident que c'est en Europe », s'applique à la construction de l'autel, ce qui n'est pas sûr puisque le texte est douteux, elle est en contradiction avec la troisième, qui seule offre un sens clair : « En effet, aujourd'hui encore il existe un sanctuaire de ce nom sur la

1. *Scol. Ap.*, II, 532; Buttmann, *Lexil.*, 91; Walther, 51; Mooney, n. II, 532.
2. Cf. Mueller, *GGM*, II, 61.

côte d'Asie opposée à celle d'Europe ». Pour comprendre la scolie, il faut alors partir de cette phrase dont le sens est indiscutable; la première signifiera donc : « Sur la côte plate d'Asie située en face, dit-il, après avoir traversé, ils construisirent un autel en l'honneur des douze dieux ». Pour mettre la deuxième phrase en accord avec les autres, il faut admettre qu'elle ne concerne pas l'emplacement de l'autel, mais celui des Argonautes avant la traversée : « Il est donc évident que c'est en Europe (qu'ils se trouvaient) ». Ainsi on met le scoliaste d'accord avec lui-même. Peut-être pourrait-on lire Φάνερον οὖν ὅτι εἰσὶν 'εν τῇ Ευρώπῃ.

Mais si, comme nous le croyons, Apollonios place sur la rive asiatique du Bosphore la résidence de Phinée et l'autel élevé par les Argonautes, πέρην, de même qu'ἀντιπέρην ne signifie pas « sur l'autre rive », mais « plus loin, au delà », donc entre la demeure de Phinée et la sortie du Bosphore vers le Pont-Euxin. Le géographie semble confirmer cette supposition; il existait vraiment un temple de Zeus Ourios appelé Hiéron sur la rive asiatique du Bosphore, juste à l'entrée du Pont-Euxin. Skylax, Démosthène le citaient sous ce nom avant notre poète, et plus tard Polybe et le scoliaste[1]. Sur sa fondation et sur les dieux auxquels il était dédié, les traditions varient. Dans la *IV*e *Pythique* de Pindare, c'est à Poseidon que les Argonautes élèvent un autel et offrent un sacrifice[2]. D'après le scoliaste, Timosthénès distinguait un autel des douze dieux élevé à cet endroit par les fils de Phrixos et un autel dédié à Poseidon par les Argonautes; Hérodoros d'Héraclée affirmait que les compagnons de Jason avaient offert un sacrifice sur un autel élevé déjà par Argos, ils de Phrixos. Apollonios a donc modifié sur ce point la tradition de ces auteurs, ou plutôt il a imité un écrivain que nous

1. Skyl., 67, 92; Dém., 468, 10; 926, 5; 1211, 25; Pol., IV, 39; *scol. Ap.*. II, 532.
2. *P.* IV, 363 ss.

ne connaissons pas. La version qu'il a adoptée se retrouvera plus tard chez Denys de Byzance, qui attribue à Jason la fondation d'un autel des douze dieux[1]. Cet autel, fortifié par les Byzantins, avait une grande importance stratégique et géographique : il commandait l'entrée du Bosphore et servait de point de départ aux descriptions des auteurs de périples[2].

VII. — Les Roches Kyanées

Après le sacrifice aux douze dieux, les Argonautes s'avancent à la rame dans le Bosphore vers le Pont-Euxin. Guidés par les conseils de Phinée, ils vont franchir le passage le plus difficile de leur navigation, les redoutables Roches Kyanées, situées à la sortie du détroit. Apollonios a soin d'indiquer que la navigation dans le Bosphore devient dangereuse avant la sortie vers le Pont-Euxin : « Lorsqu'ils arrivèrent à la partie étroite d'un passage tortueux, resserrée des deux côtés par des écueils, un courant tourbillonnant vint battre par-dessous le navire en marche; effrayés, ils avancèrent beaucoup plus loin; déjà le sourd grondement des roches entrechoquées frappait sans cesse leurs oreilles, et les côtes, sous le choc des vagues, mugissaient[3] ». Il connaît donc les sinuosités du Bosphore et ses courants qui descendent vers la Propontide.

Les Kyanées sont deux roches mobiles qui se rejoignent et se heurtent en écrasant les navires qui les franchissent; après le passage du navire Argo, elles se sont réunies définitivement et sont devenues immobiles. Cette description, naturellement, n'offre aucun caractère scientifique et prouve qu'Apollonios, après avoir raconté avec exactitude l'itinéraire d'Argo, ne craint pas d'introduire la fable dans

1. Den. de Byz., frg. 47 = *GGM.*, II, 57.
2. Forbiger, II, 390 sq.
3. II, 549-554.

sa géographie. De son temps, on ne croyait plus à la légende des Roches Kyanées puisqu'Eratosthène, successeur d'Apollonios à la bibliothèque d'Alexandrie et un peu plus jeune que lui, montre qu'elle est née d'une illusion[1] : ce sont les rives mêmes du Bosphore, qui semblent se toucher lorsqu'on les voit de loin ou obliquement et s'écarter lorsqu'on s'avance au milieu du détroit. Si Apollonios a introduit cet élément fabuleux dans son itinéraire, c'est qu'il était célèbre depuis Homère et inséparable du voyage des Argonautes. En effet, nous savons par l'*Odyssée*[2] qu'Ulysse, pour se rendre de l'île de Circé à Ithaque, a le choix entre deux routes passant par les Roches Planctes ou par Charybde et Scylla. Les premières furent traversées jadis par les Argonautes à leur retour[3] et, comme elles sont voisines de Charybde et Scylla, des Sirènes et de l'île de Trinacrie, il est évident qu'Homère les place dans la même région, vers l'Italie méridionale et la Sicile. Apollonios distingue les Planctes homériques, roches volcaniques de l'Italie méridionale, et les Symplégades ou Kyanées situées à l'entrée du Pont-Euxin, mais il a conservé les unes et les autres dans son itinéraire, puisque les Argonautes franchissent les Kyanées en gagnant la Colchide et les Planctes au retour. Il est à remarquer que l'auteur des *Argonautiques* n'emploie pas le terme bien connu de Symplégades, mais celui de Kyanées et de Plégades[4], qui lui est particulier. L'expression Symplégades se trouve souvent chez les poètes lyriques et tragiques[5]. Pindare les appelle Σύνδρομοι πέτραι, nom imité par Apollonios sous la forme σύνδρομα πετράων[6] et qui rappelle le terme συνδρομάδες employé par Euripide et Théocrite[7].

1. *Scol. Eur. Med.*, 2; cf. Preller-Robert, *op. cit.*, III, 826 et n. 1.
2. XII, 59 ss.
3. *Id.*, v. 70.
4. II, 596 et 645.
5. Eur., *I. T.* 260, 355, 1389; *Méd.*, 2, 163; *Andr.*, 796.
6. Pd., *P.*, IV, 370; A. Rh., II, 346.
7. Eur., *I. T.*, 422; Thcr., XIII, 22.

Ce terme Kyanées signifie *d'un bleu sombre*; il serait justifié d'après cette remarque de Tournefort : « La pierre du pays a dans sa couleur grisâtre quelque chose qui tire sur le bleu plus ou moins foncé, et c'est ce qui avait fait donner le nom d'Isles ou de pierres Cyanées aux écueils dont on vient de parler[1] ». Il se rencontre notamment chez Sophocle et Démosthène[2].

Lorsqu'Homère décrit les Planctes de l'Italie méridionale, il les représente comme des roches volcaniques et mobiles, qui écrasent les navires en se rejoignant. D'après ce passage, on ne peut les distinguer clairement des Kyanées du Pont-Euxin; aussi seront-elles confondues longtemps après lui. Hérodote par exemple cite les « roches appelées Kyanées, que les Grecs disent avoir été Planctes[3] »; il les place à l'entrée du Pont-Euxin, mais le terme par lequel il fait allusion à leur ancienne mobilité prouve qu'il garde le souvenir d'Homère.

Chez Apollonios, la distinction est nette, sauf en un seul passage où le poète a commis de nombreuses erreurs sous l'influence d'Homère, où il appelle Roches Planctes les Kyanées du Pont-Euxin, attribue à Héra l'aide prêtée aux Argonautes par Athéna et emprunte à l'*Odyssée* l'expression « tempêtes de feu », qui ne convient pas aux Kyanées, mais aux Planctes volcaniques[4]. Le récit de la traversée des Kyanées est très émouvant : on y voit les héros lutter à la fois contre les courants, les vagues énormes et les remous produits par le déplacement des roches.

Au moment où, immobilisé entre elles, leur navire va être écrasé, Athéna, placée sur « la côte inhospitalière de Thynie », lui donne une forte poussée en s'appuyant contre

1. *Op. cit.* II, 434.
2. Soph., *Ant.*, 966; Dém., 429, 1.
3. IV, 85.
4. IV, 786 sqq., cf. *Od.*, XII, 59 sqq. Nous lisons πυρός, texte des manuscrits confirmé par V. Fl., IV, 660, 676 et défendu par Samuelsson, au lieu de πάρος selon Merkel et Mooney.

un rocher. Après le passage d'Argo, les deux roches « réunies en un même lieu, très près l'une de l'autre, s'enracinèrent d'une manière stable[1] »; elles devinrent donc immobiles, ne laissant qu'un étroit passage entre elles. Strabon déclare que les Kyanées ou Symplégades sont deux petites îles situées l'une près de la rive européenne, l'autre près de la rive asiatique du Pont-Euxin et séparées par une distance de 20 stades[2]; appelées aujourd'hui Urej Jaki, elles sont souvent décrites par les voyageurs. Thévenot parle d'une île[3] où s'élève la colonne de Pompée et ajoute : « Tout auprès, et à l'entour de ce rocher, il y en a plusieurs autres petits épars dans l'eau çà et là, que plusieurs croient être les Isles Cyanées ou Symplégades ». Tournefort fait mention des « Iles Cyanées d'Europe et d'Asie à l'embouchure de la mer Noire » et les décrit longuement, sans oublier Apollonios[4] :

« En parcourant la côte au delà de ce château vers l'embouchure de la mer Noire, on passe par cet endroit que Denys de Byzance appelle *Pantichium* et d'autres *Mancipium*. Ensuite, on découvre le cap *Coraca* ou le *cap des Corbeaux*, lequel forme le commencement du détroit; c'est peut-être le cap de Bithynie de Ptolémée, auprès duquel il y avait un temple de Diane. On ne trouve plus rien sur la côte d'Asie, au delà de ce cap, qui soit marqué dans les auteurs, que le golfe aux *Vignes*; mais après cela se présente le fameux cap de l'*Ancre*, ainsi nommé, parce que les Argonautes, selon Denys de Byzance, furent obligés de s'y munir d'une ancre de pierre... Le fanal d'Asie est sur ce cap auprès duquel se voient aussi ces rochers si dangereux chez les anciens, que Phinée exhorta Jason de n'y passer que par un beau temps, autrement, dit-il, *votre Argos se brisera, fût-il de fer*. Ces rochers ne sont que les pointes d'une île ou d'un écueil séparé de la terre ferme par un petit détroit, lequel reste à sec quand la mer est calme et se remplit d'eau à la moindre bourrasque; alors on ne voit que la pointe la plus

1. II, 604 sq.
2. 265, 35 sqq.
3. *Voyages de M. de Thévenot en Europe, Asie et Afrique*, 3e éd., 1727, t. I, p. 88.
4. *Op. cit.*, II, 407 et 431-34.

élevée de l'écueil, les autres étant cachées sous l'eau; c'est ce qui rend ce lieu si dangereux, surtout si l'on veut s'obstiner de passer par le détroit, comme il semble que Phinée le conseillait aux Argonautes. On n'osait aller que terre à terre dans ces premiers temps, où la navigation était à peine dans son enfance. Pour nous qui n'étions pas certainement dans un Argos, mais dans une felouque à quatre rames, nous affectâmes d'en passer bien loin. Les Argonautes risquèrent le coup, car l'histoire, ou plutôt la poésie, dit que leur vaisseau, s'accrocha si fort sur ces rochers, qu'il fallut que Minerve descendît du ciel pour le pousser de la main droite dans l'eau, tandis qu'elle s'appuyait de la main gauche contre les pointes du rocher. Les Argonautes n'étaient-ils pas d'habiles matelots ? Aussi Apollonios remarque judicieusement qu'ils ne commencèrent à respirer à leur aise qu'après que leur épouvante fut dissipée.

Des îles Cyanées d'Asie, il faut passer à celles d'Europe afin de parcourir avec ordre l'autre rive du Bosphore jusqu'à Constantinople. Ces îles donc, de même que celles d'Asie, ne sont proprement qu'une île hérissée, dont les pointes paraissent autant de petits écueils séparés lorsque la mer est fort agitée. Strabon a remarqué que, vers l'embouchure du Pont-Euxin, il y avait une petite île de chaque côté, au lieu que les anciens géographes s'étaient imaginés qu'il y avait plusieurs écueils autant du côté d'Europe que de celui d'Asie, lesquels non seulement flottaient sur l'eau, mais se promenaient le long des côtes et se heurtaient les uns contre les autres. Tout cela était fondé sur ce que l'on voyait paraître ou disparaître leurs pointes suivant que la mer les couvrait dans la tempête ou les laissait voir dans le calme. On ne publia qu'ils s'étaient fixés, qu'après le voyage de Jason, parce qu'apparemment on les reconnut de si près, qu'on avoua qu'ils n'étaient pas mobiles : néanmoins, comme la plupart des gens sont plus agréablement frappés par les fables que par la vérité, on eut de la peine à revenir de ce préjugé. On découvre entièrement l'écueil qui est du côté d'Europe, lorsque la mer est retirée; il est relevé de cinq pointes, lesquelles paraissent autant de rochers séparés pendant l'agitation de la mer. Cet écueil n'est séparé du cap du fanal d'Europe, que par un petit bras de mer qui reste à sec dans le beau temps, et c'est sur la plus haute de ces pointes qu'on voit une colonne à qui on a donné, sans raison, le nom de colonne de Pompée. »

Enfin de Moltke[1] confirme les témoignages précédents :

1. *Lettres sur l'Orient*, trad. fr., p. 87.

« Que n'eussent pas su raconter les Argonautes d'un pareil site? Leurs rochers mobiles, les Kyanées, s'étendent devant le phare européen, à l'embouchure du Bosphore, et portent une petite colonne de marbre dédiée à Pompée. Je suis allé plusieurs fois au phare de Roumélie pour voir les vagues énormes se briser contre ces sombres écueils. »

« Vagues énormes, sombres écueils », ces détails confirment la vigoureuse peinture d'Apollonios, qui a cependant mêlé la fable à la géographie.

VIII. — Le Pont-Euxin

Sortis du Bosphore, les Argonautes, suivant les conseils de Phinée, longent la côte méridionale du Pont-Euxin à l'est du Bosphore ; « Naviguez aussitôt en gardant à votre droite la terre des Bithyniens », avait dit le vieillard[1]. Les héros vont maintenant parcourir une région bien connue des Grecs, où se trouvent les florissantes colonies d'Héraclée, de Sinope et de Trapézonte, entre le Bosphore et la Colchide.

Le poète donne à la mer Noire les noms de Pont, Pont-Euxin et Pont-Axin; aucun ne se rencontre dans Homère. Les deux premiers sont d'usage courant; le dernier, plus rare, pourraît être un archaïsme voulu du poète : en effet, d'après une opinion très répandue chez les Grecs, le Pont fut appelé Axin, « inhospitalier », avant la fondation des colonies ioniennes sur ses côtes; il méritait ce nom, dit Strabon, par la rigueur de son climat et la barbarie des peuples habitant ses rives, en particulier des Scythes qui sacrifiaient les étrangers, étaient anthropophages et buvaient dans des crânes[2]. Ce terme se trouvait déjà dans Pindare et Euripide, mais Apollonios ne l'a employé qu'une fois[3], montrant par là qu'il ne recherchait pas de parti pris l'archaïsme.

1. II, 347.
2. Strab., 248, 21 sqq.
3. Pd., *P.*, IV, 203; Eur., *I. T.*, 218; A. Rh., II, 984.

A) *La Bithynie*

Phinée avait recommandé aux Argonautes de fuir les « brisants » de la côte de Bithynie. Ils rament donc avec ardeur un jour et une nuit, passent devant le fleuve Rhébas, le rocher de Coloné, le cap Mélas, l'embouchure du Phyllis, le temple du héros Dipsacos et le Calpé « au cours profond », puis s'arrêtent à l'île déserte de Thynie. Suivant son habitude, le poète énumère ces détails comme dans un périple. Cet itinéraire et l'usage fréquent de la rame provoquent d'amusantes réflexions de Tournefort :

« Les Grecs et les Turcs ne sont plus guère habiles que Tiphys et Nauplius qui conduisirent Jason, Hercule, Thésée et les autres héros de la Grèce, jusque sur les côtes de la Colchide ou de la Mengrélie. On voit par la route qu'Apollonios de Rhodes leur fait tenir, que toute leur science aboutissait, suivant le conseil de Phinée, cet aveugle roi de Thrace, à éviter les écueils qui se trouvent sur la côte méridionale de la mer Noire, sans oser pourtant se mettre au large; c'est-à-dire qu'il fallait n'y passer que dans le calme. Les Grecs et les Turcs ont presque les mêmes maximes... A l'égard de la manœuvre, ils l'ignorent tout à fait, leur grand mérite est de ramer. Castor et Pollux, Hercule, Thésée et les autres demi-dieux se distinguèrent par cet exercice dans le voyage des Argonautes; peut-être étaient-ils plus hardis et plus forts que les Turcs... Ce qu'il y a de fâcheux pour ceux qui naviguent sur la mer Noire, c'est qu'elle a peu de bons ports, et que la plupart de ses rades sont découvertes[1]. »

Le Rhébas, ou Rhébaios, aujourd'hui Riva, était déjà cité dans le périple attribué à Skylax et, d'après le scoliaste, on l'appelait aussi Salmydessos comme un de ses affluents[2]. A deux reprises le poète l'appelle ὠκυρόης, « au cours rapide », et Walther se demande si l'expression est juste[3]. Braun parle du Riva, « le seul petit cours d'eau important de la

1. *Op. cit.*, III, p. 2 sq.
2. A. Rh., II, 349, 650; Rhébaios, II, 789; Skyl., 92 et *scol. Ap.*, II, 347. Cf. Arrien, *Pér. P. E.*, 17; *Anon. Pér. P. E.*, 3; Marc Héracl, 8.
3. Walther, p. 55 n. 1.

presqu'île de Bithynie, qui se jette dans la mer Noire à quelques kilomètres à l'est du Bosphore[1] ». Tournefort, qui campa près de son embouchure, « le long de l'eau dans des prairies marécageuses », affirme que la réalité ne correspond pas à la description du poète :

« Riva, que je viens d'appeler une rivière, n'est pourtant qu'un ruisseau large à peu près comme celui des Gobelins, tout bourbeux, et dont l'embouchure peut à peine servir de retraite à des bateaux; cependant les anciens en ont fait sonner le nom bien haut, sous celui de *Rhebas*. Denys, le géographe, qui a fait trois vers en sa faveur, l'appelle une aimable rivière; Apollonius le Rhodien, au contraire, en parle comme d'un torrent rapide. Il n'est pourtant ni aimable ni rapide aujourd'hui, et suivant toutes les apparences, il n'a jamais été ni l'un ni l'autre. Ses sources sont vers le Bosphore, du côté de Sultan Solyman Kiosc, dans un pays assez plat d'où il coule dans des prairies marécageuses parmi des roseaux. Il n'est pas surprenant que Phinée eût donné une idée si affreuse de ce ruisseau aux Argonautes, lui qui regardait les îles Cyanées comme les écueils les plus dangereux de la mer. »

Un peu plus loin il raconte qu'il s'est promené avec sa suite, « le long du ruisseau qui devenait si marécageux, qu'il fallait à tous moments revenir sur nos pas, de crainte de nous engager dans des lieux impénétrables; nous fûmes enfin contraints de nous tenir sur les hauteurs[2] ». Le témoignage de Tournefort est donc formel : le Rhébas n'est qu'une rivière lente et bourbeuse et le poète ne l'appelle « rapide » que pour lui donner une certaine importance. Cette importance, il est vrai, est justifiée par la rareté des cours d'eau en cette région et par le fait que, d'après Apollonios, ce fleuve sert de frontière entre les Bébryces de Bithynie et les Mariandynes d'Héraclée. D'après Arrien, son embouchure se trouvait à 90 stades à l'est du temple de Zeus Ourios[3]. En même temps que le Rhébas, le poète cite

1. *Landschaftsbilder vom Bosporus*, 13 (Constantinople, O. Keil, 1906).
2. *Op. cit.*, III, 16 et 18-19.
3. *Pér. P. E.*, 17.

un rocher de Coloné, qu'on ne retrouve pas ailleurs[1]. D'après le scoliaste, il est situé à l'embouchure du Rhébas et il faut le distinguer d'un promontoire de ce nom cité par Nymphis d'Héraclée et voisin du fleuve Lycos, qui se jette dans le Pont près de cette ville. D'après Gilles, ce rocher se trouve vraiment à l'embouchure de la rivière[2]. Mooney supprime à tort le début de la scolie relatif au rocher, et le confond ainsi avec le promontoire[3].

Le cap Mélas ou Noir n'est pas cité avant Apollonios, mais les auteurs de périples y font allusion plus tard[4]. Il s'appelle aujourd'hui encore Kara Bouroun ou Cap Noir. D'après Arrien, il se trouve à 150 stades à l'est du Rhébas. Les manuscrits d'Apollonios portent ἀκτήν au vers 349 et ἄκρην au vers 651. Comme il s'agit d'un cap et qu'on trouve ἄκρα dans la scolie, il faut certainement changer ἀκτήν en ἄκρην au vers 349, comme l'ont fait Brunck et Mooney.

Plus à l'est, le poète place les bouches du Phillys; il parle des « larges rives du fleuve », d'une plaine voisine et d'un sanctuaire de Dipsacos[5]. D'après le scoliaste, c'est un fleuve de Bithynie, ce qui ne nous apprend pas grand'chose. Son nom ne se rencontre qu'après Apollonios et n'est cité par aucun géographe[6]. De La Ville de Mirmont l'identifie avec le Psillis mentionné par Strabon et les auteurs de périples[7], mais Etienne de Byzance distingue le Phyllis et le Psillis ou Psilion, qu'il place tous deux en Bithynie[8]. Strabon nomme le Psillis avec le Calpas et le Sangarios et, comme il les place entre Chalcédoine et Héraclée, il est visible que le Psillis est situé d'après lui à l'ouest des deux autres. Cet

1. II, 650, 789.
2. Scol. II, 649, 791; cf. Mueller, *GGM*, II, 68 et Walther, 55.
3. n. II, 650.
4. A. Rh., II, 349, 651; Arrien, *Per.*, 17; *Anon. Per.*, 3; Marcien, *Per.*, 8; *scol. Ap.*, II, 349.
5. A. Rh., II, 652, 658 ss.
6. *Anthol.*, V, 285; Lucien, *Saltat.*, 40; Amm. Marc., XXII, 8, 14.
7. Strab., 465, 20; Arrien, *Per. P. E.*, 12; *Anon., Per. P. E.*, 8.
8. Et. B., v. Φυλλίς, Ψίλιον; cf. Mueller, *ad Arr. per.*, 17.

emplacement correspond bien à celui du Phyllis : 'Apollonios; on peut donc accepter l'identification proposée par de La Ville de Mirmont. D'après Arrien et le Périple Anonyme du Pont-Euxin, le Psillis coule à 150 stades à l'est de l'Artanès, qui se trouve à la même distance à l'est du cap Noir. Le poète rappelle qu'à l'embouchure de ce fleuve, Phrixos fuyant sur son bélier vers la Colchide fut reçu par Dipsacos, fils du fleuve Phyllis et d'une nymphe des prairies; au même endroit les Argonautes aperçoivent un sanctuaire. Sur ce Dipsacos, nous n'avons pas d'autres renseignements que les scolies : en recevant Phrixos, il aurait offert un sacrifice à Zeus Laphystios[1]; le temple cité par le poète pourrait donc être consacré soit à ce dieu, soit, comme le pensent Dübner et de La Ville de Mirmont, à Dipsacos lui-même.

Le Calpé « au cours profond » n'est, malgré cette épithète, qu'une petite rivière appelée aujourd'hui Infly Déré Sou. Elle n'est pas citée avant Apollonios, mais par les géographes postérieurs, qui l'appellent Calpas[2]. Près de son embouchure se trouvait un port du même nom, célèbre par une description de Xénophon[3] et appelé aussi Carpéia, aujourd'hui Kirpeh ou Kerpe. Tournefort ne cite aucune rivière importante à l'est du Rhébas en dehors du Sangarios : « Pour ce qui est, dit-il, des autres ruisseaux que Strabon et Arrien font couler entre Chalcédoine et Héraclée du Pont, il faut qu'ils soient taris, ou réduits à peu de chose, car nos matelots nous assurèrent qu'ils n'en connaissaient point d'autres entre Riva et Aya[4] ». La distance entre le Psillis et le Calpas était de 210 stades d'après Arrien, 220 stades d'après le *Périple anonyme*.

Après avoir dépassé le Calpé, les Argonautes abordent à

1. A. Rh. II, 653 et scol.
2. Strab. 465, 20; Ptolém., V, 1, 3; Marc. Héracl., *Pér. Menipp.* 8; Anon., *Pér. P. E.*, 5.
3. *An.*, VI, 4; Théopompe dans Et. de Byz., v. Καρπηία; Plin., *H. N.*, VI, 4 (*Calpas portus*); Arrien, *Pér. P. E.*, 17-18.
4. *Op. cit.*, III, 23.

l'île de Thynie (Thyniade ou Thynéide), où Apollon leur apparaît à l'aube. Sur les conseils d'Orphée, ils consacrent l'île à Apollon Eôios (Matinal) en y construisant un autel, puis ils en élèvent un autre à la déesse Homonoia (Concorde). L'île Thyniade est citée dans le périple attribué à Skylax, puis par de nombreux géographes après Apollonios[1]. D'après le poète, elle est déserte, escarpée, boisée, giboyeuse et pourvue d'un port[2]. Les scolies[3] ajoutent les renseignements suivants : Nymphis d'Héraclée évalue son périmètre à sept stades; Callisthénès dit qu'elle est appelée Thynienne par les Grecs et Bithynienne par les barbares; enfin Hérodoros d'Héraclée affirme qu'on y trouve un autel consacré à Apollon Eôios. Les chroniqueurs d'Héraclée, Hérodoros et Nymphis, sont probablement la source d'Apollonios, mais nulle part on ne trouve d'allusion à l'autel d'Homonoia, qui, d'après lui, existait encore de son temps. Comme l'indique le poète, l'île est consacrée à Apollon et porte son nom : elle est en effet connue sous le nom d'Apollonia[4]. On l'appelle aujourd'hui Kefken Ada ou Kirpeh[5]. Skylax et Arrien confirment qu'elle est pourvue d'un port.

B) La région d'Héraclée

Les Argonautes restent deux jours dans l'île de Thynie. « Quand vint la troisième aurore » ils repartirent, poussés par le Zéphyre. Passant devant les embouchures du Sangarios et de l'Hypios, ils abordent au pays des Mariandynes, où sera fondée plus tard la puissante colonie d'Héraclée Pontique.

1. Skyl., 92; Strab., 465, 32; Arrien, *Pér. P. E.*, 18; Anon., *Pér.* 6, Marcian., *Pér.* 8; P. Mela, II, 98; Pline, *H. N.* VI, 32; Et. de Byz., v. Θυνιάς; cf. *Argon. Orph.*, 717.
2. II, 349, 672 sq., 721.
3. Scol. II, 672, 675.
4. Arrien, *Pér. P. E.*, 18; Anon., *Pér. P. E.*, 6.
5. V. Diest, *von Pergamon über den Dindymus zum Pontus*, p. 81 *Pet. Mitt.*, *Ergb.* 94, Gotha, 1889); Forbiger, II, 396.

Le Sangarios est le fleuve le plus important de toute la région à l'ouest d'Héraclée. Déjà connu d'Homère et d'Hésiode[1], il est cité couramment par les géographes après Apollonios[2]. D'après Strabon, son cours inférieur marque la limite de la Bithynie, probablement avec le pays des Mariandynes, et son embouchure se trouve à 500 stades d'Héraclée. Les géographes modernes sont d'accord pour l'identifier avec le Sakaria-tchaï[3], dont le nom actuel rappelle la forme ancienne comme le remarque Tournefort :

« Nous sortîmes enfin de l'embouchure de Riva le 28 d'Avril. Notre flotte rangea la côte, et nous relachâmes à *Kilia*, village à 30 milles de Riva. Les Turcs mirent pied à terre, pour faire leurs prières, mais ensuite nous profitâmes du Sud-Ouest pour aller jusqu'à la rivière d'*Ava* ou d'*Ayala* à 24 milles de Kilia... Il est surprenant que les Turcs aient retenu l'ancien nom de la rivière d'Ava, car ils l'appellent *Sagari* ou *Sacari*, et ce nom vient sans doute de Sangarios, fleuve assez célèbre dans les anciens auteurs, lequel servait de limite à la Bithynie[4]. »

Apollonios place l'embouchure du Sangarios à l'est de l'île de Thynie, ce qui est exact, et il signale aussitôt après ce fleuve le pays des Mariandynes : le Sangarios forme donc la limite entre les Bithyniens et ce peuple, ce qui est confirmé par Strabon.

Au delà du Sangarios se trouve l'Hypios. Le poète n'en indique pas exactement la situation, mais elle est facile à déterminer : lorsque les Mariandynes d'Héraclée furent vaincus momentanément par les Bébryces, ils perdirent tous leurs territoires jusqu'à ce fleuve d'après le récit

1. A. Rh., II, 722; Hom., *Il.*, III, 187 et XVI, 719; Hés., *Th.*, 344; Sagarios chez Skyl., 92.
2. Strab., 465, 31; 482, 14; Den., *Pér.*, 811; Scymn., 976; Arr., *Pér. P. E.*, 18; Anon., *Pér.*, 7; Marc Héracl., *Pér. Mén.*, 8; Polyb., 21, 37; Ptolém., V, 1, 3. Cf. T. L., XXXVIII, 18, 8; Ov., *Pont.*, IV, 10, 47, *Sagaris*; Plin., *H. N.*, VI, 4, *Sagiarius* et *Sagarius*.
3. P. ex. von Diest, *op. cit.*; V. Cuinet, *op. cit.*, I, 273.
4. *Op. cit.*, III, 220.

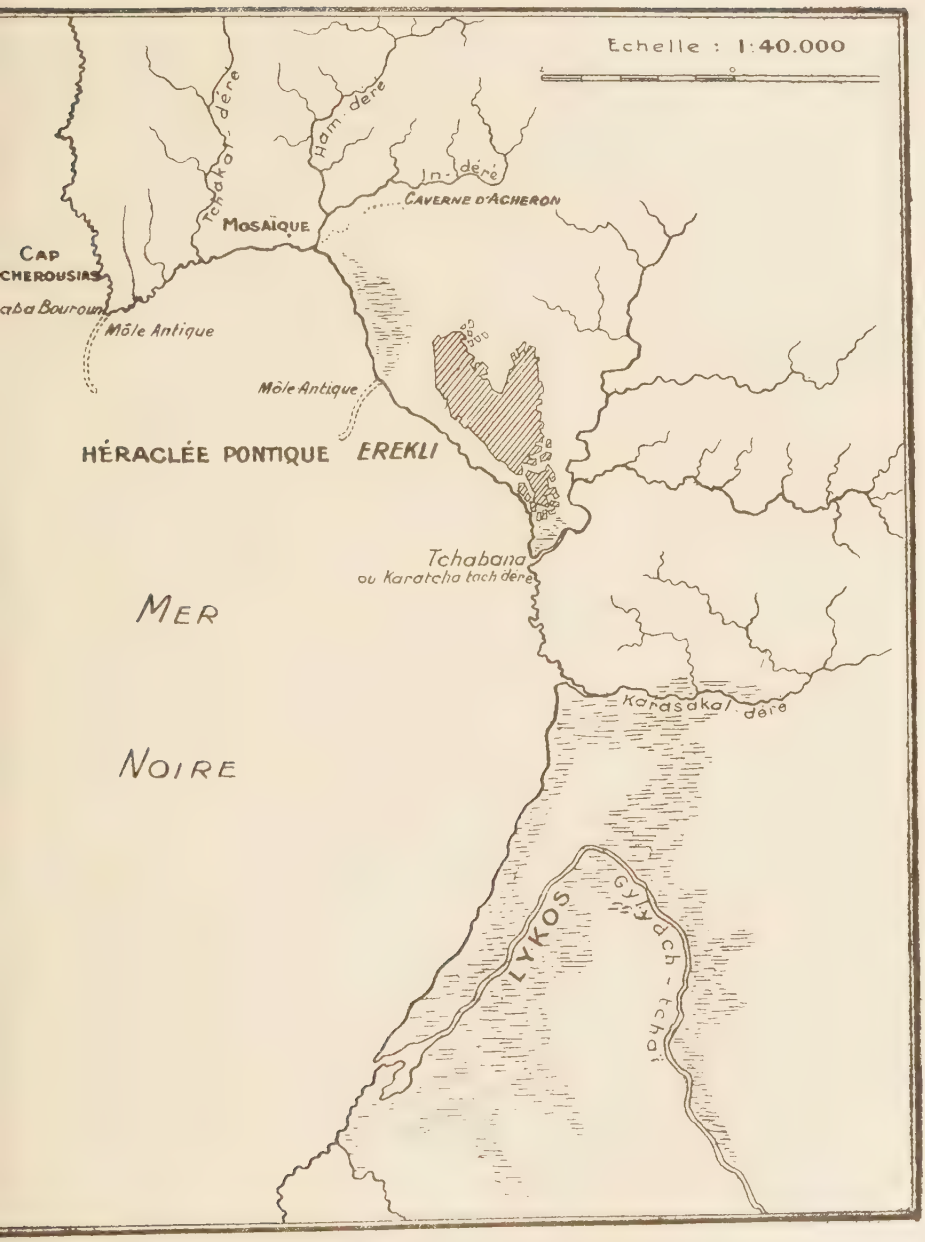
d'Apollonios[1] : comme la limite normale entre les deux peuples est le Sangarios, il est visible que l'Hypios coule à l'est de ce fleuve et à l'ouest d'Héraclée. Cité avant les *Argonautiques* par le pseudo-Skylax, il est signalé par les géographes postérieurs[2]. Skylax en fait la limite de la Bithynie et de la Mariandynie, comme Apollonios dans le passage indiqué plus haut. Le poète parle de son cours profond et des vallées humides qu'il arrose[3]. Le scoliaste mentionne une ville et des montagnes du même nom. Sur les identifications modernes, les opinions varient. Tournefort écrit : « La rivière d'Anaplia, suivant la description d'Arrien, doit être celle qu'il a nommée Hypius, puisqu'il ne s'en trouve aucune autre jusqu'à Héraclée[4] ». Von Diest, Vital Cuinet, Forbiger, Besnier l'identifient avec le fleuve appelé Benyuk Melen tchaï, Kutschuk Milan tchaï, Kara-sou ou Milan-sou[5].

Au delà de l'Hypios, les héros atteignent les environs d'Héraclée, que le poète décrit avec plus de détails parce qu'ils sont, comme Cyzique, le théâtre d'événements importants : la réception des Argonautes par le roi Lycos, la mort d'Idmon et de Tiphys.

Le long de la côte, les héros dépassent le cours du Lycos et le lac Anthémoeisis, puis arrivent « au port du cap Achérousis » où ils débarquent. L'auteur ajoute quelques renseignements topographiques sur le port qui sera celui d'Héraclée.

« Ce cap se dresse, avec des falaises à pic, face à la mer de Bithynie; à sa base sont enracinés des rochers lisses, baignés par la mer; autour d'eux le flot déferle avec un fort mugissement; en haut, sur le sommet, ont poussé de larges platanes. De ce

1. II, 792 sqq.
2. Skyl. 91; Arrien, *Pér. P. E.*, 18; Anon., *Pér. P. E.*, 8; Marc. Hér., *Pér. Mén.*, 8; Ptolém., V, 1, 3.
3. II, 795.
4. *Op. cit.*, III, 23.
5. V. Diest, *Von Pergamon...*, carte; v. Cuinet, *La Turquie d'Asie*, IV, 531; Forbiger, II, 379; Besnier, *Lexique*.



Carte II. — Héraclée et ses environs, d'apres VON DIEST, *von Pergamon über den Dindymus zum Pontus* (*Petermanns Mitteilungen, Ergänzungsband n. 94*, Gotha 1899), Planche II.

cap descend vers l'intérieur des terres un vallon creusé obliquement, où se trouve la caverne d'Hadès, couverte de bois et de rochers; il en sort un souffle glacial qui, s'exhalant continuellement de ces profondeurs effrayantes, ne cesse de condenser aux alentours un givre éclatant de blancheur qui fond au soleil de midi. Le silence jamais n'envahit ce cap terrible, mais il retentit à la fois du bruit de la mer et des souffles de l'abîme qui agitent les feuilles. Là sont aussi les bouches du fleuve Achéron, qui se déverse à travers le promontoire et se jette dans la mer Orientale. Un ravin profond le fait descendre du sommet... C'est par là que les héros, ayant dirigé leur vaisseau tout droit vers le cap Achérousis, abordèrent comme le vent venait de cesser[1]. »

Examinons les divers éléments de cette description. A l'est du Sangarios et de l'Hypios, le poète mentionne un fleuve appelé Lycos. On connaît au moins six fleuves de ce nom, et l'auteur des *Argonautiques* en cite deux, celui d'Héraclée[2] et un affluent du Phasis. Xénophon, parlant d'Héraclée, nomme ce fleuve : « C'est là que coule à travers la plaine un fleuve nommé Lycos, large d'environ deux plèthres »; Skylax en fait aussi mention et il est cité après Apollonios par les auteurs de périples et quelques écrivains latins[3].

Si l'on consulte une carte à grande échelle de la région[4], celle de von Diest par exemple, on voit que le fleuve se jette dans le Pont au sud d'Héraclée. Telle était déjà l'opinion de Tournefort qui écrit :

« Nous allâmes donc nous promener à l'aventure du côté du levant, jusques aux marais qui sont au-dessous de la ville, où apparemment croupissent les eaux du Lycus. Il ne nous fut pas possible de traverser ces marais[5]. »

Von Diest déclare que les Turcs l'appellent Kylydch-sou ou Arslan-Irmak, c'est-à-dire l'eau de l'épée ou le fleuve

1. II, 729-745 et 750 sq.
2. II, 724.
3. *An.*, VI, 2, 3; Skyl., 91; cf. Arrien, *Pér. P. E.*, 18; Anon., *Pér. P. E.*, 9; Ov., *Pontq.*, IV, 10, 47; Plin., *H. N.*, VI, 4.
4. Cf. cart. II, p. 143.
5. *Op. cit.*, III, 24.

du lion : « les deux noms, comme l'ancien, doivent indiquer ses crues rapides après les pluies d'orage[1] ». D'après Vital Cuinet, Erekli (Héraclée) est « située sur la mer Noire, à deux kilomètres de l'embouchure d'un ruisseau qui fut jadis le fleuve Sycus (*sic*), aujourd'hui nommé Kizildjik-sou et dont la source se trouve à trente kilomètres est de cette ville à Kara-bounar (la source noire[2]) ».

Le lac ou marais Anthémoeisis n'est pas mentionné ailleurs. Le scoliaste cite une certaine Anthemoeisis, fille du roi des Mariandynes Lycos, qui porte le même nom que le fleuve. Ce lac devait donc être voisin du Lycos[3]. Comme on le voit sur la carte de von Diest, les rives du Lycos près de son embouchure sont très marécageuses et le fleuve traverse un petit lac avant de se jeter dans la mer : c'est là sans doute qu'il faut placer le lac ou marais Anthémoeisis.

La longue description du port où sera plus tard bâtie Héraclée, avec le cap Achérousis, est empruntée à Nymphis d'Héraclée. Les renseignements nombreux et précis que donne le scoliaste permettent de l'affirmer :

« Nymphis, au premier livre de son ouvrage sur Héraclée, dit que le cap appelé Achérousias près d'Héraclée est partout élevé du côté de la mer, escarpé et tourné vers le couchant, faisant face à la mer qui s'étend devant la Bithynie; que le flot, en le heurtant, fait un bruit violent; il parle aussi des platanes qui ont poussé au sommet et de la plaine située dessus, et dit qu'il semble s'y trouver une entrée pour descendre aux Enfers; c'est à lui qu'Apollonios paraît emprunter ces détails[4]. »

Comme on le voit, on retrouve chez le poète tous les détails de la description de Nymphis : le cap Achérousis, ses falaises abruptes, son orientation vers la mer de Bithynie, le fracas des vagues, les platanes du sommet, la caverne

1. V. Diest, *art. cité*, p. 81.
2. *Op. cit.*, IV, 512.
3. A. Rh., II, 724 et scol. Cf. Et. de Byz., v. Ἀνθεμοῦς.
4. Scol. II, 729.

d'Hadès. Apollonios aurait simplement décrit avec force le bruit des flots, les exhalaisons glaciales de la grotte, et ajouté des renseignements sur le fleuve Achéron.

A propos de ce fleuve, une expression du poète a été diversement interprétée. L'auteur dit qu'il se déverse à travers le cap et ajoute εἰς ἅλα βάλλων ἠῴην[1] (ou ἠοίην). Merkel, dans sa grande édition, traduit en note : « se jetant dans la mer vers l'est » et trouve le texte d'Apollonios invraisemblable, puisque, d'après les cartes et les scolies, le golfe où se jette le fleuve est orienté vers l'ouest. Il corrige donc le texte et change ἠοίην en Ἰονίην, s'appuyant sur un passage d'Apollonios[2] où le Pont-Euxin est appelé « Mer Ionienne », par suite d'une erreur évidente des manuscrits. De La Ville de Mirmont[3] a rejeté la correction de Merkel, mais conservé la traduction que cet érudit jugeait invraisemblable : « C'est là que sont les bouches du fleuve Achéron, qui, se précipitant du haut du cap, décharge ses eaux dans la mer du côté de l'Orient ». Aux arguments de Merkel contre cette traduction, il répond que le golfe en question n'est pas indiqué sur la carte du Strabon-Didot et que le scoliaste contredit Merkel. « Il [le scoliaste] note en effet, au v. 743 : «Le poète dit que l'Achéron se jette dans la mer du côté de l'Orient (πρὸς ἀνατολάς). En réalité, sur la carte XI du Strabon-Didot comme sur celle de von Diest, on voit bien un golfe orienté vers l'ouest aux environs d'Héraclée. Et le scoliaste[4] écrit que le fleuve Achéron se jette εἰς τὴν πρὸς ἀνατολὰς θάλασσαν. La place de πρὸς ἀνατολάς entre l'article et θάλασσαν ne laisse aucun doute sur le sens : il s'agit bien de la mer orientale et ce passage de la scolie prouve que le texte d'Apollonios doit être ainsi traduit sans correction. L'orientation du cap Achérousis vers l'ouest, qu'indiquent les scolies d'après

1. II, 745.
2. IV, 289.
3. Note II, 745.
4. II, 743.

Nymphis, n'a aucun rapport avec le nom de « Mer Orientale », par lequel Apollonios désigne le Pont-Euxin; c'est un terme peu précis, qui rappelle le temps où Aia, pays de la toison d'or, était vaguement placée très loin vers l'est « aux confins de la terre » comme dit Jason[1].

D'ailleurs, les expressions de ce genre se rencontrent quelquefois. Hérodote appelle mer Septentrionale, Méridionale, Orientale tantôt une mer située au nord, au sud ou à l'est par rapport au personnage ou au peuple dont il est question, tantôt, au sens partitif, le nord, le sud ou l'est d'une mer. Ainsi mer Septentrionale désigne la Méditerranée par rapport à la Libye, ou le Pont-Euxin par rapport aux Perses[2]; mer Méridionale, le Pont-Euxin pour les Issédons, les Arimaspes et les Cimmériens, la mer Erythrée pour les Perses, ou la mer située au sud de l'Erythrée[3]. Enfin la mer Orientale[4], désigne la mer à l'est de la Chersonèse Taurique, c'est-à-dire le Bosphore Cimmérien et le marais Méotide. Chez Apollonios, il ne peut être question de la partie orientale du Pont-Euxin, mais de la mer orientale en général. De La Ville de Mirmont propose même d'écrire Ἑωίην avec une majuscule, ce qui ne change rien au sens. La même expression désigne dans un autre passage des *Argonautiques*[5] la mer où se jette l'Istros, c'est-à-dire encore le Pont-Euxin. Si Nymphis est la principale source d'Apollonios, il ne faut pas oublier que Xénophon, dans l'*Anabase*[6], fait mention d'une « presqu'île Achérousias », voisine d'Héraclée, où se trouve un gouffre « de plus de deux stades » par lequel, dit-on, Héraclès descendit aux Enfers. Cette tradition locale, rapportée par l'historien, est sans doute celle que Nymphis a developpée avec plus de détails.

1. II, 418.
2. II, 32; IV, 37, 42.
3. IV, 13, 37, 42.
4. IV, 100.
5. IV, 289.
6. *An.*, VI, 2, 2.

Le cap Achérousis ou Achérousias (le poète emploie les deux expressions), est, comme l'indique son nom, le cap de l'Achéron. Il était pourvu d'un mouillage, où les Argonautes font escale. Dirigé vers l'ouest, ce promontoire abritait le port des vents du nord et l'on voit d'après la carte que ce port se trouvait juste au sud du promontoire, près de la ville moderne d'Erekli (Héraclée). Perrot et Guillaume[1] signalent que la baie au fond de laquelle s'élève cette ville est « le seul mouillage qui offre quelque abri aux navires, de Sinope au Bosphore ». Cela suffit à montrer son importance pour la navigation antique. Le cap Achérousias correspond au Baba bouroun actuel.

Les renseignements donnés sur lui par Nymphis et Apollonios sont confirmés par les voyageurs et géographes modernes. Tournefort, décrivant Héraclée, nous dit : « Cette ville était bâtie sur une côte élevée qui domine sur la mer, et qui semble être faite pour commander tout le pays » et il parle de « la Rade, qui forme la langue de terre ou la presqu'île d'*Achérusias*[2] ».

Le fleuve Achéron, qui semble avoir donné son nom au promontoire, en descend à travers un ravin profond. Il débouche dans le port et les Argonautes remontent un peu son cours pour mettre leur navire à l'abri, puisqu'ils le traversent à la rame le jour de leur départ[3]. Cette manœuvre est confirmée par le surnom de Soonautès, « sauveur des marins », que lui donnèrent des colons mégariens parce qu'il les avait sauvés d'une tempête avec leurs navires. En effet, ce fleuve, dit le scoliaste, possède des mouillages tranquilles et calmes; les Argonautes le remontèrent jusqu'à une distance de cinq stades selon Hérodoros[4]. D'après la carte de von Diest, deux fleuves traversent le promontoire

1. *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*, Paris, 1862, p. 15.
2. *Op. cit.*, III, 24, 26.
3. II, 901.
4. *Scol.* II, 746; HÉRODOROS, frg. 8 Jacoby = *scol. Ap.*, II, 901.

et se jettent dans l'ancien golfe d'Héraclée fermé par deux môles : le Tchakal-déré et l'In-déré. La description du poète ne permet pas de choisir entre eux; tout au plus pourrait-on préférer le dernier parce que, formé de nombreux ruisseaux, il semble plus important et aussi parce qu'il est mieux placé au fond de la baie et près de la caverne d'Hadès. Forbiger identifie à tort l'Achéron avec l'Oxinès, aujourd'hui Tcharouk, qui coule à l'est d'Héraclée[1].

La grotte d'Hadès ou d'Achéron, où les anciens voyaient une entrée des Enfers, se trouvait, d'après les scolies, au sud du promontoire et dans la partie tournée vers la terre ferme[2]. Sur ce point, les témoignages anciens et modernes confirment les renseignements de Xénophon et d'Apollonios. Diodore de Sicile[3] raconte que le fleuve Achéron sort de cette grotte, et que par cette issue, Héraclès amena Cerbère sur la terre, tradition qu'on retrouve chez les écrivains latins[4] et qui expliquerait à la fois le nom du cap, du fleuve et de la caverne. Toutefois Apollonios, remarquons-le, n'affirme pas que le fleuve sort de la caverne et qu'elle se nomme Achérousia.

Les voyageurs modernes ont essayé, naturellement, de retrouver cette grotte. Tournefort n'y a pas réussi :

« La caverne par laquelle on prétend qu'Hercule descendit aux Enfers pour enlever le Cerbère, et que l'on montrait encore du temps de Xénoplon dans la péninsule Acherusias, est plus difficile à découvrir que l'ancien Port d'Héraclée, quoiqu'elle eut deux stades de profondeur. Elle doit s'être abîmée depuis ce temps-là, car il est certain qu'il y a eu une caverne de ce nom, laquelle a donné lieu à la fable du Cerbère[5]. »

Elle fut découverte par Boré « ancien supérieur général des prêtres de la mission vulgairement appelés *Lazaristes* »,

1. II, 392 n.*r.*
2. *Scol.* II, 734.
3. XIV, 31.
4. P. Mela, I, 19. Cf. Hérodoros, *scol. Ap.* II, 354; Nymphis, frg. 2 Didot; Paus., V, 26, 6; Plin., *H. N.*, VI, 4 Jan.
5. *Op. cit.*, III, 28.

dit Vital Cuinet, et décrite par lui en 1838[1]. En 1862, Perrot et Guillaume nous donnent sur elle de nombreux renseignements :

« Il paraît aisé de retrouver la fameuse caverne... Au nord de la ville, à un kilomètre environ de la muraille, se trouve, cachée derrière une hauteur, une petite vallée qui vient déboucher à la mer auprès d'un beau platane. Il y coule un ruisseau que bordent deux murs de rochers... En trois endroits différents, dans le rocher qui forme la paroi gauche de la vallée, s'ouvrent de larges grottes qui descendent rapidement vers la mer. »

La première, la moins profonde, est pavée de mosaïque; la troisième est un simple prolongement de la seconde que les auteurs décrivent ainsi :

« On y entre par un étroit soupirail où s'enfonce un escalier tournant creusé dans le roc; elle paraît pénétrer très avant; ce doit être ce gouffre de deux stades de profondeur dont parle Xénophon... On entend couler à peu de distance des eaux qui forment, nous dit le guide, une rivière où l'on pourrait naviguer avec un petit bateau : c'est sans doute le fleuve infernal, l'Achéron. Cette eau est très froide; elle n'irait pas à la mer toute voisine, assure-t-on dans le pays, mais ne déboucherait qu'à une assez grande distance d'Héraclée, tout près d'Amascra, l'ancienne Amastris.. On comprend les traditions qui, dans l'antiquité, avaient consacré ces grottes; la rapidité avec laquelle s'enfonce le sol et s'abaisse le plafond, ce bruit d'eaux qui coulent dans les ténèbres, et s'en vont on ne sait où, tout cela avait dû frapper les imaginations. Ce qui témoigne du culte que l'on rendait en ces lieux à Hercule, et du caractère sacré de cette vallée, c'est l'immense quantité de stèles votives et funéraires qui semblent en former le sol[2]. »

Certains détails, on le voit, ne concordent pas avec la description des *Argonautiques*. Les eaux qui coulent près de la deuxième grotte sans atteindre la mer ne sont pas celles de l'Achéron, fleuve qui se jette dans le golfe d'Héraclée. Il faudrait plutôt l'identifier avec le premier ruisseau

1. V. Cuinet, *op. cit.*, IV, 512; cf. von Diest cité plus loin.
2. *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*, 16 sq.

cité par les voyageurs, celui qui coule dans « une petite vallée qui vient déboucher à la mer auprès d'un beau platane et que bordent deux murs de rochers ». C'est sans doute l'In-déré de von Diest, et les deux murs de rochers font songer au *profond ravin*, κοίλη φάραγξ[1], dont parle le poète grec.

Von Diest, dans le récit de son voyage publié en 1889, décrit la même région en rappelant les travaux de ses prédécesseurs :

« Comme aux voyageurs précédents, les Grecs du pays nous montrèrent une grotte qui aurait été regardée dans l'antiquité comme celle qui conduisait à l'Achéron. Elle se trouve sur la rive gauche du ruisseau désigné par Ainsworth sous le nom de Giaour-Irmak et appelé par moi In-déré. A cet endroit se trouvent plusieurs grottes l'une à côté de l'autre, dont les plus sèches ont servi de bergeries. La plus grande a son entrée large de quinze pas, elle est haute comme les trois quarts d'un homme, et à l'intérieur une fois et demi comme un homme. Sa largeur, atteint soixante-quinze pas. Quand on y fait quarante pas en ligne droite commence un lac dont on ne peut pas voir la profondeur et l'étendue vers le sud... Il y a dix ans encore, des restes d'ancienne mosaïque doivent avoir été visibles sur le sol de la grotte. Boré, en 1838, fait aussi allusion à un escalier qui conduisait à la mer et aux parois duquel on avait creusé çà et là dans le roc des niches qui avaient servi autrefois à des statues. Boré pense que cet endroit était le sanctuaire d'Héraclès. D'après Quintos de Smyrne, c'était un Nymphaion consacré à Pan et aux Nymples du Pont; leurs statues et leurs symboles « s'y trouvaient reproduits » (Ritter). Perrot aussi a visité ce lieu et encore vu l'escalier (en 1867[2]). »

Von Diest cite encore le témoignage d'Hommaire de Hell et ajoute que le mot In-déré signifie le ruisseau de la caverne.

Aucun de ces voyageurs, on le voit, ne confirme les renseignements du poète sur les souffles glacés qui s'exhalent de la caverne, mais tous sont d'accord pour citer plusieurs grottes à l'endroit indiqué par lui. Il a donc puisé sa science à bon-

1. II, 745; cf. 356.
1. V. Diest, *op. cit.*, p. 80.

ne source et sa géographie très précise est conforme à la réalité, sauf quelques détails sans importance.

Pour en finir avec la topographie d'Héraclée, il faut signaler les honneurs que Lycos, roi des Mariandynes, promet de rendre à Castor et à Pollux :

« Aux Tyndarides en particulier, sur le sommet du cap Achérousis, je bâtirai un temple élevé; de très loin tous les matelots sur mer le verront et les invoqueront. En outre devant la ville je leur réserverai, comme aux dieux, les champs fertiles d'une plaine bien labourée.[1] »

Sur le téménos des Tyndarides situé « devant la ville », nous n'avons aucun renseignement. Quant au temple élevé, il en est question dans le *Périple* d'Arrien[2], qui cite un lieu appelé Tyndarides, que von Diest place près de Tchamlyk, à l'est du cap Achérousias. Cet emplacement ne correspond pas à celui d'Apollonios, qui suit probablement la tradition des historiens d'Héraclée.

A la géographie de la région le poète joint des renseignements sur les Mariandynes et leurs voisins, la mort des Argonautes Idmon et Tiphys et la fondation de la ville. Les Mariandynes sont d'après lui un peuple habitant la région comprise entre la Bithynie occupée par les Bébryces et la Paphlagonie. Inconnus d'Homère, ils étaient déjà cités et placés à cet endroit par Hérodote, Xénophon et Skylax; Strabon confirme cette localisation[3].

Les Argonautes sont reçus amicalement par le roi Lycos, qui leur est reconnaissant d'avoir vaincu les Bébryces, ennemis de son peuple et qui garde un bon souvenir d'Héraclès. Ce Lycos, éponyme du fleuve, est fils de Daskylos, éponyme de Daskylion (aujourd'hui Diaskili), et petit-fils de Tantale[4]

1. II, 806-810.
2. 19 et n. Müller; cf. Forbiger, II, 392.
3. Hdt., I, 28; III, 90; VII, 72, 75; Xén., *An.*, VI, 2, 1; Skyl., 91; cf. Strab., 464, 23; 466, 25; 482, 12, etc.; P. Mela, I, 19.
4. Hérodoros, frg. 49 Jacoby et Nymphis, frg. 5 Didot (*scol. Ap.* II, 752, cf. 724).

d'après la légende d'Héraclée suivie par Apollonios. Pendant la jeunesse de Lycos, son père, Daskylos, avait offert l'hospitalité à Héraclès qui se rendait au pays des Amazones. A ce moment Bébryces et Mariandynes étaient en guerre. Héraclès soumit à l'autorité de Daskylos les Bébryces, les Phrygiens et les Paphlagoniens. Mais après le départ d'Héraclès, les Bébryces vainquirent Lycos et le dépouillèrent de tout le territoire à l'ouest de l'Hypios; aussi, lorsque les Argonautes battent les Bébryces après la mort d'Amycos, Lycos et les Mariandynes se mettent à ravager le pays de leurs ennemis. Ces guerres entre les deux peuples étaient fréquentes d'après Apollonios et avaient pour enjeu une région riche en fer[1]. Mooney pense qu'il s'agit du pays des Chalybes; nous ne le croyons pas, car ils habitent très loin à l'est des Bébryces et des Mariandynes. Le scoliaste fait allusion aussi à ces guerres. D'après lui, l'intervention d'Héraclès n'est pas imaginée par le poète : Nymphis rapportait qu'il avait soumis les Phrygiens[2]; la soumission des Paphlagoniens est confirmée par Deinias, au livre I de ses *Argoliques*, et par Asclépiade de Myrléa au livre X de son ouvrage sur la Bithynie[3].

Deux Argonautes, Idmon et Tiphys, meurent au pays des Mariandynes. Idmon fut blessé par un sanglier et le poète a soin de nous indiquer l'endroit où vivait l'animal, « dans une prairie basse arrosée par un fleuve couvert de roseaux », probablement aux environs du Lycos et du marais Anthémoeisis.

Idmon fut enseveli « un peu au-dessous du cap de l'Achéron » et le poète nous décrit la tombe, qu'on voyait encore de son temps : sur un tertre est planté un rouleau d'olivier sauvage servant à tirer les navires au sec, mais qui porte des feuilles. Sur l'ordre formel d'Apollon, les Béotiens et Mégariens qui fondèrent Héraclée adorent comme protecteur

1. II, 141, 757 sq.; cf. scol. 758.
2. Scol. II, 786.
3. *Id.*, 789.

de la ville le héros mort sur leur territoire, mais ignorant son nom, ils vénèrent un certain Agamestor. On reconnaît ici des traditions locales, dont les principaux représentants sont nommés dans les scolies. La mort d'Idmon au pays des Mariandynes est attestée par Hérodoros, Promathidas et Nymphis ; les deux derniers auteurs racontent qu'il fut tué par un sanglier[1]. L'ignorance des colons d'Héraclée sur le nom du héros qu'ils devaient adorer était signalée par Promathidas[2]. Enfin Hérodoros affirmait que la tombe, surmontée d'un olivier sauvage, se trouvait sur la place publique d'Héraclée[3]. Quant à Agamestor, c'est le nom d'un héros indigène[4]. On voit que les trois historiens d'Héraclée, Hérodoros, Promathidas et Nymphis, sont les sources très probables d'Apollonios; l'auteur a mêlé des renseignements puisés chez l'un et chez l'autre.

Tiphys, le pilote d'Argo, mourut de maladie peu après et fut enseveli à côté de son compagnon; sa tombe est encore visible au dire du poète. D'après les scolies[5], Nymphis et Hérodoros affirmaient que Tiphys était mort à Héraclée; mais Hérodoros plaçait l'évènement au retour des Argonautes. On comprend aisément pourquoi Apollonios ne pouvait suivre cette version : dans son poème les Argonautes reviennent par une route différente et ne repassent pas au pays des Mariandynes; d'après Hérodoros, nous l'avons vu, les Argonautes suivent le même chemin à l'aller qu'au retour. Apollonios ne pouvait donc choisir un itinéraire différent sans modifier le récit d'Hérodoros.

A deux reprises le poète fait allusion à la fondation d'Héraclée qu'il attribue aux « Mégariens de Nisa », puis aux Béotiens et aux Nisaiens[6]. Telle était déjà l'opinion de Xéno-

1. *Scol.* II, 815.
2. *Id.*, II, 845.
3. *Id.*, II, 848.
4. *Id.*, II, 849.
5. *Scol.* II, 854.
6. II, 747, 846 sq.

phon, qui appelle Héraclée « une ville grecque, colonie des Mégariens, située au pays des Mariandynes[1] », et celle d'Ephoros d'après le scoliaste. Elle est confirmée par Arrien et Pausanias[2]. On lui oppose généralement le témoignage de Strabon, d'après lequel Héraclée est une colonie de Milet[3]; en réalité les expressions « on dit, il est dit », employées dans ce passage, prouvent que le géographe n'exprime pas son opinion personnelle, mais celle d'autres auteurs qu'il ne cite pas. Entre les deux traditions, les savants modernes préfèrent généralement celle de Xénophon et d'Apollonios[4].

On voit toute la place occupée par la géographie d'Héraclée dans le poème. Comme Cyzique, c'est une ville importante et un foyer de civilisation grecque. Aussi l'auteur en a-t-il décrit la topographie avec une précision scientifique mêlée de poésie. Il a joint à cette description de nombreuses légendes locales et surtout des *aitia* empruntés aux historiens du pays.

C) *La Paphlagonie*

Malgré la mort de leurs deux compagnons, les Argonautes continuent leur voyage : Ancaios remplace Tiphys comme pilote et ils emmènent avec eux Daskylos, fils de Lycos. Douze jours après leur arrivée, ils s'embarquent de nouveau, traversent à la rame le fleuve Achéron, contournent le cap Achérousis et avancent rapidement vers l'est, poussés par le Zéphyre. Ils dépassent l'embouchure du Callichoros, ainsi appelé à cause des chœurs institués par Dionysos sur ses rives près de l'antre Aulion. Le fleuve n'est cité que par Skylax, Pline, Ammien Marcellin et Valerius Flaccus; d'après les scolies, Callimaque en faisait mention et on l'appelait

1. *An.*, VI, 2, 1.
2. *Scol.* II, 845; Arr., *Pér. P. E.* 18; Paus., V, 26, 6.
3. Strab., 464, 24.
4. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, 25 n. 9; Ruge, dans Pauly-Wissowa, VIII, 433; Forbiger, II, 385 n. 1; Kiepert, *Manuel*, trad. fr., 62.

aussi Oxynon[1]. Suivant ce renseignement, Müller[2] pense que le Callichoros, appelé Oxynon par le scoliaste, est l'Oxinas ou Oxynès des auteurs de périples[3], aujourd'hui Tcharouk. Cette identification, acceptée généralement par les modernes[4], est combattue par Walther et rejetée par Kiepert[5]. D'après Walther, Apollonios fait du Billaios la limite entre Mariandynes et Paphlagoniens[6]; or l'Oxinas des auteurs de périples se trouve à l'ouest du Billaios, au pays des Mariandynes, tandis que le Callichoros est un fleuve de Paphlagonie d'après Skylax et le scoliaste. Il est donc impossible d'assimiler le Callichoros à l'Oxinas. Cette théorie nous paraît inacceptable. D'abord le scoliaste dit que le Callichoros est « un fleuve de Paphlagonie consacré à Dionysos *aux environs d'Héraclée* »; cette indication prouve que le Callichoros se trouve bien à l'ouest du Billaios comme l'Oxinas, et qu'aux yeux du scoliaste le Billaios ne forme pas la frontière occidentale de la Paphlagonie. En outre, d'après la théorie de Walther, il faudrait placer le Callichoros à l'est du Billaios : nous verrons plus loin que c'est impossible. Il faut donc s'en tenir à l'identification du Callichoros avec l'Oxinas, peu éloigné d'Héraclée.

L'antre Aulion, d'après Apollonios, est ainsi appelé parce que Dionysos y « séjourna plusieurs nuits saintes[7] », c'est donc « la grotte du séjour ». Le scoliaste n'en dit rien et seul Ammien Marcellin le cite en reproduisant la tradition du poète. Il est évidemment situé près du Callichoros. Mueller le place dans la même région qu'un sanctuaire de la déesse-mère (Métrôon) situé à 80 stades à l'est d'Héraclée d'après

1. Skyl., 90; Plin., *H. N.*, VI, 4; Amm. Marc., 32, 8, 22; Call., frg. 100 e 3 Schn.; *scol. A. Rh.*, II, 904; Val. Fl., V, 73.
2. *Ad. Scyl.* 90.
3. Arrien, *Pér. P. E.*, 19; Anon., *Pér. P. E.*, 12; Marc. Hér., *ép. Mén.*, 8.
4. Cf. von Diest.
5. Walther, *op. cit.*, 62 sq.; Kiepert, *Atlas von Hellas*, pl. XVII.
6. II, 793.
7. II, 908, ἁγίας ηὐλίζετο νύκτας.

Arrien[1], parce que le *Périple anonyme du Pont-Euxin* contient ce renseignement : « Metrôon, l'endroit appelé aujourd'hui Aulia » et que le culte de Rhéa est souvent associé à celui de Dionysos. Walther[2] combat cette opinion parce qu'il refuse d'identifier le Callichoros et l'Oxinas et accuse Mueller de contradiction : à son avis, Mueller aurait tort de confondre l'antre Aulion, voisin du Callichoros-Oxinas, avec le Métrôon situé, d'après Arrien, à 130 stades. A cet argument on peut répondre que la contradiction ne doit pas être imputée à Mueller, mais à Arrien. C'est le géographe grec qui place Métrôon tantôt à 80 stades d'Héraclée, ce qui correspond à peu près à l'emplacement de l'Oxinas-Callichoros, tantôt à 130 stades de l'Oxinas. L'hypothèse de Mueller nous paraît donc insuffisamment fondée, mais nullement absurde.

Les Argonautes aperçoivent ensuite le tombeau de Sthénélos, fils d'Actor, tué dans un combat contre les Amazones aux côtés d'Héraclès. Comme le héros leur apparaît, ils s'arrêtent pour apaiser son âme par un sacrifice. Dans la même région ils élèvent un autel à Apollon Néossoos (sauveur des vaisseaux) et Orphée y consacre sa lyre : c'est pourquoi ce lieu fut appelé Lyra. D'après les scolies, Apollonios aurait emprunté l'histoire de Sthénélos à Promathidas, mais inventé le récit de son apparition[3]. Promathidas racontait aussi qu'Orphée avait placé sa lyre sur la colonne du tombeau et « certains auteurs » disent que la région prit le nom de Lyra[4]. Si le texte des scolies est sûr, le poète aurait emprunté ces renseignements à Promathidas. Mais Mueller[5] pense que cet auteur vivait très longtemps après Apollonios, vers 80 avant J.-C.; aussi Lehrs et l'éditeur le plus récent des scolies, Keil, supposent que le texte du scoliaste présente une lacune avant l'allusion à Promathidas. On doit remarquer cependant que

1. Arr., *Pér. E.*, 19 et n. Mueller; cf. Anon., *Pér. P. E.*, 12.
2. *Dissert. citée*, 63.
3. II, 911; cf. Amm. Marc., XXII, 8, 22.
4. *Scol.* II, 929.
5. *FHG*, III, 201.

cet auteur est souvent cité par les scolies en même temps que les historiens d'Héraclée antérieurs au poète. L'autel élevé à Apollon Neossoos (sauveur des vaisseaux) fait songer au fleuve Achéron d'Héraclée surnommé Soonautès (sauveur des marins). Or Pline[1], énumérant de l'ouest à l'est les fleuves compris entre le Lycos d'Héraclée et le Billaios, cite le Paedopides, le Callichoros et le Sonautes. S'il n'a pas bouleversé l'ordre géographique de ces fleuves, comme le suppose Walther[2], celui qu'il appelle Sonautes n'a rien de commun avec l'Achéron d'Héraclée et se trouve à l'est du Callichoros. Aussi von Diest l'a-t-il identifié avec le Tchatal-Aisi, à l'est de Sangouldak et à l'ouest du Billaios. Ce nom de Sonautès rappelle probablement un autel d'Apollon Neossoos qui se trouvait à l'embouchure du fleuve. Le pays appelé Lyra et le tombeau de Sthénélos seraient donc situés au même endroit. C'est pourquoi on pourrait identifier avec Psylla la ville de Lyra, comme l'a fait Mueller[3]. Lyra n'est citée que par Valerius Flaccus[4]. Psylla est mentionnée par les auteurs de périples, qui la placent à 90 stades à l'ouest de Tion, aujourd'hui Tios[5].

Plus à l'est, les Argonautes passent devant le Billaios, que le poète ne cite pas dans son itinéraire, mais dans un récit des guerres entre Mariandynes et Paphlagoniens[6]. Ce fleuve, « à l'eau noire », omis par Strabon malgré son importance, est le moderne Filias ou Filios[7] : il n'est pas cité avant Apollonios, mais les auteurs de périples y font allusion plus tard[8]. Deux scolies donnent sur ce fleuve des renseignements dont il faut signaler l'incohérence, car personne ne semble l'avoir

1. VI, 4.
2. *Diss. citée*, 60 sq.
3. *GGM*, carte XVII.
4. V, 100.
5. Skyl., 90; Arrien, *Pér. P. E.*, 19; Anon., *Pér. P. E.*, 13; Marc. Héracl., *Ep. Mén.*, 8. Cf. Forbiger, II, 392.
6. II, 791 et scol.
7. V. Cuinet, IV, 434 : Filias-sou; von Diest : Filios.
8. Arrien, *Pér. P. E.*, 19; Anon., *Pér. P. E.*, 13; Marc. Hér., *Ep. Mén.*, 8; cf. Plin., *H. N.*, VI, 4.

remarquée[1]. On lit en effet dans l'une : « Il [Héraclès] soumit toute la Paphlagonie jusqu'au fleuve Billaios. Celui-ci, coulant à travers la Phrygie voisine, se jette dans la mer près de la ville même de Tion, et par suite vers le couchant jusqu'au Rhébas et au rocher voisin situé à son embouchure ». Et dans l'autre : « C'est un fleuve de Paphlagonie, selon d'autres de Phrygie. Ce fleuve, coulant à travers la Phrygie voisine, se jette dans la mer près de la ville de Tion et par suite vers le couchant jusqu'au Rhébas et au rocher voisin situé à son embouchure ».

Reportons-nous au récit de Lycos dans les *Argonautiques* : Héraclès a soumis à l'autorité de son hôte Daskylos tous les peuples voisins des Mariandynes, c'est-à-dire les Mysiens, les Phrygiens, les Bithyniens jusqu'au Rhébas et au rocher de Coloné et enfin « tous les Paphlagoniens autour desquels se brise l'eau noire du Billaios sinueux ». On voit donc que la fin des deux scolies, qui se ressemblent étrangement, rappelle la soumission des Bithyniens par Héraclès et n'a aucun rapport avec la description du Billaios. Contrairement à l'opinion de Walther, le Billaios ne forme pas plus la frontière normale entre Paphlagoniens et Mariandynes que le Rhébas entre Mariandynes et Bithyniens. Dans les deux cas, le poète montre simplement l'extension momentanée du royaume des Mariandynes grâce à Héraclès.

Profitant du vent favorable, les Argonautes s'empressent de reprendre la mer et dépassent le Parthénios, Sésamos, les rochers Erythiniens, Crobialos, Cromna, Kytoros, le cap Carambis et la côte de l'Aigialos.

A propos du Parthénios, le poète remarque son cours paisible et raconte, sans doute pour expliquer son nom, qu'Artémis, la déesse vierge, s'y baigne après avoir chassé; d'après les scolies, ce détail se trouvait chez Callisthénès[2]. La prin-

1. II, 789 et 791.
2. *Scol.* II, 936.

cipale source d'Apollonios est, semble-t-il, un passage de l'*Iliade*[1] où sont énumérés le fleuve Parthénios, les rochers Erythiniens et les villes de Kytoros, Sésamos, Cromna et Crobialos ou Aigialos.

Le Parthénios est un fleuve bien connu : Hésiode, Hérodote, Xénophon, Skylax le citent après Homère et on le retrouve après Apollonios[2]. L'explication de son nom donnée par le poète est reproduite par Skymnos. Strabon prétend qu'il est ainsi nommé parce que, traversant des régions fleuries, il est appelé « virginal ». Tournefort trouve ce surnom mérité et décrit ainsi le fleuve :

« Nous entrâmes sur les quatre heures après midi dans la rivière de *Partheni*, dont les Grecs ont encore conservé le nom; mais les Turcs l'appellent Dolap. La rivière n'est pas bien grande, quoique ce fût une de celles que les Dix milles appréhendaient de passer. Strabon et Arrien assurent qu'elle séparait la Paphlagonie de la Bithynie. Si ce premier auteur revenait au monde, il la trouverait aussi belle qu'il l'a décrite. Ses eaux coulent encore parmi ses prairies fleuries qui lui avaient attiré le nom de *Vierge*. Denys de Byzance aurait mieux fait de les faire passer au travers de la campagne d'Amastris, que par le milieu de la ville; aussi croit-il que le nom de *Vierge* lui fut donné à l'occasion de Diane que l'on adorait sur ses bords... Pline n'a pas bien connu la disposition de ces côtes, car il a placé la rivière de Parthéni bien loin au delà d'Amastris et même plus loin que *Stephane* dont nous parlerons dans la suite[3].

C'est le Bartin-sou actuel, formé par la réunion de deux cours d'eau, le Safranbolou-sou et le Kotchanos-tchaï[4]. Sésamos, citée dans l'*Iliade* et le périple de Skylax, fut appelée plus tard Amastris, déclarent Strabon et les scolies[5], en l'honneur de la femme de Denys, tyran d'Héraclée, nièce de Darius Codoman vaincu par Alexandre. On voit qu'A-

1. II, 853-855.
2. Hés., *Th.* 344; Hdt., II, 104; Xén., *An.*, V, 6, 9; Skyl., 90; Strab., 465, 39, etc.; Arrien, *Pér. P. E.*, 19; Ptolém., V, 4, 2; Skymn., 968 ss.
3. *Op. cit.*, III, 36.
4. Von Diest, *op. cit.*, 68; Forbiger, II, 100.
5. *Il.*, II, 853; Skyl., 90; Strab., 466, 42; *scol. Ap.*, II, 941.

pollonios, pour éviter un anachronisme, a conservé le terme ancien. Selon Strabon, Amastris fut fondée par la réunion de quatre villages nommés Sésamos, Kytoros, Cromna et Tiéion. Ce dernier, qu'Apollonios n'a pas cité, se trouve un peu à l'ouest de l'embouchure du Billaios, sur la côte. Comme Cyzique et Calpé, Sésamos, d'après Strabon, était située sur l'isthme d'une presqu'île et munie de deux ports[1]. On l'appelle aujourd'hui Amasra.

Les « Erythines élevés », cités également dans l'*Iliade*, se retrouvent chez Arrien, Ptolémée et Strabon[2]. Ce dernier, comme le scoliaste[3], affirme que ce sont des rochers ainsi appelés à cause de leur couleur rouge, mais il ajoute que de son temps ils se nomment Erythrines et marquent l'emplacement d'une ville du même nom. Mueller, dans le lexique du Strabon-Didot, considère les Erythines comme une ville située sur les deux rochers, probablement d'après Arrien, Etienne de Byzance et Eustathe[4]; Walther et Mooney adoptent ce sens. Ptolémée ne parle que de rochers, mais les place plus à l'ouest, sur les côtes de Bithynie. Il est impossible d'accepter l'interprétation de Robiou qui en fait un nom de peuple sur lequel il donne des détails étranges; d'après lui, en effet Homère fait allusion au « pays des Erythiens (*sic*) qu'il appelle élevés (ὑψηλούς) soit qu'ils fussent de haute taille, soit qu'ils habitassent la chaîne de l'Olgassys, ce qui est assez probable[5] ». C'est prendre le Pirée pour un homme.

A l'est de ces rochers, Apollonios place Crobialos. A propos de cette ville, Strabon constate que, dans le passage d'Homère cité plus haut, certains lisent Cobialos au lieu d'Aigialos. Le scoliaste prétend qu'on lit Crobialos et que cette ville est citée par Strabon. D'après Etienne de Byzance et Eustathe, on trouve Cobialos dans l'*Iliade* et Crobialos

1. Cf. Tournefort, *op. cit.*, III, 37.
2. Arrien, *Pér. P. E.*, 20; Anon., *Pér. P. E.*, 17; Ptolém., V, 1, 3.
3. *Scol.* II, 941; Strab., 466, 42.
4. Arrien, *l. l.*; Et. de Byz., *s. v.*; Eust., *in Hom. Il.*, II, 856.
5. *Questions homériques*, 79.

dans les *Argonautiques*[1]. Enfin Valerius Flaccus[2] écrit Crobialus sous l'influence d'Apollonios. Comme l'a signalé Walther[3], Apollonios connaissait probablement les deux variantes du passage d'Homère et il a cité à la fois Crobialos et Aigialos. Mais tandis qu'Homère cite au hasard Kytoros, Sésamos, le Parthénios, Cromna, l'Aigialos et les Erythines, Apollonios les énumère de l'ouest à l'est, dans un ordre géographique qui est confirmé par les auteurs de périples. Il s'est donc inspiré de quelque géographe ou historien de la région pour contrôler les renseignements fournis par Homère. D'après la variante homérique Crobialos pour Aigialos, on serait tenté de croire que les deux noms désignent une même ville, comme le suppose Hirschfeld[4]. Pour des raisons géographiques cette confusion est impossible : Apollonios les distingue et ne les place pas au même endroit.

Cromna se trouve entre Crobialos et Kytoros; Homère et Lycophron l'ont citée avant Apollonios et on la retrouve chez les auteurs de périples[5]. D'après Strabon[6], c'est avec Sésamos, Kytoros et Tiéion, une des quatre bourgades dont la réunion a formé la ville d'Amastris. D'après Mueller, ses ruines se trouvent près du cap nommé Karudcha Tchileh Bouroun. Walther[7] signale avec raison l'erreur de Pline, qui place cette ville à l'ouest de Sésamos : Apollonios, on le voit, ne s'y est pas trompé.

Kytoros, entre Cromna et le cap Carambis, est appelée « boisée » par Apollonios à cause, dit le scoliaste, du buis qui y croît en abondance, détail confirmé par Strabon et quel-

1. Et. de Byz., v. Αἰγιαλος et Κρωβίαλος; Eust., *ad Il.* II, p. 362, éd. Lips.
2. V, 102.
3. *Dissert. citée*, p. 24.
4. P.-W., v. *Aigialos*.
5. *Il.*, II, 855 et Eust.; Lycophr., 522 et scol.; A. Rh., II, 942 et scol.; Arrien, *Pér. P. E.*, 20; Anon., *Pér. P. E.*, 16; Ptolém., V, 1, 3; Marc. Héracl., *Ep. Mén.*, 9; Plin., *H. N.*, VI, 5 et IX, 176.
6. 466, 46.
7. *Op. cit.*, 60.

ques poètes latins[1]. Cette ville citée par Homère, Skylax, Ephoros et Théophraste[2], est mentionnée après Apollonios par les auteurs de périples et par Strabon entre autres[3]. Pline fait allusion à un *Mons Cytorus* et l'expression de Catulle *Cytorio in jugo* semble désigner une montagne[4]. De La Ville de Mirmont, en traduisant « au delà... du Kytoros couvert de forêts », adopte ce derner sens, mais l'épithète pourrait aussi bien convenir à une ville dont les environs sont boisés. La ville se nomme aujourd'hui Kidros, Quitros ou Kotra. Tournefort, d'après Pline, parle du « Mont Cytore, si fameux par ses boüis, dont toutes les côtes de la Mer Noire sont couvertes » et ajoute que « Cytore fut un port dépendant de Sinope[5] ». Il connaît donc à la fois la montagne et la ville.

Le cap Carambis joue un rôle important puisque le poète le fait décrire par Phinée dans ses conseils aux Argonautes : orienté vers le nord, il est escarpé de tous côtés et très élevé[6]; en outre, au delà de ce cap, les Argonautes parcourent deux fois les côtes du Pont-Euxin, à l'aller et au retour. D'après le scoliaste[7], Ephoros, au livre IV de ses *Argonautiques*, avait déjà signalé que ce cap était élevé, abrupt et dirigé vers le nord; ce rapprochement permet de conclure à une imitation probable d'Apollonios. Hoefer[8] pense même que l'imitation d'Ephoros est certaine parce que le Carambis n'est cité par aucun historien ou géographe avant Apollonios, comme Hécatée, Hérodote, Xénophon, et Skylax. Ce dernier cependant cite une ville de ce nom[9]. Strabon cite également

1. *Scol.* II, 941; Strab., 466, 46; Cat., IV, 13; Virg., *G.*, II, 437; Val. Fl., V, 105; cf. Plin., *H. N.*, XVI, 71.
2. *Il.*, II, 853; Skyl., 90; Ephoros dans Strab., *l. cit.*; Théophr., *Hist. plant.*, III, 15, 5.
3. Arrien, *Pér. P. E.*, 20; Anon., *Pér. P. E.*, 17; Ptolém., V, 1, 3; Marc. Hér., 9; cf. Mela, I, 104; Strab., *l. cit.*
4. Plin., XVI, 5; Cat., IV, 11.
5. *Op. cit*, III, 37.
6. II, 361 sqq.
7. *Scol.* II, 360.
8. *Pontosvœlker, Ephorus und A. Rh.* (*Rh. Mus.*, 1904, 556).
9. Skyl., 90; cf. Plin., *H. N.*, VI, 6.

le Carambis et souligne son importance : faisant face au « Front du Bélier », cap de la Chersonèse Taurique, il divise pour ainsi dire le Pont-Euxin en deux mers[1]. Aussi est-il très souvent cité par les écrivains anciens[2]. « Carambis, aujourd'hui Kerembe, déclare Kiepert, est le promontoire le plus remarquable par sa saillie escarpée[3] ». C'est le cap Pisello de Tournefort[4], aujourd'hui Kerembe, Kerempi ou Kerine.

L'Aigiolos est qualifié de « vaste » par Apollonios : il s'agit donc ici du rivage ainsi appelé et non de la ville citée par Homère. Apollonios est en contradiction avec Strabon sur la situation de l'Aigialos : le poète le place à l'est du cap Carambis, le géographe à l'ouest[5]. Strabon n'est pas d'accord non plus avec le scoliaste sur la longueur de cet Aigialos : elle est de cent stades selon Strabon, de mille d'après le scoliaste, qui prolonge l'Aigialos jusqu'à Sinope[6]. La différence des chiffres s'explique par le désaccord sur les limites de l'Aigialos. D'après Strabon, il se termine au cap Carambis et doit donc commencer à l'ouest de ce cap, aux environs de la ville ainsi appelée, qui en est éloignée de 200 stades. D'après Apollonios, il commence au Carambis et se termine au fleuve Halys, à l'est de Sinope : or, du Carambis à Sinope, il y a 900 stades environ, ce qui correspond à peu près à la distance indiquée par le scoliaste. D'ailleurs les Argonautes le suivent pendant un jour et une nuit. Il n'y a donc pas là une erreur du poète. Cette côte est citée par les auteurs de périples[7] sous la forme Aigialos ou Aigialoi : il ne faut pas confondre cet Aigialos de Paphlagonie avec la côte près de Pellénè, en Achaïe, que cite ailleurs Apollonios.

1. 103, 15 ss. Cf. Soph., *Ant.*, 978.
2. *Arg. Orph.*, 738; Luc., *Tox.*, 57; Arr., *Pér. P. E.*, 20; Anon., *Pér. P. E.*, 17, 19; Marc. Hér., 9; Skymn., 953; Den. Périég., 151; Ptolém., V, 4, 2 et de nombreux auteurs latins.
3. *Manuel*, trad. fr. p. 60 n. 1.
4. *Op. cit.*, III, 40.
5. A. Rh., II, 364 sq., 943 ss.; Strab., 467, 12.
6. Strab., 466, 54; *scol. Ap.*, II, 945, avec la correction de Meineke au lieu de 10.000 d'après le texte des manuscrits.
7. Arrien, *Pér. P. E.*, 20; Anon., *Pér. P. E.*, 17; Marc. Hér., 9; Luc., *Alex.*, 57.

A ces renseignements géographiques sur la côte de Paphlagonie, l'auteur ajoute quelques détails sur la population qui l'habite. « Pélops le Vénète, le premier, régna sur ces hommes qui se prétendent issus de son sang » dit Phinée à Jason; et Lycos parle des « Paphlagoniens issus de Pélops[1] ». Le poète, on le voit, se garde bien de suivre la tradition commune qui fait de Pélops un fils de Tantale, roi de Lydie. La version d'Apollonios, dont les origines n'apparaissent pas clairement, était admise au même titre que l'autre par Euphorion, si nous en croyons le scoliaste. Strabon[2] lui-même déclare Pélops originaire de Phrygie[3], opinion intermédiaire entre la tradition courante et celle du poète. La version d'Apollonios, qui fait de Pélops un Paphlagonien, se retrouve chez Diodore et le scoliaste de Pindare[4]. Quant aux Vénètes ou Enètes, ils sont déjà cités comme un peuple de Paphlagonie dans le passage de l'*Iliade* où sont énumérées aussi la plupart des villes aperçues par les Argonautes. Strabon[5] cite l'opinion de Callisthénès et de quelques autres qui placent les Vénètes à Kytoros et à l'est du Parthénios; il reconnaît que, suivant la majorité des historiens, les Vénètes furent le premier peuple de Paphlagonie; après la guerre de Troie, ils émigrèrent en Thrace, puis sur les côtes de l'Adriatique, dans la région appelée plus tard Vénétie. En donnant pour ancêtre aux habitants du pays un roi Vénète, Apollonios suit donc une très vieille tradition qui remonte à l'*Iliade*.

Le poète nous renseigne aussi sur les limites de la Paphlagonie. Phinée énumère aux Argonautes, de l'ouest à l'est, le cap Achérousis, et, « non loin de là, les nombreuses collines des Paphlagoniens », puis le cap Carambis, et l'Aigialos terminé par le fleuve Halys[6]. Apollonios parle d'Héraclès qui

1. II, 358 et 790.
2. *Scol.* II, 358.
3. 266, 44.
4. Diod., IV, 74; *scol. Pind. Ol.*, I, 37.
5. 464, 45 sqq.; 465, 1 sqq., 42 sqq.
6. II, 357 sqq.

soumit ensuite tous les Paphlagoniens « autour desquels se brise l'eau noire du Billaios[1] ». On ne voit pas bien si ce vers désigne tous les Paphlagoniens habitant à l'ouest ou à l'est du Billaios : dans le premier cas, le poète placerait leur frontière occidentale entre ce fleuve et le cap Achérousis, par conséquent aux environs du Callichoros, comme l'avait fait Skylax[2]; dans le second cas, cette frontière serait le Billaios et les conquêtes d'Héraclès s'étendraient à l'est de ce fleuve. Cette théorie se rapprocherait de celle de Strabon, qui fait du Parthénios la limite occidentale des Enètes ou Vénètes.

On constate que le poète ne fait aucune allusion aux Caucones cités par Homère et Hérodote[3] : d'après Strabon[4] ils habitaient la côte entre les Mariandynes et les Vénètes Paphlagoniens, la région de Tiéion, limitée à l'est par le Parthénios et à l'ouest probablement par le Callichoros.

A l'est du Carambis, Phinée place l'Aigialos, qui s'étend jusqu'au fleuve Halys : il semble faire de ce fleuve la limite orientale de la Paphlagonie, ce qui est conforme à l'opinion la plus répandue, celle d'Hérodote reproduite par Strabon[5]. Mais la suite du récit d'Apollonios, plus précise que la prophétie du vieillard, montre qu'un autre pays se place entre la Paphlagonie et le fleuve Halys, l'Assyrie. Pour le poète, la Paphlagonie et l'Aigialos se terminent donc à Sinope.

D) *L'Assyrie*

Après avoir côtoyé l'Aigialos à la rame, les Argonautes débarquent « sur la terre assyrienne », où Zeus avait transporté Sinopé, fille d'Asopos. Cette allusion à Sinope, qui sera plus tard le nom d'une riche colonie de cette région,

1. II, 791.
2. Skyl., 90.
3. *Il.*, X, 429; XVIII, 329; *Od.*, III, 366; Hdt., I, 1, 47; IV, 149.
4. 464, § 5.
5. Hdt., I, 72; Strab., 466, 11.

prouve qu'Apollonios appelle Assyrie le pays des Syriens d'Hérodote[1], c'est-à-dire la Leucosyrie ou la Cappadoce du Pont. D'après Hérodote et Strabon[2], elle est séparée de la Paphlagonie par le Halys; mais comme Sinope se trouve à l'ouest de ce fleuve, Apollonios n'est pas d'accord avec eux sur la limite orientale de la Paphlagonie. Skylax la place à l'ouest du promontoire de Sinope, entre Tétrachis et Stéphané; Marcien et l'Anonyme, 60 stades à l'est du promontoire, à la rivière Euarchos. Le nom même du promontoire Syrias semble donner raison à Skylax[3]. En appelant Assyrie la région de Sinope, Apollonios suit donc la tradition de Skylax, reprise par Denys le Périégète[4]. Toutefois, dans un autre passage, il place les bouches du Halys en Paphlagonie[5].

La colonie de Sinope n'étant pas fondée au temps des Argonautes, il se contente de rappeler quelques légendes locales : le séjour de Sinope et celui de trois héros qui s'étaient égarés en accompagnant Héraclès dans l'expédition contre les Amazones, Deiléon, Autolycos et Phlogios, fils de Déimachos et originaires de Tricca, en Thessalie. Le poète a soin de citer leurs noms parce qu'ils étaient considérés comme les fondateurs de Sinope d'après les traditions de Milet et d'Héraclée. Tous trois s'embarquent sur le navire Argo.

Poussés par un vent rapide, l'Argestès, qui souffle du nord-ouest fort à propos, les compagnons de Jason dépassent le Halys, l'Iris et les « alluvions de la terre assyrienne[6] ». D'après ces renseignements, l'Assyrie s'étend au delà de ces fleuves et la côte devient plate. Le poète ne s'est pas trompé, car Strabon nous confirme que la région à l'est du Halys jusqu'au Thermodon est très fertile et « toute plate[7] ».

1. I, 6, 72, 76, etc.
2. 468, 21.
3. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 13 n. 3.
4. Skyl., 89; Den. Pér., 779 ss. Cf. Bilabel, *Die ionische Kolonisation*, 34 ss.
5. IV, 245.
6. II, 964.
7. πεδιὰς πᾶσα, 468, 29.

Apollonios ne donne aucun renseignement sur la géographie de Sinope, où les Argonautes ne séjournent pas. Nous savons par Strabon et Tournefort que la ville était située sur l'isthme étroit d'une presqu'île[1]. Lorsque les Milésiens y fondèrent une colonie, c'était une ville assyrienne et les indications d'Apollonios sont exactes sur ce point[2].

Le Halys, aujourd'hui Kizil-Irmak ou fleuve rouge, est le plus long d'Asie-Mineure; aussi est-il souvent cité[3]. « En un lieu où la côte fait saillie, déclare Phinée, le cours du fleuve Halys fait un mugissement terrible. » Il est exact que le Halys se jette dans le Pont à un endroit où la côte s'avance vers la mer. Quant à son mugissement, c'est sans doute un effet de style, car il débouche par un delta marécageux[4]. Son nom est dû, comme l'a noté Strabon, aux régions salées qu'il traverse, détail confirmé par Tournefort :

« Il a pris son nom des terres salées au travers desquelles il passe. En effet, tous ces quartiers-là sont pleins de sel fossile; on en trouve même sur les grands chemins et dans les champs labourables; sa salûre tire sur l'amertume[5] ».

Th. Reinach le décrit ainsi :

« Le Halys, le fleuve le plus long de la péninsule, mais aussi le plus triste et le plus inutile : point de pêcheries, point de batellerie pour animer ses eaux saumâtres et ses bords escarpés; c'est un long fossé, ce ne fut jamais un trait d'union[6]. »

Forbiger accuse Apollonios d'une erreur grave. Le poète placerait l'embouchure de ce fleuve près du cap Carambis, alors qu'elle se trouve 1.200 stades plus à l'est[7]. C'est Forbiger

1. Strab., 467, § 11; Tournefort, *op. cit.*, III, 45 sq.; cf. Th. Reinach, *op. cit.*, 247, 355.
2. Cf. Walther, *op. cit.*, p. 66.
3. Esch., *Pers.*, 864; Hdt., I, 6, etc.; Xén., *An.*, V, 6, 9; Thuc., I, 16; Arr., *Pér. P. E.*, 21; Anon., *Pér. P. E.*, 24; Strab., 468, 17 ss.
4. II, 366 sqq. Cf. Hamilton, *Researches*, I, 159.
5. Strab., 468, 17; Tournefort, *op. cit.*, III, 55.
6. *Mithridate Eupator*, 10.
7. A. Rh., II, 366; Forbiger, II, 99, n. 23.

qui s'est trompé, car Apollonios nomme le fleuve après le cap, l'Aigialos et Sinope.

A l'est du Halys se trouve l'Iris, déjà cité par Xénophon et Callimaque, sur lequel le poète nous donne ces renseignements : « Après ce fleuve (le Halys), son voisin l'Iris, moins important, roule vers la mer en blancs tourbillons[1] ».

Il est en effet relativement peu éloigné du Halys si on considère l'ensemble de son cours; d'après Arrien, Walther évalue à 580 stades l'intervalle qui les sépare[2]. Il est moins important que le Halys non seulement par sa longueur, mais par sa largeur. Xénophon évalue la largeur du premier à deux stades, soit 12 plèthres, et celle du second à deux plèthres seulement[3], confirmant ainsi le renseignement d'Apollonios. L'Iris est le moderne Kasalmak, appelé dans son cours inférieur Yeshil-Irmak ou Nekil-Irmak, fleuve vert, comme l'avait déjà vu Tournefort, qui le décrit ainsi :

« Le vent du Nord nous fit relâcher, malgré nous, à l'embouchure du *Casalmac*, au Port que les anciens ont nommé *Ancon*. Le Casalmac qui est la plus grande rivière de toute cette côte, a été connu autrefois sous le nom d'*Iris*.[4] »

Il se jette dans le Pont par plusieurs embouchures dont trois sont navigables d'après Vital Cuinet[5]. Th. Reinach le compare au Halys comme Xénophon et Apollonios :

« L'Iris est la rivière pontique par excellence, l'artère maîtresse de la contrée. Sœur cadette du Halys, elle copie en raccourci les sinuosités de son cours, recueille le tortueux Scylax et l'abondant Lycos, puis perce la chaîne côtière par d'âpres défilés et se termine par un delta travailleur qui s'avance de siècle en siècle, à la rencontre de celui du Halys[6]. »

A propos de ses « blancs tourbillons », Hamilton, qui a visité ses rives, signale une erreur de notre poète. Le fleuve

1. II, 367 sq.; cf. 963. Xén., *An.* V, 6, 9; VI, 2, 1; Call., frg. 324 Schn.
2. Walther, *op. cit.*, p. 66 sq., d'après Arrien, *Pér. P. E.*, 22.
3. *An.*, V, 6, 9.
4. *Op. cit.*, III, 56.
5. *La Turquie d'Asie*, I, 19.
6. *Op. cit.*, p. 11.

lui est apparu « boueux et jaune »; aussi ajoute-t-il : « Je ne puis... comprendre pourquoi Apollonios et Denys le Périègète [v. 783] lui auraient rapporté les épithètes de « blanc » et de « pur », ou les λευκαὶ δῖναι d'Apollonios doivent avoir été d'un blanc bien opaque[1] ». Il s'agit donc d'une invention poétique qui ne correspond pas à la réalité, mais les autres détails sont vrais.

E) *Le Pays des Amazones*

A l'est des bouches de l'Iris, « un coude de terrain grand et saillant s'avance de la terre; tout près, le Thermodon, à son embouchure, coule dans un golfe tranquille, le long du cap de Thémiskyra, après avoir traversé un vaste territoire[2] ». Il semble que le coude de terrain (ἀγκών) et le cap doivent être confondus, car le Thermodon coule à l'est du cap de Thémiskyra, et, dans un autre passage, le poète nous parle du cap des Amazones « qui possède un port », puis du Thermodon « qui se déverse dans le Pont-Axin le long d'un cap recourbé[3] ». Le port est situé au fond du « golfe tranquille » et le cap recourbé de Thémiskyra ou des Amazones n'est autre que le coude de terrain situé à l'ouest du Thermodon. Plus loin, le poète dit que les Argonautes « quittèrent le cap recourbé » où s'armaient les Amazones, περιηγέα κάλλιπον ἄκρην[4]. Les manuscrits donnent ἄκρην (cap) et l'on doit certainement conserver ce texte qui correspond aux renseignements donnés par le poète, au lieu de remplacer ce mot par ἀκτήν comme l'ont fait Brunck, Merkel et Mooney.

Le cap de Thémiskyra, ville des Amazones, ou cap des Amazones, n'est pas cité ailleurs sous ces deux noms. D'après

1. *Researches*, I, 283.
2. II, 369 ss.
3. II, 965, 984.
4. II, 994.

le scoliaste[1], il est appelé ordinairement cap d'Héraclès. L'explication du scoliaste semble confirmée par le poète lui-même, qui fait de ce cap le théâtre d'un des principaux exploits d'Héraclès dans la guerre contre les Amazones, la conquête du baudrier d'Hippolyté. Ce cap d'Héraclès est cité par Strabon et Arrien, qui le placent à l'ouest du Thermodon, comme Apollonios[2].

Les auteurs de périples[3] citent un port nommé 'Αγκών, nom qui rappelle l'expression par laquelle Apollonios désigne le cap des Amazones; mais ils le placent à l'embouchure de l'Iris, donc à l'ouest de ce cap, tandis qu'Apollonios place le port où abordent les Argonautes à l'est du cap, près des bouches du Thermodon[4].

On suit clairement la marche des Argonautes dans le récit d'Apollonios : après avoir dépassé l'embouchure de l'Iris, ils doublent de loin le cap des Amazones, mais une tempête les force à s'arrêter dans le port situé à l'est, près du Thermodon. Quand le vent redevient favorable, ils repartent avant que les Amazones de Thémiskyra aient pu les attaquer.

Le Thermodon, aujourd'hui Thermeh, est d'après le poète un fleuve extraordinaire. Formé de 96 petits cours d'eau qui descendent des Monts Amazoniens, serpentent dans cette région montagneuse et se perdent parfois dans les sables, il se jette dans le Pont-Euxin par un petit nombre de branches[5]. On ne voit pas où le poète a pris ces détails curieux : les auteurs qui ont cité le fleuve avant lui n'y font aucune allusion[6]. Mais Strabon confirme que la côte, basse et plate, se compose de terrains d'alluvions[7]

1. II, 963.
2. Strab., 469, 52; Arrien, *Pér. P. E.*, 22. Cf. Hamilton, *Researches*, I, 288.
3. Arrien, *Pér. P. E.*, 22; Anon., *Pér. P. E.*, 28.
4. II, 970 sq.
5. II, 972-984.
6. Notamment Hécat., frg. 200 et 203 Jacoby; Hdt., II, 104; IV, 86, 110; IX, 27; Esch., *Prom.*, 725; Skylax, 89.
7. 44, 2 sqq.

et il donne sur le Thermodon des renseignements plus vagues, mais qui semblent prouver la véracité d'Apollonios : « Thémiskyra est une plaine : d'un côté, elle est baignée par la mer, de l'autre, elle est située au pied d'une région montagneuse, boisée et arrosée par des cours d'eau qui prennent leur source dans le pays même. Un seul fleuve, rempli par tous ces cours d'eau, traverse la plaine : on l'appelle le Thermodon[1] ». Les monts Amazoniens, appelés aujourd'hui Mason Dagh, ne se retrouvent que chez de rares écrivains latins[2]. Dans la même région, l'auteur cite la plaine de Doias, le bois d'Acmon et les villes de Thémiskyra, Lycastia et Chadésia, où les Amazones vivent séparément par tribus.

La plaine de Doias et le bois d'Acmon, d'après les scolies, étaient cités par Phérécyde, ainsi que les trois villes des Amazones, Thémiskyra, Lycastia et Chadésia[3]. Thémiskyra, la plus connue, est mentionnée plusieurs fois[4]; Chadésia ou Chadisia a donné son nom aux Amazones Chadésiennes d'après Hécatée, affirme le scoliaste[5]. Quant à Lycastia[6], appelée aussi Lycastos, elle n'est citée avant Apollonios que dans le passage de Phérécyde rappelé par le scoliaste. Il est donc probable que Phérécyde est ici la source principale du poète; cette supposition est confirmée par quelques emprunts au même historien pour la légende des Amazones.

1. 469, 3 sqq. De La Ville de Mirmont, qui renvoie à la fin de ce passage écrit à tort : « Strabon ne donne aucun de ces détails curieux sur le Thermodon, auxquels Apollonios se complaît » (note II, 970; cf. *id.*, 370-371).

2. Pline, *H. N.*, VI, 4, 1 et peut-être Ammien Marcellin, XXII, 8, 16, d'après une supposition de de La Ville de Mirmont, n. II, 977. Cf. Hamilton, *Researches*, I, 283.

3. *Scol.* II, 373 et 992.

4. Hécat., frg. 7 Jac.; Esch., *Prom.*, 724; Hdt., IV, 86; Skyl., 89; Aristote, *H. A.*, V, 22; Strab., 469 § 15.

5. *Scol.* II, 999=frg. 7 Jac.; cf. Anon., *Pér. P. E.*, 28; Marc. Hér., 10, Chadisios; Plin., *H. N.*, VI, 3, 3.

6. Telle est la forme indiquée par la *scol.* II, 373 et non Lycastis comme l'affirme Mooney n. II, 999. Cf. Mela, I, 19 et Plin., *H. N.*, VI, 9.

Thémiskyra est le nom du port cité par le poète à l'embouchure du Thermodon. Lycastia est voisine du fleuve Lycastos, cité par Skylax et les auteurs de périples[1], à l'embouchure duquel fut fondée Amisos. De même Chadésia rappelle le fleuve Chadisios des périples[2]. Le scoliaste constate que le poète a raison d'arrêter les Argonautes au port de Thémiskyra, car il n'y a pas d'autre port de Sinope à Trapézonte sur une longueur de 3.000 stades[3].

Nous n'avons pas à étudier au point de vue mythologique la fable des Amazones. Il nous suffit de constater qu'en les plaçant dans la plaine de Thémiskyra et aux environs du Thermodon, Apollonios est d'accord avec les traditions les plus anciennes, qui semblent remonter à l'*Iliade*[4]. Ces femmes sont guerrières, inhospitalières et vivent réparties en trois tribus correspondant aux trois villes citées par le poète.

F) *De Thémiskyra à l'île Arétias*

Au moment où les Amazones s'arment pour les combattre, les Argonautes, profitant du vent favorable, quittent le port de Thémiskyra. Désormais la géographie d'Apollonios va changer de caractère; comme les héros suivent une région habitée par des peuples barbares et peu hospitaliers, le poète leur fait accomplir de longues étapes et décrit les coutumes étranges de ces peuples au lieu de leur pays. On passe de la géographie à l'ethnographie. Les Argonautes suivent donc la côte des Chalybes, doublent le cap de Génès, dépassent le pays des Tibarènes, le Mont-Sacré et le pays des Mossynèques, puis abordent dans l'île Arétias. Les peuples cités par Apollonios étaient connus avant lui et les historiens surtout ont parlé d'eux à maintes reprises.

1. Skyl., 89; Anon., *Pér. P. E.*, 28; Marc. Hér., *Ep. Mén.*, 10.
2. Anon., *l. cit.*; Marc. Hér., *l. cit.*.
3. *Scol.* II, 965.
4. III, 189. Cf. Hdt., ix, 27.

A l'est du Thermodon et du pays des Amazones, les Argonautes côtoient « l'immense territoire[1] » des Chalybes. Ce sont, dit le poète, les plus misérables des hommes : habitant un pays stérile, ils ne s'occupent ni d'agriculture, ni d'élevage, mais travaillent péniblement le fer[2]. Sur l'ingratitude de leur sol, Strabon confirme le témoignage d'Apollonios : « La plaine côtière est très étroite... et peu cultivée[3]. » Dès la plus haute antiquité, les Chalybes étaient renommés par leur habileté à travailler le fer et passaient pour inventeurs de l'acier, qui s'appelait χάλυψ. Poètes et historiens les ont souvent cités[4]. Homère parle des Alizones qui habitent la région d'Alybé où l'on trouve de l'argent : l'opinion de Strabon, qui les identifie avec les Chalybes, est généralement acceptée aujourd'hui[5]. D'après le même géographe, ils furent plus tard appelés Chaldéens[6], nom que l'on trouvait déjà chez Sophocle et Xénophon[7].

Sur leur emplacement les traditions varient, car on les a localisés, comme le remarque Mueller, partout où l'on trouvait du fer sur la côte méridionale du Pont. Hérodote les place à l'ouest du Halys[8], mais d'après l'opinion la plus répandue, ils habitaient à l'est du Thermodon, comme le prétendent Apollonios et le scoliaste. Hécatée les place « sur le Thermodon », Ephoros à l'est de ce fleuve, Skylax aux environs de Pharnakia, Xénophon à l'est de Cotyora[9]; cette localisation concorde avec celle du poète et Strabon la confirme.

1. I, 1323.
2. II, 375 ss.; 1001 ss.
3. 469, 35 ss.
4. Hécat., frg. 203 Jac.; Hdt., I, 28; Esch., *Prom.*, 714 sq.; *Sept.*, 727; Hdt., I, 28; V, 49; Soph., *Trach.*, 1260; Eur., *Alc.*, 980; Xén., *An.*, V, 5, I; Ps.-Aristt., *Mir. ausc.*, 26 et 48.
5. Hom., *Il.*, II, 857; Strab., 470, 50; Th. Reinach, *op. cit.*, 231 n. 3; Mueller, *ad Scyl.* 88; T. W. Allen, *The Homeric Catalogue of Ships*, 159 ss.
6. Strab., 470, 30.
7. Soph. d'après Et. de Byz., v. Χαλδαῖοι; Xén., *An.*, IV, 4, 18, etc.
8. I, 28.
9. Hécat. et Ephoros dans Et. de Byz.; Skylax, 88; Xén., *An.*, V, 5, I.

C'est dans les montagnes de Paryadrès que l'on trouvait dès l'antiquité du cuivre, de l'argent et surtout du fer. Apollonios nous décrit les Chalybes se livrant à leurs pénibles travaux au milieu « d'une fumée noire et épaisse[1] ». Un voyageur moderne, Hamilton, vit leurs descendants aux mêmes lieux, occupés au même labeur. Th. Reinach, d'après lui, décrit ainsi le pays et ses habitants :

« Il n'y a pas là de mines proprement dites, mais dans plusieurs endroits le minerai, assez pauvre d'ailleurs, affleure en grosses pépites jaunâtres à la surface de la roche calcaire. Le paysan le recueille et le soumet pendant vingt-quatre heures à l'action du feu : il est à la fois mineur, charbonnier et forgeron[2]. »

A l'est du pays des Chalybes, les Argonautes doublent « le cap Génétaios[3] ». Selon le scoliaste, ce cap serait ainsi nommé d'après le fleuve Génès et on y trouverait un temple de Zeus Xénios[4]. Ce fleuve Génès ou Génétès est cité par Sophocle, Skylax, Strabon et l'auteur du périple anonyme[5]. D'après Mueller, le cap est le moderne Vona-Bouroun. Dans la même région, un peu plus à l'ouest, se trouvait un cap de Jason (Iasonion) cité par Xénophon et Strabon et appelé aujourd'hui encore Jasun[6] : le poète n'en parle pas.

Ce pays est habité par les Tibarènes « riches en troupeaux[7] », qui observent la coutume appelée aujourd'hui *couvade* : à la naissance d'un enfant, le père s'alite et se fait soigner comme une accouchée. Les Tibarènes, Tabali ou Tubal dans la Bible, sont les restes d'une grande nation qui s'éten-

1. II, 1008.
2. Th. Reinach, *op. cit.*, 231; cf. Hamilton, *Researches*, I, 274, ss.
3. II, 378, 1009.
4. Scol. II, 378.
5. Soph. dans Et. de Byz., v. Γενήτης; Skyl., 88; Strab., 469, 53; Anon., *Pér.*, *P. E.*, 32.
6. Xén., *An.*, VI, 2, 1; Strab., 469, 53; Cuinet, *La Turquie d'Asie*, I, 80.
7. II, 377, 1010 sqq.

dait autrefois du Pont-Euxin à la Cilicie. L'épithète « riches en troupeaux » est pleinement justifiée, comme le fait remarquer Th. Reinach :

« L'élève du bétail paraît avoir été alors, comme de tous temps, l'occupation nationale par excellence. Déjà Apollonius de Rhodes avait vanté les troupeaux de moutons des Tibarènes, et à l'époque perse les deux Cappadoces payaient au grand Roi un tribut annuel de 1.500 chevaux, 2.000 mulets et 50.000 moutons[1]. »

Le même historien confirme les renseignements du poète sur les mœurs des Tibarènes :

« C'était une race de pasteurs, restée dans l'enfance. D'après les auteurs du IVe siècle, les seuls qui aient parlé d'eux avec détails, ils étaient justes, hospitaliers; leur vie s'écoulait dans les jeux et dans les rires. On rencontre chez eux la pratique de la couvade, commune à plusieurs peuples primitifs : l'homme s'alite quand la femme vient d'accoucher. C'est l'indice ou du moins le vestige d'un état social où les unions ont si peu de fixité qu'une déclaration publique du père est nécessaire dans tous les cas, pour légitimer le nouveau-né[2]. »

D'après le scoliaste, la pratique de la couvade était signalée chez eux par Nymphodoros, que le poète a peut-être imité[3]. Les Tibarènes étaient mentionnés, avant Apollonios, par Hécatée et par de nombreux historiens[4].

A l'est de leur pays, le poète cite le Mont Sacré (Ἱερὸν ὄρος)[5] sur lequel le scoliaste donne quelques précisions : il était cité par Ctésias et, dans son *Périple du Pont*, Agathon (ou Andron d'après Mueller) le plaçait à 100 stades de Trapézonte. Ce chiffre est confirmé par les auteurs de périples : Arrien place la montagne à 155 stades à l'ouest de cette

1. *Op. cit.*, 227.
2. *Op. cit.*, 236.
3. *Scol.* II, 1010.
4. Hécat., frg. 204 Jac.; Hdt., III, 94, etc.; Xén., *An.*, V, 5, 1; Ephoros, frg. 82 Didot; Skyl., 86; cf. Strab., 470, 8, etc.
5. II, 1015 et scol.

ville, l'anonyme à 140[1]. D'après Arrien on y trouvait un temple de Zeus Ourios.

A l'est de ce cap le poète place les Mossynèques, cités entre autres par Hécatée, Hérodote, Skylax et Xénophon[2]; ils habitent dans un pays boisé, au pied des montagnes, des maisons de bois appelées *mossynes*, d'où leur nom; ils font chez eux, ce que les autres peuples font en public et inversement; si leur roi se trompe en rendant la justice, ils l'emprisonnent et le privent de nourriture toute une journée[3]. Sur ces coutumes, confirmées par Strabon et Denys d'Halicarnasse[4], le poète semble s'être inspiré de l'*Anabase*, où on lit :

« En public ils faisaient ce que les hommes feraient d'habitude en particulier, seuls ils faisaient ce que les hommes feraient d'ordinaire avec d'autres[5]. »

Xénophon parle aussi des *mossynes* et du roi qui est nourri et gardé par ses sujets[6]; Apollonios, comme Xénophon, raconte que les Mossynèques ont commerce avec leurs femmes publiquement. Il y a là plus qu'une coïncidence et Xénophon doit être la source d'Apollonios, qui a recueilli avidement quelques détails sur ces mœurs étranges. Il est curieux de constater que le scoliaste ne fait aucune allusion au texte de Xénophon. Sur les châtiments infligés au roi, il cite Ephoros et Nymphodoros[7], que le poète a lus probablement. D'après les voyageurs modernes, la population de ce pays habite encore des maisons de bois semblables aux mossynes[8]. Sur l'emplacement des Mossynèques, Apollonios est d'accord avec Skylax et Xénophon, qui les signalent aux environs de Trapézonte[9].

1. Arrien, *Pér. P. E.*, 24; Anon., *Pér. P. E.*, 36.
2. Hécat., frg. 204 Jac.; Hdt., III, 94; VII, 78; Skyl., 86; Xén., *An.*, V, 4, 2 etc.
3. II, 379 ss.; 1016 ss.
4. Strab., 470, 20; D. Hal., I, 26.
5. V, 4, 33.
6. *An.*, V, 4, 26.
7. *Scol.* II, 1029.
8. Jaubert, 51 et Hamilton, I, 318 cités par Walther, p. 73.
9. Skyl., 86 et Xén., *An.*, V, 4, 1.

On doit noter que les historiens ne sont pas du même avis sur la situation respective des trois peuples énumérés par Apollonios. De l'est à l'ouest, Xénophon place les Tibarènes, les Chalybes et les Mossynèques[1]; Apollonios, les Chalybes, les Tibarènes et les Mossynèques. L'ordre suivi par le poète est confirmé toutefois par Skylax et d'autres encore[2].

En longeant le pays des Mossynèques, les Argonautes arrivent près de l'île Arétias ou d'Arès et s'y arrêtent après avoir chassé les oiseaux qui l'habitaient. Cet épisode est un des plus anciens de la légende : en effet les oiseaux de l'île sont les mêmes que ceux du lac Stymphale rencontrés par Héraclès en Arcadie, comme le poète a soin de le rappeler; l'Arcadie est la patrie de Phinée à l'origine et c'est pour obéir aux conseils de Phinée que les Argonautes s'arrêtent dans l'île. Dans la première version de la légende, elle se trouvait sans doute près du Péloponnèse, puis les premiers colons du Pont-Euxin l'ont placée dans cette mer; d'après Apollonios, elle est située en face du pays des Mossynèques, localisation confirmée par Skylax et les auteurs de périples[3]. D'après le scoliaste l'île d'Arès et les oiseaux qui l'habitent étaient cités dans le *Phrixos* d'Euripide et chez Timagétos[4]. Apollonios raconte que l'île est déserte et qu'un temple d'Arès y fut élevé par Otréré et Antiopé, reines des Amazones. Le temple était sans toit; à l'intérieur de l'autel, situé hors du temple, on avait enfoncé une pierre noire à laquelle les Amazones adressaient leurs prières; les victimes sacrifiées n'étaient pas des brebis ou des bœufs, mais des chevaux. Cette description de l'autel et du temple, dont les scolies n'indiquent pas les origines, est sans doute empruntée à

1. *An.*, V, 5, 1.
2. Skyl., 86 ss.; Skymnos dans Anon., *Pér. P. E.*, 31 ss.; Mela, I, 106; Plin., *H. N.*, VI, 11; Den. Pér., v. 766 ss.
3. Skyl., 86; Skymnos, 912; Arrien, *Pér. P. E.*, 24; Anon., *Pér. P. E.*, 34; cf. Hamilton, I, 262 et carte, vol. II; Kiepert, *Atlas v. Hellas*, XVIII.
4. Eur., frg. 838 = *scol. Ap.* II, 382; Timagétos, frg. 4 = *scol. Ap.* II, 1031.

une chronique locale, peut-être à Timagétos. En plaçant l'île d'Arès sur les côtes du Pont-Euxin, Apollonios a suivi la tradition rendue célèbre par Euripide et confirmée par quelques géographes. Si l'épisode lui-même est fabuleux, sa localisation est conforme à une géographie qui n'a rien de mythique. Hamilton, suivi par Forbiger, identifie l'île avec Kerasount Ada, située à 9 ou 10 milles anglais à l'ouest du cap Zefreh, l'ancien Zéphyrion, et couverte d'écailles d'huîtres[1].

Dans l'île d'Arès, les Argonautes rencontrent les quatre fils de Phrixos, qui avaient fait naufrage en se rendant de Colchide à Orchomène : ils les recueillent sur leur navire et les emmènent avec eux.

G) *De l'île Arétias en Colchide*

Partis de l'île Arétias, les héros côtoient l'île de Philyra et les pays des Philyres, des Macrônes, des Bécheires, des Sapeires et des Byzères pour atteindre enfin le Phasis et la Colchide, but de leur voyage. Pour cette dernière partie de l'itinéraire, les scolies n'indiquent aucune source d'Apollonios.

L'île de Philyra et le peuple des Philyres sont ainsi appelés, dit le poète, de Philyra, fille d'Okéanos, qui s'unit à Cronos et devint mère du Centaure Khiron; cette légende était racontée, d'après le scoliaste[2], par Phérécyde, mais il n'en résulte pas que cet historien soit la source du poète au point de vue géographique. L'île de Philyra n'est pas citée ailleurs; Hamilton la place à deux milles à l'ouest du cap Zefreh[3]. Quant aux Philyres, on n'en trouve mention que longtemps après les *Argonautiques*, chez Denys le Périé-

1. Hamilton, *Researches*, I, 261 sq.; Forbiger, *Handbuch*, II, 438, n. 3.
2. II, 1231.
3. *Researches*, I, 261 sq. et carte vol. II; cf. Forbiger, II, 438, n. 4.

gète et les imitateurs grecs ou latins d'Apollonios ou de Denys[1].

Les Macrônes sont plus connus : d'après les scolies, ils sont ainsi appelés parce que leur pays fut colonisé par des habitants de l'Eubée, nommée autrefois Macris[2]. Ils étaient déjà cités par Hécatée, Hérodote et Xénophon[3], qui en fit les voisins des Colques. Strabon les identifie[4] avec les Sannes voisins des Chaldéens ou Chalybes et des Byzères. Skylax et d'autres les citent sous le nom de Macrônes ou de Macrocéphales[5] « les grosses têtes », preuve que l'étymologie du scoliaste est contestable. Denys le Périégète et ses deux imitateurs latins les placent près des Philyres comme Apollonios. Le scoliaste les a parfois confondus à tort avec les Macriens, ennemis des Dolions : cette confusion ne se rencontre pas chez notre poète.

Les Bécheires ne sont cités avant notre poète que par Hécatée et Skylax; après lui on les retrouve seulement dans les *Argonautiques orphiques*, Denys le Périégète et quelques auteurs latins[6]. Ils habitaient la région de Trapézonte.

Les Sapeires, ainsi nommés à cause des saphirs qu'on trouve dans leur pays, dit le scoliaste[7], sont plusieurs fois cités sous le nom de Saspeires par Hérodote[8], qui les place entre la Colchide et la Médie. Les géographes modernes[9] les

1. Denys le Pér., p. 766, place les Philyres entre les Macrônes et les Mossynèques. Val. Fl., V, 53; Priscian., v. 740; Avienus, v. 946; Ammien Marcellin, XXII, 8; *Arg. Orph.*, 756 sqq.
2. *Scol.* II, 392.
3. Hécat., frg. 206 Jac.; Hdt., II, 104, etc.; Xén., *An.*, IV, 8,1,; V, 5, 18.
4. 470, 10.
5. Skylax, 85; Denys pér., v. 766; Anon., *Pér. P. E.*, 37; Prisc., v. 740; Avien., v. 946.
6. Hécat., frg. 207 Jac.; Skylax, 82; *Arg. Orph.*, 744; Den. pér., v. 765; Prisc., v. 739; Avien., v. 946; Pline, VI, 41; Mela, I, 107; Et. de Byz.
7. II, 395.
8. I, 104, etc.; *Arg. Orph.* v. 758; Amm., Marc. XXII, 8, 20.
9. Kiepert, *Manuel*, p. 49 ss.; Besnier, *Lexique*.

placent à la fois dans l'Arménie et à l'intérieur de la Médie, dans la Géorgie actuelle, au pays de Sper (aujourd'hui Ispir) appelé Hyspiratis, Hespéritis ou Syspeiritis. Ce dernier nom se trouve chez Strabon et correspond aux environs d'Erzeroum selon Mueller.

Quant aux Byzères, Hécatée et Skylax en faisaient mention avant Apollonios; Strabon les cite parmi les peuplades barbares des environs de Trapézonte; on les retrouve enfin chez des auteurs de périégèses[1].

H) *La Colchide*

Ayant dépassé le pays des Byzères, les Argonautes aperçoivent de loin le Caucase, où gémit Prométhée, et l'extrémité orientale du Pont-Euxin. Conduits par Argos, fils de Phrixos, les héros arrivent de nuit à l'embouchure du Phasis et le remontent à force de rames jusqu'à la ville d'Aiétès. Dans cette région se déroulent les principaux épisodes des *Argonautiques*; aussi le poète la décrit-il avec soin.

Sur la rive droite du fleuve est située Aia, ville que le poète distingue d'Aiaié, l'île de Circé. Déjà Homère et Mimnerme plaçaient Aia ou l'île Aiaié d'une manière vague en Orient, sur les rives de l'Océan; Eumélos, plus précis, affirme qu'elle se trouve en Colchide[2] et cette localisation a prévalu depuis. Apollonios s'est donc rallié à l'opinion commune, mais il ne s'est pas contenté de cette indication; il a décrit le Phasis et les environs d'Aia. Le Phasis, d'après le poète, prend sa source aux Monts Amarantes[3], tradition déjà rapportée, selon le scoliaste, par Ctésias; c'est pour-

1. Hécat., frg. 207 Jac.; Skyl., 82 sq. Denys Pér., 765; Prisc., 739; Avien., 946; Pline, Mela, Amm. Marc., *loc. cit.*;
2. Hom., *Od.*, XII, 1 sqq.; Mimn., frg. 11 Bergk; Eumélos, frg. 2 et 3 Kinkel.
3. II, 399 et scol.; III, 1220 et scol. Cf. Vib. Sequester, p. 150, éd. Riese.

quoi le poète l'appelle Amarantien. Ce cours d'eau a pour affluent le Lycos[1], « fleuve qui s'éloignant, de l'Araxès sonore, porte au Phasis son cours sacré; et tous deux réunis en un seul coulent vers la mer Caucasienne ». Il est évident que ce Lycos est différent du fleuve de Bithynie qu'Apollonios a cité après le Sangarios, au pays des Mariandynes. Cette fois, la science géographique d'Apollonios est en défaut, car ses affirmations reposent sur d'étranges erreurs. D'abord le Lycos dont il parle est-il l'affluent de l'Iris indiqué par Strabon[2] et qui prend sa source en Arménie, c'est-à-dire à peu près dans la même région que le Phasis et l'Araxès ? On serait tenté de le croire à cause du voisinage des deux autres fleuves cités par Apollonios et telle est l'opinion de Mooney[3]. Mais ce fleuve, se dirigeant de l'est à l'ouest vers le pays des Amazones, s'éloigne si nettement du Phasis, qu'il est difficile de croire à une telle erreur d'Apollonios. Un autre passage de Strabon[4] nous fait préférer une solution différente. Le géographe, parlant des fleuves d'Arménie, s'exprime ainsi : « Il y a plusieurs fleuves dans cette région; les plus connus sont le Phasis et le Lycos, qui se jettent dans le Pont-Euxin (Eratosthène, à tort, remplace le Lycos par le Thermodon); le Kyros et l'Araxès, dans la mer Caspienne; l'Euphrate et le Tigre, dans la mer Rouge ». Ce Lycos est-il le même que l'affluent de l'Iris ? Les éditeurs du Strabon-Didot, C. Mueller et Duebner, le pensent, puisque, dans leur index alphabétique, ils font mention de ce passage, à côté des précédents où il est question de l'autre Lycos, et leur opinion est généralement admise[5].

Mais il est plus probable que le nom de Lycos, très répandu en Asie-Mineure, a été donné à un fleuve qui se jette

1. IV, 132 ss.
2. 476, 32 et 469, 19. Aujourd'hui Kelkid-Irmak.
3. Note IV, 132.
4. 453, 44 ss.
5. Cf. Forbiger, *Handbuch*, II, 99, 416; Besnier, *Lexique*.

directement dans le Pont-Euxin, près du Phasis, l'Harpasos par exemple (aujourd'hui Tchoruk Sou). C'est sans doute ce Lycos dont le poète fait à tort un affluent du Phasis : il prend sa source non loin de l'Araxès et de l'Euphrate et se jette dans le Pont-Euxin au sud du Phasis. Apollonios s'est donc trompé au sujet du Lycos comme Eratosthène au sujet du Thermodon, qui coule dans la même région. Ces erreurs d'Apollonios et d'Eratosthène prouvent que de leur temps on connaissait mal la région au sud-est et à l'est du Pont-Euxin; on ne peut demander au poète d'en savoir plus que les géographes de son temps.

Apollonios a rapproché le Phasis, le Lycos et l'Araxès. Le Lycos, qui s'éloigne de l'Araxès, se jette dans le Phasis, « et tous deux réunis en un seul coulent vers la mer Caucasienne ». A première vue, il semble que les deux fleuves « réunis en un seul » soient le Lycos et le Phasis et, comme le Phasis se jette dans le Pont-Euxin, il est naturel de penser que l'expression de « Mer Caucasienne » désigne le Pont-Euxin dans sa partie orientale. Cependant Walther, de La Ville de Mirmont et Mooney[1] citent le témoignage du scoliaste[2], d'après lequel le poète appellerait ainsi la Mer Caspienne, et Mooney le rapproche d'un fragment d'Hécatée où il est question du Phasis réunissant l'Océan au Pont-Euxin[3]. Mais en lisant le texte complet de la scolie, on ne saurait attribuer à son auteur une erreur pareille. En effet, elle est ainsi conçue : « Le fleuve Lycos, s'éloignant de l'Araxès, s'unit au Phasis et ainsi, après avoir perdu son nom, se jette dans la mer... L'Araxès est un fleuve de Scythie. Métrodoros, au premier livre de son ouvrage sur Tigrane, dit que le Thermodon est appelé Araxès, et il appelle la mer Caspienne Caucasienne[4] parce qu'elle touche au

1. Walther, *op. cit.*, p. 80; de La Ville de Mirmont et Mooney, note IV, 135.
2. IV, 131.
3. Frg. 302 Jacoby.
4. De La Ville de Mirmont traduit « *Le poète* appelle Caucasienne la mer Caspienne ». Il s'agit de Métrodoros.

Caucase ». On voit donc clairement la pensée du scoliaste : paraphrasant le texte d'Apollonios, il affirme comme lui que le Lycos est un affluent du Phasis et que tous deux réunis se jettent dans la mer sous le nom de Phasis. Il ajoute que le Lycos prend sa source aux environs de l'Araxès, puis s'en éloigne, et il ne juge pas bon de préciser dans quelle mer se jette le Phasis parce qu'il lui semble évident que c'est dans le Pont-Euxin. Mais comme Apollonios appelle cette mer « Caucasienne », le commentateur cite un géographe qui désigne par cette expression non le Pont-Euxin, mais la mer Caspienne; au contraire Apollonios et les scolies appellent ainsi soit le Pont-Euxin en général, soit plutôt la partie orientale du Pont-Euxin, voisine du Caucase. D'ailleurs les scolies Florentines et Parisiennes offrent un texte plus clair que les Laurentiennes : on y voit nettement qu'Apollonios désigne par « mer Caucasienne » le Pont-Euxin et non la mer Caspienne. La théorie d'Hécatée sur la jonction des deux mers par le Phasis est une survivance de la géographie hésiodique, d'après laquelle le Phasis réunissait le Pont à l'Océan. Apollonios ne l'accepte pas et la seule erreur que l'on puisse lui reprocher est d'avoir fait du Lycos un affluent du Phasis : elle s'explique par l'incertitude des connaissances de son temps. Au siècle précédent, Xénophon appelait Araxès un affluent de l'Euphrate et Phasis un fleuve qui paraît être l'Araxès[1]. On voit que le poète, malgré son erreur, est en progrès sur l'historien.

Apollonios connaît assez bien le Phasis : il nous parle de son « large cours », d'un marais très ombragé où les Argonautes conduisent leur navire et le cachent, de roseaux épais, de plaines basses et humides situées sur ses rives[2]. Tous ces détails, qui semblent inventés, correspondent à peu près à la réalité. D'après la description de Strabon[3],

1. *An.*, I, 4, 19; IV, 6, 4.
2. II, 401, 1261, 1265, 1283; III, 6, 198, 1220.
3. 43, 54 sq.; 427, 19 sqq.

c'est un « grand fleuve » navigable sur la plus grande partie de son cours, et près de son embouchure « la côte est sablonneuse, basse et molle ».

Nommé aujourd'hui Rion, il est décrit de la même manière par les savants modernes. Kiepert le compare au Kyros, fleuve beaucoup plus long, et ajoute :

« En sortant des montagnes, il entre aussitôt dans une plaine d'alluvion très fertile et marécageuse; ce fleuve surpasse presque le précédent par l'abondance de ses eaux, à cause des fortes pluies que reçoivent les versants de l'ouest (du Caucase)[1]. »

Th. Reinach parle ainsi de la vallée du Phasis, cœur de la Colchide :

« Belle plaine parcourue par un fleuve court, mais puissant, navigable presque au sortir de la montagne, et qui le restait jusqu'à son embouchure travailleuse et gênée... Le climat de la Colchide est humide et fiévreux vers la côte, toute bordée de marais salants, et dans l'ancien golfe comblé par les alluvions du Phase; l'intérieur est tempéré et salubre »

et il nous dépeint « les industrieux castors de la plaine du Phase » dont beaucoup « vivaient sur des pilotis au milieu des marécages de la côte[2]. »

En effet, d'après Hippocrate, les riverains du Phasis habitaient des cabanes de bois et de roseaux construites au milieu des eaux, et communiquaient au moyen de pirogues faites d'un seul tronc d'arbre[3]. Ces pilotis sont encore en usage à Poti[4].

Sur la rive droite du fleuve, à quelque distance de son embouchure, se trouve la capitale des Colques, Aia, et aux environs une plaine dite de Circé, un marais où les Argonautes cachent leur navire avant de se présenter devant Aiétès et un temple d'Hécate assez éloigné puisque Médée s'y

1. *Manuel*, trad. fr., p. 50.
2. *Op. cit.*, 221 sq.
3. Hippocr., *Aer.*, 15, éd. Littré II, p. 61, cité par Dottin, *Les anciens peuples de l'Europe*, p. 31, n. 5.
4. E. Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, VI, 184.

rend en char. Sur la rive gauche, l'auteur place un lieu couvert d'herbes appelé « couche du bélier[1] », les fondements d'un autel de Zeus protecteur de fugitifs, enfin une plaine et un bois consacrés à Arès. On ne voit pas toujours à quels auteurs le poète a emprunté ces détails, le scoliaste étant fort sobre de renseignements.

Apollonios appelle la ville des Colques Aia et la distingue de la ville de Circé qu'il nomme Aiaié, comme Homère. Mais le second mot n'est qu'une épithète tirée du premier : en effet, l'expression Aiaié (habitante d'Aia) désigne tour à tour Médée et Circé dans les *Argonautiques*, ou bien elle est presque toujours accompagnée d'un substantif[2]. En outre Médée et Circé sont fille et sœur d'Aiétès, l'éponyme d'Aia : il est donc probable qu'à l'origine Aia était leur commune demeure. De bonne heure on a commencé à distinguer deux Aia, l'une en Colchide, l'autre en Occident; c'est pourquoi Hérodote emploie toujours l'expression : « l'Aia de Colchide[3] ».

Le poète applique au roi de Colchide, à son pays et à sa ville l'épithète de Kytaien[4]. L'origine de ce mot est assez obscure : d'après le scoliaste[5], il existait une ville appelée Kytaia en Colchide et une autre en Scythie, sur la côte européenne du Pont-Euxjn; la dernière est souvent citée par les géographes[6], tandis que l'autre leur est inconnue et n'est guère citée que chez Callimaque, Lycophron et dans les *Argonautiques Orphiques* imitées d'Apollonios[7]. C'est donc probablement une tradition récente, chère aux Alexan-

1. IV, 115 sq.
2. Médée, III, 1136; IV, 243. Circé, IV, 559. Αἰαίη νῆσος, III, 1074, 1093; ἀκτὴ Αἰαίη, IV, 850.
3. I, 2; VII, 193 et 197. Forbiger, II, 439, n. 8 et Mooney, note II, 417, prétendent qu'Eschyle et Pindare ont été les premiers à se servir du nom historique de Colchide : on le trouvait déjà dans *Eumélos*, frg. 2 Kinkel.
4. II, 399, 403, 1094, 1267; III, 228; IV, 511.
5. II, 399.
6. Skylax, 68; Anon., *Pér. P. E.*, 50;Pline, *H. N.*, IV, 86; Ptol., III, 6, 6.
7. Call., frg. 113*b* Schn. et 4 Pf.; Lycophr., 1312; *Argon. Orph.*, 821, 906, 1006; Et. de Byz., v. Κοτα.

drins, qui place en Colchide une ville de Kyta ou Kytaia, par analogie avec celle de Scythie, que Skylax place à l'entrée du marais Méotide. Elle est appelée Koutatision par les Byzantins[1] et aujourd'hui Koutaïs. Apollonios ne semble pas la distinguer d'Aia, alors qu'elle doit se trouver en amont de cette ville.

Dans un passage mythologique, le poète parle d'Aia Titanienne[2]. Le sens de cette épithète n'est pas clair : d'après le scoliaste, elle est tirée du fleuve Titanos, cité par Eratosthène et qui fit donner à la région le nom de Titanis. Mais comme ce fleuve n'est pas cité ailleurs, Mooney, suivi par Platt, y voit plutôt une allusion à la généalogie d'Aiétès, fils d'Hélios et par conséquent petit-fils du Titan Hypérion[3]. L'interprétation de Mooney semble confirmée par les deux autres passages où la même épithète est employée par Apollonios pour qualifier la racine d'une plante née du sang de Prométhée, fils du Titan Japet, et la déesse Séléné, fille du Titan Hypérion[4].

Peut-on localiser cette ville d'Aia ? Suivant Forbiger[5] « on n'en trouve aucune trace à l'époque historique et elle n'a probablement jamais existé en réalité, car le voyage des Argonautes n'a sûrement pas été poussé si loin vers l'Est, mais il a été seulement dirigé vers la Chersonèse Taurique ». Le dernier argument n'a aucune valeur : depuis les origines de la littérature grecque, le pays d'Aiétès et de la toison d'or est situé aux extrémités orientales du monde et Eumélos l'identifiait déjà avec la Colchide, comme on le fera presque toujours plus tard. La précision des renseignements donnés par le poète sur Aia et ses environs prouve qu'à tort ou à raison il ne la regarde pas comme une ville mythique. Strabon affirme d'ailleurs que les Colques montraient

1. Procop., *B. G.*, IV, 13, 14.
2. IV, 131 et scol.
3. Mooney, n. IV, 131; A. Platt, *Cl. Qu.* 1916, p. 83.
4. III, 865; IV, 54.
5. *Handbuch*, II, 439, n. 8.

encore de son temps les ruines d'Aia près du Phasis, à trente stades de la mer[1].

La plaine de Circé, d'après le scoliaste, était citée par Timée, qui est peut-être la source du poète; après Apollonios, quelques géographes la mentionnent encore[2]. Le temple d'Hécate ne se retrouve pas ailleurs et les scolies n'en disent rien; le poète peut avoir inventé ce détail et fait de Médée une prêtresse d'Hécate, parce que cette dernière est déesse de la magie.

Sur la rive gauche du Phasis, le poète place la « couche du bélier », où se reposa l'animal qui portait Phrixos et l'autel où le fils d'Athamas immola à Zeus protecteur des fugitifs le bélier à toison d'or : les scolies ne disent rien à ce sujet et il est probable que le poète a emprunté ces détails à quelque histoire locale peu connue. La plaine et le bois sacré d'Arès, selon les scolies, sont cités par de nombreux auteurs[3], mais Phérécyde seul est nommé[4]. C'est dans la plaine d'Arès que Jason combat les taureaux à pieds d'airain, laboure un champ de quatre arpents, sème les dents du dragon, arrache du sol « une pierre arrondie, disque terrible d'Arès » et triomphe des guerriers qui sortent de terre. Sur l'emplacement de la toison, Apollonios avait à choisir entre plusieurs traditions : d'après la plus ancienne, représentée par les *Chants de Naupacte*, la toison n'était pas gardée par un dragon, mais se trouvait dans une chambre du palais d'Aiétès où Médée la déroba[5]. Plus tard, cette légende est modifiée par l'intervention du dragon. Hérodoros d'Héraclée[6] raconte que Jason tue le monstre et apporte la toison au roi de Colchide; celui-ci invite les Argonautes à un banquet, après lequel Médée s'enfuit avec

1. 38, 12; cf. Plin., *H. N.*, VI, 4, 4.
2. *Scol. Ap.*, II, 399; Den. Périég., 691; Avien., 876.
3. II, 404.
4. Scol. III, 411.
5. *Naupactia*, frg. 7, 8, 9 = *scol. A. Rh.* IV, 59, 86, et 87.
6. Frg. 52, 53, Jac. = *scol.* IV, 87 et 86.

le trophée. D'après la tradition la plus célèbre, la toison est suspendue à un chêne du bois d'Arès et gardée par un dragon toujours éveillé : telle est la version d'Euripide[1] et de plusieurs œuvres d'art à partir du ve siècle[2]. Hellanicos place la toison dans le temple de Zeus, Phérécyde dans une île du Phasis appelée Aia. D'après la *IVe Pythique* de Pindare, elle est cachée dans un fourré où un dragon aussi grand qu'un navire la tient dans ses mâchoires[3]. Deux vases à figures rouges[4] représentent le dragon couché sur la toison qui est étendue sur un rocher. Apollonios a donc choisi la version d'Euripide, la plus répandue.

Sur les Colques, le poète nous donne quelques renseignements curieux : ils descendent des colons égyptiens qui fondèrent Aia et s'y établirent au temps de Sésostris[5]. Cette tradition, qui se retrouve après Apollonios, remonte au moins à Hérodote[6]. En effet, l'historien, qui semble être allé en Colchide ou tout au moins avoir été en relation avec des Colques, déclare : « Les Colques paraissent être des Egyptiens. Cette opinion, je me l'étais déjà formée moi-même avant de l'entendre exprimer par d'autres. Comme j'avais ce sujet à cœur, j'ai interrogé les uns et les autres[7] ». Pindare, dans la *IVe Pythique*, parle des « Colques au noir visage[8] ». Cette théorie d'Hérodote et d'Apollonios, parfois combattue aujourd'hui[9], trouve encore des partisans[10].

1. *Hypsipylé*, frg. I, col. 2, v. 22; cf. Apld., I, 9, 1, 6; Val. Fl., V 228 ss.
2. C. Robert, *op. cit.*, III, 765, n. 5 ;cf. J. Carcopino, *La Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure*, pp. 324-326.
3. Phéréc., frg. 100 Jac. = *scol. Ap.*, III, 1093; Hellan., frg. 129 Jac.; = *id.*, II, 404; Pd., *P.*, IV, 244 sq.
4. Cf. C. Robert, *op. cit.*, III, 765, n. 8.
5. IV, 272, sqq.
6. Hdt., II, 104; Den. Périég., 588; Amm. Marcell., XXII, 8, 24; Skymnos, 689; Diod., I, 28; Hpcr., *de aere*, ch. 22; cf. Strab., 427, 35 ss.
7. II, 104.
8. 378.
9. Th. Reinach., *op. cit.*, 222.
10. Kiepert, *Manuel*, 52; Dottin, *Les anciens peuples de l'Europe*, 187 (qui cite Hdt.; Lycophr., 1312 et Et. de Byz.).

Les détails que l'on peut recueillir sur eux dans les *Argonautiques* donnent l'impression d'un peuple civilisé, puissant et belliqueux. Le poète parle souvent du peuple innombrable des Colques, des Colques guerriers et il nous décrit la force de leur armée ou de leur flotte et la puissance du roi Aiétès, qui pourrait, s'il voulait, porter la guerre jusqu'en Hellade[1].

Sur leur religion, le poète signale simplement le culte d'Ouranos et de Gaia[2] et une curieuse coutume funéraire : tandis qu'ils enterrent les femmes, ils suspendent à des arbres les cadavres des hommes enfermés dans des peaux de bœufs, détails empruntés à Nymphodoros d'après le scoliaste[3], qui les explique ainsi : comme les Colques adorent surtout Ouranos et Gaia, le ciel et la terre, ils partagent les morts entre ces deux divinités : les femmes sont livrées à la terre, déesse femelle, tandis que les hommes appartiennent à Ouranos, dieu mâle. L'habitude d'enfermer les morts dans des peaux de bêtes rappelle certaines pratiques des Egyptiens[4] et des Indiens d'Amérique[5].

Les Colques avaient pour principaux ennemis leurs voisins du Nord, les Sauromates, peuple inconnu d'Homère et souvent cité par Hérodote[6]; nous n'avons aucun renseignement sur ces guerres. Le voisinage des Sauromates et des Colques est confirmé par Strabon, qui appelle Sauromates les habitants de Dioscourias, au nord du Phasis[7].

1. II, 417, 1204 sq.; III, 212; IV, 215 sqq., 236 sqq., 1102 sqq.
2. III, 699 et 714 sq.
3. III, 200 sqq.; scol. III, 202; cf. Elien, *H. Ver.*, IV, 1; Sil. Ital., XIII, 486 sq.
4. Moret, *Rois et dieux d'Egypte*, 94; cf. Hdt., II, 129-132.
5. Chateaubriand, Epilogue d'*Atala*.
6. A. Rh., III, 353, 394; Hdt., IV, 21, 119, 123, 136; cf. Skyl. 70.
7. 427, 15.

Carte III. — Itinéraire des Argonaut es d'après Apollonios.

CHAPITRE III

LE RETOUR DES ARGONAUTES

Après avoir conquis la toison d'or grâce aux artifices de Médée, Jason s'embarque avec la magicienne et les Argonautes s'empressent de quitter le pays pour prévenir une attaque probable des Colques. Alors commence le retour des héros par le Pont-Euxin, l'Istros, l'Adriatique, l'Eridanos, le Rhodanos, les côtes celtiques, la Méditerranée, la Libye et lamer Egée, immense navigation plus longue et plus étrange que celle de Grèce en Colchide et dont nous suivrons les principales étapes.

I. — Phasis et Pont-Euxin

Les Argonautes descendent rapidement le Phasis, entraînés à la fois par le courant du fleuve et par les rames, puis atteignent le Pont-Euxin dont ils suivent la côte méridionale. Apollonios rejette donc la version du retour chère aux poètes épiques et à leurs imitateurs. D'après Hésiode, Mimnerme, Pindare, Hécatée et Antimaque, les Argonautes, en remontant le Phasis, atteignaient l'Océan, dont ils suivaient la partie orientale et méridionale, puis revenaient en Grèce par la Libye et la mer Egée. Apollonios ne pouvait accepter cette version puisque dans son poème le Phasis ne communique plus avec l'Océan. Il a donc le choix entre deux

tiinéraires : par le Bosphore et l'Hellespont, suivant Hérodoros, Sophocle, Euripide et probablement aussi Callimaque; ou bien, en remontant un des grands fleuves qui se jettent dans le Pont-Euxin, par le nord et l'ouest de l'Europe, selon Timée et Timagétos.

Du Phasis, les Argonautes arrivent au Pont-Euxin et suivent la côte méridionale qu'ils avaient déjà longée avant d'arriver en Colchide. Un vent favorable les entraîne rapidement jusqu'à l'embouchure du fleuve Halys en Paphlagonie; sur le rivage, les héros, suivant le conseil de Médée, s'arrêtent pour offrir à Hécate un sacrifice et lui élèvent un autel que l'on voyait encore au temps d'Apollonios. Au dire du scoliaste[1], Nymphis au livre IV de son ouvrage sur Héraclée, signalait un autel d'Aécate construit par Médée en Paphlagonie.

A ce moment les héros se souviennent que, suivant les prédictions de Phinée, ils ne doivent pas rentrer par la route qu'ils ont suivie pour venir en Colchide. Argos, fils de Phrixos, leur apprend que, d'après des cartes égyptiennes conservées à Aia, ils peuvent passer du Pont-Euxin dans la mer Ionienne en suivant le cours de l'Istros, qui fait communiquer les deux mers. A ce moment, Hécate, par une lueur, montre aux Argonautes la direction de l'Istros. Ils débarquent alors dans sa patrie Daskylos, fils du roi des Mariandynes Lycos, suivent la côte de Paphlagonie jusqu'au cap Carambis, et, au lieu de le contourner, se dirigent droit vers l'embouchure de l'Istros, toujours conduits par la lumière céleste. Jusqu'au cap Carambis, les héros ont suivi en sens inverse la route par laquelle ils étaient venus, d'après la tradition d'Hérodoros, des poètes tragiques et probablement de Callimaque; brusquement ils y renoncent pour suivre l'itinéraire de Timée et de Timagétos. La rupture est visible et les efforts de l'auteur pour expliquer ce changement prouvent que

1. *Scol.* IV, 247.

les deux versions sont difficiles à concilier. Pour justifier ou dissimuler le passage de l'une à l'autre, le poète recourt à trois artifices grossiers : les prédictions de Phinée, les révélations d'Argos et l'intervention miraculeuse d'Hécate. En réalité les motifs de cette transformation sont d'ordre littéraire. Si les Argonautes reviennent par la route qu'ils ont déjà suivie, le récit de leur voyage sera forcément court et peu intéressant, l'auteur ne pouvant répéter en détail ce qu'il a déjà raconté. Apollonios devra renoncer à introduire dans le poème les nombreux vestiges du passage des Argonautes en Libye, dans l'Adriatique et en Ligurie. Il ne l'a pas voulu; pour être exact et complet, il a préféré un itinéraire plus vaste. En même temps, le retour devenait plus intéressant dans ces régions que le poète n'avait pas encore décrites. Le public savant auquel s'adressait l'auteur serait charmé, pensait-il, de trouver dans les *Argonautiques*, après l'enlèvement de la toison d'or, une nouvelle série d'épisodes émouvants et de curiosités mythologiques ou géographiques. Enfin Apollonios pouvait invoquer une vieille tradition épique : en général, lorsqu'un héros se rend dans un pays lointain, il revient par un itinéraire différent[1]. Héraclès, par exemple, traverse plusieurs contrées sauvages d'Europe et de Libye avant d'arriver à l'île Erythéia, où il s'empare des troupeaux de Géryon, mais il revient par l'Ibérie, le sud de la Gaule, la Ligurie, l'Italie, la Tyrrhénie, la Sicile et la Grèce[2]. De même les nombreux *Nostoi* et l'*Odyssée* prouvent que, dans les vieilles épopées, le retour des héros était en général long et compliqué. Apollonios, en suivant cette tradition, donne à son œuvre l'aspect du « poème cyclique » condamné par son maître Callimaque.

1. Cf. C. Robert, *op. cit.*, III, 828.
2. C. Robert, *op. cit.* II, 465 ss.

II. — L'Istros

A partir du cap Carambis, les Argonautes s'éloignent de la côte méridionale du Pont-Euxin; suivant la route éclairée par Hécate, ils se dirigent tout droit vers le nord-ouest et arrivent à l'embouchure de l'Istros.

A) *Sources de l'Istros*

D'après Argos, fils de Phrixos, ce fleuve, « bras le plus septentrional de l'Océan », prend sa source dans les Monts Rhipées, au pays des Hyperboréens et, une fois arrivé sur le territoire des Thraces et des Scythes, se divise en deux branches dont l'une se jette dans le Pont-Euxin, l'autre dans l'Adriatique[1]; c'est un fleuve large et profond, navigable même pour un vaisseau de transport; sur une longue distance, il est le seul fleuve de la terre. L'Istros est évidemment le Danube, mais pour apprécier la valeur de cette description, il ne faut pas oublier que, jusqu'à l'époque romaine on le connaissait fort mal. Au temps d'Apollonios, on n'avait aucune idée précise de son cour supérieur.

« On avait confondu le fleuve et ses affluents, non seulement avec leurs vallées, mais encore avec les routes commerciales que celles-ci ouvraient à travers le continent européen. Ainsi chez les géographes ioniens il traversait presque toute l'Europe du nord au sud; chez Hérodote, il la coupait de l'ouest à l'est. Plus on avait préféré les routes maritimes de la Méditerranée et de l'Occident à ces voies transcontinentales, plus l'ignorance s'était faite sur le fleuve, plus on avait diminué la longueur de son cours présumé. On connaissait encore l'Ister comme chemin commercial du Pont-Euxin à l'Adriatique. Au nord de cette route, il était inconnu, on ne savait sur lui que des fables, on ne faisait que des hypothèses[2]. »

1. IV, 282, ss.
2. DE PACHTÈRE, *Salluste, et la découverte du Danube* (*Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, 1908, p. 80); cf. BERGER, *Gesch. der wiss. Erdkunde der Griechen*, 2e éd., p. 233-235; P.-W., art. *Danuvius*.

Plus tard, à partir du IIe siècle av. J.-C., des auteurs ont longtemps appelé Danoubios et Istros le cours supérieur et inférieur du Danube sans savoir qu'il s'agissait du même fleuve. Poseidonios, Diodore de Sicile et probablement César pendant la guerre des Gaules, les considéraient comme deux fleuves distincts; Salluste, dans ses *Histoires*, entre 36 et 34 av. J.-C., fut sans doute le premier à admettre leur identité; Apollonios ne parle donc que de l'Istros. Sans en connaître le cour supérieur, il en indique les sources d'une manière curieuse : c'est « le bras le plus septentrional de l'Océan[1] » et il descend des Monts Rhipées, situés au pays des Hyperboréens.

En faisant de l'Istros un bras de l'Océan, le poète nous ramène subitement à la vieille théorie d'Homère, d'Hésiode et d'Hécatée, d'après laquelle tous les grands fleuves, comme le Phasis, le Nil et le Tanaïs, viennent de l'Océan qui en toure la terre.

Cependant il ajoute que le fleuve prend sa source dans les Monts Rhipées. D'après de Wilamowitz, ces deux renseignements ne seraient pas contradictoires : Hésiode appelle aussi « bras de l'Océan » le Styx, qui ne communique pas avec lui directement mais par des canaux souterrains; peut-être Apollonios se représente-t-il de la même manière les rapports de l'Océan et de l'Istros[2]. Cette théorie nous paraît difficile à accepter. Dans ce passage d'Hésiode, « bras de l'Océan » ne peut avoir que le sens de dérivation souterraine parce que le Styx, fleuve des Enfers, est souterrain. Mais l'Istros coule sur la terre et le mot κέρας désigne ordinairement un bras de fleuve, en particulier les bouches du Nil[3]. Il faut donc laisser à l'expression « bras de l'Océan » son sens habituel et y voir un reste de géographie fabuleuse qui rappelle le temps

1. ὕπατον κέρας Ὠκεανοῖο, IV, 282.
2. DE WILAMOWITZ, *Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos*, II, 186; HÉS., *Th.*, 789.
3. Cf. PIND., frg. 201 et THUC., I, 110.

où Hésiode faisait de l'Istros et des autres grands fleuves[1] les fils de Thétis et d'Okéanos.

Bien qu'il vienne de l'Océan, l'Istros, d'après le poète, prend sa source au pays des Hyperboréens, dans les Monts Rhipées. Ces deux notions remontent à la plus haute antiquité.

Les Hyperboréens sont un peuple mythique. D'après Hérodote, Hésiode et l'auteur du poème des *Epigones* ont parlé des Hyperboréens, mais ni les Scythes, ni les Issédons ne les connaissent, et il n'a pu se renseigner sur eux qu'à Délos[2]. Apollonios accepte l'étymologie populaire de leur nom : c'est le peuple qui habite « au delà de Borée[3] », à l'extrême nord de l'Europe. Aristéas de Proconnèse, Pindare, Hellanicos, Damastès, Callimaque, Eratosthène[4] les placent dans cette région et Hérodote montre que cette opinion était fort répandue de son temps. En réalité, les Hyperboréens, peuple mythique, reculèrent avec la colonisation. Après la découverte du Pont-Euxin, les Grecs s'efforcèrent de les situer par rapport aux Scythes et les placèrent au delà de ce peuple, près de l'Océan du nord. Suivant Phérécyde, si toutefois il est la source d'Apollodore, ils habitaient près du Caucase, où se trouvait Atlas[5]. Quelques savants modernes ont voulu les placer au nord-ouest de l'Europe : d'Arbois de Jubainville les identifie avec les Celtes et M. Jullian estime que les Celtes se sont trouvés compris sous ce nom[6]; d'autres les placent au nord de l'Asie[7]. Apollonios ne confond pas les

1. *Th.*, 339.
2. IV, 32 sq.; cf. Berger, *Mythische Kosmographie*, p. 21 sq. et Roscher, *Lexikon*, art. *Hyperboraei*.
3. IV, 286.
4. Aristéas, d'après Hdt., IV, 13. sq.; Pind., *Ol.*, III, 16, 31, etc.; Hellanicos, Damastès, Callim. dans Et. de Byz., v. Ὑπερβόρεοι ; Erat. dans Strab., 51 35 sqq.; Hippocr., *de aere*, I, 567.
5. Apld., II, 5, 11, 11.
6. D'Arbois de Jubainville, *La source du Danube chez Hérodote* (*Rev. Arch.* 3e *série*, XII, 61); C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, 237, n. 5,
7. Hauvette, *La géographie d'Hérodote* (*Rev. de Phil.*, *Nouv. série*, t. XIII, 1).

Celtes et les Hyperboréens : les premiers, d'après lui, habitent l'Europe centrale et occidentale, près des sources de l'Eridan et du Rhône; les seconds, près des Monts Rhipées et des sources de l'Istros, au nord de l'Europe. Toutefois les deux peuples ne lui semblent pas très éloignés, car il rapporte que, d'après une légende celte, Apollon s'est arrêté sur les rives de l'Eridan lorsqu'il se rendait chez les Hyperboréens. Cette géographie à demi fabuleuse est bien obscure et trahit l'embarras du poète en présence de renseignements contradictoires. Quel que soit pour lui le séjour des Hyperboréens, il n'est pas le premier à y placer les sources de l'Istros : Eschyle et Pindare l'avaient fait avant lui[1].

Les Monts Rhipées sont un souvenir de la géographie ionienne. Comme leur nom l'indique, les « souffles », ῥιπαί, de Borée y habitent; aussi les a-t-on placés au pays des Hyperboréens. Ils apparaissent chez Damastès, Alcman, Eschyle[2] qui les placent vaguement vers le nord, comme les Hyperboréens. A mesure que s'étendent les connaissances géographiques, les uns les rejettent dans le domaine de la fable comme Eratosthène, les autres s'efforcent de préciser leur situation. Suivant la tradition de Damastès, Hellanicos, Hippocrate et Aristote les placent à la frontière nord de la Scythie[3]. Plus tard, Poseidonios les identifiera avec les Alpes[4], que les Grecs ont connues très tard.

Hérodote, en un passage célèbre[5], déclare que l'Istros prend sa source chez les Celtes, près de la ville de Pyréné et coule au milieu de l'Europe en la partageant. On n'aperçoit pas clairement le sens de Pyréné : les uns y voient une ville qui rappelle les Pyrénées et se trouve dans la même région[6], d'au-

1. Esch., frg. 183 = *scol. Ap.*, IV, 184; Pind., *Ol.*, III, 25 ss.
2. Damastès dans Et. de Byz., *l. cit.*; Alcman, frg. 123 Bergk; Esch., *frg.* 66.
3. Hellan., frg 187, Jac.; Hippocr., *de aere*, 19; Aristt., *Meteorol.*, I, 13, 20.
4. D'après Athénée, VI, 23, p. 233.
5. II, 33.
6. A. Grenier, *La découverte du Rhin* (*Mélanges d'arch. et d'hist.*, 1920, p. 7 sq).

tres, « le nom d'une localité existant alors dans la région des sources de l'Ister et n'ayant de commun avec les Pyrénées qu'une simple ressemblance phonétique[1]». De toute façon, Hérodote a certainement compris que l'Istros coule à peu près de l'ouest à l'est, mais il n'a pas été suivi : Aristote est re-revenu à l'opinion des Ioniens. C'est probablement sous l'influence de ce dernier que le poète place les Monts Rhipées chez les Hyperboréens et la source de l'Istros dans ces montagnes. Il résulte de ces indications que, pour Apollonios, le fleuve coule du nord au sud, et non de l'ouest à l'est, comme pour Hérodote. Il n'a pas encore identifié les Monts Rhipées avec les Alpes et les montagnes de l'Europe Centrale, bien qu'il connût vaguement ces dernières, comme on le verra plus loin. On doit remarquer enfin que, si Alcman, Eschyle et Aristote emploient la forme Rhipai, Apollonios les appelle Monts Rhipées, expression que l'on trouvait chez Callimaque[2].

B) *Ses deux bras*

D'après le poète, l'Istros se divise en deux bras qui se jettent l'un dans le Pont, l'autre dans la mer Ionienne. Cette division, confirmée par l'itinéraire des Argonautes et des Colques, apparaît dans deux passages dont le texte et le sens ont été fort discutés[3]. Une des branches, dit Argos aux compagnons de Jason, se jette « dans un golfe profond qui s'étend au nord de la mer de Trinacrie »; l'autre se jette dans la mer Ionienne, μετ' Ἰονίην ἅλα. Plus loin le poète nous apprend que les Colques d'Apsyrtos, remontant le cours de l'Istros par une de ses nombreuses bouches, arrivent avant les Argonautes « au golfe le plus reculé de la mer Ionienne ».

1. Piroutet, *Contribution à l'étude des Celtes* (*L'Anthropologie*, 1918-19, p. 226).
2. A. Rh., IV, 187; Callim., frg. 215 Schn. = *scol. Ap.* IV, 284.
3. IV, 289 ss, 305 ss.

Qu'est-ce que la mer de Trinacrie par opposition à la mer Ionienne ?

Le fils de Phrixos dit aux Argonautes que la mer de Trinacrie baigne leur pays; il appelle donc ainsi la mer qui se trouve à l'est de la Sicile, le long de la côte occidentale de Grèce, c'est-à-dire la partie méridionale de la mer Ionienne. Puisqu'une branche de l'Istros se jette dans cette mer, l'autre est sans doute celle du Pont-Euxin; mais d'après les manuscrits, elle se jette aussi dans la mer Ionienne. Merkel conserve cette expression et l'introduit même dans un autre passage concernant le fleuve Achéron d'Héraclée, où les manuscrits donnent ἠνίην[1]. D'après lui, la partie occidentale du Pont-Euxin est appelée mer Ionienne par Apollonios, comme le prouvent les vers 289 et 308 du chant IV et un passage d'Ammien Marcellin. Cette interprétation repose sur plusieurs erreurs. Même, si, au vers 289, l'expression mer Ionienne peut désigner le Pont-Euxin, au vers 308, elle s'applique à la mer communément appelée Ionienne ou Adriatique : en effet, le poète montre clairement que les Colques arrivent dans la mer Ionienne après avoir quitté le Pont-Euxin et remonté l'Istros. Quant au passage d'Ammien Marcellin[2] « *Bospori vocati quod per eos quondam Inachi filia... ad mare Ionium permeavit* », il est trop vague pour justifier l'interprétation étrange de Merkel : les courses d'Io sont capricieuses, le pluriel *Bospori* s'applique au Bosphore cimmérien comme à celui de Thrace et rien n'empêche d'admettre qu'Io les traversa l'un ou l'autre pour se rendre dans la mer appelée généralement Ionienne.

Ni Apollonios ni Ammien Marcellin ne prouvent que l'expression de mer Ionienne ait jamais désigné la partie occidentale du Pont-Euxin. Il faut donc renoncer à la théorie de Merkel et retoucher le texte des manuscrits. La correction ἠοίην ou ἠώην, orientale, introduite par Gerhard et adop-

1. II, 745.
2. XXII, 13.

tée par de La Ville de Mirmont et Mooney, paraît préférable à Ἀξείνην proposé par Flangini et ἡμετέρην dû à M. de Wilamowitz[1]. Ce dernier invoque la paraphrase du scoliaste[2] εἰς τὴν καθ' ἡμᾶς θάλασσαν, mais cette expression concerne Eschyle au lieu d'Apollonios et désigne la Méditerranée, non le Pont-Euxin. La correction de Gerhard est la plus voisine du texte des manuscrits et on peut invoquer en sa faveur le passage où Apollonios cite l'Achéron d'Héraclée qui se jette dans la mer « Orientale ».

Quant au vers 308, le texte en est clair : puisqu'il désigne la mer Ionienne ou Adriatique, il n'y a pas lieu de le corriger, et de remplacer cette fois Ἰονίην par ἠοίην comme l'ont fait de La Ville de Mirmont et la plupart des éditeurs. L'Istros se jette donc à la fois dans la mer Ionienne ou Adriatique et dans la mer Orientale ou Pont-Euxin.

Cette division n'est pas inventée par le poète. D'après le scoliaste, Eschyle, dans le *Prométhée délivré*, attribuait à ce fleuve trois embouchures, une dans le Pont-Euxin, une dans l'Adriatique et une dans « notre mer », c'est-à-dire la Méditerranée en général; cette dernière branche traversait probablement le pays des Celtes et se jetait dans la partie occidentale de la Méditerranée, au golfe de Ligurie. Dans la même tragédie, Eschyle faisait descendre l'Istros du pays des Hyperboréens et des Monts Rhipées; c'est pourquoi le scoliaste prétend qu'Apollonios « le suit », c'est-à-dire est d'accord avec lui sans l'avoir forcément imité. Cette division en plusieurs bras ne se rencontre pas chez Hérodote : d'après lui l'Istros se jette dans le Pont-Euxin par un delta, après avoir reçu de nombreux affluents[3].

La théorie d'Eschyle est reprise au IVe siècle avec une légère modification : le nombre des bras est réduit de trois à deux. Cette opinion se rencontre chez Skylax, Aristote,

1. *Hellenistische Dichtung*, II, 186.
2. *Scol.* IV, 284.
3. II, 43, 44; IV, 47-51.

Théopompe, l'auteur du traité *Sur les récits merveilleux*, attribué faussement à Aristote, Timagétos et peut-être Callimaque[1].

Dans le périple du pseudo-Skylax, on lit : « Après les Vénètes il y a le peuple des Istriens et le fleuve Istros : ce fleuve se jette aussi dans le Pont-Euxin[2] ». Aristote[3] parle des thons du Pont-Euxin qui remontent un bras de l'Istros et descendent dans l'Adriatique par l'autre bras : c'est la route qu'Apollonios fait suivre aux Argonautes.

Théopompe, d'après Strabon, donnait aussi à l'Istros une embouchure dans le Pont et une dans l'Adriatique[4]. Le traité *Sur les récits merveilleux*, contient cette phrase : « A ce qu'on dit, l'Istros, qui coule des forêts appelées Herkyniennes, se divise en deux : d'un côté il coule vers le Pont, de l'autre il se jette dans l'Adriatique[5] ».

Timagétos, est, d'après les scolies, le seul auteur qui ait fait passer les Argonautes du Pont dans la Méditerranée par l'Istros, et Apollonios « l'a suivi[6] ». Il faut entendre par là que le poète, comme l'historien, a fait remonter le cours de ce fleuve par les héros. Mais d'après Timagétos un des bras de l'Istros se jette dans la mer « Celtique », d'où les Argonautes arrivent en Tyrrhénie[7] : comme l'expression « mer Celtique » désigne la Méditerranée à l'ouest de l'Italie, l'itinéraire de Timagétos ne concorde pas avec celui de notre poète.

Les idées de Callimaque sur l'Istros n'apparaissent pas clairement. Si les Colques, dans les *Aitia*, se divisent en deux

1. Berger, *Gesch. der wissensch. Erdkunde der Griechen*, I, 21 sq.; Fitch, *de Argon. reditu quaestiones selectae*, 10, 37 ss.; Walther, *op. cit.*, 85 sq., Partsch, *die Stromgabelungen der Argonautensage* (*Bericht über die Verhandl. der Saechs. Akad. der Wissensch. zu Leipzig, phil. hist. Klasse, t.* LXXI, 1919, 2e fasc.).
2. *Pér.*, 20; cf. carte III, des *GGM* Didot.
3. *Hist. Anim.*, VIII, 13.
4. Strab., 263, 30.
5. *Mir. Ausc.*, 105.
6. *Scol. Ap. Rh.*, IV, 284.
7. *Scol.* IV, 259, où il faut corriger τὸν μὲν Φᾶσιν en Ἴστρον μέν φησιν (Partsch p. 9), ou τὸν Ἴστρον φησίν (Mueller, FHG, IV, 519), ou τὸν μὲν Φᾶσιν... τὸν δὲ Ἴστρον (Schwartz, cf. Jacoby, *FGrH*, I, p.11 n.).

groupes dont l'un arrive au fond de l'Adriatique par l'Istros, comme le supposent Schneider et Pfeiffer[1], il faut admettre que Callimaque partage sur la géographie du fleuve les idées de Skylax et d'Aristote. Mais l'itinéraire des Colques et des Argonautes dans les *Aitia* reste mystérieux.

D'après Strabon, la division de l'Istros en deux bras qui se jettent dans le Pont et l'Adriatique se retrouve chez Eratosthène et Hipparque[2], donc après Apollonios. Il est vrai que certains érudits hésitent à imputer une erreur pareille à Eratosthène[3], mais le rapprochement avec les auteurs cités plus haut montre qu'elle n'a rien d'invraisemblable et que le témoignage de Strabon mérite créance[4].

Si étrange que nous paraisse l'idée d'Apollonios, on voit qu'elle était généralement admise à son époque. Il ne faut donc pas la mettre au nombre des « erreurs géographiques les plus monstrueuses » que Couat reproche au poète[5] : elle correspond à la science très incomplète de son temps.

D'ailleurs Strabon et Diodore de Sicile expliquent l'origine de cette tradition : au fond de l'Adriatique, dans la presqu'île appelée encore aujourd'hui l'Istrie, les Grecs connaissaient le peuple des Istriens, cité déjà par Hécatée[6], et un cours d'eau nommé Istros, qu'ils regardèrent comme un bras du grand fleuve parce qu'il portait le même nom.

En outre, la circumnavigation de la Grèce et la traversée de l'Océan étant un élément traditionnel et important de la légende argonautique, les écrivains ont essayé de le conserver en l'adaptant à une géographie plus récente : ils ont ainsi remplacé l'Océan par l'Istros[7]. Enfin comme on

1. Cf. ici p. 68 ss.
2. Strab. 47, 41; 263, 30.
3. Berger, *Die geograph. Fragmente des Eratosthenes* p. 347 sqq.; Fitch, *op. cit.*, p. 48, n. 2.
4. Telle est l'opinion de d'Arbois de Jubainville, *Littérature Celtique*, XII, 93 et de Partsch, *op. cit.* 3 et n. 1.
5. *La poésie alexandrine*, 305.
6. Hécat., frg. 91 Jac.; D. S., IV, 56; Strab., 47, 47 ss.; Et. de Byz., v. Ἴστροι.
7. Berger, *op. cit.*, I, 22.

l'a signalé plusieurs fois, l'idée d'un fleuve réunissant l'Adriatique et le Pont s'explique par l'existence d'une voie commerciale[1]. Au IVe siècle, un commerce actif avec portage avait lieu entre les deux mers par le Danube et la Save.

C) *Les bouches de l'Istros*

Sur les embouchures du Danube vers le Pont-Euxin, historiens et géographes ne sont pas d'accord : Hérodote et Ephoros en comptent cinq, Skylax trois, Timagétos trois également, dont une appelée Calon[2]; plus tard, on en trouve cinq chez Arrien, Skymnos et Denys le Périégète, six chez Pline l'Ancien et chez Ptolémée, appelées du sud au nord Hiéron, Narakion, Calon, Pseudostomon, Boréion, Psilon, et sept chez Strabon[3]. Apollonios cite seulement les bouches Calon et Narécos qui entourent l'île Peuké, mais cela ne prouve nullement qu'il n'en connaisse pas d'autres. C'est probablement à Timagétos qu'il a emprunté le nom des bouches de l'Istros : en effet, d'après les scolies, cet historien citait la bouche Calon et déclarait que les Colques d'Apsyrtos s'y engagèrent[4]. L'île Peuké, aujourd'hui Piczina, St Georges ou Kédrilleh, n'est pas citée avant Apollonios, mais il est probable que Timagétos en parlait aussi ; les renseignements que donne Apollonios sur sa forme triangulaire sont confirmés, dit le scoliaste, par Eratosthène au livre III de ses *Géographiques*[5]. Le poète la décrit ainsi :

« L'Istros enferme une île nommée Peuké, triangulaire, qui dirige sa large base vers les côtes (du Pont-Euxin) et son étroit

1. *Id.* 21; Fitch, *op. cit.*, 37 sq.; C. Jullian, *op. cit.*, I, 248, n. 3.
2. Hdt., IV, 47; Skyl., 20; Ephoros, ap. Strab., 254, 4; Timagétos, *scol. Ap.* IV, 306.
3. Arrien, *Pér. P. E.*, 24; Skymn., 773; Den. Pér., 301; Plin., *H. N.*, IV, 12, 24; Ptolém., III, 10; Strab., 253, 48; cf. Forbiger, *Handbuch*, III, 240, n. 65.
4. *Scol.* IV, 306.
5. *Scol.* IV, 310. Cf. Anon., *Pér.P.E.*, 68; Val. Fl., VIII, 218; Martial, VII, 7, 1; 84, 3; Ptol., III, 10 2; Strab. 253, 45 et 254, 33; Pline, *H.N.* IV, 69; Amm. Marc. XXII, 8, 43 et 45; Skymn., v. 785-790; Mela, II, 7.

sommet vers le courant. Autour d'elle le fleuve se divise en deux branches : l'une s'appelle bouche Narécos; l'autre, à la pointe Sud de l'île, bouche Calon. Par cette dernière Apsyrtos et les Colques s'élancèrent plus vite (que les Argonautes); les autres remontaient au loin, vers la pointe nord de l'île[1]. »

Certains détails peu clairs ont été diversement interprétés. D'après de La Ville de Mirmont, l'île Peuké étend sa plus grande largeur « dans le sens de la grève »; on ne peut traduire ainsi 'ες αἰγιαλούς, car si le côté le plus long du triangle est baigné par la mer, l'angle opposé ne peut être aigu; la plus grande largeur de l'île est donc perpendiculaire et non parallèle à la côte, elle s'étend de l'ouest à l'est et non du nord au sud. Le poète ajoute que la bouche Calon se trouve ὑπὸ τῇ νεάτῃ (νήσῳ); ce n'est pas « en face de l'extrémité de l'île», traduction vague qui ne permet pas de distinguer si la bouche Calon se déverse au nord ou au sud de l'île, mais à la pointe sud, la plus rapprochée pour les Colques d'Apsyrtos qui ont suivi la côte méridionale du Pont-Euxin. Au contraire les Argonautes s'avancent plus au nord, ὑψοῦ νήσοιο κατ'ἀκροτάτης (par opposition à ὑπὸ τῇ νεάτῃ) et au loin, c'est-à-dire par une route plus longue (par opposition à θοώτερον). Pour Apollonios, la bouche Calon est donc située au sud de l'île (aujourd'hui bras de St Georges) et la bouche Narécos au nord (bras de Kilia): c'est le contraire de ce qu'affirment les géographes postérieurs[2], mais peut-être cette erreur remonte-t-elle à Timagétos, qui faisait passer les Colques par la bouche Calon.

D) *L'Istros du Pont-Euxin à l'Adriatique.*

Colques et Argonautes, après avoir dépassé l'île Peuké, remontent le bras de l'Istros qui se jette dans le Pont-Euxin, au grand effroi des riverains : Scythes mêlés aux Thraces,

1. IV, 309-316.
2. Arrien, *Pér. P. E.*, 35; Anon., *Pér.*, 67 sq.; Ptol., *l. cit.*

Sigynnes, Graucénies et Sindes habitant la plaine déserte de Laurion. La plupart de ces peuples étaient connus avant Apollonios : les Sigynnes sont cités par Hérodote[1], qui les place, comme le poète, au nord du Danube et prétend que leur territoire s'étend jusqu'à celui des Enètes (ou Vénètes), voisins de l'Adriatique; mais Strabon[2] les place à côté des Derbiques, des Tapyres et des Caspiens aux environs du Caucase et de la mer Caspienne. Le poète aurait donc imité Hérodote, comme le pense Partsch[3]. On considère aujourd'hui les Sigynnes comme un grand peuple industriel et commerçant qui, tenant quelques-unes des grandes routes économiques de l'Europe, y répandit la civilisation dite de Hallstatt, et on les assimile parfois aux Tsiganes actuels[4]. Ce puissant empire aurait été détruit par les Gaulois vers 400.

Les Sindes, d'après Hérodote[5], sont voisins des Scythes et habitent sur les rives du marais Méotide, près du Bosphore Cimmérien. Hellanicos en faisait mention d'après le scoliaste dans un ouvrage *Sur les Peuples*; Skylax dans son périple les place à l'est du Bosphore Cimmérien et Strabon confirme cette opinion[6]. D'après Partsch[7], Apollonios aurait encore imité Hérodote sans s'apercevoir que l'historien plaçait les Sindes loin du Danube, mais le poète consulta peut-être un ouvrage plus récent comme celui de Timonax sur les Scythes, où l'on trouvait, d'après les scolies[8], une énumération des peuples de Scythie. Ni les Graucènes, ni la plaine de Laurion ne sont cités ailleurs. D'après les *Argonautiques*, ces peuplades barbares n'ont

1. V, 9.
2. 446 4; cf. Vivien de St-Martin, *Géographie ancienne du Caucase*, p. 61 sqq.
3. *Op. cit.*, 4 n. 1.
4. Piroutet, *art. cité*, 236 sq.; C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, 1, 118, n. 3; 183, n. 4; 298, n. 1 et *REA*, 1906, 119 sq.
5. IV, 28 et 86.
6. *Scol.* IV, 321 = frg. 69 Jac.; Skyl., 72; Strab., 424, 54.
7. *Op. cit.* 4.
8. IV, 321.

jamais vu de navire et prennent ceux des Colques pour des monstres marins.

Le poète paraît avoir une certaine connaissance des rives de l'Istros dans son cours inférieur. Il nous parle en effet de bergers qui abandonnent leurs innombrables troupeaux, de prairies basses et humides, d'une plaine de Laurion. Ces détails sont confirmés par les voyageurs modernes. De Moltke, par exemple, décrit ainsi la même région :

« Sur le bas Danube, la contrée est plus attrayante, les îles sont plantées d'épais fourrés de roseaux, les bras du fleuve ressemblent à des lacs, et le courant s'élargit enfin en une mer de roseaux large de 10 lieues, dans laquelle on voit s'avancer de grands navires. »

Et dans un autre passage :

« La côte s'éloigne, s'abaisse et finit par se changer en un vaste marais entouré par la mer, par des lacs étendus et par les bras du Danube. Cette vaste étendue n'est qu'une alluvion du grand fleuve qui, des eaux des Alpes, du Balkan et des Karpathes, teint en jaune la mer bleue jusqu'à une distance de 3 à 5 milles géographiques...

Ce fleuve jette trois bras principaux à travers le delta : au sud, le Kédrilleh-Boghas; au nord, le Kili-Boghas; au milieu, la Sulina, qui seule est navigable. La Sulina est large de cent cinquante à deux cents pas, et forme à son embouchure un banc de sable couvert à peine de dix pieds d'eau[1].

En remontant l'Istros, Colques et Argonautes passent au pied du mont Angouros et du rocher Cauliacos, où se séparent les deux bras du Danube qui se dirigent vers le Pont-Euxin et l'Adriatique. Le Mont Angouros était cité par Timagétos dans son ouvrage *Sur les Ports*[2]. Ce géographe est la source probable du poète.

Le rocher de Cauliacos ne se rencontre pas avant Apollonios; le scoliaste affirme qu'un certain Polémon, probable-

1. *Lettres sur l'Orient*, 104 et 386 sq.
2. *Scol.* IV, 324.

ment le Périégète, en fait mention dans un ouvrage sur des *Fondations de villes en Italie et en Sicile*, mais il est un peu plus jeune qu'Apollonios. Peut-être Timagétos ou quelque auteur de géographie locale a-t-il fourni ce renseignement au poète. Hécatée faisait mention d'un peuple nommé Cauliques, qui habitait au fond de l'Adriatique d'après Etienne de Byzance[1].

Partsch a essayé fort ingénieusement de localiser le Mont Angouros, le rocher de Cauliacos et la prétendue bifurcation de l'Istros. Le mont Angouros, affirme-t-il, rappelle par son nom l'Angros d'Hérodote, fleuve d'Illyrie qui, traversant la plaine des Triballes, se jette dans le Brongos, affluent de l'Istros[2]. Le Brongos doit être identifié non avec un des premiers affluents de la Save, mais avec la Morava occidentale, comme l'a vu Kiepert. Le Mont Angouros correspondrait aux montagnes des Portes de Fer.

« On sera tout de suite disposé à placer la prétendue bifurcation près du confluent de la Save, où le long fleuve coulant vers le sud depuis le coude du Danube jusqu'au confluent de la Drave sans recevoir d'affluents (εἰς οἶος, IV, 286) passe dans le canal qui, formé par la Save et le Bas-Danube, se dirige vers l'est et recueille les eaux de tout le nord de la péninsule des Balkans. C'est surtout dans la région marécageuse de la Save inférieure que l'occasion s'offrait de changer pour la moitié occidentale la pente uniforme de ce canal et de la croire dirigée vers l'Adriatique. Malheureusement nous n'avons pas la possibilité d'apporter une preuve décisive de ce raisonnement[3] ».

Il est impossible en effet de tirer du texte d'Apollonios des renseignements plus précis. L'Istros qui descend des Monts Rhipées, du nord au sud, est bien la partie du fleuve comprise entre le coude qu'il forme au nord de Buda-Pesth et le confluent de la Drave ou de la Save. Mais le bras de l'Istros qui se dirige vers l'Adriatique peut être la

1. Frg. 92 Jac.; Et. de Byz., s. v.
2. Hdt., IV, 49.
3. Partsch, *op. cit.* 3-5.

Drave ou la Save, qui sont à peu près parallèles. Vu son importance, nous choisirons plutôt la Save avec Partsch, car elle est navigable comme le Danube. Le rocher Cauliacos se trouverait donc au confluent des deux cours d'eau, dans la région de Belgrade.

Il faut remarquer toutefois que les Cauliaques ou Cauliques d'Hécatée, d'après Etienne de Byzance, habitent près d'un golfe au fond de l'Adriatique. Partsch a d'ailleurs essayé de les identifier avec les *Flamonienses Culici* de Pline, qui seraient voisins d'un *sinus Flanaticus* situé en Liburnie près du golfe oriental de l'Istrie[1]. Comme cet emplacement nous conduit très loin à l'ouest de la prétendue bifurcation et du mont Cauliacos, on pourrait en tirer argument contre la théorie de Partsch, mais il ne faut pas oublier qu'Apollonios ne se rend pas compte de la distance qui sépare le Pont de l'Adriatique. Il nous dit en effet que les Colques d'Apsyrtos, pénétrant dans l'Istros par la bouche Calon, traversent une « langue de terre», αὐχένα γαίης, et arrivent au fond du golfe le plus reculé de la mer Ionienne. Sans doute cette expression, comme celle d'ἰσθμός, peut désigner une bande de terre très large[2], mais elle montre que le poète ne se représente pas la péninsule balkanique comme s'élargissant à mesure qu'on remonte vers le nord. Mooney[3], à ce propos, parle de la « géographie imaginaire » du poète. En réalité, l'idée que les Balkans se rétrécissent entre le Pont et l'Adriatique semble correspondre à la science incomplète de son temps. D'après Théopompe, on voyait les deux mers du sommet d'une montagne et elles n'étaient séparées que par un isthme[4].

1. Partsch, *die Lika in Römischer Zeit*, Vienne, 1900, p. 26*b*; Pline, H. N., III, 150.
2. Cf. αὐχήν correspondant à cinq jours de marche, Hdt., I, 72 et la région du Caucase, entre le Pont et la mer Caspienne, appelée ἰσθμός par Strab., 427, 10.
3. Note IV, 307-8.
4. Strab., 263, 27; Skymn., 370 sq., 381.

Telle est dans les *Argonautiques* la description de l'Istros, qui tient une place importante. Une fois de plus, on y trouve un curieux mélange de fable et de science d'ailleurs insuffisante, mais égale à celle des géographes contemporains. On peut constater que les renseignements fabuleux sur le bras de l'Océan et les Monts Rhipées situés au pays des Hyperboréens concernent seulement les sources du fleuve qu'on ne connaissait pas encore. La division en deux bras, l'allusion à un isthme entre le Pont et l'Adriatique, la description de l'île Peuké et du cours inférieur sont conformes à la géographie du temps d'Apollonios. La source principale de l'auteur est Timagétos, sauf pour le bras du fleuve qui se jette dans l'Adriatique.

III. — L'Adriatique

Par les deux branches de l'Istros, les Colques, sous le commandement d'Apsyrtos, arrivent dans la mer Ionienne ou mer de Cronos, nom qui, chez le poète, désigne l'Adriatique. Le premier, qui ne se trouve pas dans Homère, est bien connu à partir d'Hérodote[1]. Apollonios n'a pas employé les mots Adrias ou Adriatique, qui se rencontrent chez le même historien[2].

L'appellation « mer de Cronos » est curieuse. D'après Eschyle, la mer Ionienne s'appelait anciennement « le grand golfe de Rhéa[3] »; cette dernière étant la femme de Cronos, les deux expressions paraissent voisines et archaïques. D'après un récit d'Apollonios, c'est dans cette mer qu'aurait été jetée la faux qui mutila Cronos[4] : cette légende explique peut-être l'expression du poète. On doit constater cependant qu'après les *Argonautiques* on n'appelle pas mer

1. VI, 127; VII, 20.
2. I, 163 etc.
3. *Prom.*, 837 sqq.; cf. *Mer de Rhéa*, Hésych. et Phot., *Lex.*; *Saturnia tellus*, Virg., *En.*, VIII, 329.
4. Ap. Rh., IV, 982 ss.

de Cronos l'Adriatique, mais la mer du Nord ou la mer de Glace[1]. Ce sens nouveau remonte peut-être à Pythéas, qui l'aurait transmis à Timée selon de Wilamowitz[2]. Cette similitude de nom peut avoir aussi une origine commerciale : puisque l'ambre recueilli sur les côtes de la mer du Nord arrivait en Grèce par l'Adriatique, on a sans doute de très bonne heure imaginé des rapports entre les deux mers. Apollonios, qui ne fait point passer les Argonautes par la mer du Nord, aurait conservé à l'expression « mer de Cronos », par un archaïsme voulu, le sens qu'elle avait généralement avant les découvertes du voyageur marseillais.

Les Colques, arrivés les premiers dans l'Adriatique, s'empressent de barrer la route aux Argonautes en occupant toutes les îles de la côte jusqu'au fleuve Salangon et au territoire des Nestaiens, sauf les deux îles Brygéides consacrées à Artémis. Les Argonautes arrivent ensuite et s'installent justement dans les îles non occupées par leurs ennemis. Ainsi, d'après Apollonios, des îles nombreuses se trouvent au débouché de l'Istros dans l'Adriatique : il placerait donc l'embouchure du fleuve à l'est et non à l'ouest de la presqu'île d'Istrie, dans le golfe actuel de Fiume, près des îles d'Illyrie ou Liburniennes. Le fleuve Salangon dont il fait mention ne se retrouve nulle part. Les Nestiens ou Nestaiens sont cités par Skylax, par Timée et par Eratosthène au livre IV de ses *Géographiques*[3] : suivant ces auteurs, ils habitent la côte orientale de l'Adriatique. En effet, Skylax et Eratosthène placent devant leur pays l'île de Phoros, une des plus méridionales parmi les îles Liburniennes, citées par Strabon[4] (aujourd'hui Lésina).

On ne voit pas où le poète a emprunté les renseignements qu'il donne sur les îles Brygéides. Avant Apollo-

1. Den. Pér., 32; Pline, *H. N.*, IV, 104.
2. *Hellen. Dichtung*, II, 191 et n. 3; cf. Muellenhoff, *Deutsche Alterlumskunde*, I, 415.
3. Skyl., 23; *scol. Ap.* IV, 1215 et 1216.
4. 102, 24; 261, 46; 262, 12.

nios, Hérodote avait fait mention des Briges ou Bryges comme d'un peuple habitant la Thrace ou la Macédoine[1]. Strabon distingue les Briges de Thrace et les Bryges d'Illyrie, mais il les place au sud-est de cette contrée, au nord des Monts Kérauniens, localisation confirmée par Skymnos[2]. Apollonios fait aussi mention des Bryges, mais déclare qu'ils habitent le continent en face de l'île où ils ont élevé un temple à Artémis. C'est là qu'Apsyrtos, fils d'Aiétès, attiré dans un guet-apens, est tué par Jason avec la complicité de Médée; c'est pourquoi les habitants du pays furent appelés Apsyrtiens. L'auteur oublie d'ajouter que les deux îles dont il parle sont connues sous le nom d'îles d'Apsyrtos ou Apsyrtides. Apollonios paraît être le premier à situer le meurtre d'Apsyrtos dans une île de l'Adriatique; d'après une tradition suivie notamment par Phérécyde, Sophocle, Euripide et Callimaque[3], Apsyrtos fut tué en Colchide, dans la maison d'Aiétès. Les îles Apsyrtides sont citées par Strabon[4] qui les place sur la côte d'Illyrie et rappelle qu'Apsyrtos fut tué par Médée, ce qui est sans doute une allusion à Apollonios. Ce sont les îles appelés aujourd'hui Cherso et Ossero. Fitch[5] pense que l'origine de ce récit doit être cherchée non dans la légende même des Argonautes où l'on ne trouve que l'autre version, mais dans quelque tradition locale du nord de l'Adriatique, probablement corinthienne. C. Robert et de Wilamowitz partagent son opinion. Forbiger a montré que ces îles s'appelaient d'abord Apsoros et Cresca et que la ressemblance d'Axoros avec Apsyrtos est la seule raison pour laquelle le meurtre de ce personnage y fut transféré[6].

1. VI, 45; VII, 73, 185.
2. Strab., 271, 20; 272, 3, 9; Skymn., 434 ss.
3. *Scol.* IV, 223 et 228; Eur., *Médée*, v. 1334 et *scol.*
4. 102, 22; 261, 42; cf. Pline, H. N., III, 140 : *insula Absortium.*
5. *De Argonautarum reditu quaestiones selectae*, p. 66; C. Robert, *op. cit.*, III, 801, n. 7; de Wilamowitz, *Hellenist. Dichtung*, II, 193.
6. P.-W., v. *Apsyrtides*; théorie approuvée par Grœger, *de Argonauticarum fabularum historia quaestiones selectae*, p. 50.

Après le meurtre du fils d'Aiétès, les Argonautes s'enfuient à force de rames pendant la nuit, pour éviter une lutte inégale avec les Colques. Revenant en arrière dans une direction opposée à celle que leurs ennemis surveillent, ils remontent jusqu'à l'île Electris, ἀλλάων ὑπάτην, dit le poète[1]. De La Ville de Mirmont traduit « la dernière de toutes les îles Electrides »; en réalité le poète ne cite qu'une île Electris, la plus septentrionale de toutes les îles citées précédemment, c'est-à-dire des îles Liburniennes et Apsyrtides. Privés de leur chef, les Colques veulent poursuivre les Argonautes dans toute l'Adriatique, mais Héra les en détourne par des éclairs; n'osant pas retourner en Colchide, où ils seraient mal accueillis par Aiétès, ils se dispersent et s'établissent d'une manière définitive dans la région. Les uns débarquent dans les deux îles Brygéides d'Artémis, qu'ils habiteront sous le nom d'Apsyrtiens; d'autres bâtissent une citadelle près du « profond et sombre fleuve d'Illyrie », à l'endroit où se trouve le tombeau d'Harmonia et de Cadmos, et deviennent ainsi les voisins des Enchélées; d'autres enfin s'installent dans les monts appelés Kérauniens. On reconnaît dans ces explications des *ctiseis* chères aux écrivains alexandrins.

L'installation des Colques dans les îles d'Apsyrtos sous le nom d'Apsyrtiens est confirmée, nous l'avons vu, par Strabon. L'île Electris, ou plutôt les îles Electrides, car on en compte plusieurs, étaient bien connues avant Apollonios : elles étaient citées notamment par Skylax, qui les place, comme le poète, au fond du golfe de Fiume actuel[2] et on les retrouve plus tard jusqu'à l'époque romaine. Mueller l'identifie avec l'île Kyrictiké de Strabon, aujourd'hui Veglia. Apollonios déclare que l'île Electris est proche de l'Eridan[3], probablement parce qu'il unit le fleuve

1. IV, 506.
2. *Périple*, 21 et carte III des *GGM* Didot.
3. Cf. Pseudo-Aristote, *Mir. ausc.* 50; Skymnos, v. 374; Mela, II, 7; Plin., *H. N.*, III, 151.

mythique du pays de l'ambre à l'île dont le nom rappelle cette matière. Nous examinerons plus loin la géographie de ce fleuve et des îles situées à son embouchure.

La citadelle fondée par un groupe de Colques est-elle celle de Pola ? Le poète ne cite pas son nom, mais on le trouve dans un fragment de Callimaque conservé par Strabon[1]. Le maître d'Apollonios parle des Colques établis en Illyrie, près du tombeau d'Harmonia et de Cadmos et qui fondèrent une place forte appelée Polai dans leur langue, c'est-à-dire en grec « les exilés ». Strabon confirme que ces Colques, lancés à la poursuite de Médée, ont échoué dans leur entreprise et se sont condamnés à l'exil. Comme l'allusion à Harmonia changée en serpent semble prouver que Callimaque fut la source d'Apollonios, Schneider en conclut[2] que les Colques d'Illyrie, d'après les *Aitia* de Callimaque, sont venus en Adriatique par les deux bras de l'Istros comme dans les *Argonautiques*. Apollonios aurait donc emprunté à son maître non seulement les *ctiseis* des Colques en Adriatique, mais encore la navigation des Argonautes et de leurs ennemis par l'Istros. Son opinion est partagée par Geffcken[3] et, avec quelques restrictions, par Jessen[4] et Pfeiffer : ces deux derniers pensent en effet que, dans les *Aitia*, les Argonautes reviennent par le Bosphore, mais ils admettent qu'une partie des Colques les poursuit par l'Istros et l'Adriatique. On a vu plus haut pour quelles raisons tirées des scolies d'Apollonios, du texte de Strabon et d'un fragment de Callimaque commenté par Nicole, ces théories nous sem-

1. *Frg.* 104 Schneider = Strab., 38, 35 sqq. et 179, 42. Cf. Mela, II, 3 : *Pola quondam a Colchis, ut ferunt, inhabitata.* Pola aurait été citée par Timée d'après Lycophron, 1022 (de Wilamowitz, *Hell.* D., II, 169, n. 2).

2. *Callimachea*, II, 364 ss.

3. *Timaios' Geographie des Westens*, p. 93 : « Auch Kallimachus wusste von der Isterfahrt, er lässt die Kolcher Polai gründen »; R. Pfeiffer, *Kallimachosstudien*, 51.

4. P.-W, t. II, art. *Argonautai.*

blaient inacceptables. Une autre preuve est fournie par la scolie d'Euripide sur le meurtre d'Apsyrtos, d'après laquelle le fils d'Aiétès, chez Callimaque, est tué dans la maison de son père en Colchide. Il est donc vraisemblable que, dans les *Aitia*, les Colques fondateurs de Pola sont venus par le Bosphore. Même si l'on admet qu'Apollonios a emprunté à son maître la fondation de Pola par des Colques, il ne s'ensuit pas que les deux auteurs leur aient fait prendre le même chemin jusqu'en Illyrie.

Quant à la tradition[1] qui place dans ce pays le tombeau de Cadmos et d'Harmonia, elle est fort ancienne et remonte au temps où l'on situait en Adriatique les îles des bienheureux. Pindare et Euripide affirmaient seulement que Cadmos et son épouse allèrent au séjour des bienheureux[2]. Bientôt la fable devient plus précise : Hérodote[3] raconte que les Cadméens, expulsés par les Argiens au temps de Laodamas, fils d'Etéocle, s'en allèrent chez les Enchélées. Le pseudo-Skylax place en Illyrie les tombes et le sanctuaire du héros thébain et de son épouse[4], mais très au sud de Pola, sur la côte orientale de l'Adriatique, à l'embouchure du fleuve Rhizon, où habitent les Enchélées. Apollonios semble avoir suivi la tradition de Skylax : il ne cite pas le nom de la forteresse fondée par les Colques, mais ses allusions au tombeau du héros et de son épouse, aux Enchélées et au fleuve « noir et profond » qui peut être le Rhizon, rappellent plutôt Skylax que Callimaque; d'ailleurs le scoliaste affirme que les Enchélées habitent près des monts Kérauniens, par conséquent au sud de l'Adriatique. Il semble donc que Callimaque et Apollonios suivent deux traditions différentes : le poète de Cyrène place au nord de l'Adriatique la tombe d'Harmonia et la ville de Pola fondée

1. C. Robert, *op. cit.*, II, 103 sq.
2. Pind., *Ol.*, II, 87 et scol.; *Pyth.*, III, 166 et 153*b*; Eur., *Bacch.*, 1330 sqq.
3. V, 61.
4. 24; Denys Pér., 390 sqq.

par les Colques; l'auteur des *Argonautiques* place la ville et la tombe au sud de l'Adriatique, près du pays des Enchélées.

En affirmant que Pola fut fondée par des Colques, Strabon confirme le renseignement de Callimaque, qu'il cite d'ailleurs à deux reprises; mais les indications d'Apollonios semblent se rapporter à une autre ville et désignent certainement une autre région que celle de Pola, à moins de supposer contre toute vraisemblance que, pour Apollonios et Callimaque, Pola se trouve au sud de l'Adriatique ou le pays des Enchélées au nord. Si l'on admet d'après Skylax et les scolies que les Enchélées se trouvent au sud de l'Adriatique de même que le tombeau d'Harmonia et de Cadmos, opinion confirmée par Strabon[1], il faut chercher dans cette région la ville fondée par les Argonautes d'après Apollonios et le fleuve qui la baigne. Si ce fleuve est le Rhizon, la ville est celle du même nom, aujourd'hui Risano; si c'est le Drilon ou Drinon, près duquel Eratosthène a placé le tombeau de Cadmos, la ville est celle de Lissos[2], aujourd'hui Alessio, fondée en réalité par Denys de Syracuse en 385 avant J.-C. Quoi qu'il en soit, il paraît impossible d'admettre qu'Apollonios ait voulu désigner Pola.

Le troisième groupe des Colques s'installe plus au sud encore, près des Monts Kérauniens, à la limite de l'Illyrie et de l'Epire[3]. L'auteur profite de cette allusion pour rappeler l'étymologie bien connue du mot Kérauniens, de κεραυνός, foudre, mais en l'adaptant aux événements : ces montagnes furent ainsi appelées, dit-il, du jour où la foudre

1. D'après Strabon, 271, 27, les Enchélées habitaient au nord des monts Kérauniens et étaient gouvernés par des descendants de Cadmos et d'Harmonia.

2. Appien, *Hist. d'Illyrie*, 7; Pol., II, 12 etc.; Strab., 262, 41; Diod. de Sic., XV, 13.

3. Strabon (17, 15 sqq). rappelle que l'on montre de nombreux vestiges du passage des Argonautes près des Monts Kérauniens, autour de l'Adriatique, dans le golfe de Poseidon (Paestum) et dans les îles situées en face de la Tyrrhénie.

de Zeus empêcha les Colques de passer dans l'île de Corcyre située en face. Cette explication est aussi destinée à éviter toute confusion avec un épisode ultérieur : la rencontre des Argonautes et d'un autre groupe de Colques à Corcyre.

Dès que les Argonautes pensent pouvoir continuer leur voyage en sûreté, ils s'avancent de nouveau vers le sud de l'Adriatique et abordent au pays des Hylléens, ainsi nommés d'Hyllos, fils d'Héraclès et de la naïade Mélité[1]. Pour se concilier l'amitié de ce peuple, ils lui offrent un trépied donné par Apollon à Jason : on le trouve encore dans la ville des Hylléens, profondément enfoui dans le sol. Quant à Hyllos, il avait été tué par les Mentores avant l'arrivée des Argonautes. Apollonios appelle la capitale des Hylléens ἀγανή, *aimable*, sans la nommer. Merkel, suivi par de La Ville de Mirmont, a pris à tort cette épithète pour un nom propre et donné à la ville le nom d'Agané, qui ne se retrouve pas ailleurs; il n'y a pas lieu d'en modifier le sens habituel.

Les Hylléens ne semblent avoir été cités comme peuple que par Timée, à qui Apollonios aurait emprunté l'*aition* du trépied et qui les place en Istrie[2], mais Skylax fait mention d'une presqu'île d'Hyllos située au sud de la côte liburnienne, un peu moins étendue que le Péloponnèse, et Eratosthène la plaçait au même endroit[3]. Apollonios suit cette tradition puisqu'il parle de leurs voisins les Mentores. On sait qu'un des ports de Corcyre se nommait port des Hylléens ou d'Hyllos[4]. Les Mentores étaient déjà cités par Hécatée. Skylax place au nord de la presqu'île d'Hyllos les îles Mentorides et Aristote appelle le pays Mentorique[5].

Partis du pays des Hylléens les Argonautes dépassent les

1. IV, 538, 543.
2. De Wilamowitz, *op. cit.*, II, 177, n. 1.
3. *Pér.*, 22 et carte III *GGM*. Cf. Skymnos, 405-412; Erat. d'après la carte de Mueller, Strabon-Didot.
4. Port Hyllaïque, Thuc., III, 72, 81; Port Hyllique, Ap. Rh., IV, 1125.
5. Hécat., frg. 94 Jac.; cf. Pline, *H. N.*, III, 21; Ps. Arist., *Mir.*, 111.

îles Liburniennes, parmi lesquelles le poète nomme Issa, Dyskélados et Pityéia; puis ils côtoient l'île de Corcyre, surnommée la Noire à cause de ses sombres forêts, Mélité, la « haute », Kérossos et Nymphaié, résidence de Calypso. Par îles Liburniennes, le poète entend toutes les îles de la côte d'Illyrie au aud des Apsyrtides, et non celles qui se trouvent seulement devant le pays des Liburnes. Issa, aujourd'hui Lissa, figurait déjà dans le périple attribué à Skylax et se retrouve souvent à l'époque romaine[1]. Dyskélados et Pityéia ne sont citées que par Pomponius Mela[2]. Corcyre la Noire, aujourd'hui Corzola, se trouve dans Skylax, de même que Mélité; Strabon la cite après l'île d'Issa, confirmant ainsi les indications d'Apollonios. Mélité aujourd'hui Meleda, est mentionnée par Skylax[3] et peut-être par Callimaque. Le même nom désigne aussi l'île de Malte et, d'après de Wilamowitz, Timée est la source de Callimaque et d'Apollonios, qui auraient appliqué à la Mélité des Hylléens ce que Timée disait de Malte[4]. Kérossos et Nymphaié ne sont pas citées ailleurs, mais César[5] parle d'un port appelé *Nymphaeus*, situé près de Lissus (aujourd'hui Alessio) à l'embouchure du Drilon, et Pline[6] fait mention d'un *Nymphaeum promontorium* dans la même région : c'est là sans doute qu'il faut chercher l'île indiquée par Apollonios. En y plaçant la demeure de Calypso, le poète s'écarte de la tradition homérique d'après laquelle la nymphe habitait l'île mythique d'Ogygie. Callimaque fait de Gaudos le séjour de la nymphe[7] : s'il a confondu Gaudos, île au sud de la Crète, avec Gaulos, voisine de Malte, il peut avoir inspiré Apollonios.

1. Skyl., 23; Pol., II, 8; Appien, *Illyr.*, 7; Strab., 102, 23 ;261, 46; Skymn., v. 413; Plin., H. N., III, 152; Mela, II, 7, etc.
2. II, 7; Pline, *H. N.*, III, 26, cite des *Celadussae*, corruption de *Dysceladus* d'après Brunck.
3. *Pér.* 8; Callim., frg. 362 (Et. de Byz.).
4. De Wilamowitz, *op. cit.* II, 170, n. 2.
5. *B. C.* III, 26.
6. *H. N.* III, 22.
7. Call., frg. 524 (Strab. 37,23; 248,51)

Après avoir dépassé les îles de la côte d'Illyrie, les Argonautes aperçoivent déjà les Monts Kérauniens et vont atteindre la Grèce lorsque des incidents imprévus les ramènent en arrière; pour la seconde fois, le poète les détourne de leur itinéraire normal. Pourquoi ce brusque changement ? Les explications de l'auteur sont assez nombreuses. D'abord Zeus lui-même, irrité par le meurtre d'Apsyrtos, décide que les héros doivent subir de nouvelles épreuves et se faire purifier par Circé. Héra, protectrice des Argonautes, comprend les desseins de son mari et leur envoie des vents contraires qui les repoussent jusqu'à l'embouchure de l'Eridanos. Enfin la poutre de Dodone adaptée au navire Argo se met à parler : elle annonce aux Argonautes qu'ils doivent se purifier du meurtre d'Apsyrtos et invite les Dioscures à demander aux dieux de conduire les héros jusqu'à la mer d'Ausonie où habite Circé. Décision de Zeus, intervention d'Héra, tempête et prédiction de la poutre, telles sont les explications que le poète a inventées. En réalité nous sommes arrivés encore une fois au point de jonction de deux itinéraires. Déjà l'auteur des *Argonautiques* avait fait passer les Minyens par le Danube au lieu du Bosphore pour les conduire en Adriatique, où l'on avait signalé avant lui des souvenirs des Argonautes et des Colques. Si les héros reviennent directement de l'Adriatique en Grèce, l'auteur est obligé de sacrifier les nombreux *aitia* et vestiges du séjour des Argonautes signalés sur les côtes occidentales de la Méditerranée et au sud de l'Italie par Timée et ses imitateurs. Comme il s'y refuse, il invente, contre toute vraisemblance, les prétextes les plus étranges pour amener les Argonautes dans ces régions. Lui-même, dans un passage significatif, avoue cette préoccupation. Lorsque ses héros arrivent au sud de l'Adriatique, il interrompt le récit de leur voyage par ces vers :

« Mais, ô déesses, comment se fait-il que, hors de cette mer et aux environs de la terre Ausonienne et des îles Liguriennes

appelées Stoichades, des traces nombreuses du passage du navire Argo soient indiquées d'une manière irréfutable? Quelle fatalité, quelle nécessité entraîna les héros si loin ? Quels vents les ont conduits[1] ? »

Il faut retenir cet aveu, qui n'est pas sans exemple à cette époque[2]. C'est encore un fleuve qui servira de trait d'union. De même que les deux bras de l'Istros ont amené les Argonautes du Pont-Euxin en Adriatique, de même l'Eridan et le Rhône les conduiront de l'Adriatique à la mer Celtique ou Ligurienne.

IV. — L'Eridanos

Poussés par la tempête, les Argonautes remontent rapidement du sud au nord de l'Adriatique et arrivent à l'embouchure de l'Eridanos, où se trouve l'île de l'ambre, Electris. Elle est « la plus septentrionale » de toutes les îles de l'Adriatique. Le poète ne cite qu'une seule île de ce nom, et sur ce point il diffère de presque tous ses prédécesseurs, qui connaissaient plusieurs îles appelées Electrides. Seul Skylax[3], comme Apollonios, place une île Electris au nord des îles Liburniennes, c'est-à-dire au fond du golfe situé à l'est de la presqu'île des Istriens. Après Apollonios, des géographes grecs et latins en font encore mention[4]. C'est l'île Kyrictiké de Strabon, la moderne Veglia. Le poète place vaguement l'embouchure de l'Eridanos au nord de l'Adriatique, comme l'île Electris : ce rapprochement est naturel puisque ce fleuve vient du pays de l'ambre et que l'île porte le nom de ce produit. Mais lorsqu'on mit en doute l'existence de l'Eridanos, ou qu'on tendit à le confondre avec le Pô, tantôt les îles Electrides furent nettement séparées de ce fleuve, tantôt on nia leur existence. Hérodote

1. IV, 552-556.
2. Cf. Legrand, *La Poésie Alexandrine*, 150.
3. *Pér.*, 21.
4. Skymnos, v. 374; Mela, II, 7; Ps. Aristote, *Mirab. ausc.*, 50.

ne croit pas à l'Eridanos[1] et y voit une invention de poète. Skylax l'identifie avec le Pô et sépare nettement l'île Electris, située à l'est de l'Istrie, du fleuve dont l'embouchure se trouve à l'ouest. Apollonios, en ne les séparant pas nettement, semble hésiter entre la mythologie et une géographie plus scientifique. Plus tard Strabon nie à la fois l'existence de l'Eridan et des îles Electrides, et affirme qu'il n'y a pas d'îles près du Pô[2]. Pline l'Ancien blâme la légèreté des Grecs qui crurent à de pareilles inventions[3].

Sur l'Eridanos, les renseignements donnés par Apollonios sont vagues et parfois peu scientifiques. Si l'on met à part les deux légendes sur l'ambre que raconte le poète, sa description se réduit à peu de chose : c'est un fleuve profond qui se jette au nord de l'Adriatique, près de l'île Electris, par un large estuaire; il communique avec le Rhodanos et les Argonautes passent de l'un à l'autre. Le poète ne pouvait décrire avec précision un fleuve légendaire et il est difficile de découvrir à quel auteur il a emprunté des détails aussi vagues.

Dans la *Théogonie*, Hésiode cite l'Eridanos parmi les nombreux fleuves nés de Thétis et de l'Océan. L'auteur de la *Batrachomyomachie* ne précise pas son emplacement[4]. Hérodote, qui nie son existence, rappelle que, d'après la tradition, il se jette dans la mer du pays de Borée, c'est-à-dire vers le nord, dans les régions où l'on trouve l'ambre[5]. Tandis qu'Eschyle le confond avec le Rhône, Phérécyde, Euripide, Skylax, Théopompe, Timée et Théophraste l'identifient avec le Pô et leur opinion est généralement admise à l'époque alexandrine[6]; c'est elle qu'Apollonios

1. III, 115.
2. 179, 10 sqq
3. Pline, *H. N.* III, 26.
4. Hés., *Th.* v. 338; *Batrachom.*, v. 20.
5. Hdt., III, 115.
6. Esch., d'après Plin., *H. N.*, XXXVII, 32; Phérécyde, ap. Hygin., 154 et frg. 33c Didot; Eur., *Hippol.*, 735-741; Skyl., 10; Théopompe, ap. Skymn., 395-401 Mueller; Timée, ap. Ps. Arist., *Mir. ausc.*, 81; Théophr., ap. Plin., XXXVII, 33.

a suivie. Dans son poème, l'Eridanos n'est pas le fleuve des Hyperboréens qui se jette dans les mers du Nord; il est simplement voisin de leur pays, puisqu'Apollon pleura sur ses rives en se rendant chez eux, d'après une légende celte rapportée dans les *Argonautiques*. A propos de l'Eridanos, l'auteur ne manque pas de rappeler l'histoire de Phaéthon et un mythe bien connu sur l'origine de l'ambre : Phaéthon, foudroyé par Zeus, est tombé dans l'estuaire de l'Eridanos et, depuis ce temps, les eaux exhalent une lourde vapeur provenant de son corps embrasé. Tout autour ses sœurs les Héliades, transformées en peupliers noirs, poussent des cris perçants et versent des larmes d'ambre. Il semble que la description du fleuve avec la vapeur qui s'en dégage soit un emprunt à Timée, comme le pensent plusieurs érudits[1]. On trouve en effet dans le traité *Sur les récits merveilleux*, faussement attribué à Aristote et antérieur en partie aux *Argonautiques*, un passage imité de Timée qui présente avec celui d'Apollonios de curieuses ressemblances. Il est ainsi conçu :

« Il existe aussi, semble-t-il, un lac situé près du fleuve et dont l'eau est chaude. Il s'en exhale une odeur forte et insupportable; aucun animal n'y boit, aucun oiseau ne vole au-dessus sans tomber et mourir. Il a deux cents stades de circonférence et environ dix de largeur. Les habitants du pays racontent que Phaéthon foudroyé tomba dans ce lac et qu'on y trouve beaucoup de peupliers noirs d'où tombe le beau produit appelé ambre[2]. »

Apollonios, comme l'auteur du traité, désigne cet endroit par le mot λίμνη, mais il ne semble pas lui donner le même sens. Dans le traité il s'agit d'un lac voisin du fleuve; chez le poète, d'une lagune formée par l'embouchure de l'Eridanos et traversée par les Argonautes. Le poète parle aussi d'une

1. C. Robert, *op. cit.* III, 863; de Wilamowitz, *op. cit.* II, 190; Partsch, *op. cit*, 7 sq.

2. Ps. Aristt., *de mir. ausc.*, 81; cf. Tzetzes, *ad Lycophr.* 704 et Geffcken, *Timaios' Geogr. des Westens*; A. Rh., IV, 597 sqq.

« lourde vapeur » qui s'en dégage et ajoute qu'« aucun oiseau, en étendant ses ailes légères, ne peut voler au-dessus ». Enfin, il fait allusion à Phaéthon foudroyé et aux Héliades enfermées dans les peupliers noirs. On le voit, tous les détails caractéristiques se ressemblent dans les deux descriptions et il est très probable qu'Apollonios s'est inspiré de Timée.

Ce passage n'est pas moins intéressant au point de vue géographique. On a vu justement dans les exhalaisons dont parlent les deux auteurs la description d'une source thermale et d'après cette indication on s'est efforcé de localiser l'endroit décrit par eux. Suivant Knaack[1], il s'agirait du lac Aornos, voisin d'une entrée des Enfers et inaccessible aux oiseaux comme son nom l'indique. Mais cet Aornos, que Strabon identifie avec l'Averne de Campanie[2], est situé fort loin de l'Eridan. Aussi préférons-nous la solution de Partsch, qui s'exprime ainsi :

« Il ne peut être question que des sources chaudes (84°) d'Abano, près des Monts Euganéens, aux environs de Padoue, que l'antiquité a connues comme *Aquae Patavinae* ou comme *fons Aponi*[3]. Comme aujourd'hui, il y avait là un bain curatif dans l'eau thermale qui se refroidissait dans de petits bassins. Les gracieuses descriptions de Claudien et de Cassiodore offrent une image incomparablement plus aimable, mais cependant nullement inconciliable, de ce chaud marécage qu'une époque antérieure pouvait considérer avec horreur[4]. »

Quant à l'ambre, on n'en trouve pas sur les rives du Pô, mais on comprend pourquoi les Grecs ont cru en trouver : c'est par la vallée de ce fleuve qu'ils recevaient l'ambre des deux principaux gisements connus, celui de la Frise et celui de la Baltique, et, suivant une habitude fréquente,

1. *Quaestiones Phaethonteae*, 13.
2. Strab., 103, 32; 204, 32.
3. Luc., VII, 22; Sil. Ital., XII, 218; Mart., VI, 42, 4; Anth. lat., 36; Auson., XIX, 161; Claud., *C. min.* 26; Cassiod. Var., II, 39; Plin., II, 227. Cf. P.-W., art. *Aponus*.
4. Partsch, *op. cit.*, p. 8.

[illegible]

Chez Apollonius, la géographie de l'Eridanos se rapproche des idées adoptées à partir du [illegible] siècle. Le fleuve paraît assimilé au Pô puisqu'il se jette dans l'Adriatique, mais il garde un caractère mythique puisque le poète ne donne aucune indication sur son cours qui reste indéterminé. Notons enfin qu'Apollonius est le seul auteur qui fasse passer les Argonautes par l'Eridanos.

V. — Le Rhodanos

De l'Eridanos, les héros entrent dans le Rhodanos qui communique avec lui. « Ce fleuve, dit le poète[1], vient des confins de la terre, où sont les portes et les demeures de la Nuit : c'est de là qu'il s'élance, puis d'un côté il se déverse sur les rivages de l'Océan, de l'autre il se jette dans la mer Ionienne, de l'autre enfin il envoie ses eaux par sept embouchures dans la mer Sardonienne et son golfe immense. » En descendant le Rhodanos, les Argonautes traversent « les lacs au climat rigoureux qui s'étendent à l'infini sur le territoire des Celtes. C'est à hauteur du rocher Kirkyzien que se séparent deux bras du Rhodanos, qui se dirigent l'un vers l'Océan, l'autre vers l'ouest de la Méditerranée. Les héros passent dans ce dernier et arrivent à la mer en traversant le territoire des nombreux peuples celtes et ligures.

Cette géographie du Rhodanos est un mélange de faits et de [illegible] comme celle de l'Eridanos. L'allusion aux portes et aux demeures de la Nuit, situées aux confins de la terre, rappelle un passage de la Théogonie hésiodique d'après lequel la Nuit habite aux extrémités de la terre un gouffre souterrain où sont enfermés les Titans : nous sommes en

1. [illegible]
2. [illegible]
3. [illegible]

pleine mythologie et le poète semble se représenter le Rhodanos comme venant de l'extrême Occident. La division du Rhodanos en trois branches est encore plus curieuse que celle de l'Istros : la première, dirigée vers le nord et l'Océan, est le Rhin actuel dont Apollonios soupçonne vaguement l'existence; la deuxième, qui débouche dans l'Adriatique ou mer Ionienne, n'est autre que l'Eridanos; la dernière, qui se jette dans le vaste golfe de la mer de Sardaigne est le Rhodanos proprement dit, le Rhône actuel. Cette liaison entre les trois grands fleuves de l'Europe occidentale n'est pas une invention d'Apollonios. Nous savons par les scolies que, d'après Timagétos, l'Istros vient des Monts Celtiques, traverse un lac celte et se divise en deux branches, dont l'une se jette dans le Pont-Euxin et l'autre dans la « mer Celtique », c'est-à-dire la Méditerranée occidentale[1]; c'est le chemin que suivirent les Argonautes pour passer d'une mer à l'autre. Apollonios a simplement emprunté à Timagétos la navigation des Argonautes par l'Istros, les lacs celtes et un fleuve qui débouche dans la Méditerranée. Il s'éloigne de Timagétos lorsqu'il leur fait atteindre l'Adriatique et remonter le cours de l'Eridanos.

Quant à la liaison du Rhodanos et de l'Eridanos, elle n'est pas non plus inventée par le poète : plusieurs écrivains les confondaient à l'origine à cause de la ressemblance de leurs noms. D'après Pline l'Ancien[2], Eschyle, dans ses *Héliades*, plaçait l'Eridanos en Ibérie et l'appelait aussi Rhodanos, confondant ainsi le Rhône et l'Ebre. L'existence d'une colonie grecque appelé Rhoda ou Rhodia (aujourd'hui Rosas), sur la côte nord-est de l'Espagne, au pied du cap

1. IV, 259. D'après les scolies parisiennes, cette division se fait dan un lac celte Cf. DE WILAMOWITZ, *Hellenist. Dichtung.* II, 187.

2. *H. N.* XXXVII, 2 : « Aeschylus in Iberia, hoc est in Hispania, Eridanum esse dixit eundemque appellari Rhodanum, Euripides rursus et Apollonius in Hadriatico litore confluere Rhodanum et Padum ». Cette liaison est attestée encore par PHILOSTÉPHANOS (*Scol. Denys Pér.*, 289). Cf. DE WILAMOWITZ, *op. cit.* II, 190.

Pyrenaeum[1] facilitait cette confusion. Euripide affirmait, comme Apollonios, que l'Eridanos et le Rhodanos communiquaient près des côtes de l'Adriatique. Le poète d'Alexandrie aurait donc suivi la tradition d'Euripide, en y ajoutant quelques détails empruntés à Timagétos. Cette liaison du Pô et du Rhône appartient-elle à une géographie fabuleuse? On serait tenté de le croire puisque le périple attribué à Skylax, qui remonte au IVe siècle, distingue les deux fleuves et les considère comme séparés[2]; mais l'opinion de Timagétos, géographe peu antérieur à notre poète, prouve que les idées de Skylax n'étaient pas admises comme une vérité incontestable. En réalité cette théorie s'explique par des raisons géographiques et commerciales. Les Grecs avaient tendance à considérer les grands fleuves comme communiquant :

« Ne connaissant d'autres cours d'eau que les modestes torrents de leur pays, ou l'immense fleuve tropical qu'est le Nil, maître de la plaine d'Egypte, et dont ils ignoraient la source, les Grecs ne pouvaient imaginer des bassins fluviaux fermés et étroitement circonscrits de montagnes. Un grand fleuve, pour eux, était une sorte de bras de mer. De même que la plupart des mers communiquent entre elles, les grands cours d'eau du continent devaient donc s'unir les uns aux autres. Tels étaient, suivant la légende, les fleuves des Enfers. Tels ils imaginaient les fleuves de l'Occident. Ce ne devaient être que les ramifications à travers les terres du fleuve Océan qui entourait le monde[3]. »

Apollonios en particulier, comme alexandrin, connaissait les bifurcations du Nil dès son entrée dans la Haute-Egypte (bras du Fayoum). En outre, les trois fleuves sont vraiment voisins : « Les sources des eaux rhodaniennes et padanes sont souvent à moins d'une lieue de distance », remarque M. Jullian, qui rappelle le voisinage de la Dranse du Valais

1. Cf. Besnier, *Lexique*, s. v.; Pline, *H. N.*, III, 33, fait dériver Rhodanus de Rhoda.
2. Cf. 3, 4, 19.
3. A. Grenier, *La découverte du Rhin*, p. 13.

(Δρουεντίας) et d'une des sources de la Doire Baltée (Δουρίας) signalé par Strabon[1]. Il en est de même pour le Rhône et le Rhin. Le Pô, continué par le Tessin, conduit au voisinage immédiat des sources du Rhône et du Rhin, aux flancs du Saint-Gothard. La région à l'est du Jura, entre les lacs de Genève et de Constance, se prête à l'invention de grands fleuves qui communiquent entre eux par la disposition compliquée de ses lacs et de ses cours d'eau[2]. Enfin, comme l'a montré notamment M. Jullian, cette jonction supposée du Pô et du Rhône « traduisait sans doute le fait que les négociants passaient d'une vallée à l'autre et que les deux fleuves étaient les tronçons d'une seule route commerciale[3] » qui, partant de Marseille, remontait la vallée du Rhône pour atteindre soit l'Italie du Nord par le Pô, soit la Bourgogne, la Franche-Comté, l'Alsace, la Suisse et l'Allemagne du Sud par la Saône, le Doubs et la Loue, soit le Palatinat et la Hesse par le Rhin et la Moselle. C'est probablement aux colons marseillais que les Grecs doivent quelques renseignements sur ces pays celtes et ligures : Aristote, par exemple, connaissait la perte du Rhône[4]; Timagétos, d'après le scoliaste, avait cité les « montagnes celtiques » et un « lac des Celtes[5] ». Timée semble avoir eu aussi quelque connaissance de ces contrées. Ce sont probablement Timée et Timagétos qui ont renseigné le poète[6]. Dans les pays celtes, les marchands de Marseille venus par la vallée du Rhône rencontraient ceux d'Italie et d'Etrurie qui avaient remonté le Pô :

« Par la vallée du Pô, ce commerce arrivait au Gothard. De là, par la vallée du Rhône, la rive nord du Léman, et le lac de Neuchâtel, ils atteignaient la station fameuse de la Tène, entrepôt commercial de première importance[7]. »

1. C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, 45 et n. 2; Strab., 169, 41 ss.
2. Partsch, *op. cit.* 16.
3. *Op. cit.*, I, 413, n. 2.
4. *Météorol.*, I, 13, 30.
5. *Scol. Ap.*, IV, 259.
6. Timée, d'après C. Jullian, *op. cit.*, I, 45, n. 2 et 221, n. 5.
7. A. Grenier, *op. cit.* 13.

Dans tous ces pays, les découvertes archéologiques confirment l'activité du commerce marseillais et étrusque le long des routes indiquées par Apollonios[1].

Enfin la prétendue communication entre les trois fleuves s'explique aussi par l'ignorance des anciens : César lui-même prenait le Rhône avant le lac de Genève pour le cours supérieur du Rhin[2].

Suivons maintenant le voyage des Argonautes. Ayant franchi les bouches de l'Eridanos, ils remontèrent ce fleuve pendant plusieurs jours et plusieurs nuits.

« De ce fleuve, ils passèrent dans le cours profond du Rhodanos, qui se jette dans l'Eridanos. En se mêlant, leurs eaux, à leur confluent, se précipitent avec des tourbillons... De ce fleuve, ils s'avancèrent dans les lacs tempêtueux qui s'étendent à l'infini sur le territoire des Celtes. Là ils auraient été au-devant d'un malheur immérité, car un bras du fleuve les portait vers un golfe de l'Océan où ils allaient se jeter à l'improviste et d'où ils ne seraient pas revenus sains et saufs[3]. »

Les compagnons de Jason passent donc successivement de l'Eridanos dans le Rhodanos, dans les lacs celtes, puis dans le Rhin. Au sujet des lacs celtes, les scolies[4] nous apprennent que, d'après Timagétos, l'Istros, descendu des Monts Celtiques, se jette dans « un lac des Celtes » et se divise en deux bras, qui se déversent l'un dans le Pont, l'autre dans la « Mer Celtique ». Cet auteur, le seul à notre connaissance qui ait parlé des lacs celtes, pourrait être la source d'Apollonios. Si l'on en croit Avienus, qui a imité un périple grec antérieur au IVe siècle, les Grecs connaissaient le lac de Genève sous le nom d'Accion[5]. Les érudits ne sont pas d'accord sur l'identification des lacs celtes. Bergk[6]

1. Piroutet, *Contribution à l'étude des Celtes* (*L'Anthropologie*, 1918-19, p. 213 sqq.)
2. *B. G.*, I, 8; III, 1; IV, 10; cf. Mommsen, *Hermes*, XVI, 445 sqq. et Fitch, *de Argonautarum reditu quaestiones selectae*, 53 sq.
3. IV, 627-29 et 634-39.
4, IV, 259.
5. Avien,, 673 sq.
6. *Philol.*, XXX, 679 = *Opusc. philol.* II, 754.

prétend que Timagétos, d'après le scoliaste, a fait allusion au Rhin : la « mer Celtique » serait en effet la mer du Nord et le « lac des Celtes » celui de Constance. C'est une erreur. En effet, le scoliaste ajoute que, d'après Timagétos, « les Argonautes naviguèrent par cette branche et arrivèrent en Tyrrhénie ». Il ne s'agit donc pas du Rhin mais du Rhône; la mer Celtique est la Méditerranée à l'ouest de l'Italie, et le lac des Celtes, celui de Genève. Brandis[1] voit dans le passage d'Apollonios une allusion au lac de Constance. En réalité, le poète parle de lacs situés sur le cours du Rhodanos avant sa bifurcation avec le Rhin : il désignerait plutôt le lac de Genève, suivant l'opinion de Mooney[2]. Mais aucun de ces savants ne semble avoir remarqué le pluriel qu'emploie le poète. Apollonios connaît vaguement plusieurs lacs celtes dispersés sur une grande étendue : il confond sans doute sous cette appellation non seulement les lacs de Genève et de Constance, mais tous ceux de la Suisse et de l'Italie du Nord. Il n'établit aucune distinction entre le Tessin et le lac Majeur, le Rhône et le lac de Genève, le Rhin et le lac de Constance.

Sortis des lacs celtes, les héros s'avancent dans un bras (ἀπορρώξ) du Rhodanos qui débouche dans un golfe de l'Océan. Il s'agit de cet Océan du Nord que Pythéas avait révélé aux Grecs après Himilcon, et le golfe auquel fait vaguement allusion le poète est la mer du Nord. Le bras du Rhodanos ainsi décrit ne peut être que le Rhin et il importe de souligner ici l'importance de ce passage : c'est la première fois que le Rhin est cité par les anciens[3]. Il est probable que la connaissance de ce fleuve remonte à Pythéas et que ce voyageur l'a transmise au poète par l'intermédiaire de Timée ou de Timagétos. Mais on ne peut l'affirmer, en l'absence de renseignements fournis par les scolies.

1. P.-W., art. *Danuvius*.
2. n. IV, 635.
3. Il est aussi désigné sous le nom de *Rhenos* par l'auteur du traité *De mir. ausc.*, 168.

Au nord de la bifurcation, sur les rives du Rhin, les Argonautes atteignent le rocher Herkynien, d'où Héra les avertit par un cri de ne pas aller plus loin. Effrayés, ils reviennent en arrière, s'engagent dans le Rhodanos proprement dit et, à travers les pays celtes et ligures, atteignent la Méditerranée.

Le mot Herkynien, en usage avant Apollonios, désignait une chaîne de montagnes et une forêt. D'après Aristote, les « Monts Arkyniens », où l'Istros prend sa source, se trouvent dans la même direction que les Monts Rhipées, non loin de la ligne de partage des eaux entre l'Istros et les fleuves qui coulent vers le nord. Cette opinion, confirmée par l'ouvrage *Sur les récits merveilleux*, semble remonter à Timée[1]. Ce traité mentionne les forêts Herkyniennes avec les sources de l'Istros. Eratosthène aussi connaissait la forêt sous le nom d'Orkynienne, d'après un passage de César[2]. Au sens large du mot, les Monts Herkyniens étaient des montagnes boisées qui s'étendaient du Rhin aux Carpathes, couvrant une grande partie de l'Europe centrale[3].

Sur leur emplacement les érudits ne sont pas d'accord et il en résulte des différences sensibles dans l'itinéraire qu'ils prêtent aux Argonautes. Les uns les confondent avec les Alpes[4], en s'appuyant sur le témoignage des lexicographes anciens qui placent dans l'Italie du Nord les Monts Herkyniens ou la forêt de ce nom[5]. Mais leur affirmation est suspecte : elle semble reposer sur une interprétation hâtive du texte d'Apollonios et elle est contredite par les auteurs anciens qui, même avant le poète, placent dans cette région les sources de l'Istros. M. Jullian a repris cette théorie en la modifiant d'une manière ingénieuse : les Monts Her-

1. *Météorol.*, I, 13, 20; Ps. Aristt., *Mirab. ausc.*, 105 et Diod., V, 21, 1; cf. Geffcken *Timaios's Geogr. des Westens*, 159, 17, 18 et 130, 33.
2. *B. G.*, VI, 24, 2.
3. Cf. Kiepert, *Manuel*, 314 sqq.
4. Nissen, *Italische Landeskunde*, I, 138, 161; Muellenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, I, 432 et II, 240; Brandis, *art. cité*.
5. Forêt Herkynienne, *Et. Magn.*; Mont Herkynien, Et. de Byz.

kyniens sont les Alpes ou le Jura plutôt que la Forêt Noire; tout le récit d'Apollonios, composé d'après Timée, « est l'amplification poétique d'un voyage entre Rhône et Rhin par les lacs de Genève, de Neuchâtel et de Bienne : l'arrêt des Argonautes a pu se produire à La Tène[1] ».

Dans une étude précédente du même auteur, on lisait déjà :

« Là sont les flots aux rudes tempêtes, là se fait sentir le premier courant océanique, et à l'horizon se dressent les sommets des montagnes. Or c'est là également que se trouvaient de grandes stations lacustres, et, surtout, que s'étalait la vaste cité de La Tène. Supposons donc, à La Tène, un grand marché celtique, et supposons que les Grecs aient eu le droit ou l'occasion d'y trafiquer, mais qu'il leur ait été interdit d'aller plus loin : l'arrêt des Argonautes s'expliquera à merveille, et Junon n'a fait que leur rappeler la convention imposée par les indigènes[2]. »

Et l'auteur ajoute dans ses notes quelques renseignements : le débouché de la Thielle, à la sortie du lac de Neuchâtel, est « le premier courant vers le nord que l'on trouve sur cette route et c'est là, à ce débouché même, qu'est La Tène ». Cette station est située entre les Alpes d'un côté et le Chaumont de l'autre, dont le rocher domine précisément La Tène et d'où on a une vue superbe[3].

Cette explication curieuse nous semble soulever quelques difficultés : d'abord l'auteur identifie les Monts Herkyniens avec les Alpes ou le Jura, ce qui est discutable; en outre, on ne voit pas bien l'itinéraire des Argonautes depuis le moment où ils quittent l'Eridanos. Ils ont probablement remonté le Pô et le Tessin, puis descendu le Rhône et traversé le lac de Genève pour atteindre soit le lac de Neuchâtel, qui est supposé communiquer avec lui, soit plutôt la Thielle. Le bras qui se dirige vers l'Océan du Nord ne

1. *Hist. de la Gaule*, I, 71, n. 7.
2. *REA*, 1906, 118.
3. *Ibid.*, n. 7 et 8.

serait pas le Rhin, mais il comprendrait la Thielle, les lacs de Neuchâtel et de Bienne, puis l'Aar, affluent du Rhin. Arrivés à La Tène, à la sortie du lac de Neuchâtel, les Argonautes, effrayés par le cri d'Héra, reviennent en arrière pour atteindre de nouveau le Rhône.

A cette théorie s'oppose celle des savants qui, rejetant l'identification des Monts Herkyniens avec les Alpes, les placent près du Rhin et des sources de l'Istros, c'est-à-dire dans la Forêt-Noire actuelle. Much[1] s'efforce de montrer que, d'après tous les témoignages anciens, les Monts Herkyniens ne sont pas les Alpes, mais les montagnes boisées de l'Allemagne du Sud en général. Partsch[2] reprenant la même théorie, affirme que les Grecs, jusqu'à la traversée d'Annibal en 218, n'ont pas connu les Alpes. En effet un égyptien comme Apollonios ne met pas en doute l'unité nationale de la Celtique transalpine et cisalpine. Le nom même des Alpes était inconnu d'Aristote et des géographes alexandrins dont il nous reste des fragments. Ephoros, parlant d'une Colonne du Nord située au pays des Celtes, considérait vaguement que les hautes montagnes de l'Europe occidentale, Alpes et Pyrénées, s'étendaient de l'Océan à l'Adriatique. Eratosthène, dans sa carte du monde, ignore les Alpes et pour Apollonios elles n'existent pas. Cette lacune s'explique par ce fait que les Grecs pénétrèrent à l'intérieur du continent en contournant les Alpes par Marseille et les colonies du Pont-Euxin. C'est donc en Allemagne du Sud, non loin des sources de l'Istros, qu'il faut placer le rocher Herkynien du poète.

« Le point où la direction océanique d'un cours d'eau apparaissait clairement était la région de Waldshut ou de Bâle. C'est là qu'il était temps pour Héra de pousser le cri d'alarme qui effraya les Argonautes et leur fit rebrousser chemin. La Forêt-Noire est la partie de l'Herkynios drymos où le Danube

1. *Hercynia* (*Zeitschr. für Deutsches Altertum*, XXXII, 1888, pp. 454-462).
2. *Op. cit.*, 10 sqq.

prend sa source. De sa lisière rocheuse Héra pouvait faire entendre son cri. »

La bifurcation supposée du Rhône et du Rhin chez Apollonios correspondrait alors à celle de l'Aar et du Rhin. Les Argonautes passeraient ensuite du Rhin dans l'Aar jusqu'au lac de Neuchâtel, puis dans le lac de Genève et le Rhône Il existe d'ailleurs, comme le montre Partsch, une communication entre les deux lacs :

« Le Nozon, qui vient de la Dent de Vaulion, se divise en deux cours d'eau, dont l'un grossit la Venoge, qui va dans le lac de Genève, tandis que l'autre, par le Talent, est amené dans le lac de Neuchâtel, par conséquent dans le bassin du Rhin. Quelque connaissance d'une telle bifurcation fluviale est-elle intervenue dans le remaniement de la légende par le poète ? Qui pourrait en décider[1] ? ».

M. Grenier, dans une étude plus récente, s'est efforcé de fondre les théories de Partsch et de M. Jullian :

« Rien n'interdit, écrit-il, de reconnaître le Rhin dans le bras septentrional du grand fleuve européen, celui qui aurait entraîné les Argonautes jusqu'à l'Océan. L'apparition de Héra, intimant l'ordre du retour, se localiserait, en ce cas, au sortir du lac de Constance, vers le confluent de l'Aar, un peu avant Bâle et le coude du Rhin entre le Jura et la Forêt-Noire[2]. »

Après l'intervention de Héra, les héros remontent l'Aar, passent devant la station de La Tène et arrivent dans le Rhône qu'ils descendent. Comme M. Jullian, M. Grenier admet que cette géographie est d'origine commerciale et provient

« d'une tradition très sommaire, signalant les grandes voies du commerce italo-étrusque avec les Celtes. Ces voies, en effet, suivent le cours des fleuves, longent les rives des lacs, contournent les forêts ou plutôt se trouvent arrêtés par elles, tandis qu'elles franchissent les montagnes. C'est pourquoi

1. *Ibid.* 15.
2. *La découverte du Rhin*, p. 12.

l'itinéraire des Argonautes mentionne les fleuves, les lacs et la forêt Hercynienne, tandis qu'il néglige les Alpes[1]. »

L'interprétation de M. Grenier nous paraît acceptable et plus conforme au texte d'Apollonios que celle de M. Jullian. Il semble difficile de placer le Rocher Herkynien ailleurs qu'au sud de la Forêt-Noire et de voir dans l'ἀπορρώξ qui entraîne les Argonautes vers le nord un autre fleuve que le Rhin. Toutefois, l'itinéraire proposé par M. Grenier n'est que le plus vraisemblable; le texte d'Apollonios est trop vague pour qu'on en puisse tirer des conclusions certaines. M. Grenier l'a d'ailleurs remarqué justement :

« Pour n'être pas entièrement fausse, au moins dans ses grandes lignes, cette géographie romanesque d'origine commerciale n'en demeure pas moins énigmatique, imprécise et incomplète. Elle ne donne de la réalité qu'une image approximative. On s'explique aisément la sévérité des savants à son égard[2]. »

Il est équitable d'ajouter que ces connaissances incomplètes sont celles des géographes au temps d'Apollonios. On ne saurait donc reprocher au poète leur insuffisance.

Revenus du Rhin dans le Rhône, les Argonautes descendent ce dernier fleuve vers la Méditerranée, et, enveloppés d'un nuage, « à travers les peuples innombrables des Celtes et des Ligures, ils s'avancent invisibles[3] ».

L'allusion aux Celtes est fort intéressante, car elle montre combien Apollonios s'éloigne d'une géographie archaïque : les Celtes sont en effet inconnus d'Homère et d'Hésiode. Ils apparaissent pour la première fois chez Hécatée, qui place Marseille « en Ligurie près de la Celtique[4] ». Hérodote ne les connaît pas sur les côtes de la Méditerranée, et les place tout à fait à l'ouest de l'Europe, au delà des Colonnes

1. *Ibid.* 13.
2. *Ibid.*, 14. Cf. Pol., III, 37, 11; 38, 2.
3. IV, 646 sq.
4. *Frg.* 55 Jac.

d'Héraclès[1]. Ephoros aussi les cite comme un peuple de l'Europe occidentale. Le périple de Skylax ne connaît que des Celtes voisins de l'Adriatique, entre les Tyrrhéniens et les Vénètes[2]. Leur présence en Gaule est en effet le résul tat d'une invasion survenue entre le VIIe et le Ve siècles : « tandis qu'au VIIe siècle on ne mentionne que des Ligures à l'ouest de l'Europe, au Ve siècle, la région jadis habitée par les Ligures sur les côtes septentrionales de la Gaule est alors occupée par les Celtes[3] ». D'après Apollonios, les Celtes occuperaient la région des lacs suisses et seraient voisins des Ligures dans la vallée du Rhône : ces idées correspondent à peu près à celles d'Aristote[4]. Il est d'ailleurs probable qu'en plus des renseignements qu'il a trouvés chez les écrivains antérieurs, Apollonios connaissait la grande invasion qui, par le Danube et les Balkans, conduisit les Galates en Asie Mineure à l'époque où il écrivait probablement les *Argonautiques*.

Les Ligures étaient déjà connus d'Hésiode et souvent cités avant Apollonios[5]. Jusqu'au VIIe siècle, ils habitaient seuls la Gaule entière, puis ils furent lentement repoussés ou soumis par les Celtes. Le poète leur donne pour voisins les Celtes dans la vallée du Rhône, mais il appelle Liguriennes les îles Stoichades situées près des côtes, à l'est de ce fleuve. Peut-être fait-il du Rhône à son cours inférieur la limite entre les deux peuples, ce qui correspondrait aux idées de son temps : on admettait que les côtes gauloises de la Méditerranée étaient habitées par des Ibères et des Ligures entre les Pyrénées et le Rhône, et par des Ligures seuls entre le Rhône et la Tyrrhénie[6]. Le voisinage des

1. Hdt., II, 33; IV, 49.
2. *Pér.* 18.
3. Dottin, *Les anciens peuples de l'Europe*, 203 sq.
4. *Gén. Anim.*, II, 8; *Météorol.*, I, 13, 20.
5. Hés., frg. 55; Hécat., frg. 53, 55, 57 Jac.; Esch., frg. 76; Hdt., V, 9; VII, 72. 165; Thuc., VI, 2.
6. Skyl., 3, 4; d'Arbois de Jubainville, *Littérature celtique*, XII, 56; C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, 110 sqq.; Dottin, *op.cit.*, 180 sqq.; . Bertrand, *RA*, 1883, I, 32 sqq.

Celtes et des Ligures signalé par Apollonios est confirmé par le nom de Celto-Ligures employé à son époque[1].

Les Argonautes arrivent en Méditerranée par une des sept bouches du Rhodanos, celle du milieu. Sur ce nombre, géographes et historiens n'étaient pas d'accord : Timée, Diodore de Sicile et Aviénus en comptaient cinq; Artémidore, Pline et la table de Peutinger trois, Polybe et Ptolémée deux[2]. On ne voit pas quelle est la source du poète. Quant au désaccord des anciens, il s'explique, selon Müllenhoff[3], par les nombreuses transformations que le delta du fleuve a subies.

VI. — La Méditerranée Occidentale

Sortis du Rhodanos, les Argonautes arrivent dans une partie de la Méditerranée que le poète appelle « mer de Sardaigne », et qui forme un « golfe immense ». Cette expression remonte au moins à Hérodote; elle se rencontre chez Aristote et on la retrouve plus tard[4] : elle désigne soit la Méditerranée à l'est et à l'ouest de la Sardaigne, soit au sens large toute la Méditerranée à l'ouest de l'Italie. Comme on l'a remarqué,

« l'origine de ce nom, très anciennement donné à la Méditerranée occidentale, vient du rôle prépondérant joué par la Sardaigne dans la plus ancienne colonisation ou navigation de l'Occident, carthaginoise ou autre. Ulysse y est allé et bien d'autres[5]. »

1. Ps. Aristt., *Mir. Ausc.*, 85.
2. Timée, Artémidore et Pol., d'après Strab., 152, 27 sqq.; D. S., V, 25; Avien., *Ora mar.*, 678; Plin., III, 33 Jan; Ptol., II, 10; cf. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule*, I, 161, n. 3.
3. *Op. cit.*, I, 198.
4. Hdt., I, 166; Aristt., *Météor.*, II, 1; Pol., III, 37, 8; 41, 7, etc.; Strab., 88, 1; 182, 10; Avien., *Ora mar.*, 150. Cf. Jullian, *op. cit.*, I, 7 n. 2; Muellenhoff, *op. cit.*, I, 320, n. 1.
5. C. Jullian, *op. cit.*, I, 195, n. 5.

Le golfe immense dont parle le poète doit être le golfe du Lion, que Strabon appelle gaulois ou celtique[1].

Peu après les héros arrivent aux îles Liguriennes ou Stoichades : pour remercier les Dioscures d'avoir demandé aux dieux une heureuse traversée, ils leur élèvent des autels et fondent un culte permanent en leur honneur; depuis ce temps, Zeus confia aux Dioscures la protection des navigateurs. Cet *aition* est un emprunt à Timée, qui en avait signalé plusieurs du même genre. Mais le poète a modifié la tradition de Timée pour l'adapter à son itinéraire : d'après un passage du géographe, résumé par Diodore de Sicile[2], les Celtes des bords de l'Océan honoraient particulièrement les Dioscures parce que ces héros avaient côtoyé leur pays avec les Argonautes. Apollonios, ayant supprimé la navigation par l'Océan, a transféré le culte des Dioscures sur les côtes celtes de la Méditerranée, où les Massaliotes avaient peut-être élevé un temple en leur honneur. On identifie généralement les Stoichades ou « îles alignées » avec nos modernes îles d'Hyères[3]. En réalité, l'expression a un sens plus large et semble désigner aussi les îles voisines de Marseille (Ratonneau et Pomègue) et même les îles de Lérins[4]. Elles ne sont pas citées avant Apollonios, mais de nombreux auteurs les mentionnent après lui. Le nom de Ligystides ou Liguriennes ne se retrouve pas ailleurs : il confirme que, pour Apollonios, les Ligyes ou Ligures habitaient la côte à l'est du Rhône.

Des Stoichades, les Argonautes parviennent à l'île Aithalia « où avec des galets ils essuyèrent leur abondante sueur; ces galets répandus sur le rivage ont une couleur de crasse. On y voit aussi leur disques et leurs armes divines

1. 158, 15, etc.
2. Timée, frg. 6 = D. S., IV, 56, 4. Cf. C. Robert, *op. cit.*, 863 et n. 1; Geffcken, *op. cit.*, approuvé par Fitch, *de Argonaut. reditu quaest. selectae*, 51.
3. Mooney, n. IV, 553; Desjardins, *op. cit.*, I, 180 sqq.
4. C. Jullian, *op. cit.* I, 399 et n. 2; Monquet, *RA*, 1925, 95-104.

et un port a été surnommé Argoos[1] ». Ces *aitia* sont empruntés à Timée, comme le prouvent des paraphrases de cet auteur par Strabon, Diodore de Sicile et le pseudo-Aristote[2]. Strabon cite le port d'Argo, rappelle l'origine de son nom et raconte la légende des galets colorés par la sueur des Argonautes. Diodore confirme l'étymologie d'Argoos et rapporte que Timée a parlé de ce port. Le pseudo-Aristote reproduit l'histoire des galets colorés. Les deux souvenirs du passage des Argonautes sont donc inséparables et, bien que Diodore soit seul à citer le nom de Timée, il est vraisemblable que tous les détails du récit d'Apollonios sont empruntés à cet auteur. L'île Aithalia, citée par Hécatée et Skylax et décrite avec précision par Strabon[3], est l'île d'Elbe actuelle, connue dès l'antiquité pour son minerai de fer. Le port d'Argo correspond à Porto Ferrajo[4].

De l'île Aithalia, les Argonautes arrivent dans la mer que le poète appelle Ausonienne, de même qu'il donne à l'Italie le nom de Terre Ausonienne. D'après le scoliaste[5], on a reproché à Apollonios cette épithète, qui constitue un anachronisme : en effet Ausonienne vient d'Auson, fils d'Ulysse et de Calypso, né longtemps après l'expédition des Argonautes. Si l'étymologie est exacte, l'accusation dirigée contre le poète est justifiée. Ce personnage serait l'éponyme des Ausoniens, peuple primitif d'Italie que les Grecs ont connu dès le Ve siècle[6] et que les Latins appellent Aurunces. Strabon rapporte que, d'après Polybe et d'autres historiens, ils habitaient la région dénommée plus tard Campanie et le sud du Latium[7].

1. IV, 655-658.
2. Strab., 186, 37 sqq.; *D. S.* IV, 56 (Timée, frg. 6); Ps. Aristt., *Mir. ausc.*, 105.
3. Hécat., frg. 59, Jac.; Skyl., 6; Strab., 186, 17 ss.
4. Cf. Müller, dans Strabon, éd. Didot, Index, v. *Argous*; Forbiger, *Handbuch*, III, 435.
5. *Scol. Ap.* IV, 553.
6. Hécat., frg. 61 Jac.; Hellan, frg. 79*b* Jac.; cf. Aristt., *Pol.*, VII, 9, 3; Pol., VII, 10; D. S., V, 7; Den. Pér., 78; Strab., 194, 8; 202, 13; Nonnos, III, 199; Pline, *H. N.*, III, 56 et 95; Skymn., 228.
7. 202, 13; 194, 8.

La mer Ausonienne, pour Apollonios, n'est autre que la mer Tyrrhénienne, puisque le poète place la demeure de Circé sur les côtes de Tyrrhénie[1]. D'après Strabon[2] on appelait anciennement Ausonienne la mer de Sicile, autrement dit la partie de la Méditerranée comprise entre cette île, l'Italie méridionale, les Syrtes et la Grèce; c'est la mer de Thrinakie d'Apollonios. Même si le poète a commis un anachronisme, il n'en a pas moins recherché un nom ancien de l'Italie et employé un terme savant que les Alexandrins paraissent avoir goûté, en particulier Lycophron[3].

C'est dans cette mer que se trouve, d'après Apollonios, l'île de Circé, où les héros abordent bientôt. Le poète lui donne le nom homérique d'Aiaié pour la distinguer de l'Aia de Colchide habitée par Aiétès. Au fond, les deux termes sont identiques, le premier n'étant que l'adjectif tiré du second. Cette parenté grammaticale est confirmée par la légende : à l'origine Circé et Aiétès, tous deux enfants d'Hélios, devaient habiter une île située en Orient, au pays du soleil levant. Lorsque les deux îles furent regardées comme séparées, tout lien ne fut pas rompu entre elles : d'après une tradition que l'auteur des *Argonautiques* emprunte à Hésiode[4], Circé fut conduite de Colchide en Tyrrhénie sur le char de son père et Aiétès l'accompagna dans ce voyage. L'épisode de Circé semble appartenir à la version la plus ancienne de la légende argonautique, d'où il fut introduit par Homère dans celle d'Ulysse[5]. D'après l'*Odyssée*, Aiaié se trouve en Occident, au nord des Planctes et de Charybde et Scylla. Hésiode la place en Tyrrhénie, d'une manière plus précise qu'Homère; la résidence de la magicienne fut située de bonne heure sur la côte du Latium, au mont ou

1. IV, 850.
2. 101, 45; 106, 26; 194, 17; 269, 26.
3. Lycophr., v. 44, 593, 615, 702, 922, 1047, 1355.
4. Hés., *Th.*, 1016 et *scol. Ap.*, III, 311; = frg. 67 des *Catalogues*; A. Rh., III, 309, 313.
5. Cf. K. Meuli, *Odyssee und Argonautika*, 82 ss.

cap de Circé, mentionné avant Apollonios par Skylax, le pseudo-Aristote et Théophraste[1]. Strabon explique pourquoi l'Aia de la fable fut transportée à cet endroit : le mont de Circé est couvert de plantes médicinales indispensables à une magicienne et il ressemble à une île parce qu'il est presque complètement entouré par la mer ou par des marais[2]. Apollonios connaît et accepte cette localisation. Il est inexact qu'il « ne parle jamais d'une île », comme on l'a prétendu[3], mais il la décrit aussi à deux reprises comme un « promontoire du continent tyrrhénien[4] ». C'est le mont Circeo ou Circello d'aujourd'hui. Apollonios cite d'après Homère un « port fameux » où abordent les Argonautes et qui est sans doute le petit port signalé par Strabon près du mont de Circé[5].

Dès que Jason et Médée sont purifiés du meurtre d'Apsyrtos par la magicienne, les Argonautes s'embarquent de nouveau. Leur voyage devient alors périlleux : avant d'atteindre l'île des Phéaciens, ils doivent dépasser les îles des Sirènes, d'Héphaistos et d'Aiolos, puis franchir les Planctes et Charybde et Scylla. Pour rendre leur traversée plus facile, Héphaistos arrête ses travaux et Aiolos empêche tous les vents de souffler, sauf le Zéphyre.

Partis d'Aia, les héros passent devant l'île Anthémoessa, la Fleurie, habitée par les Sirènes. Ce nom, inconnu d'Homère, qui parle seulement d'un pré fleuri[6], est emprunté à Hésiode d'après un fragment cité par le scoliaste[7] et ne se rencontre pas ailleurs. Lorsque les aventures d'Ulysse furent localisées sur les côtes d'Italie Méridionale et de Si-

1. Skyl., 8; Théophr., *H. Pl.*, V, 8, 4; Ps. Aristt., *Mir. ausc.*, 78; Aristt., *Vent.*, p. 973 b.
2. 193, 53 sqq; cf. V. Bérard, *les Phéniciens et l'Odyssée*, 1re éd., II, 264.
3. Walther, *op. cit.*, 11; cf. A. Rh., III, 1074.
4. III, 312; IV, 850; cf. de Wilamowitz, *op. cit.*, II, 178.
5. 194, 6.
6. *Od.*, XII, 159.
7. *Frg.* 68 = *scol. Ap*, IV, 892.

cile, on plaça l'île des Sirènes au sud du promontoire de Circé, soit aux environs de Naples et de Sorrente, soit au cap de Poseidon entre Paestum et Eléa, soit enfin près du cap Péloros, à l'entrée du détroit de Sicile. La première version était connue d'Apollonios, puisqu'on la trouvait chez Timée, dont Strabon confirme les renseignements. Tous deux signalent à Naples un temple dédié à Parthénopé, une des Sirènes[1]. Strabon mentionne près de Sorrente un temple des Sirènes au cap d'Athéna, appelé aussi cap des Sirènes, et non loin de ce promontoire les trois îles des Sirènes[2]. Elles forment, dit M. V. Bérard,

...« un petit archipel de roches et d'îlots, qui se trouvent sur la côte italienne, au sud de la presqu'île Sorrentine, dans le golfe actuel de Salorne et d'Amalfi, dans l'ancien golfe de Paestum, à la porte du détroit de Capri que les marins appellent les Petites Bouches. Ces îlots s'appellent aujourd'hui (on ne sait pourquoi) les *Coqs*, Galli[3]. »

Apollonios toutefois ne parle que d'une île et il la place à l'est d'Aiaié puisque les Argonautes sont poussés par le Zéphyre. Il se représente donc les côtes italiennes comme s'étendant de l'ouest à l'est : il ne faut pas s'en étonner, Strabon lui-même a commis cette erreur comme on peut le voir en consultant la carte du monde d'après ce géographe, dressée par Müller[4].

Les Argonautes résistent aux séductions des Sirènes grâce à une mélodie d'Orphée; seul Boutès, fils de Téléon, se jette à la mer, où il est recueilli par Cypris, déesse du mont Eryx, qui l'installe au cap de Lilybée, au nord-ouest de la Sicile.

Après avoir échappé aux Sirènes, les Argonautes arrivent près des Planctes ou Roches Errantes, que le poète semble confondre avec les îles d'Héphaistos et d'Aiolos. En effet

1. Timée, frg. 99 = *scol. Lyc.*, 732; Strab., 18, 51 et 21, 33.
2. 18, 35; 206, 10; 206, 14; 209, 17, etc.
3. *Op. cit.*, II, 336 et carte, fig. 69.
4. Strabon, éd. Didot, carte II.

les Planctes, dit-il, lançaient des flammes par leurs cimes avant qu'Héphaistos eût arrêté ses travaux et l'air était encore obscurci par la fumée durant le passage des héros. Tandis que les Néréides conduisent Argo au milieu de ces Planctes, Héphaistos contemple la scène du haut d'un rocher. Ailleurs Apollonios dit qu'Héphaistos va travailler « dans les vastes profondeurs d'une île *errante* », νήσοιο πλαγκτῆς εὐρὺν μυχόν[1]. En outre les îles d'Aiolos et d'Héphaistos semblent voisines puisqu'Iris se rend de l'une à l'autre. Il est donc visible que les îles volcaniques d'Aiolos ou Lipares, aujourd'hui Lipari, sont assimilées aux Planctes et qu'Héphaistos habite l'une d'elles. Sur le séjour de ce dieu, Apollonios s'écarte de la tradition homérique : l'*Iliade* place les forges d'Héphaistos dans l'Olympe et l'*Odyssée* dans l'île de Lemnos[2], dont le volcan s'éteignit au IVe siècle avant J.-C. La tradition suivie par Apollonios est sans doute postérieure à l'établissement des Grecs en Sicile. Elle est probablement empruntée à Timée, qui avait décrit le passage des Argonautes dans cette région[3], mais on la trouve ailleurs : Thucydide plaçait la demeure d'Héphaistos à Hiéra, Théocrite et Callimaque à Lipara, d'autres à Strongylé[4]. Il y avait en effet un volcan dans l'île appelée Ἱερὰ Ἡφαίστου, « l'île *sacrée* d'Héphaistos », ou Thermessa à cause de ses sources chaudes sulfureuses : les Latins l'appelaient l'île de Vulcain, *Vulcani Insula*, et elle a gardé aujourd'hui le nom de Volcano ou Vulcanello[5]. Le poète la décrit comme un « rocher uni ».

Quant à l'île d'Aiolos, déjà citée par Homère, les anciens s'accordaient à la retrouver dans « la plus orientale des Lipari, dans l'île Ronde que les Grecs nommèrent

1. III, 42.
2. *Il.*, XVIII, 142 sq., 369 sqq.; *Od.*, VIII, 283 sqq.
3. Cf. *D. S.*, IV, 45 sq. et *scol. Ap.*, IV, 786.
4. Thuc., III, 88; Théocr., *Id.* II, 133 sq.; Call., *H.* III, 48; Cf. Strab., 229, 5 sq. et 11; *scol. Ap.* IV, 761.
5. Cf. Kiepert, *Manuel, p.* 253; Forbiger, *Handbuch*, III, 541 sq.

Strongylé : les Italiens ont en fait Stromboli[1] ». Après Homère, le nom d'îles Eoliennes fut étendu à tout l'archipel des Lipari. Apollonios paraît suivre la tradition d'Homère et donner à l'archipel le nom de Planctes.

Les îles sont décrites par le poète comme volcaniques et flottantes :

« Ailleurs les Roches Planctes grondaient sous le flot immense, à l'endroit où naguère ces écueils vomissaient une flamme ardente de leurs cimes, au-dessus des rocs brûlants. La fumée obscurcissait l'air, on ne pouvait même pas voir la lumière du soleil. Héphaistos avait bien arrêté ses travaux, mais la mer exhalait encore une chaude vapeur... Le flot, violemment soulevé, se brisait avec fracas contre les roches qui tantôt, comme une hauteur à pic, s'élevaient jusqu'au ciel, tantôt plongeaient au plus profond de la mer et s'y fixaient, englouties par la vague énorme et furieuse[2]. »

L'identité des Planctes et des îles d'Aiolos est un souvenir lointain de l'*Odyssée* : dans ce poème, le maître des vents habite une île « flottante[3] », épithète qui rappelle les Roches Planctes ou Errantes dont parle Circé. D'après la description de la magicienne, elles sont volcaniques[4] et voisines de Charybde et Scylla. Ainsi, bien qu'Homère n'ait pas formellement confondu les Planctes et les îles d'Aiolos, il donne sur elles des renseignements qui faciliteront plus tard cette confusion. M. V. Bérard identifie les Planctes de l'*Odyssée* avec deux roches que signalent les *Instructions Nautiques* sous le nom de Pietra Lunga et Pietra Menalta, à l'ouest de la Sicile, dans le détroit entre Lipari et l'île Vulcano[5].

La traversée des Planctes par les Argonautes était un épisode très connu de la légende. Homère y a fait allusion

1. V. Bérard, *op. cit.*, II, 183.
2. IV, 924-29, 943-47.
3. *Od.*, X, 3.
4. *Id.*, XII, 68.
5. *REG*, 1914, p. XLIX; *Odyssée*, Introduction, t. III, 169 sq. et traduction, note XII, v. 61 (t. III, p. 113 ss.).

mais sa description est vague : ce sont tantôt des îles errantes et volcaniques comme celles de Lipara, tantôt des roches mobiles qui se heurtent, écrasant les navires et même les pigeons qui apportent l'ambroisie à Zeus, comme les Symplégades du Pont-Euxin. Cette contradiction n'est pas la seule : les renseignements sur Aia conviennent tour à tour à celle de Tyrrhénie et à celle de Colchide. Après Homère seulement on a distingué les deux Aia, comme les Planctes et les Symplégades ou Kyanées.

Apollonios, on l'a vu[1], se garde bien de confondre ces dernières. Pour lui, les Symplégades ou Kyanées, situées à l'entrée du Bosphore vers le Pont-Euxin, sont deux roches qui se heurtent. Au contraire les Planctes sont des îles mobiles et volcaniques, assimilées à celles d'Aiolos et d'Héphaistos, entre lesquelles les Néréides dirigent à grand' peine le navire Argo. On voit que, si Apollonios a imité Homère en faisant passer les Argonautes près des Planctes, il a supprimé certaines contradictions ou incertitudes de sa géographie.

Dans la même région, le poète place Charybde et Scylla, que les Argonautes franchissent avec l'aide des Néréides en même temps que les Planctes. Comme l'avait fait Homère, Apollonios distingue Scylla, monstre ayant une généalogie[2], de Charybde, simple nom d'un gouffre marin. Scylla est fille de Phorkys et d'Hécate, généalogie empruntée à Acousilaos d'après le scoliaste.

Ne voulant pas refaire la description bien connue de l'*Odyssée*, l'auteur des *Argonautiques* se contente d'une brève allusion à ce passage dangereux, sans rivaliser avec Homère. Il lui emprunte toutefois un détail : lorsqu'il parle du « rocher lisse de Scylla », Σκύλλης λισσή... πέτρη, il songe

1. Cf. ici p. 132.
2. IV, 828 sq., et scol.; DE LA VILLE DE MIRMONT traduit : « Scylla... que la déesse vagabonde des nuits, Hécate, enfanta à Phorkos, et qu'on appelle Krataïs ». En réalité le nom de Krataïs doit être appliqué à Hécate, non à Scylla. Cf. PRELLER-ROBERT, *op. cit.*, I, 618 et n. 1.

au vers de l'*Odyssée* : « Il y a un rocher lisse comme si on l'avait poli », πέτρη γὰρ λίς ἐστι, περιξεστῇ εἰκυῖα[1].

La comparaison d'Homère prouve que λισσή signifie lisse, et non abrupt comme traduit de La Ville de Mirmont.

Charybde est représenté comme une sorte de gouffre ou de courant qui tour à tour attire et repousse les navires[2] : il en était de même dans l'*Odyssée*.

Si l'épisode de Charybde et Scylla est un souvenir d'Homère, il existe une différence entre Apollonios et lui : Circé offre à Ulysse le choix entre deux passages, l'un à travers les Planctes, franchies par les Argonautes, l'autre par Charybde et Scylla. Pour Homère, on le voit, les deux itinéraires sont indépendants l'un de l'autre et Argo n'a pas traversé Charybde et Scylla. Dans Apollonios, au contraire, les compagnons de Jason passent à la fois par les Planctes et par Charybde et Scylla. La raison de ce changement est géographique : ayant identifié les Planctes avec les îles Lipares, le poète alexandrin pouvait sans inconvénients amener les Argonautes entre Charybde et Scylla, dans le détroit de Sicile. C'est là en effet qu'il place Charybde et Scylla, suivant la tradition homérique reprise avec plus de précision par des géographes comme Timée : les allusions à la Thrinakie, au cap Lilybée et au mont Eryx ne laissent aucun doute sur ce point.

Sortis de ces parages dangereux, les Argonautes, comme Ulysse, arrivent devant l'île de Thrinakie ou Trinacrie, où paissent les bœufs d'Hélios gardés par ses deux filles, Phaéthousa et Lampétia, détails empruntés à Homère[3]. Apollonios a ajouté une brève allusion à la plaine marécageuse et voisine d'un fleuve où les héros aperçoivent le troupeau d'Hélios : c'est probablement la région comprise entre Catane et Mégare, au sud de l'Etna. Contrairement

1. *Od.*, XII, 79; A. Rh., IV, 922.
2. IV, 789 sq., 825 sq., 923.
3. *Od.*, XII, 127 sqq.

au récit de l'*Odyssée*, les Argonautes ne s'arrêtent pas dans l'île : aussi le passage qui la concerne est-il très court, Apollonios voulant seulement rappeler l'épisode bien connu d'Homère. Le nom de Thrinakie seul est un emprunt à l'*Odyssée* ; celui de Trinacrie, bien que plus récent, était déjà cité comme un vieux mot par Thucydide[1]; aussi les poètes alexandrins l'ont-ils employé volontiers[2]. D'après certains érudits[3], cette île « aux trois promontoires » serait le Péloponnèse avec les caps Malée, Ténare et Acritas. Même pour Homère, cette interprétation est invraisemblable, car il n'est pas question de la Thrinakie quand Ulysse arrive au cap Malée, mais seulement après la traversée de Charybde et Scylla. Il est plus probable que, dans Homère déjà, ce mot désigne la Sicile avec ses trois caps de Lilybée, Pachynos et Péloros[4]. Après Homère, cette identification est admise généralement et justifiée par de nombreux témoignages[5]. Il est vrai que des troupeaux consacrés à Hélios se trouvaient au cap Ténare[6], mais on en signalait d'autres dans plusieurs lieux où le culte d'Hélios était en honneur, par exemple à Apollonia, colonie de Corinthe en Epire, à Gortyne en Crète et à Erythéia[7]; en Elide, des troupeaux étaient consacrés à Augias, fils d'Hélios.

D'après le scoliaste d'Apollonios[8], Timée identifiait déjà la Trinacrie avec la Sicile à cause de ses trois promontoires. C'est lui qui eut l'idée de faire passer les Argonautes par l'Italie méridionale et la Sicile, en modernisant la géographie de ces régions vaguement esquissée par Homère. Apollonios l'imite comme dans les épisodes précédents.

1. Thuc., VI, 2.
2. Théocr., XXVIII, 18, etc.; Callim., *H.*, III, 57, etc.
3. de Wilamowitz, *Homerische Untersuchungen*, 168; Preller-Robert, *op. cit.*, I, 2, p. 430, n. 2 et 432.
4. Cf. V. Bérard, *op. cit.* II, 365 ss.
5. Thuc., VI, 2; Strab., 220, 43; *Scol. Ap. Rh.*, IV, 291, 971.
6. *H. Hom. à Ap. Pythien*, 234 sq.
7. Hdt., IX, 93; Servius, *Egl.*, VI, 60; Apollod., I, 6, 1.
8. IV, 971.

Le poète mentionne aussi le cap Lilybée et Eryx avec son temple d'Aphrodite. Le cap Lilybée, aujourd'hui Capo Boeo ou di Marsala, au sud-ouest de la Sicile avec une ville de ce nom, n'est cité que par Skylax[1] avant Apollonios. Eryx est le nom d'une montagne célèbre par un sanctuaire d'Aphrodite déjà cité par Hérodote, Thucydide et Théocrite[2]. Timée[3] faisait mention d'un certain Eryx, fils d'Aphrodite et de l'Argonaute Boutès dont parle aussi Apollonios : le géographe, une fois de plus, paraît avoir inspiré le poète.

VII. — L'île des Phéaciens et la mer Ionienne

Les Argonautes traversent ensuite la mer de Trinacrie et abordent à l'île des Phéaciens : elle est située dans la « mer Kéraunienne », donc près des Monts Kérauniens et « à l'entrée du détroit Ionien », par conséquent dans la partie la plus resserrée de la mer Ionienne, entre les Monts Kérauniens et la presqu'île italienne d'Iapygie. Ces indications précises montrent qu'Apollonios identifie l'île homérique des Phéaciens avec Corcyre.

Le poète lui donne deux noms savants dont il explique l'origine : Drépané et Macris. Le premier rappelle que dans cette île se trouvait la faux (δρέπανον) avec laquelle Cronos mutila son père Ouranos, ou bien la faucille (δρεπάνη) dont se servait Déméter quand elle habitait le pays. La légende de la mutilation d'Ouranos par Cronos, ou de Cronos par Zeus, est bien connue et remonte à la *Théogonie* d'Hésiode[4]. Apollonios ajoute que les Phéaciens sont nés des gouttes du sang d'Ouranos, tradition déjà rapportée d'après le scoliaste par Acousilaos et Alcée[5]. Suivant le même sco-

1. 13, 111.
2. Hdt., V, 43; Thc., VI, 2 et 46; Thcr., XV, 100.
3. Diod., IV, 28, 83; cf. Bethe, *Quaest. Diod. mythographae*, 35; Fitch., *de Argonautarum reditu*, 51.
4. V. 180 ss. Cf. Callim., frg. 50] f.
5. A. Rh., IV, 991 sqq. et scol.

liaste[1], Timée racontait que la faux de Cronos était enfouie dans l'île de Corcyre et c'est sans doute à lui qu'Apollonios, après Callimaque[2], emprunta cette légende. Le commentateur semble ajouter qu'Aristote[3], dans sa *Constitution* de *Corcyre*, parlait de la faucille enterrée par Déméter sur le rivage de l'île : comme cette tradition ne se retrouve pas ailleurs, Aristote pourrait être la source d'Apollonios.

L'autre nom qu'Apollonios donne à Corcyre est celui de Macris[4]. Ainsi s'appelait la nourrice de Dionysos, fille d'Aristée. Elle habitait d'abord l'Eubée, qui prit son nom puis, chassée par la jalousie de Héra, elle s'enfuit dans l'île des Phéaciens et lui donna son nom[5]. Cette légende diffère sensiblement de la tradition commune d'après laquelle Dionysos fut élevé par une fille d'Aristée, Nysa ou Macris, dans les cavernes de Nysa. Le poète a dû emprunter cette légende à un auteur peu connu, peut-être à quelque tradition locale de Corcyre. Apollonios n'emploie pas le nom homérique de Schéria : il préfère des termes plus rares et plus savants qui rappellent des légendes locales. Quant à l'expression plus connue de Corcyre (Κέρκυρα), il en fait usage, mais l'applique seulement à l'île de Corcyre la Noire.

Dans l'île des Phéaciens se passent deux épisodes importants du poème : la seconde rencontre des Argonautes avec les Colques et le mariage de Jason. Aussi le poète, suivant son habitude, joint-il à son récit quelques renseignements sur la géographie du pays. C'est une île « avec un double port, ἀμφιλαφής, comme Cyzique. Ce détail, qui

1. IV, 984.
2. Callim., frag. 554 Schn.
3. Le texte de la scolie est douteux. Keil signale une lacune et il n'est pas certain que le passage concernant la faucille de Déméter se rapporte à Aristote.
4. IV, 540 et scol.
5. Strabon, 386, 13 affirme qu'à Corcyre se trouve un lieu appelé Eubée : cette dénomination est peut-être un souvenir de la légende racontée par Apollonios.

rappelle la description d'Homère, est exact d'après le scoliaste, qui cite une expression analogue de Callimaque[1], et confirmé par la topographie de la région. Ce port, voisin de la ville des Phéaciens, porte le nom du héros Hyllos[2], éponyme des Hylléens, fils d'Héraclès et de la naïade Mélité : le héros l'avait rencontrée lorsqu'il était venu à Corcyre se purifier du meurtre de ses enfants. Cette légende, inconnue avant Apollonios, ne semble guère antérieure à l'époque alexandrine[3].

On sait que M. V. Bérard a placé la ville homérique des Phéaciens près de Palaeocastrizza, sur une petite presqu'île située entre deux anses nommées Port San Spiridione et Port Alipa, sur la côte occidentale de Corfou. Cette localisation, qui semble s'accorder avec la description de l'*Odyssée* et répondre aux conditions de la navigation à l'époque homérique, ne convient pas à la ville décrite par Apollonios. Le poète affirme qu'un de ses deux ports s'appelait Hyllaïque[4]. Or Thucydide cite à deux reprises un port Hyllaïque à Corcyre[5]. Apollonios ne fait donc pas de différence entre cette ville et celle des Phéaciens; il la place à l'opposé de l'endroit indiqué par M. V. Bérard, sur la côte orientale de l'île. Les savants modernes[6] sont d'accord pour reconnaître que l'ancienne Corcyre s'élevait un peu au sud de la moderne Corfou, « sur la presqu'île située entre la baie de Khalikiopoulo et celle de Kastradhis; cette presqu'île porte encore aujourd'hui le nom de Palaeopoli[7] ». On y a trouvé un temple très archaïque d'Artémis. D'après Thucydide

1. Hom., *Od.*, VI, 263 : « un beau port de chaque côté de la ville »; *scol. Ap.*, IV, 983.
2. IV, 125.
3. Cf. C. Robert, *op. cit.*, III, 651, n. 4.
4. IV, 1125.
5. III, 72, 3; 81, 2.
6. O. Riemann, *Recherches archéologiques sur les îles Ioniennes : I Corfou* (*Bibl. des Ecoles d'Ath. et de Rome*, 1879); Partsch, *Die Insel Korfu* (*Petermann's Mitteilungen, Ergänzungsband*, n° 88, Gotha, 1887); C. A. Rhomaios, *Les premières fouilles de Corfou* (*BCH*, 1925, pp. 190 ss.).
7. Riemann, p. 12.

un des ports de la ville s'appelait Hyllaïque et l'autre était voisin de l'agora de Corcyre : Apollonios est d'accord avec lui. Skylax comptait trois ports[1], probablement les deux que connaissait Thucydide et la rade moderne de Corfou. D'après Eustathe, « la Phéacie a deux ports, dont l'un est appelé port d'Alkinoos[2]. Le port d'Hyllos était la lagune actuelle de Kalikiopoulo, et le port d'Alkinoos, la baie de Kastradhis ou Kastradès. C'est dans le premier que les Argonautes ont mouillé leur navire. A Corcyre les Argonautes rencontrent un groupe de Colques venus par le Bosphore. Ces derniers exigent qu'on leur livre Médée puis acceptent l'arbitrage d'Alkinoos. Le roi, conseillé par sa femme Arété, prononce un jugement équitable : Médée restera avec Jason si elle s'est unie à lui; sinon elle sera rendue à ses compatriotes. On connaît le stratagème d'Arété : avant que la décision de son mari soit connue, elle en informe Jason et lui conseille d'épouser Médée. Le mariage est aussitôt célébré dans la caverne de Macris, qui s'appela dès lors antre de Médée; depuis ce temps, les Phéaciens immolent tous les ans des victimes en l'honneur des Moires et des Nymphes au temple d'Apollon Nomios, sur des autels élevés par Médée. La source principale du poète est Timée d'après les scolies : c'est lui qui transporta dans l'île des Phéaciens le mariage de Jason et de Médée[3] et qui fit mention du sacrifice annuel inauguré par la magicienne[4]. Callimaque, dans les *Aitia*, avait aussi parlé du mariage de Jason à Corcyre, mais son récit, comme on l'a vu[5], était sensiblement différent. Il semble toutefois que Timée ait inspiré les deux poètes et qu'Apollonios l'ait suivi de plus près. Ce temple d'Apollon Nomios serait celui qui fut découvert à Kardaki[6].

1. *Pér.*, 29.
2. *Comm. in Dion. Per.*, *GGM*, II, 310.
3. *Scol.* IV, 1153.
4. *Id.*, IV, 1217.
5. Cf. ici p. 72.
6. C. A. Rhomaios, *art. cité*, 217.

Les Colques étaient installés loin de la ville, « à l'extrémité de la presqu'île de Macris ». Ce détail est expliqué par le scoliaste, qui en affirme l'exactitude : « la ville de Corcyre est située sur une presqu'île. L'auteur dit, avec l'exactitude d'un historien, que les Colques étaient loin de la ville, sur la côte de la presqu'île où se trouve la ville, comme le dit Apollonidès dans son *Périple de l'Europe*[1] ». Le texte de cette scolie montre bien que la presqu'île de Macris fait partie de l'île de Corcyre et ne se trouve pas, comme on l'a supposé, sur la côte d'Epire, en face de l'île. Mooney[2] prétend que cette dernière opinion est celle du scoliaste en s'appuyant sur la scolie du vers 1175, où on lit : « la région en face de Corcyre, il [Apollonios] l'a appelée Macris, peut-être parce que les Eubéens l'ont habitée ». Mais ce passage doit être traduit en tenant compte de la scolie du vers précédent : il s'agit de la région en face de la ville de Corcyre et non en face de l'île. Les Colques ont jeté l'ancre devant la presqu'île Palaeopoli, et non sur la côte d'Epire ou devant la langue de terre où se trouve la moderne Corfou, comme le suppose Mooney.

On ne voit pas où se trouve la caverne habitée par Macris et appelée caverne de Médée après le mariage de la maicienne.

Parmi les nymphes qui assistèrent à la cérémonie, le poète cite celles du fleuve Aigaios et du Mont Mélitéien. Le fleuve Aigaios, peut être soit la plus grande rivière de l'île, appelée aujourd'hui Potamo, qui coule au nord-ouest de Corfou[3], soit « le ruisseau abondant de Kissida, qui après un trajet restreint, se jette dans le port Hyllaïque[4] ».

Le Mont Mélitéien tire son nom de la naïade Mélité, fille du fleuve Aigaios et mère d'Hyllos. La position de cette montagne est inconnue.

1. *Scol.*, IV, 1174.
2. Note IV, 1175. Contredit par WALTHER, *op. cit.*, p. 16.
3. BURSIAN, *Geogr. von Griechenland*, II, 357 ; WALTHER, *op. cit.*, p. 15.
4. C. A. RHOMAIOS, *art. cité*, p. 217.

Dès que les Colques apprennent la décision d'Alkinoos au sujet de Médée, ils l'acceptent, mais, craignant la colère d'Aiétès, supplient le roi des Phéaciens de les recevoir dans son pays. Installés à Corcyre, ils vécurent à côté des Phéaciens jusqu'au jour où les Bacchiades de Corinthe vinrent coloniser Corcyre. Les Colques passèrent alors dans « une île située en face » (on ne voit pas laquelle) et plus tard près des Monts Kérauniens, au pays des Abantes et des Nestiens, dans la ville d'Oricos. Cette histoire des Colques après leur installation à Corcyre est empruntée par Apollonios à Timée, qui, dans un fragment reproduit par le scoliaste[1], citait les Abantes, les Nestiens et Oricos. Les Abantes sont des colons venus d'Eubée, dont ils furent les premiers habitants[2], et qui fondèrent la ville d'Abantia[3] en Epire. Skylax et Eratosthène citent les Nestiens comme un peuple d'Illyrie et les placent plus au nord que Timée et Apollonios[4]. Oricos ou Oricon est située sur la côte orientale de l'Adriatique, immédiatement au nord des Monts Kérauniens. Hécatée, Hérodote et Skylax l'ont citée et Pline[5] confirme qu'elle fut fondée par les Colques; c'est l'Ericho moderne.

L'épisode du séjour des Argonautes à Corcyre représente un curieux mélange de traditions homériques et de légendes plus récentes. Le récit des événements et la géographie sont évidemment influencés par le souvenir de l'*Odyssée*, mais les imitations de Timée semblent les plus nombreuses. A la géographie assez vague d'Homère, Apollonios a substitué des renseignements précis, empruntés à des auteurs plus récents; aussi est-il parvenu le plus souvent à cette « exactitude d'historien » que vante parfois le scoliaste. Sa géographie est devenue scientifique.

1. *Scol.* IV, 216.
2. Strabon, 382, 19 (cf. Hom. *Il.*, II, 536), etc.; Hés., frg. 3 Rzach.
3. Lycophr., 1043; cf. Et. de Byz. v. Ἀβαντίς; Busolt, *Griech. Gesch.*, I, 305.
4. Skyl., 23; Erat., d'après *scol. Ap.*, IV, 1215.
5. Hécat., frg. 106 Jac.; Skyl., 27; Plin., *H. N.*, III, 23 : « oppidum a Colchis conditum ». Cf. Strab., 263, 11; 269, 29.

Sept jours après leur arrivée, les Argonautes quittent le pays des Phéaciens. Faisant voile vers le sud, ils dépassent « le golfe qui doit son nom aux Ambraciens », le pays des Courètes et les îles qui se suivent le long de la côte, notamment les Echinades. Le golfe d'Ambracie, aujourd'hui d'Arta, est bien connu et se trouve entre l'Epire et l'Acarnanie. Les Ambraciens sont cités par Hérodote et plusieurs historiens[1].

Les Courètes sont les habitants de l'Acarnanie, au sud du golfe d'Ambracie. Suivant Homère, ils habitaient la région de Pleuron, en Etolie, et furent en guerre contre les Etoliens[2]. D'après l'opinion d'Ephoros reproduite par Strabon[3], les Courètes vaincus par Aitolos, fils d'Endymion, passèrent d'Etolie en Acarnanie. Apollonios suit cette dernière tradition.

Les îles situées le long de la côte sont Leucas, Ithaque, Samé ou Céphallénie et Zakynthos, souvent citées dans l'*Odyssée*[4].

Les Echinades ou îles des Oursins, situées entre Leucas et l'Acarnanie, sont appelées Echines dans l'*Iliade* et Thoai ou Pointues dans l'*Odyssée*[5]. Le mot Echinades se rencontre chez Hérodote, Thucydide et Skylax entre autres[6].

VIII. — La Libye

A) *Généralités.*

Au moment où les Argonautes aperçoivent les côtes du Péloponnèse, une tempête les jette en Libye. Pour la troisième fois, le voyage normal des héros est modifié brusque-

1. Hdt., VII, 7; IX, 28, etc.; Thuc., II, 80; III, 111, etc.; Xén., *An.*, I, 7, 18, etc.
2. *Il.*, IX, 529 sqq.
3. 398, 5.
4. I, 246; IX, 24, etc.
5. *Il.*, II, 625; *Od.*, XV, 299.
6. Hdt., II, 10; Thuc,. II, 102; Skyl., 34.

ment par l'auteur. Le prétexte imaginé par lui est un de ceux auxquels il eut déjà recours, une tempête. L'explication n'est pas très compliquée et l'auteur se contente d'une seule au lieu d'en accumuler plusieurs comme auparavant; mais la véritable raison de ce changement est toujours la même. En faisant passer les Argonautes par la « Mer Celtique », l'Italie méridionale et l'île des Phéaciens, le poète suit l'itinéraire de Timée. Au contraire le séjour des Argonautes en Libye faisait partie d'un itinéraire plus ancien, attesté par la tradition épique, celui d'Hésiode imité par Pindare et Antimaque. Nous sommes donc arrivés encore une fois au point de jonction de ces deux itinéraires.

Pendant neuf jours, suivant le thème traditionnel de la tempête, les Argonautes sont poussés par le vent du nord : ce chiffre est un souvenir d'Homère, car c'est aussi en neuf jours qu'Ulysse, chassé par le Borée comme les Argonautes, franchit la distance qui sépare le cap Malée du pays des Lotophages[1].

Les héros traversent la « mer de Libye » et sont jetés « au fond de la Syrte ». A ce moment commence la partie la plus curieuse du voyage des Argonautes, leur séjour en Libye. Avant d'étudier en détail leur itinéraire dans ce pays, il n'est pas inutile de rassembler quelques renseignements généraux fournis par le poète.

Tout d'abord quelle extension Apollonios donne-t-il au mot Libye ? Au sens restreint, cette expression désigne un pays situé le long de la Méditerranée, entre l'Egypte et la Grande Syrte, c'est-à-dire la Cyrénaïque; au sens large, le continent africain, avec ou sans l'Egypte[2]. Apollonios appelle Libye non seulement les environs de Cyrène mais l'Afrique en général[3] : il prend donc ce mot au sens

1. *Od.*, IX, 82.
2. Kiepert, *Manuel*, trad. fr. p. 126; Gsell, *Hérodote* (*Université d'Alger, Textes relatifs à l'Afrique du Nord*, fasc. I, 1916), p. 70.
3. I, 81, 83; IV, 1384, 1513, 1561.

large, le plus répandu. La mer Libyenne[1] est donc la partie de la Méditerranée qui s'étend au sud de la Sicile, le long des côtes de Libye. D'après Strabon, elle va du territoire de Carthage à la Cyrénaïque[2], ce qui confirme avec plus de précision l'opinion du poète.

Sur la Libye en général, Apollonios donne peu de renseignements : il fait à peine quelques allusions au costume de ses habitants et à sa faune.

Les « Héroïnes tutélaires de Libye » apparaissent à Jason « ceintes de peaux de chèvres tombant du haut de la nuque sur le dos et les hanches[3] ». Hérodote avait déjà noté que « les femmes de Libye jettent autour de leur vêtement des peaux de chèvres sans poils, bordées de franges et teintes en rouge[4] ».

Sur la faune du pays le poète connaît surtout les serpents et les fauves. L'Argonaute Mopsos meurt piqué par un serpent et l'auteur, à la fois poète et savant, raconte une légende sur l'origine de ces animaux, puis décrit avec précision leurs mœurs, la blessure de Mopsos et son agonie[5]. Il parle enfin de la Libye « nourricière de bêtes féroces » : c'est justement l'expression dont se servira Strabon[6]. Kyréné, l'éponyme de Cyrène, est d'ailleurs une ποτνία θηρῶν.

B) *La Syrte*

Poussés pendant neuf jours par le vent du nord, les Argonautes sont jetés « tout au fond de la Syrte[7] ».

L'expression est très vague, car nous connaissons deux Syrtes fort éloignées l'une de l'autre, la grande ou golfe de

1. IV, 1233.
2. 101, 47; 222, 5.
3. IV, 1348 sq.
4. Hdt., IV, 189.
5. IV, 1502 sqq.
6. IV, 1561, cf. Strab., 108, 43. Les scolies indiquent la variante μηλοτρόφος.
7. IV, 1235; cf. 1243 sq.

la Sidre, à l'est de la Tripolitaine actuelle, et la petite ou golfe de Gabès, au sud-est de notre Tunisie. Même en admettant que le poète ne les distingue pas clairement, l'ensemble de son récit permet-il de choisir entre les deux ? Walther ne le pense pas et suppose que le poète est resté volontairement dans le vague[1]. Nous ne le croyons pas : en serrant de près le texte d'Apollonios, il nous paraît possible de reconstituer l'itinéraire des Argonautes en Libye.

Tout d'abord où abordent-ils ? Surpris par la tempête au moment de contourner le Péloponnèse, les héros sont poussés par le Borée. Ils s'avancent donc malgré eux, tout droit vers le sud; or le golfe qui se trouve au sud du Péloponnèse est la grande Syrte. Sans doute il n'en est pas ainsi chez Homère : Ulysse poussé par le même vent à partir du cap Malée aborde au pays des Lotophages, près de la petite Syrte, et Apollonios imite Homère. Mais l'auteur de l'*Odyssée* ne semble pas connaître la grande Syrte ni la région de Cyrène; Apollonios, élève du cyrénéen Callimaque et originaire d'Alexandrie, connaît au moins Cyrène, puisqu'il cite la hauteur Myrtosienne, située près de cette ville[2]. En outre, il ne parle pas des Lotophages, s'écartant de la tradition homérique. L'intervention des « héroïnes tutélaires de Libye » fournit un nouvel argument : ce sont elles, dit le poète, qui étaient venues chercher Athéna après sa naissance pour la baigner dans le lac Triton. D'après un fragment de Callimaque[3] dont le poète s'est inspiré, elles veillent sur le pays des Nasamons. Or ce peuple, cité entre autres par Hérodote et Skylax[4], habitait la côte de la grande Syrte à l'ouest et au sud-ouest de Cyrène : la présence de ces héroïnes prouve que les Argonautes ont été jetés au fond de la Grande Syrte, près du pays des Nasamons. Tous ces

1. *Op. cit.*, 96.
2. II, 505.
3. Frg. 126 = *scol. Ap.* IV, 1322.
4. Hdt., II, 32, 33; IV, 172, 173, 182, 190; Skyl., 109; Théophr., *H. pl.*, IV, 3, 1.

arguments aboutissent à la même conclusion : les Argonautes échouent au fond de la Grande Syrte. Il est même probable qu'Apollonios ne connaît qu'une Syrte, la grande, comme Hérodote. Ce dernier en effet ne parle que de la Syrte sans épithète et, d'après les indications relatives aux peuples qui la bordent, il s'agit bien de la Grande Syrte[1]. Hécatée[2] l'appelait golfe Psyllique, du nom des Psylles qui en étaient riverains. La mention de deux Syrtes apparaît pour la première fois, semble-t-il, dans le périple attribué à Skylax[3], que le poète ne semble pas avoir imité; on la retrouve chez Eratosthène, Polybe et Strabon.

A deux reprises le poète signale que les Argonautes ont été jetés « tout au fond de la Syrte », « dans la partie la plus reculée du rivage[4] ». Ce détail ne semble pas indifférent : c'est là que s'élevaient « au plus profond de la Syrte », comme dit Skylax, les autels des Philènes, qui marquaient à la fois le point le plus méridional du golfe et la frontière entre les territoires soumis à Carthage et la Cyrénaïque[5]. Les géographes modernes les placent à Ras-Ali, un peu à l'ouest de Mouktar; comme le fait remarquer Tissot, « les bas-fonds de Mouktar forment effectivement au fond de la Grande Syrte, *in ultimo Syrtis recessu*, une limite naturelle qui a toujours été une limite politique[6] ». Apollonios a soin de décrire longuement la Syrte pour en montrer les dangers.

« Les navires ne peuvent plus revenir en arrière lorsqu'ils ont été forcés d'entrer dans ce golfe. Partout des bas-fonds, partout des fonds couverts d'algues épaisses; sans bruit l'écume de la mer afflue à la surface; tout le long s'étend à l'infini

1. II, 32; IV, 169, 173; cf. Gsell, *Hérodote*, 76 et n. 1.
2. Frg. 332 Jac.
3. 109 sq.; cf. Pol., I, 39; III, 23, 39; Strabon, 101, 44, etc.
4. IV, 1235, 1243 sq.
5. Skyl., 109 Cf. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, 1884-1888, I, 223; Gsell, *op. cit.*, 118.
6. Tissot, *op. cit.*, II, 241; cf. Perroud, *de Syrticis emporiis*, 1881, p. 39 sq.

une plaine de sable; c'est là que le flux (car souvent le flot s'éloigne de terre, puis se rue sur le rivage dans un assaut furieux) les jeta bien vite tout au fond du rivage, et une faible partie de la coque resta dans l'eau. Ils sautèrent hors du navire et l'angoisse les saisit quand ils virent le ciel et la surface immense de la mer qui, comme le ciel, s'étendait au loin, à l'infini. Pas d'eau à boire, pas de sentier; au loin ils ne voyaient aucune étable de berger; partout régnaient le calme et le silence[1].»

Plus loin, le pilote Ancaios explique à ses compagnons que tout espoir est perdu : le flux a jeté le navire sur les bas-fonds d'une côte marécageuse et, la mer s'étant retirée, il est impossible de le remettre à flot[2]. Retenons les principaux détails de cette description : une côte exposée au vent du nord, marécageuse, encombrée d'algues et de bancs de sable; une mer sujette à de fortes marées; aux alentours, à perte de vue, le désert. Tels sont en effet les dangers des Syrtes d'après les témoignages anciens et modernes. Le seul texte antérieur à Apollonios que nous possédions, le périple du pseudo-Skylax[3], déclare la petite Syrte plus dangereuse que la grande et signale ses marées. Les parages des Syrtes étaient très redoutés des anciens : après Apollonios, historiens, géographes et poètes confirment leur mauvaise réputation[4].

Salluste constate que, dans les tempêtes, « les flots entraînent de la vase, du sable et d'énormes rochers; ainsi la configuration des lieux change avec les vents; les Syrtes doivent leur nom à ce courant violent »[5].

Strabon explique ainsi les dangers des deux Syrtes : « en beaucoup d'endroits le fond est marécageux; par l'effet du flux et du reflux il arrive souvent aux marins de se jeter dans les bas-fonds et d'y échouer; ils sauvent rare-

1. IV, 1235-49.
2. IV, 1261 sqq.
3. 109 sq.
4. P. Mela, I, 35, 37; Lucain, IX, 319 sqq., 439 sq.; Josèphe, *Bell. Jud.*, II, 381; Sil. Ital., II, 63; III, 320; VII, 570; XVII, 246 sq., 634; Stace, *Théb.*, VIII, 410 sqq.; Procop., *Aedific.*, VI, 3.
5. *Jug.*, 78, 3.

ment leur navire; aussi naviguent-ils au large, de peur d'être entraînés à l'improviste par les vents et jetés dans ces golfes[1] ».

Quelques géographes modernes prétendent que cette réputation est en partie injustifiée[2] et supposent que les Carthaginois ont exagéré les périls de la navigation dans ces parages pour en écarter leurs concurrents. Cependant, leurs descriptions confirment celles d'Apollonios et des anciens. Voici par exemple celle de Tissot :

« Largement ouverte aux vents du Nord, imparfaitement protégée contre ceux du Sud par les basses terres qui la bordent, la Grande Syrte est alternativement balayée par deux courants atmosphériques d'une extrême violence, qui y déterminent tour à tour d'énormes accumulations d'eau vers le centre, ou d'effroyables raz de marée à la circonférence : ce double phénomène, que les anciens expliquaient à tort par le flux et le reflux, constituait le seul véritable péril de la Grande Syrte, mais ce péril était sérieux et il l'est encore pour nos voiliers[3]. »

On trouve dans ce passage les éléments principaux de la description d'Apollonios : vent du Nord, côtes basses et raz de marée. Les *Instructions Nautiques* confirment ces indications :

Dans le golfe de la Syrte, les vents dominants sont le Nord-Ouest et le Nord-Est, hâlant le Nord dans le fond du golfe. Les brises du Nord pénètrent rarement jusqu'au fond du golfe; mais elles soulèvent une grosse houle qui vient se briser sur les plages basses et sablonneuses[4]. »

A ces descriptions il manque un détail signalé par le poète, l'aridité de la côte. Les modernes aussi l'ont remarquée. Kiepert affirme que la Grande Syrte « se trouve sur une côte presque partout stérile et sans eau[5] ». Les *Ins-*

1. 709, 26 sqq.
2. Perroud, *op. cit.*, 117 sqq.; Tissot, *op. cit.*, I, 225.
3. Tissot, *l. c.*
4. *I. N.*, n° 778, p. 8 sq., dans V. Bérard, *op. cit.*, II, 98.
5. *Manuel*, 127 sq.

tructions Nautiques, parlant des côtes de Tripolitaine en général, les décrivent ainsi :

« A l'exception des environs de Tripoli, qui sont fertiles et cultivés, la plus grande partie de ce territoire n'est qu'un vaste et improductif désert. Il n'y existe que très peu de cours d'eau[1]. »

Et le plus récent historien de l'Afrique du Nord, M. Gsell, écrit : « Au sud de la Grande Syrte, le désert s'avance jusqu'au rivage. Il n'y a rien à tirer de cette région[2] ». Ces témoignages montrent que la description du poète est exacte. Perdus dans ce désert, les Argonautes mourraient sans gloire si les héroïnes tutélaires de Libye ne venaient à leur aide. Sur leur conseil, les héros, douze jours et douze nuits, portent leur navire sur leurs épaules : ce transport d'Argo est un emprunt à la *IVe Pythique* de Pindare. Les compagnons de Jason se dirigent de la Syrte vers le lac Triton « par les dunes désertes de la Libye[3] ». Ils s'avancent donc par l'intérieur du pays, sans suivre la côte. Comme l'explique Pélée, un cheval de Poseidon, sortant de la mer, leur montre la route :

...« Portons le navire *à l'intérieur du pays sablonneux*, en suivant la route où le cheval rapide a lancé ses pieds. Il ne se plongera pas dans la terre ferme, mais ses traces, je l'espère, nous indiqueront un golfe du côté de la haute mer[4]. »

Le raisonnement de Pélée est clair : le cheval de Poseidon n'est pas fait pour vivre sur terre; sorti de la Syrte, il se dirige sûrement vers un autre golfe, où les Argonautes arriveront en marchant sur ses traces. Si l'on supprime dans ce passage la mythologie poétique, il signifie simplement que les héros suivent une piste sur le sable. Ils traversent une région désolée sur laquelle le poète ne donne aucun renseignement parce qu'elle est déserte.

1. *I. N.*, n° 778, p. 656, dans V. Bérard, *op. cit.*, II, 103.
2. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I, 25.
3. IV, 1384.
4. IV, 1376-79.

« Entre Gabès, et le cap Misra, écrit M. Gsell, le littoral bas, bordé de dunes derrière lesquelles des lagunes s'étalent çà et là, semé d'oasis que séparent des espaces déserts, précède un pays de plaines légèrement ondulées, qui s'élève en pente très douce vers l'intérieur. C'est la Djeffara des indigènes... sablonneuse et sèche, elle n'est pas habitée. Elle ne l'était pas davantage à l'époque antique, sauf dans sa partie nord-ouest, en Tunisie, où elle est très étroite[1]. »

C) *Le lac Triton*

Après douze jours de marche, les héros atteignent le lac Triton ou Tritonis. Avant d'examiner sa description, il est important de fixer son emplacement.

Les anciens ont connu un fleuve et un lac de ce nom, qu'ils ont placés à l'ouest de la Libye, près de la Petite Syrte, ou à l'est, en Cyrénaïque. Apollonios ne parle pas du fleuve. Quant au lac, dans quelle direction faut-il le chercher ? Dans le catalogue des Argonautes, le poète fait allusion à Canthos et à Mopsos, qui mourront « aux confins de la Libye[2] », à une distance de Colchide égale à celle que le soleil voit entre son lever et son coucher. La Colchide et la Libye semblent marquer pour lui les deux extrémités du monde à l'est et à l'ouest. Comme les deux Argonautes meurent près du lac Triton, ce dernier pourrait se trouver en Libye occidentale.

D'autre part, ce lac, d'après le poète, est proche de la demeure d'Atlas et des Hespérides. La mention des Hespérides ne résout pas le problème : on place généralement leur séjour en Libye, mais, d'après les traditions de Cyrène, que le poète a pu connaître, il se trouvait à l'est de la Grande Syrte, près de la ville appelée Euespérides, Hespérides ou Bérénice (aujourd'hui Benghazi)[3]. Au contraire l'allusion à Atlas est peut-être plus claire : c'est en Libye occidentale

1. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I, 24.
2. I, 81.
3. Cf. Skyl., 108.

qu'il habite, près des montagnes qui portent son nom. Il est donc possible que le lac Triton se trouve dans cette région, aux environs de la Petite Syrte. Retenons aussi la longueur du voyage des Argonautes : ils mettent douze jours et douze nuits pour se rendre de la Syrte au lac Triton; jetés aux « extrémités de la Libye », comme l'affirme Jason, ils ont porté Argo « à travers le continent[1] ».

Cependant cette interprétation présente quelques difficultés et les arguments en faveur de l'opinion contraire ne manquent pas. Le poète parle d'une « nymphe Tritonide[2] », mère de Nasamon. Si cette généalogie a quelque valeur géographique, il s'agit d'une fille de Triton, dieu du lac, qui donna naissance à l'éponyme des Nasamons. Or ce peuple habitait la région à l'est de la Grande Syrte, où se trouvait précisément le lac Triton d'après la tradition de Cyrène.

Les héroïnes de Libye qui apparaissent à Jason sur le rivage de la Syrte viennent du pays des Nasamons suivant un passage de Callimaque imité par Apollonios[3]; en outre, ce sont elles, déclare Apollonios, qui baignèrent dans le lac Triton Athéna, surnommée depuis Tritonide. D'après cette tradition, les Nasamons et le lac Triton doivent se trouver dans la même région, à l'est de la Syrte et à l'ouest de Cyrène.

Lorsque Triton, dieu du lac, apparaît pour la première fois aux Argonautes, il se fait passer pour Eurypylos, né en Libye et « roi de la côte[4] ». Cet Eurypylos étant roi de Cyrène d'après Akésandros, Callimaque et le scoliaste d'Apollonios[5], le lac où Triton apparaît sous ce nom doit être voisin de Cyrène. Le rôle joué par Triton semble confirmer cette supposition : chez Apollonios comme chez Pindare,

1. IV, 1567 sq.
2. IV, 1495.
3. IV, 1309 et scol. 1322.
4. IV, 1559 sqq.
5. *Scol. Ap.*, II, 498; IV, 1561.

il remet à l'Argonaute Euphémos une motte de terre, lui offrant ainsi l'hospitalité dans son pays; comme Euphémos est l'ancêtre des fondateurs de Cyrène, c'est près de cette ville qu'il faut placer le pays d'Eurypylos et le lac Triton de Pindare et d'Apollonios[1].

Une dernière indication est fournie par l'itinéraire des Argonautes à la sortie du lac : d'après les conseils du dieu Triton, ils doivent se diriger à main droite en serrant de près la côte jusqu'à un endroit où elle s'avance vers le nord; de là ils peuvent voguer tout droit vers la Crète ou le Péloponnèse[2]. Ces indications sont suivies exactement : les héros naviguent d'abord vers l'est, poussés par le Zéphyre, ayant à leur droite une côte déserte; en un lieu où le rivage fait saillie, ils changent de direction et s'avancent vers le nord, poussés par le Notos. S'ils venaient de la Petite Syrte, ils passeraient au large de la grande en prenant des précautions pour l'éviter : or le poète n'en dit rien. On peut donc supposer que les héros, sortis du lac Triton, suivent la côte de Cyrénaïque, orientée de l'Ouest à l'est, jusqu'à un promontoire qui représente la partie la plus septentrionale de ce pays, puis se dirigent vers Carpathos et la Crète, du sud au nord. Le promontoire auquel fait allusion le poète n'est pas inconnu avant lui : c'est le cap Phycos, cité par Skylax, Strabon, Pline, le *Stadiasme* et Ptolémée[3]. Situé un peu au nord-ouest de Cyrène, il s'appelle aujourd'hui Ras Sem ou Ras al Razat. D'après Strabon, il se trouve à 2800 ou 3000 stades au sud du Ténare.

Partis le matin du port d'Argo, situé à la sortie du lac, les Argonautes atteignent le cap le lendemain matin : s'ils étaient partis de la Petite Syrte, ils auraient mis plus d'une

1. Cf. Groeger, *de Argonauticarum fabularum historia quaestiones selectae*, 48; Walther, *op. cit.*, 97.
2. IV, 1573 sqq.
3. Skyl., 108; Strab., 311, 49; 710, 24; Plin., *H. N.*, IV, 60; V, 32; *Stad. M. M.*, 53, 54; Ptol., IV, 4, 5. Cf. Forbiger, *Handbuch*, II, 827, n. 10 et 832 n. 25.

journée pour arriver au cap Phycos. Contrairement à la tradition la plus répandue qui plaçait le lac Triton en Libye occidentale, près de la Petite Syrte, il semble qu'Apollonios l'ait situé en Cyrénaïque, à l'est de la Grande Syrte.

Examinons maintenant la description du lac. Il n'est pas marécageux comme la Syrte, puisque les Argonautes y déposent leur navire sans l'échouer; sur ses rives se trouvent le domaine d'Atlas, le jardin des Hespérides, un rocher avec une source; des troupeaux de moutons paissent aux alentours; dans quelques parties sablonneuses vivent des serpents venimeux. Ce n'est pas un golfe largement ouvert, comme la Syrte, mais un lac, λίμνη, communiquant avec la mer par une passe difficile à trouver que Triton décrit ainsi :

« Voici le passage vers la mer, à l'endroit où l'eau immobile est le plus sombre. Des deux côtés se hérissent des brisants d'une blancheur éclatante. Entre les brisants est une route étroite pour sortir du lac. Cette mer brumeuse s'étend jusqu'à la divine terre de Pélops, au delà de la Crète[1]. »

A la sortie se trouve un port surnommé Argoos, port d'Argo, où les héros ont laissé, comme souvenirs de leur passage, des autels élevés à Poseidon et à Triton. A l'est de ce port la côte est déserte.

Sur les sources de cette description, les scolies ne fournissent aucun renseignement. Le voyage des Argonautes en Libye est un des éléments les plus anciens de la légende et la connaissance du lac Triton remonte à une haute antiquité. Dans l'*Odyssée*, Ulysse contournant le Péloponnèse est jeté par la tempête au pays des Lotophages, comme les Argonautes au fond de la Syrte, mais cette région fertile et habitée par un peuple hospitalier ne ressemble pas à la Grande Syrte : les anciens, et après eux V. Bérard, l'ont identifiée avec l'île Méninx ou Djerba, au sud de la Tunisie actuelle,

1. IV, 1573-78.

c'est-à-dire aux environs du lac Triton d'après l'opinion la plus répandue. Homère cite le pays des Lotophages, mais ne connaît pas le lac Triton[1].

Les poèmes hésiodiques ne parlent pas du lac, mais ils citent le dieu de ce nom[2]; les catalogues mentionnent pour la première fois le retour des Argonautes par la Libye, où ils durent porter leur navire jusqu'à la Méditerranée[3]. Il est possible qu'à ce voyage en Libye l'auteur ait rattaché des traditions relatives à la fondation de Cyrène, mais on ne voit pas dans quelle partie de la Libye il faisait passer les Argonautes.

Au début du ve siècle, Phérécyde[4] nomme les Irasses comme un peuple voisin du lac Triton. Or ils habitent la région d'Irasa, à l'ouest de Cyrène, ainsi que le montre clairement un passage d'Hérodote[5]. Phérécyde place donc le lac Triton en Cyrénaïque.

D'après la *IVe Pythique* de Pindare, les Argonautes ont porté leur navire pendant douze jours « de l'autre côté des plaines désertes de la terre[6] ». Le lac Triton communique avec la mer puisque le poète place la rencontre du dieu Triton et des Argonautes « au débouché du lac Tritonis[7] ». Le dieu leur apparaît sous la forme d'Eurypylos, fils de Poseidon, et offre à Euphémos une motte de terre, symbole d'hospitalité. Comme cet Eurypylos est roi de Cyrène d'après les témoignages postérieurs et que les descendants d'Euphémos fonderont une ville dans cette région, il est vraisemblable que le lac Triton de Pindare, comme le supposent Groeger et Gsell, se trouve en Cyrénaïque[8]. Pindare suivrait ainsi la tradition de Cyrène reproduite déjà par

1. *Od.*, IX, 62 sqq.
2. *Th.*, 930 sqq.
3. Frg. 64 = *scol. Ap.* IV, 259.
4. Frg. 75 Jacoby.
5. IV, 158 sq.; cf. Pind., *P.* IX, 106; Gsell, *Hérodote*, p. 77, n. 4.
6. *P.*, IV, 26.
7. 20 sq.
8. Groeger, *op. cit.*, 46; Gsell, *Hérodote*, 78.

Phérécyde. Apollonios, en imitant Pindare dans l'épisode de Triton, lui a sans doute emprunté cette localisation du lac près de Cyrène.

Eschyle[1] cite simplement un fleuve Triton en Libye. Dans Hérodote l'emplacement du lac Triton est fixé avec plus de précision. Il s'étend à l'ouest du Kinyps, fleuve qui débouche entre les deux Syrtes près de Leptis Magna ou Lebda, et à l'est de l'île Kyraunis ou Kerkenna. Sur ses rives habitent les Machlyes, voisins des Lotophages à l'ouest, puis les Auses. Ce « grand lac » reçoit le fleuve Triton et contient une île nommée Phla[2]. D'après ces renseignements les érudits sont d'accord pour placer le lac Triton aux environs de la Petite Syrte ou golfe de Gabès. Mais dans les détails leurs opinions varient sensiblement. La plupart ont identifié le lac Triton avec un des chotts de la Tunisie actuelle, de préférence le Chott el Djerid[3]; ils supposaient en effet que ces lacs, dans l'antiquité, communiquaient avec la mer. Les explorations relatives au problème de la mer intérieure ont ruiné cette théorie en démontrant qu'au temps des Grecs et des Romains la Méditerranée n'avait pas recouvert les chotts : le Chott el Djerid est à 25 mètres au-dessus du niveaude la mer; le seuil de Gabès, qui s'élève jusqu'à 100 mètres, est formé de roches calcaires et contient des stations préhistoriques. Les chotts, lacs fermés, ne peuvent donc être le lac Triton d'Hérodote qui communique largement avec la mer.

Il serait trop long d'examiner les autres solutions proposées et cette discussion n'aurait aucun rapport avec la recherche des sources d'Apollonios. Nous croyons avec Gsell que « l'hypothèse la plus vraisemblable est celle qui

1. *Eum.*, 293.
2. Hdt., IV, 178.
3. Rouire (*Rev. de Géogr.* 1886, t. 38, p. 343 sqq.) cite comme représentants de cette théorie Shaw au xviiie siècle, puis sir Granville Temple, Mannert, Vivien de St-Martin, Guérin, Duveyrier et Tissot.

identifie le lac Tritonis avec la Petite Syrte, le golfe de Gabès...; l'île de Phla serait l'île de Djerba[1] ».

Hérodote rapporte une curieuse tradition sur le passage des Argonautes dans cette région. Avant l'expédition de Colchide, Jason voulut se rendre à Delphes pour y offrir une hécatombe et un trépied d'airain.

« Arrivé au cap Malée, il fut saisi par le vent du nord et déporté en Libye; avant de voir la terre, il entra dans les bas-fonds du lac Tritonis. Comme il ne trouvait pas moyen d'en sortir, Triton apparut, à ce qu'on dit, et invita Jason à lui donner son trépied, en promettant de lui montrer le passage et de renvoyer ses compagnons sains et saufs. Jason obéit; alors Triton lui montra le passage à travers les bas-fonds et plaça le trépied dans son temple[2]. »

On reconnaît dans ce passage quelques détails imités par Apollonios. Mais le poète a modifié parfois le récit de l'historien. Le lac Triton d'Apollonios ne semble pas situé aux environs de la Petite Syrte; il n'est point parsemé de bas-fonds, mais de brisants. Jason offre un trépied au dieu avant son apparition et Triton se montre successivement sous les traits d'Eurypylos et sous sa forme véritable de dieu-poisson. Ces différences s'expliquent par des imitations de Pindare. Le poète, suivant une méthode qu'il applique souvent, s'est inspiré à la fois de Pindare et d'Hérodote en les « contaminant ». Il a emprunté à la *IVe Pythique* le transport d'Argo pendant douze jours, le voisinage du lac Triton et de la Cyrénaïque, l'apparition de Triton sous le nom d'Eurypylos et l'histoire de la motte de terre offerte à Euphémos. Il doit à Hérodote les vains efforts des Argonautes pour sortir du lac, l'offre d'un trépied à Triton, l'aide que le dieu prête aux Argonautes et l'allusion aux cultes de Poseidon et de Triton sur les bords du lac.

Apollonios a pu connaître la description du lac Triton

1. *Hérodote*, 79; théorie de Mannert, d'Avezac, Meltzer et Mueller.
2. IV, 179.

par le pseudo-Skylax[1]. L'auteur du périple le confond probablement avec la Petite Syrte comme Hérodote, et sa description n'a rien de commun avec celle du poète, sauf un détail, la «bouche étroite» qui le fait communiquer avec la mer.

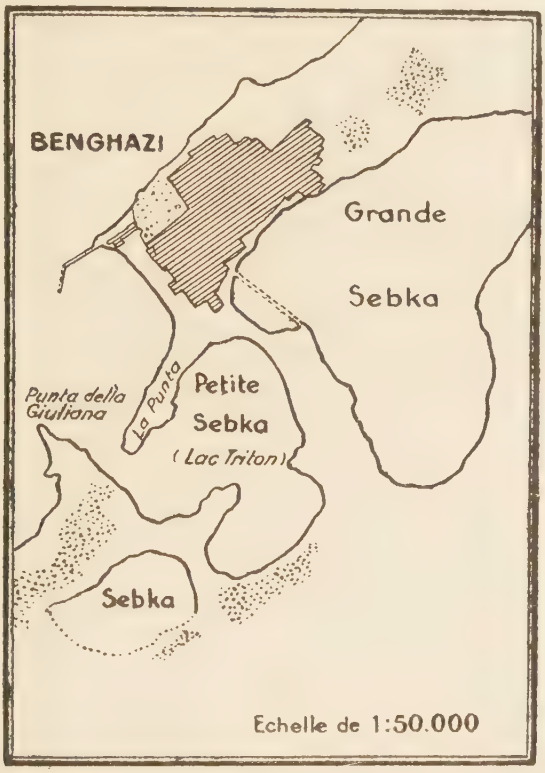
D'après un passage de Diodore de Sicile[2], Timée aurait reproduit le récit d'Hérodote en y ajoutant un détail important : le trépied offert par Jason à Triton serait conservé par les habitants d'Euespérides. Dans l'esprit de Timée, le lac Triton est donc voisin de cette ville et situé en Cyrénaïque.

La même localisation semble se retrouver chez Callimaque. Le maître d'Apollonios avait donné au lac Triton l'épithète d'Asbyste[3], nom d'un peuple de Cyrénaïque. Il est peu probable que ce mot ait le sens général de Libyen, et on doit plutôt le prendre au sens étroit de Cyrénéen. Les allusions de Timée et de Callimaque montrent qu'Apollonios, en plaçant le lac Triton en Cyrénaïque, a suivi une opinion assez répandue de son temps. Elle ne doit pas nous surprendre chez un poète originaire d'Alexandrie et élève de Callimaque de Cyrène.

Sur les rives du lac est situé le domaine d'Atlas, séjour des Hespérides, où les héros trouvent le serpent Ladon, qu'Héraclès vient de tuer. Si le lac Triton est en Cyrénaïque, ces détails ont une valeur géographique : le séjour des Hespérides correspond à la ville d'Euespérides ou Hespérides, aujourd'hui Benghazi, déjà connue d'Hérodote; Skylax place le jardin des Hespérides près de Cyrène, et le *Stadiasme* aux environs d'Euespérides[4]. Nous savons qu'Orphée, en sa double qualité d'Argonaute et de Thrace, était honoré comme un héros local dans cet ville, probablement

1. 110. Cf. la traduction de Desrousseaux citée par Rouire, *op. cit.*, 348 sq.
2. IV, 56.
3. Frg. 13 Schn.
4. Hdt., IV, 171, etc.; Thuc., VII, 50; Théophr., *H. Pl.*, VI, 3, 3; Skyl., 108; *Stad. M. M.*, 57, 58.

en souvenir du passage des Argonautes[1]. La topographie de Benghazi confirme que le lac Triton d'Apollonios doit être la petite Sebka, sorte de lagune située



Carte IV. — Benghazi, d'après A. Ghisleri, *Tripolitania e Cirenaica*, 3e éd., Milan 1912, p. 154.

au sud-ouest de la ville et communiquant avec la mer par un étroit goulet, entre une langue de terre appelée la Punta et un cap nommé della Giuliana. Cette lagune est séparée d'une autre, la Grande Sebka, par un mince cordon terrestre[2].

1. S. Ferri, *Tracce del passagio degli Argonauti a Bengazi* (*Historia*, III, 1927, p. 66-107).
2. Voir la carte ci-dessus.

Deux Argonautes, Canthos et Mopsos, meurent en Libye. Le premier, en cherchant Héraclès, est tué par le berger Caphauros, à qui il voulait dérober son troupeau. Remarquons la généalogie de ce berger, fils de Garamas et de la nymphe Tritonis, et frère de Nasamon. Garamas est l'éponyme des Garamantes, qui habitent l'intérieur de la Libye[1], et Nasamon, celui du peuple qui habite à l'est de la Grande Syrte.

Sortis du lac Triton, les Argonautes s'arrêtent à son débouché vers la mer, où se trouvent un port d'Argo (Argoos) et des autels élevés à Poseidon et à Triton. Hérodote avait fait allusion au culte de ces divinités près du lac Triton; le port d'Argo n'est pas cité ailleurs. Si le lac est celui qu'on trouve près d'Euespérides, le port d'Argo doit être identifié avec cette ville, déjà citée par Hérodote et connue sous les noms d'Hespérides, de Bérénice et de Port des Hespérides[2].

De là les Argonautes, suivant les conseils de Triton, longent la côte de Cyrénaïque vers l'est, poussés par le Zéphyre. Partis à l'aurore, ils arrivent le lendemain matin au cap dirigé vers le nord, probablement le cap Phycos. De là ils font route vers le nord poussés par le Notos.

Telle est la description de la Libye dans Apollonios. Elle semble très vague et composite : il est difficile d'en localiser tous les détails et elle représente, pour la géographie comme pour la mythologie, un curieux mélange de traditions empruntées à Pindare, à Hérodote et aux légendes locales de Cyrène.

IX. — Méditerranée orientale et mer Egée

La dernière partie du voyage est moins importante pour la géographie que pour la mythologie : elle se passe dans une région bien connue et le poète, pour intéresser le lecteur, joint à l'itinéraire quelques traditions locales.

1. Hdt., IV, 172; Skyl., 109.
2. Strab., 710, 9. Identification proposée par Flangini.

Poussés par le Notos, les Argonautes naviguent à la voile toute la journée; au coucher du soleil le vent tombe et ils doivent ramer toute la nuit et toute la journée du lendemain pour atteindre la « rocailleuse Carpathos », déjà citée dans l'*Iliade*[1]. On peut s'étonner de voir les Argonautes faire escale dans cette île plutôt qu'en Crète; mais nous savons par le témoignage de Strabon que Carpathos avait une grande importance et avait donné son nom à la mer qui s'étend de Rhodes en Crète, au nord de la mer d'Egypte[2].

De là ils se dirigent vers la partie orientale de la Crète, mais le géant Talos les empêche d'aborder. Débarrassés de cet ennemi, ils abordent dans l'île au port de Dicté; ils s'y reposent, construisent un temple à Athéna Minoïde, font de l'eau, se rembarquent et doublent le cap Salmonis. Le Mont Dicté est souvent cité par Apollonios : sur ses flancs se trouve la grotte où Zeus fut élevé en secret par les Courètes, où Anchialé mit au monde les Dactyles Crétois de l'Ida et où se réfugièrent les Harpyes chassées par les Boréades. Le poète, qui rappelle toutes ces légendes, la nomme tour à tour caverne de Dicté, de Crète, de l'Ida, et parle d'un mouillage situé à l'abri de cette montagne[3]. Il y a dans ces renseignements très vagues deux erreurs : le poète confond le mont Dicté (aujourd'hui Lassithi) avec le mont Ida situé plus à l'ouest (aujourd'hui Psiloriti), parce que les Doriens transportèrent de l'un à l'autre les légendes et le culte du Zeus Crétois; et il place à tort le Mont Dicté à l'extrémité orientale de l'île, le confondant ainsi avec les monts appelés aujourd'hui Sitia. Ces confusions prouvent que le poète connaît mal la Crète et ne l'a jamais visitée, bien qu'il n'en fût pas éloigné.

Le cap Salmonis est situé à l'extrémité orientale de la Crète. Apollonios est le premier qui en fasse mention,

1. *Il.*, II, 676; *H. H. Ap.*, 43; Hdt., III, 45; A. Rh., IV, 1635 sq.
2. Strab., 419, 48 sqq.
3. I, 509, 1130; II, 299, 434, 1233; III, 134; IV, 1640.

en ajoutant que les Argonautes y prennent de l'eau et construisent un autel à Athéna Minoïde. Le *Stadiasme de la Grande Mer*[1], le document ancien le plus complet sur la Méditerranée, mentionne précisément dans cette région un temple d'Athéna et un point d'eau. Une inscription confirme l'existence du culte d'Athéna Salmonia[2]. Sur l'identification du cap Salmonis, les anciens ont hésité entre les deux promontoires qui terminent la Crète au nord-est, le cap Salmonion ou Sammonion, aujourd'hui Sidéro, et le Salmone, aujourd'hui Plaka, au sud du précédent[3]. Ce nom de Salmonis correspond au Salmone mais comme le poète affirme que les Argonautes le doublent pour se diriger vers le nord, il s'agit plutôt du Samonion, ainsi que l'admettent généralement les géographes modernes[4]. L'importance de ce cap est prouvée par les ruines de Palaekastro et d'Itanos : au temps de Ptolémée Philadelphe, une garnison égyptienne occupait cette dernière ville[5] (aujourd'hui Erimopoli).

Suivant la tradition homérique Apollonios, attribue à Minos un rôle prépondérant dans l'histoire de la Crète. Par un archaïsme volontaire, le poète emploie les noms de Crète Minoïde, d'Athéna Minoïde, d'îles Minoïdes pour désigner les Cyclades, et de mer Minoïenne, ordinairement appelée mer de Crète[6].

Partis de Crète les Argonautes, continuant leur voyage, sont brusquement enveloppés par une nuit épaisse. Jason invoque alors Apollon, qui vient sur l'un des deux rochers Mélantiens et éclaire les héros en élevant en l'air son arc lumineux. Les voyageurs aperçoivent alors une des Spora-

1. 318.
2. Bœckh, *CI*, p. 409; cf. Preller-Robert, *op. cit.*, I, 188, n. 1.
3. Strab., 87, 30; 406, 1, etc.; Plin., IV, 58; D. P., 110; cf. Mela, II, 112; Ptol., III, 17, 5; *Act. Apost.*, 27, 7.
4. Forbiger, *op. cit.*, III, 708; Bursian, *op. cit.*, II, 575; Besnier, *Lexique*.
5. De Wilamowitz, *Hellenistische Dichtung*, I, 28.
6. II, 299, 516; IV, 1691, 1564.

des voisine d'Hippouris : ils y abordent, élèvent un autel à Apollon qu'ils surnomment Aiglétès (éclatant) et donnent à l'île le nom d'Anaphé parce que le dieu l'avait fait apparaître (ἀνέφηνεν) à leurs yeux. Les rochers Mélantiens, d'après les scolies[1], sont voisins de Théra et nommés ainsi en souvenir d'un certain Mélas qui gouvernait le pays; Strabon et le *Stadiasme*[2] les placent entre Icaria et Myconos, à l'ouest de Samos, donc au nord des Sporades. Il semble que, pour Apollonios, ces rochers soient plus au sud, près d'Anaphé et de Théra, comme l'affirme le scoliaste. Aussi les modernes ne sont-ils pas d'accord sur leur identification. Ross les confond avec deux îlots rocheux situés au sud de Théra et appelés aujourd'hui Christiana; Bursian, approuvant Strabon, prétend qu'Apollonios et ses imitateurs se sont trompés[3], ce qui est probable. Ces écueils étaient peut-être cités par Callimaque[4].

Apollonios n'a pas oublié que la nuit avait surpris Ulysse dans la même région d'après un récit de l'*Odyssée*[5]. Ce phénomène est fréquent dans l'archipel : les *Instructions Nautiques*, citées par V. Bérard, signalent que « le temps peut devenir assez obscur au milieu du labyrinthe des îles pour qu'on ne puisse pas voir la terre assez tôt pour l'éviter[6] ».

L'île Hippouris, voisine de Théra, était citée, d'après le scoliaste, par Timosthénès et Pythainétos au premier livre de son ouvrage sur Egine. Pline la nomme en même temps qu'Anaphé : Kiepert et Besnier l'identifient avec Amorgopoula, située entre Amorgos et Théra, mais Bursian pense qu'il faut la chercher plutôt au sud d'Anaphé, puisque les Argonautes l'ont en vue dans leur voyage de Crète

1. *Scol. Ap.* IV, 1707.
2. Strab., 544, 2; *Stad. M. M.*, 280.
3. Ross, *Inselreisen* I, 80; Bursian, *op. cit.*, II, 450. n. 2.
4. Pfeiffer. *Kallimachosstudien*, 75.
5. XIV, 301 ss.
6. *Instr. Naut.*, n° 691, p. 103, dans V. Bérard, *op. cit.*, I, 314.

à Anaphé. Ce serait alors l'île appelée aujourd'hui Pachia, au sud de Théra[1].

Anaphé, aujourd'hui Anafi ou Namfio, se trouve à l'est de Théra. Son temple d'Apollon Aiglétès était célèbre : Callimaque en faisait mention dans un fragment cité par Strabon; le géographe y fait allusion aussi, confirmant les renseignements des deux poètes[2]. Il semble que sur ce point Apollonios ait suivi son maître. Tournefort décrit les ruines du temple d'Apollon, qu'il a vues au sud de l'île[3]. Quant à l'échange de plaisanteries entre hommes et femmes inauguré par les Argonautes et les esclaves de Médée, c'est un *aition* d'origine locale.

D'Anaphé les Argonautes se dirigent vers Egine et pendant la traversée, fondent Théra, la future métropole de Cyrène. Averti par un songe, Euphémos lance dans la mer la motte de terre qu'il avait reçue de Triton. Aussitôt s'élève l'île Callisté : Apollonios raconte que les fils d'Euphémos, après avoir habité Lemnos, en furent chassés par les Tyrrhéniens et s'établirent à Sparte; Théras, fils d'Autésion, les conduisit dans l'île Callisté, qui prit le nom de Théra. Ces événements, qui précèdent la colonisation de Cyrène, sont bien connus par les récits de Pindare et d'Hérodote[4]. Ils étaient racontés avec plus de détails par Théochrestos et Akésandros dans leurs ouvrages sur Cyrène[5].

Les versions de Pindare et d'Apollonios diffèrent par quelques détails : la motte de terre, dans les *Argonautiques*, est jetée volontairement à la mer par Euphémos, au lieu d'y tomber par la négligence de quelque serviteur. Chez

1. *Scol. Ap.*, IV, 1712; Plin., IV, 12; Mela, II, 111. Cf. Besnier, *Lexique*; Bursian, *op. cit.*, II, 517, n. 2.
2. Call., frg. 113*a* = Strab., 38, 30 et 416, 4. Cf. *CIG*, 2482; Preller-Robert, *Griech. Mythologie*, I, 258, n. 3.
3. *Op. cit.*, I, 328.
4. Pind., *P.* IV; Hdt., IV, 145 sqq.; cf. Strab., 298, 29; 48, 11; 416, 3; 710, 32.
5. *Scol. Ap.*, IV, 1750.

Pindare, Euphémos s'arrête à Lemnos en revenant de Colchide, et non en y allant comme dans Apollonios. Les deux noms de Callisté et de Théra sont cités avant Apollonios par Pindare et Hérodote. Callimaque, originaire de Cyrène, a souvent fait allusion à l'île d'où partirent les fondateurs de sa patrie[1] : il chante tour à tour « Théra la Laconienne », l'île « appelée autrefois Callisté et plus tard Théra », et Théra « mère de notre patrie célèbre par ses chevaux ». Le maître d'Apollonios a perpétué chez les Alexandrins le souvenir des récits d'Hérodote et de Pindare; Apollonios n'a pas manqué de faire allusion à ces légendes en vogue de son temps.

Théra est l'île moderne de Santorin; Apollonios la place parmi les Sporades, nom déjà connu d'Hécatée. Strabon confirme qu'Anaphé et Théra font partie des Sporades[2].

Après la fondation de Théra, les compagnons de Jason, au lieu de suivre les Cyclades et la côte de l'Eubée ou de l'Attique, se dirigent plus à l'ouest, vers l'île d'Egine. Cette déviation s'explique par un *aition* que cite le poète : le vent étant favorable, les héros se hâtent de faire de l'eau pour repartir le plus tôt possible et rivalisent de vitesse. Depuis ce jour, les habitants d'Egine organisent des courses où les concurrents portent des amphores pleines. La source d'Apollonios est peut-être Callimaque et cette tradition est confirmée par de nombreux témoignages[3]. Le concours dont il parle, appelé ὑδροφορία, ἀγὼν ἀμφορίτης, avait lieu pendant les fêtes d'Apollon Delphinios. L'auteur appelle les habitants d'Egine « fils de Myrmidons » en souvenir d'une légende racontée par Hésiode dans son *Catalogue* et résumée par Strabon[4] : les habitants de l'île, enlevés par la peste, furent remplacés par des fourmis transformées en hommes. Le poète

1. Pind., *P.*, IV, 35, 258; Hdt., IV, 147, 164; Call., frg. 113*ab*, 104, 112; *H.* II, 73, 75.
2. Hécat., frg. 139 Jac.; Strab., 416, 27 sq.
3. Call., *Iambes*, frg. 80; cf. Preller-Robert, *op. cit.*, I, p. 258, n. 2.
4. Hés., frg. 76; cf. Ov., *Met.*, VII, 517 ss.; Strab., 322, 47 ss.

savant tient à montrer par une simple allusion qu'il connaît cette fable.

Après leur départ d'Egine, les Argonautes rentrent sans incident en Thessalie. Le poète insiste sur la facilité de leur dernière étape, accomplie par une mer calme, et décrit avec précision leur itinéraire : ils passent le long de la « terre de Cécrops », devant Aulis, entre le continent et l'Eubée, puis devant les « villes opontiennes des Locriens », d'où ils atteignent Pagasai. Suivant une route bien connue des anciens, ils longent les côtes de l'Attique depuis le cap Sounion, traversent le détroit de l'Euripe et côtoient la Locride. La seule originalité du poète est dans quelques expressions qui révèlent sa science mythologique. Il appelle l'Attique Cécropie ou terre de Cécrops : ce mot, inconnu d'Homère, est employé par Euripide et Callimaque en souvenir du premier roi d'Athènes[1].

Aulis, ville d'Eubée située à hauteur du détroit de l'Euripe, est célèbre depuis Homère[2] et souvent citée. Les Locriens sont appelés Opontiens d'après le nom de leur capitale Opous, citée dans Homère et dans les *Argonautiques* comme patrie d'Ajax, fils d'Oileus[3].

Lorsque les Argonautes reviennent à Pagasai, leur point de départ, le poème d'Apollonios se termine sans commentaire ni conclusion.

1. Eur., *Suppl.* 658; *Hipp.*, 34; Call., *H.*, III, 227; cf. Hdt., VIII, 44.
2. *Il.*, II, 303, etc.
3. *Il.*, II, 527 ss.; A. Rh., I, 69; IV, 1780.

CONCLUSION

I. — Les sources géographiques d'Apollonios

En étudiant la géographie des *Argonautiques*, on arrive parfois, à l'aide des scolies, à découvrir l'origine de certains renseignements donnés par le poète. Si l'on rassemble ces ndications, on peut retrouver, au moins en partie, les sources géographiques de l'auteur.

Le catalogue et le voyage des Argonautes rappellent le catalogue des vaisseaux de l'*Iliade* et le voyage d'Ulysse. Si l'on songe à tout ce qu'Apollonios doit à Homère pour la versification, la langue, la mythologie et la conception de l'épopée, on est en droit de supposer que sa géographie sera surtout homérique. En réalité il n'en est rien : la géographie d'Homère ne tient pas une grande place dans les *Argonautiques*; et elle se réduit à quelques détails sur Lemnos, la Thrace, l'Hellespont, Cyzique, le Pont-Euxin et l'Italie méridionale.

D'après Homère, le poète alexandrin cite à Lemnos les Sinties; sur les côtes thraces, le golfe de Mélas et l'île d'Imbros; dans l'Hellespont, Dardania, Percoté et Pityéia; à Cyzique, un beau port et une source Artakié; sur la côte méridionale du Pont, le Parthénios, les Erythines, Kytoros, Sésamos, Cromna, Crobialos et l'Aigialos; en Tyrrhénie, les îles de Circé, des Sirènes, d'Héphaistos et d'Aiolos, les Planctes,

Charybde et Scylla, l'île de Thrinakie avec les bœufs d'Hélios; dans la mer Ionienne, l'île et le port des Phéaciens. Cette imitation est parfois scrupuleuse et même maladroite : ainsi dans un passage des *Argonautiques*, l'auteur commet deux erreurs et se contredit parce qu'il suit Homère de trop près[1]; ailleurs il emprunte à son modèle de petits détails, comme le « rocher lisse » de Skylla, le port double des Phéaciens et les neuf jours de tempête qui conduisent les Argonautes du Péloponnèse en Libye. Mais cette imitation servile est rare. Le plus souvent, Apollonios complète les renseignements fournis par Homère d'après des écrivains plus récents : il localise avec plus de précision la source Artakié, les îles d'Héphaistos, d'Aiolos et de Thrinakie; il distingue l'Aia de Colchide et celle de Tyrrhénie, les Planctes et les Kyanées; il rétablit l'ordre géographique des villes du Pont citées par Homère. Mais surtout il fait passer les Argonautes dans des régions du Pont, de l'Adriatique et de l'Europe occidentale qu'Homère ne connaissait pas : sa géographie est beaucoup plus étendue, plus précise et souvent plus scientifique.

En dehors d'Homère, les poètes dont il s'est inspiré sont Hésiode, Pindare et son maître Callimaque.

Les imitations certaines ou très probables d'Hésiode sont rares et concernent la même région : elles se réduisent au nom d'Anthémoessa pour désigner l'île des Sirènes et à une légende d'après laquelle Médée fut transportée de Colchide en Tyrrhénie dans le char de son père Hélios.

La *IVe Pythique* de Pindare a fourni aussi à notre poète des traditions et des renseignements sur la Libye et la fondation de Cyrène. Tels sont le transport d'Argo à travers la Libye pendant douze jours et douze nuits, la localisation du lac Triton en Cyrénaïque, l'apparition de Triton aux Argonautes sous le nom d'Eurypylos et la fondation de Théra, métropole de Cyrène.

1. IV, 786 ss.; cf. ici p. 132.

A son maître Callimaque, Apollonios doit le rapprochement de la ville et de la plaine d'Adrastéia en Propontide, la mention des héroïnes de Libye qui apparaissent à Jason et quelques *aitia* comme le culte d'Apollon Aiglétès dans l'île d'Anaphé et la course aux amphores d'Egine.

Apollonios semble avoir préféré les prosateurs aux poètes : il a imité surtout Hérodote, Timée, Timagétos, et moins souvent Phérécyde, Ephoros, Xénophon, des auteurs de chroniques locales ou d'ouvrages spéciaux.

Les emprunts à Hérodote, assez nombreux, concernent la Thessalie, la Thrace et la Libye. La poète s'est souvenu, que, de Thessalie à l'Hellespont, les Argonautes faisaient en sens inverse le trajet de la flotte perse au temps de Xerxès : aussi a-t-il pris à l'historien quelques détails sur la Magnésie, le cap Sépias, l'île Skiathos et Méliboia avec ses tempêtes, puis sur le cap de Canastron et l'emplacement des Sigynnes. Le costume des héroïnes de Libye dans les *Argonautiques* est celui des femmes du pays d'après Hérodote. L'épisode du trépied donné par Jason au dieu Triton est un souvenir du même historien ainsi que les autels de Poseidon et de Triton près du lac Tritonis.

Timée est probablement le prosateur à qui Apollonios doit le plus : le poète a cité d'après lui un trépied offert par Jason aux Hylléens; il lui a emprunté la description de l'Eridanos à son embouchure, les galets et le port d'Argo dans l'île Aithalia, le passage des Argonautes à travers les Planctes et Charybde et Scylla, l'identification de la Thrinakie avec la Sicile, l'épisode de Boutès, la légende de la faux de Cronos conservée à Drépané, le mariage de Médée à Corcyre, le sacrifice annuel inauguré par Médée dans cette île, enfin l'installation des Colques à Corcyre et Oricos. Timée est donc la source principale du poète pour l'Adriatique, l'Italie, la Sicile et Corcyre.

A Timagétos, Apollonios emprunta le passage des Argonautes par l'Istros, la géographie de ce fleuve dans son cours inférieur et la mention des lacs celtes.

Parmi les historiens auxquels il doit seulement quelques détails, on peut citer Phérécyde, Ephoros et Xénophon. Le poète emprunte à Phérécyde quelques notions sur le pays des Amazones, avec la plaine de Doias, le bois d'Acmon et les villes de Thémiskyra, Lycastia et Chadésia.

Ephoros n'a guère fourni à l'auteur des *Argonautiques* qu'une description du cap Carambis.

Xénophon lui a transmis la mention d'Abarnis, promontoire de Lampsaque, et la description des Mossynèques aux mœurs étranges, confirmées par Ephoros et Nymphodoros.

Lorsque le poète complète sa géographie par de la topographie, il imite généralement des auteurs de chroniques locales : c'est le cas pour ses descriptions de Cyzique et d'Héraclée. Celle de Cyzique, comme les légendes et les *aitia* qui se rattachent au séjour des Argonautes dans cette ville, est faite d'emprunts à Néanthès et Deilochos. Tous deux ont raconté le mariage de Kyzikos et de Cleité, la mort de Kyzikos, le suicide de Cleité et l'apparition d'une source qui porte son nom. Deilochos, comme le poète, place dans un beau port de Cyzique un autel à Apollon élevé par Jason, et dans la plaine appelée Leimonion le tombeau de Kyzikos; le poète lui emprunte aussi les noms des Dolions tués par les Argonautes.

Pour la région d'Héraclée, le poète a imité Hérodoros, Nymphis et probablement Promathidas. Tous trois racontaient la mort de l'Argonaute Idmon blessé par un sanglier. Le premier avait signalé que sa tombe était surmontée d'un olivier sauvage. Nymphis fournit au poète des renseignements sur la topographie d'Héraclée, avec le cap, la caverne et le fleuve de l'Achéron, et la mention d'un autel d'Hécate construit par Médée en Paphlagonie. A Promathidas, Apollonios devrait surtout l'épisode de Sthénélos.

Enfin Nymphorodos, dans un ouvrage sur les *Coutumes de l'Asie*, aurait appris à Apollonios les mœurs étranges

des Tibarènes et des Mossynèques et les pratiques funéraires des Colques.

Telles sont pour la géographie, les imitations certaines ou très probables du poète. Les scolies les signalent toutes sauf deux, Hérodote et Xénophon. Elles montrent chez Apollonios des lectures nombreuses et une prédilection pour les prosateurs et pour les chroniques locales peu connues. Enfin la description de Cyzique comme île ou presqu'île et l'épisode de Triton-Eurypylos prouvent que le poète aime à « contaminer » lorsqu'il se trouve en présence de plusieurs variantes d'une même tradition.

Si l'on tient compte de ces imitations, on comprend l'originalité d'Apollonios comme poète géographe : elle consiste avant tout dans le choix des matériaux et leur mise en œuvre.

II. — Les éléments de sa géographie

Pour écrire son épopée, Apollonios commença par se documenter fortement : il fit une ample collection de renseignements sur le voyage et les aventures de ses héros et rechercha, il l'avoue lui-même, les lieux où les traditions les plus diverses les faisaient passer. Comme l'a montré l'étude détaillée de sa géographie, le poète a réuni des matériaux nombreux et variés, où on distingue à la fois des détails sur les pays traversés par les Argonautes, sur leur population, des *aitia* ou *Ctiseis*, des légendes locales, des curiosités variées et même des étymologies de termes géographiques.

1° *La géographie, la topographie, l'ethnographie.*

Généralement le poète décrit l'itinéraire des Argonautes à la façon d'un auteur de périple. Les héros suivent les côtes et l'auteur signale ce qu'ils peuvent voir de la mer : ports, villes, caps, montagnes, golfes, embouchures de fleuves, îles, sanctuaires ou tombes de héros, côtes basses ou rocheuses,

écueils; comme les périples encore, il donne parfois des renseignements sur la qualité des ports, les facilités d'approvisionnement, les points d'eau.

Mais lorsque certaines régions sont le théâtre d'événements importants, il complète ces indications par une description minutieuse des lieux : ce n'est pas seulement de la géographie, mais de la topographie, généralement empruntée à des écrivains locaux. Cyzique, Kios, Héraclée, Corcyre sont ainsi décrites, le poète recherchant la précision et l'exactitude pour satisfaire un public d'érudits.

Entre le pays des Amazones et la Colchide, les Argonautes suivent une région habitée par des peuples barbares et inhospitaliers : c'est pourquoi le poète au lieu de décrire les côtes, énumère ces peuples de l'ouest à l'est et nous renseigne sur leurs mœurs extraordinaires. Dans cette partie de l'itinéraire, la géographie se réduit à l'ethnographie.

Déjà, à propos de Thémiskyra et de l'Assyrie, il a décrit les Amazones inhospitalières, belliqueuses, injustes et divisées en tribus. A l'est de leur pays il nous montre les Chalybes travaillant le fer, les Tibarènes pratiquant la couvade et les Mossynèques avec leurs maisons de bois et leurs coutumes étranges. L'auteur se complaît dans ces descriptions et révèle un nouveau caractère de son génie, le goût du détail rare ou curieux.

Le même caractère apparaît dans le vocabulaire géographique du poète. Il aime les termes rares ou anciens, sans renoncer toutefois aux plus récents, et use largement de l'épithète géographique ou mythologique pour montrer sa science.

Parmi les termes rares, on peut relever : Euryménai au lieu d'Erymnai, mer Orientale ou mer Caucasienne pour désigner le Pont-Euxin, Drépané pour Corcyre, Eérié pour l'Egypte. Comme termes anciens, citons Thessalie appelée « terre des Pélasges », du nom de ses plus anciens habitants; les Macrônes, ancien nom des Sanniens; Oinoié, ancien nom

de l'île Sikinos; îles Minoïdes pour Cyclades; Plotai pour Strophades, Sésamos pour Amastris, Pityeia pour Lampsaque, mer de Cronos pour Adriatique ou Ionienne, fleuve Triton pour Nil ou Aegyptos.

A côté de ces mots anciens, on en trouve parfois de plus récents qui forment avec eux des doublets : à Iaolcos, forme homérique, correspond Iolcos; à Magnétis, Magnessa; à Phlégra, Palléné; à Aia, Kytaia; à Pont-Axin, Pont-Euxin; à Callisté, Théra; à Oinoié, Sikinos; à Plotai, Strophades; à Aigialos, Achaïe. Ce mélange d'expressions archaïques et modernes ne semble d'ailleurs pas heureux : il montre que le vocabulaire du poète n'est pas plus homogène que sa géographie.

Parmi les épithètes géographiques, très nombreuses dans le poème d'Apollonios, on trouve notamment : Piérie Bistonienne, à cause du peuple des Bistones qui l'habitait; terre Tainarienne pour Laconie; terre Idaienne pour Phrygie; terre Oiaxienne pour Crète; terre Kytaienne pour Colchide. Plus souvent encore on rencontre, mêlées à la géographie, des expressions mythologiques comme Cécropie pour Attique, île de l'Atlantide Electra pour Samothrace, courants de la fille d'Athamas pour Hellespont, plaine Népéienne d'Adrastéia (de Népéia, femme du roi de Mysie Olympos), Apide pour Péloponnèse, Crète Minoïde, plaine Circéenne, Haimonie pour Thessalie, plaine Athamantienne, îles Minoïdes.

2° *L'aitiologie*

A la géographie proprement dite Apollonios a joint un grand nombre de souvenirs se rapportant au voyage des Argonautes. La plupart sont des *aitia* et des *ctiseis* où se reconnaît l'influence de son maître Callimaque. On en compte au moins une trentaine et il serait trop long de les énumérer tous; il suffira d'en indiquer les principaux genres.

Ce sont d'abord des fondations de cultes, des construc-

tions d'autels par les Argonautes; à Pagasai, ils honorent ainsi Apollon Actios et Embasios; à Cyzique, Apollon Ecbasios et la Déesse-Mère; sur la rive européenne du Bosphore, les douze dieux; dans l'île Thyniade, Apollon Eoios et Homonoia; à Lyra, Apollon Neossoos; près du lac Triton, Poseidon et Triton; dans les Stoichades, les Dioscures; en Crète, Athéna Minoïde; à Anaphé, Apollon Aiglétès. De même Médée élève un autel à Hécate à l'embouchure du Halys et inaugure un sacrifice annuel à Corcyre; Lycos promet de construire un temple aux Tyndarides sur le sommet du du cap Achérousis. Certains cultes, sans avoir été fondés par les Argonautes, remontent à leur passage : à Cyzique, ceux de Kyzikos, de Cleité et des héros Dolions tués par les Minyens; à Kios, celui d'Hylas; à Héraclée, ceux d'Idmon et de Tiphys.

A leur voyage se rattachent également des fondations de villes ou de colonies : Kios est fondée par Polyphémos, Oricos et plusieurs villes sur la côte orientale de l'Adriatique par les Colques, Callisté par Euphémos. En souvenir de leur passage, on trouve un port d'Argo dans l'île Aithalia, un autre à la sortie du lac Triton; le nom d'Aphétai rappelle leur départ.

A ces *ctiseis* ou fondations, le poète a joint de nombreux *aitia* : à Cyzique par exemple, le poète cite la pierre sacrée, la route de Jason, l'emploi du rhombe et du tympan dans les cérémonies en l'honneur de Rhéa, la pierre-amarre des héros transportée dans le temple d'Athéna Iasonia par les colons de Cyzique; chez les Hylléens, il signale un trépied offert par Jason; à Corcyre, une caverne de Médée; à Egine, une course aux amphores; à Anaphé, un échange de plaisanteries entre hommes et femmes.

3° *La mythologie locale*

Apollonios ne s'est pas contenté de rattacher au voyage de ses héros les principaux épisodes de la légende argonau-

tique, comme ceux d'Hypsipylé, d'Hylas, d'Amycos, de Phinée, ou les exploits de Jason en Colchide; aimant le petit détail, il joint à son récit une foule de légendes secondaires, de traditions locales qui, généralement, sont liées à la géographie. A Lyra, il décrit l'apparition de Sthénélos et raconte son histoire; à propos de Sinope, il parle de la nymphe de ce nom; au cap des Amazones il place la conquête du baudrier d'Hippolyté par Héraclès; il montre les Argonautes attaqués par les oiseaux de l'île Arétias; à propos de l'Eridan, il raconte deux traditions sur l'origine de l'ambre; de même il rappelle deux légendes sur Drépané, nom de Corcyre; à propos de Mopsos piqué par un serpent, il cite de même une fable sur l'origine des serpents de Libye. C'est un nouvel aspect de l'érudition d'Apollonios : la géographie se complète chez lui par la connaissance de nombreuses légendes locales.

4° *Les récits merveilleux*

La prédilection pour les curiosités, visible dans la description des peuples du Pont-Euxin, se retrouve dans de nombreux renseignements extraordinaires que le poète a recueillis çà et là pour plaire à ses contemporains.

Il a soin par exemple de noter que l'ombre de l'Athos, en été, s'étend jusqu'à Lemnos; il décrit avec complaisance les géants à six bras de Cyzique, Triton sous les traits d'un homme-poisson, le rouleau d'olivier qui porte des feuilles sur la tombe d'Idmon, les 96 cours d'eau qui forment le Thermodon, les galets colorés de l'île Aithalia, les oiseaux aux plumes métalliques de l'île Arétias, la colonne mobile placée sur la tombe des Boréades. Le chef-d'œuvre en ce genre est la description des bouches de l'Eridan avec les lourdes vapeurs que le fleuve dégage, les lamentations des Héliades transformées en peupliers et leurs larmes changées en gouttes d'ambre.

C'est un nouveau genre de merveilleux, où l'héroïsme et la religion ne jouent plus aucun rôle. Dépourvu de grandeur épique, il est destiné seulement à satisfaire des lecteurs blasés et avides de détails étranges.

5° *L'étymologie*

Enfin le géographe se double d'un grammairien chez Apollonios : il éprouve souvent le besoin d'expliquer par une légende ou un souvenir des Argonautes l'étymologie de nombreux termes géographiques comme Aphétai, Soonautès, Callichoros, Aulion, Parthénios, Hyperboréens, Kérauniens, Anaphé, Strophades. Souvent son érudition déborde et une seule explication ne lui suffit pas : il en donne deux pour Drépané par exemple. Quelquefois même il prend plaisir à modifier une tradition généralement admise : ainsi on croit que les Monts Kérauniens sont ainsi appelés de la foudre (κεραυνός) qui les frappe souvent; Apollonios, affirme qu'il s'agit de la foudre par laquelle Zeus empêcha les Colques de s'établir dans l'île de Corcyre située en face[1]. Il faut avouer que cette variante n'offre pas grand intérêt.

III. — La mise en œuvre des matériaux

On voit combien de renseignements variés le poète a fait entrer dans sa géographie ou a rattachés à cette science. Ces documents recueillis, il restait à les classer, à choisir parmi eux, à les fondre en un poème unique. Après la compilation, un travail de composition était nécessaire.

1° *L'itinéraire*

Dans la géographie des *Argonautiques*, l'itinéraire de Jason et de ses compagnons est l'élément essentiel, puis-

1. IV 519 sqq.

qu'il sert de lien entre tous les autres. Son étude nous révèlera les procédés de composition d'Apollonios.

De Thessalie en Colchide, le parcours des Argonautes est normal et correspond à la route commerciale du Pont-Euxin, sauf l'arrêt à Samothrace, où les Argonautes sont initiés au culte des Cabires. Le sanctuaire de cette île étant célèbre de son temps, le poète a probablement modifié pour cette raison la tradition courante qui plaçait à Lemnos la réception des Argonautes par ces divinités. L'intérêt du voyage est dans les escales imaginées par le poète. Quelques-unes se justifient simplement par l'étymologie de certains noms propres (Aphétai, Anaphé). D'autres s'expliquent par des raisons géographiques : certains ports étaient des relâches obligatoires pour les navigateurs, comme Abydos, Cyzique, Héraclée, Sinope et Thémiskyra. Mais la plupart sont destinées à rattacher au passage des Argonautes des mythes locaux, *aitia* ou *ctiseis*. Tels sont par exemple, à Lemnos, la légende d'Hypsipylé; à Cyzique, les combats contre les Géants et les Dolions, ainsi que de nombreux *aitia*; à Kios, la fable d'Hylas; à l'entrée du Bosphore, celle d'Amycos; sur la côte asiatique du détroit, celle de Phinée; à Héraclée, la mort d'Idmon et de Tiphys et quelques *aitia*; à Lyra, la fable de Sthénélos et un *aition*; à Sinope, la rencontre avec les fils de Déimachos; à Thémiskyra, la légende des Amazones; dans l'île Arétias, la fable des oiseaux venus du lac Stymphale et la rencontre avec les fils de Phrixos. On voit clairement la méthode du poète : il a recueilli une foule de légendes locales auxquelles les Argonautes étaient mêlés et il a fait arrêter ses héros partout où il le fallait pour joindre ces légendes à son poème.

Le retour est plus curieux. Le poète avait le choix entre plusieurs itinéraires : celui d'Hésiode, de Pindare, d'Hécatée et d'Antimaque, par le Phasis, l'Océan ou la mer Erythrée, la Libye et la mer Egée; celui de Sophocle, d'Euripide, d'Hérodoros et probablement de Callimaque par le

Pont-Euxin, le Bosphore et l'Hellespont comme l'aller; celui de Timée et de Timagétos par un grand fleuve débouchant dans le Pont (Tanaïs ou Istros), la Méditerranée occidentale, la Tyrrhénie, Corcyre et la Libye. Apollonios, au lieu de choisir entre ces trois versions, les a combinées d'une manière étrange. Renonçant à la conception primitive du Phasis communiquant avec l'Océan, il a rejeté la première version du retour. Ses héros descendent le Phasis et suivent la côte méridionale du Pont jusqu'au cap Carambis, comme s'ils se dirigeaient vers le Bosphore et l'Hellespont. Cette partie du voyage correspond au deuxième itinéraire. Au delà du Carambis, le poète abandonne cette tradition et amène les Argonautes du Pont dans l'Adriatique par les deux bras de l'Istros : c'est un emprunt à Timagétos, le seul auteur qui ait fait passer par ce fleuve les compagnons de Jason. Mais il existe une différence entre le poète et l'historien : à la sortie de l'Istros, les héros arrivent en Méditerranée occidentale selon Timagétos, en Adriatique suivant Apollonios. Ce changement prouve que le poète n'a pas voulu rejeter quelques légendes sur le passage des Argonautes dans le nord de l'Adriatique, c'est-à-dire le meurtre d'Apsyrtos et les *ctiseis* qui en résultent.

De l'Adriatique du nord, les Argonautes atteignent la Méditerranée occidentale par l'Eridanos et le Rhodanos qui communiquent : le Rhodanos, on le voit, correspond au second bras de l'Istros d'après Timagétos et la navigation par l'Eridanos est une invention du poète pour relier les égendes de l'Adriatique à celle de la Méditerranée occidentale, comme l'avoue l'auteur lui-même. Sortis du Rhodanos, les Argonautes suivent jusqu'à Corcyre l'itinéraire de Timée, qui est en partie celui d'Homère. De Corcyre, ils atteignent le Péloponnèse et sont jetés en Libye; à cet endroit le poète retrouve la première version du retour, celle d'Hésiode, de Pindare et d'Antimaque. De Libye en Thessalie, le voyage s'achève normalement

par la Crète, avec une légère déviation pour expliquer un *aition* à Egine.

On voit par cette analyse que le poète s'est borné à combiner les trois versions connues avant lui. Il est arrivé ainsi à faire entrer dans son poème des légendes remontant au passage des Argonautes dans des régions fort éloignées les unes des autres : Pont-Euxin, Adriatique, Méditerranée occidentale, Libye et mer Egée. Si, comme il semble le dire, il a voulu être complet et rassembler le plus grand nombre possible de souvenirs des Argonautes, il y a réussi grâce à l'ampleur de son itinéraire : à l'exception du Tanaïs, de l'Océan au nord et à l'ouest de l'Europe et de la Méditerranée à l'ouest du Rhodanos, il fait parcourir à ses héros tous les pays où on avait signalé leur passage avant lui.

Mais ce petit tour de force est accompli aux dépens de la vraisemblance et de l'unité. L'itinéraire d'Apollonios est fait de pièces et de morceaux; quand le poète passe d'une version à l'autre, les « soudures » sont visibles et les explications peu naturelles.

Les transitions d'un itinéraire à l'autre se trouvent entre le cap Carambis et l'Istros, entre l'Adriatique et le Rhodanos, et entre Corcyre et la Libye. Pour amener les Argonautes du Carambis à l'Istros, le poète recourt aux prédictions de Phinée, aux explications d'Argos et à l'intervention miraculeuse d'Héra; pour les transporter de l'Adriatique en Méditerranée occidentale, il invoque tour à tour la volonté de Zeus, l'intervention d'Héra, une tempête et une prédiction de la poutre de Dodone fixée au navire Argo; enfin, comme dans Homère, une tempête repousse les navigateurs du Péloponnèse en Libye. Les efforts du poète ne trompent personne : le passage d'une version à l'autre est visible et l'ensemble manque d'unité; mais la collection des légendes est assez complète, ce qui était pour lui l'essentiel. Le goût de l'érudition l'emporte sur le souci de la composition.

2° *Le choix des matériaux : fable et science*

Bien qu'Apollonios eût imaginé pour le voyage de ses héros un itinéraire très vaste, tous les renseignements accumulés par lui n'ont pu entrer dans son poème. Il a dû par suite en rejeter ou en modifier quelques-uns. Il a sacrifié les traditions recueillies par Timée sur le passage des Argonautes par le Tanaïs, le nord et l'ouest de l'Europe, la Méditerranée à l'ouest du Rhodanos.

Pour la fable de Phinée, il s'est trouvé en présence d'une difficulté : généralement on plaçait la résidence du vieillard à Salmydessos, sur la côte thrace du Pont-Euxin. Le poète a pensé que les Argonautes ne pouvaient faire un détour à l'ouest du Bosphore et que les conseils de ce dernier leur étaient nécessaires avant la traversée des Roches Kyanées : il a donc transporté la demeure de Phinée sur la côte asiatique du Bosphore, au sud des Kyanées localisation qui ne se trouve pas avant lui et qu'il a sans doute inventée. Pour la même raison il a transféré dans les îles Stoichades le culte des Dioscures signalé par Timée chez les Celtes de l'Océan. Quelquefois il s'est efforcé de combiner des renseignements contradictoires, notamment sur la géographie de Cyzique, île ou presqu'île, et sur ses habitants, Dolions et Pélasges.

Malgré tous ses efforts, le poète n'a pas réussi à fondre les éléments divers qu'il a réunis dans son poème, et l'absence d'unité, visible dans l'itinéraire, apparaît aussi dans le mélange de fable et de science. Les allusions aux Hyperboréens, aux Monts Rhipées, aux portes de la Nuit, à l'Istros « bras de l'Océan », aux Ethiopiens d'Occident sont des emprunts à la géographie fabuleuse des poètes épiques et en particulier d'Hésiode. La demeure de Circé, les Planctes, les îles d'Aiolos et d'Héphaistos, Charybde et Scylla, l'île des Phéaciens sont décrites en partie d'après l'*Odyssée*;

le jardin des Hespérides voisin du lac Triton, les Géants à six bras de Cyzique, les Roches Kyanées qui se heurtent à l'entrée du Pont-Euxin sont des souvenirs mythologiques. On ne peut donc nier que le voyage des Argonautes soit en partie fabuleux chez Apollonios.

Mais si on considère l'ampleur de ce voyage, on reconnaît que la fable ne tient pas la plus grande place dans la géographie du poète. Il semble y recourir surtout pour rappeler des légendes célèbres localisées sur le parcours des Argonautes. Même dans les parties fabuleuses de l'itinéraire, la science apparaît sous forme de localisations précises. Apollonios place le pays des Amazones en Assyrie, Aia sur les rives du Phasis, l'île de Calypso au sud de la mer Ionienne, le séjour de Circé sur la côte d'Ausonie, Charybde et Scylla à l'entrée du détroit de Sicile, le lac Triton et le jardin des Hespérides en Cyrénaïque; il identifie l'Eridan avec le Pô, les Planctes et les îles d'Aiolos ou d'Héphaistos avec les îles Lipari, la Thrinakie avec la Sicile, l'île des Phéaciens avec Corcyre.

La science apparaît surtout, on l'a vu, dans la topographie précise de Cyzique, d'Héraclée et de Corcyre, empruntée à d'assez bonnes chroniques locales dont les voyageurs modernes confirment souvent les indications.

Mais si le dessein du poète était de transformer le voyage légendaire des Argonautes en périple moderne et scientifique, il faut avouer qu'il ne l'a pas entièrement réalisé, puisqu'il a conservé, à côté de la science, la fable pure ou la fable mêlée de science. Pline l'Ancien et certains érudits modernes ont vivement blâmé certains détails géographiques comme la division de l'Istros en deux bras, la mention d'une île de l'ambre ou Electris à l'embouchure de l'Eridan, et la prétendue communication entre l'Eridan, le Rhône et le Rhin. Ces reproches sont injustifiés : si étranges qu'elles nous paraissent, ces idées d'Apollonios étaient alors acceptées par les meilleurs géographes; on ne peut donc exiger

du poète qu'il en sache plus sur ce point que les savants de son temps.

Cependant, même en tenant compte de la science imparfaite de son époque, on peut reprocher à l'auteur des *Argonautiques* des erreurs ou des lacunes. Il a mal placé Lakéréia, Aphétai, Péirésiai, Homolé, Nysa, l'île Hippouris, l'Amyros qu'il fait déboucher dans la mer, le Lycos dont il fait un affluent du Phasis, les bouches de l'Istros appelées Narécos et Calon; il a confondu l'Ida et le Dicté en Crète. D'après un renseignement précieux du scoliaste, on lui a reproché comme un anachronisme l'expression « terre Ausonienne » et cette critique paraît justifiée. On peut joindre à ces erreurs les renseignements sur le cours rapide du Rhébas, la profondeur du Calpé, le mugissement terrible du Halys et les blancs tourbillons de l'Iris, qui ne correspondent pas à la réalité d'après les voyageurs modernes. Plusieurs parties de l'itinéraire sont trop vagues à notre gré : l'Eridanos n'est décrit qu'à son embouchure et l'on ne peut affirmer avec certitude si le lac Triton se trouve en Cyrénaïque, si le combat de Pollux et d'Amycos a lieu près de Chalcédoine ou du golfe d'Astacos, si Phinée habite la rive européenne ou asiatique du Bosphore. Quand il mentionne les « bouches de l'Amyros » et affirme que les Argonautes les voient de la mer, il a probablement mal compris l'auteur qu'il imite.

Un autre défaut beaucoup plus grave à nos yeux est que le poète, entouré d'une immense bibliothèque, n'a pas songé à vérifier sur place les renseignements puisés dans les chroniques locales. En dehors de son voyage à Rhodes, imposé par les circonstances[1], il n'a pas eu la curiosité, comme Hérodote par exemple, de visiter au moins en partie les lieux qu'il décrivait. Les erreurs qu'il commet sur la topographie de la Crète, pourtant voisine de Rhodes,

1. Voir notre *Biographie d'Apollonios de Rhodes.*

prouvent qu'il n'y est jamais allé. Aussi la géographie d'Apollonios est-elle purement livresque. Malgré la longueur de l'itinéraire, le voyage des Argonautes raconté par lui est un voyage en chambre plutôt qu'un journal de bord. De trop nombreux passages se ramènent à de sèches énumérations de noms propres.

Cependant cette géographie n'est dépourvue ni d'intérêt ni de valeur littéraire. Elle nous renseigne sur les connaissances scientifiques d'un poète alexandrin, sur la genèse et la composition d'une épopée comme les *Argonautiques*, qui reste, malgré ses défauts, une des plus belles œuvres de la littérature hellénistique. Elle nous permet aussi d'apprécier souvent les qualités du poète : les descriptions des Roches Kyanées, du cap Carambis, des Chalybes au travail, des bouches de l'Eridan, des Planctes et de la Syrte rachètent maints passages languissants et confirment le talent vigoureux que révèlent les parties non géographiques du poème.

La géographie d'Apollonios est intéressante enfin par son influence : le pseudo-Apollodore, Denys le Périégète, l'auteur des *Argonautiques Orphiques*, Hygin, Mela, Lucain, Valerius Flaccus l'ont imitée. Cela prouve que, malgré ses défauts, elle était estimée des anciens.

Index des noms géographiques cités dans les Argonautiques[1]

A

Abantes, 43, 252.
Abarnis, 91.
Abydos, 90.
Achaïde, 22.
Achaïe, 47.
Achéens, 22.
Achéloios, 22.
Achéron (fleuve), 146 sq.
Achérousias (cap), 142 ss., 148 ss.
Achérousis (cap), 142 ss., 148 ss.
Acmon (bois d'), 172.
Adrastéia, 106.
Aia, 181 ss., 184 ss.
Aiaié, 181 ss., 239 sq.
Aigaios, 251.
Aigialos (Achaïe), 47.
Aigialos (Paphlagonie), 162, 164.
Aiolide (île), 241 ss.
Aisépos, 107.
Aisonis, 25.
Aithalia, 237 sq.
Alopé, 41.
Amarantes (Monts), 181 sq.
Amarantien (Phasis), 181 sq.
Amazones, 170 ss.
Amazones (cap des), 170 sq.
Amazoniens (Monts), 171 sq.
Ambraciens, 253.
Amnisos, 32.
Amphryssos, 42.
Amyclai, 30.
Amyros, 24, 81.
Anaphé, 273 sq.
Anauros, 24.
Angouros, 207 sq.
Anthémoeisis, 145.
Anthémoessa, 240.
Aonien, 28.
Aphétai, 79.
Apidanéens, 30.
Apidanos, 41.
Apide, 29.
Apsyrtiens, 212 sq.
Araithyréa, 45.
Araxès, 182 sq.
Arcadie, 47.
Arcadiens, 30.
Aréné, 46.
Arès (bois d'), 188.
Arès (plaine d'), 188.
Arès (source d'), 28.
Arétias (île), 178.
Arganthonéios, 115.
Argoos (port d'Aithalia), 238.
Argoos (port de Libye) 270.
Argos, 45.
Artakié, 100.
Asie, 21.
Asopos (de Béotie), 29.
Asopos (de Sicyonie), 45.
Assyrie, 166 ss.
Athamantienne (plaine), 26.
Athos, 83.
Atas (champ d'), 261, 268 sq.
Attique (île), 44.
Aulion (antre), 156.
Aulis, 276.
Ausonienne (mer), 238 sq.
Ausonienne (terre), 238.
Axin (Pont), 135.

B

Bébryces, 117.
Bébrycie, 117.
Bécheires, 180.
Bélier (couche du), 188.
Béotiens, 27.
Billaios, 158.
Bistonien, 40.
Bithynie, 125, 136.
Bithynien, 125, 136.
Bosphore, 122.

1. Les chiffres renvoient aux pages où ces noms sont principalement étudiés.

Brygéides (îles), 211 sq.
Bryges, 211 sq.
Byzères, 181.

C (voir K)

Cadméens, 28.
Calauréia, 30.
Callichoros, 155.
Callisté, 274 sq.
Calon (bouche), 204 sq.
Calos (port), 98 sq.
Calpé, 138.
Calydon, 48.
Canastraion (cap de), 83.
Carambis, 163.
Carpathos, 271.
Caspienne (mer), 183.
Caucase, 181.
Caucasienne (mer), 183 sq.
Cauliacos, 207 ss.
Cécropie, 276.
Celtes, 234 sq.
Celtes (lacs), 228 sq.
Chadésia, 172 sq.
Chalcodonios, 41.
Chalybes, 174 sq.
Charybde, 244 sq.
Chéronèse, 87.
Chytos (port), 99 sq.
Circé (île de), 239.
Circé (plaine de), 188.
Claros, 33.
Cleité (source), 103, 112.
Cnossos, 32.
Colchide, 181 ss.
Coloné (rocher de), 138.
Colques, 189 sq.
Corcyre la Noire, 218.
Corycos (grotte de), 27.
Corycos (safran de), 27, 34.
Courètes, 253.
Crète, 271 ss.
Crète (mer de), 272.
Crobialos, 161.
Cromna, 162.
Cronos (mer de), 210 sq.
Ctiméné, 42.
Cyzique, 92 ss.

D

Danaens, 22.
Dardania, 90.
Délos, 32.
Dia, 32.
Dicté, 271.
Dindymon, 103.
Dodone, 23.
Doias (plaine de), 172.
Dolions, 107, 111.
Dolopes, 42 sq.
Drépané, 247 sq.
Dryopes, 26.
Dyskélados, 218.

E

Echinades (îles), 253.
Eérie, 35.
Egée (mer), 76.
Egine, 275.
Egypte, 35.
Electra (île d'), 85.
Electris (île), 213 sq., 220 sq.
Eléens, 47.
Enchélées, 213.
Enètes, 165.
Enipeus, 41.
Ephyra, 29.
Erginos, 49.
Eridanos, 220 ss.
Erymanthos, 31.
Erythines, 161.
Eryx, 247.
Ethiopiens, 35.
Etoliens, 48.
Eubée, 43.
Europe, 21.
Euryménai, 81.
Euxin (Pont), 135.

G

Génétaios (cap), 175.
Géraistos, 31.
Graucénies, 206.
Gyrton, 42.

H

Haimonie, 23.
Haimoniens, 23.
Halys, 168 sq.
Hellade, 22.
Hellespont, 87.
Héphaistos (île d'), 241 ss.
Herkynien (rocher), 230 ss.
Hespérides, 261, 268 sq.
Hippouris, 273 sq.
Homolé, 80.
Hyantien, 28.
Hylléens, 217.

Hyllique (port), 249 sq.
Hyperboréens, 197.
Hypios, 118, 141 sq.

I

Iaolcos, 75.
Ida (de Crète), 271.
Idaienne (terre), 89.
Illyrie (fleuve d'), 215 sq.
Ilissos, 29.
Imbrasien, 48.
Imbros, 87.
Indiens, 34.
Iolcos, 74.
Ionienne (mer), 199, 210 ss.
Ioniens, 48.
Iris, 169 sq.
Issa, 218.
Istros, 195 ss.
Itonide (Athéna), 25.

J

Jason (route de), 102.
Jason (source de), 103.

K (voir C)

Kéos, 32.
Kéraunienne (mer), 247.
Kérauniens (monts), 216 sq.
Kérinthos, 44.
Kérossos, 218.
Kianes, 114.
Kianide (terre), 114.
Kios, 115.
Kyanées (roches), 130 ss.
Kypris, 34.
Kytaien, 186.
Kythéréia, 32.
Kytoros, 162.

L

Lakéréia, 24.
Lampéia, 31.
Larisa, 41.
Latmos, 34.
Laurion (plaine), 206.
Leimonion (plaine), 103.
Lemnos, 84.
Lerné, 30.
Liburniennes (îles), 218 sq.
Libye, 253 ss.
Libyenne (mer), 255.
Ligures ou Ligyes, 235 sq.
Liguriennes ou Ligystides (îles), 237.
Lilybée, 247.
Locriens, 43, 276.
Lycastia, 172 sq.
Lycie, 34.
Lycoréien (Phoibos), 27.
Lycos (de Bithynie), 144.
Lycos (de Colchide), 182 ss.
Lyra, 157.
Lyrkéienne (Argos), 45.

M

Macriades (hauteurs), 104.
Macriées, 104 sq.
Macris, 248.
Macrones, 180.
Magnésie, 77.
Magnète, 78.
Mainalos, 47.
Mariandynes, 152.
Médée (grotte de), 250 sq.
Mégariens, 29.
Mélantiens (rochers), 273.
Mélas (cap), 138.
Mélas (golfe), 86.
Méliboia, 80.
Mélité, 218.
Mélitéien (mont), 251.
Mentores, 217.
Milet, 48.
Minoïdes (îles), 272.
Minoïenne (mer), 272.
Minyens, 43.
Mossynèques, 177 sq.
Mycènes, 45.
Myrina, 84.
Myrmidons, 41.
Myrtosien (mont), 35.
Mysie, 114.
Mysiens, 114.

N

Narécos (bouche), 204 sq.
Népéienne (plaine), 106.
Nestaiens, 211, 252.
Nestiens, 211, 252.
Nisaiens, 29.
Nuit (portes de la), 224 sq.
Nymphaié, 218.
Nysaienne (plaine), 36.

O

Océan, 195 ss., 229.
Ogygienne (Thébé), 28.

Oiaxienne (terre), 32.
Oichalia, 44.
Oinoié, 32.
Olénos, 48.
Olympe, 82.
Onchestos, 28.
Opous, 276.
Orchoménos, 28.
Oricos, 252.
Orientale (mer), 146 sq., 200 sq.
Ortygie, 32.
Ossa, 82.
Othrys, 26.
Ours (mont des), 93.

P

Pactole, 33.
Pagasai, 74 sq.
Palléné, 82.
Panachaïde (terre), 22.
Panhellènes, 22.
Paphlagoniens, 159, 165.
Parnasse, 27.
Parrhasiens, 30.
Parthénia, 48.
Parthénios, 159 sq.
Pégai, 116.
Peirésiai, 40, 76.
Pélasges, 23.
Pélion, 78.
Pelléné, 47.
Pélopéide (terre), 29.
Pénée, 82.
Percoté, 90.
Pétra, 24.
Peuké, 204 sq.
Phasis, 181 ss.
Phéaciens, 247 ss.
Phérai, 41.
Phillys, 138.
Philyréide (île), 179.
Philyres, 179 sq.
Phinée (pays de), 123 ss.
Phlégra, 82.
Phlious, 45.
Phocidiens, 48.
Phrygie, 114.
Phrygiens, 114.
Phthie, 26.
Phylaké, 41.
Phylléios, 41.
Phyllis, 138 sq.
Piérie, 39.
Pimpléia, 40.
Pityéia (île), 218.
Pityéia (ville), 91.
Planctes, 132, 241 ss.
Plégades, 131.
Pléistos, 27.
Plotai, 33.
Pont, 135.
Posidéios (cap), 117.
Propontide, 92.
Pylos, 46.
Pytho, 49.

R

Rhébaios, 136.
Rhébas, 136.
Rhipées, 198 sq.
Rhodanos, 224 ss.
Rhoitéion, 90.
Rhyndacos, 114.

S

Sacré (mont), 176.
Sacrée (pierre), 102.
Salangon, 211.
Salmonis (cap), 271 sq.
Sangarios, 141.
Sapeires, 180 sq.
Sardonienne (mer), 236 sq.
Sarpédon (rocher de), 49.
Sauromates, 190.
Scylla, 244 sq.
Scythes, 205 sq.
Sépias (cap), 76.
Serbonis, 36.
Sésamos, 160.
Sigynnes, 206.
Sikinos, 32.
Sindes, 206.
Sinope, 167.
Sinties, 84.
Siphai, 44.
Skiathos, 76.
Soonautès, 148.
Sparte, 30.
Sporades, 275.
Stoichades, 237.
Strophades, 33.
Stymphalide (lac), 31.
Syrte, 255 ss.

T

Tainaron, 48.
Taphiens, 33.
Tégée, 47.
Téléboens 33.
Ténos, 31.

Thébé (de Béotie), 28.
Thébé (d'Egypte), 35.
Thémiskyra, 172 sq.
Thémiskyra (cap de), 170 sq.
Théra, 274 sq.
Thérapnaien, 30.
Thermodon, 171 sq.
Thespiens, 44.
Thrace, 49, 86.
Thrace (port), 102.
Thraces, 205 sq.
Thrinakie, 245 sq.
Thynéide (île), 140.
Thyniade (île), 140.
Thyniens, 125.
Tibarènes, 175 sq.
Tisaia (cap), 76.
Titarésien, 42.
Titanide, 187.
Trachis, 26.
Tricca, 23.
Trinacrie, 245 sq.
Trinacrie (mer de), 199 sq.
Triton (fleuve), 35.
Triton (lac), 261 ss.
Tritonienne (Thébé), 35.
Tritonis (lac), 261 ss.
Typhaonienne (roche), 34.
Tyrrhénie, 239.
Tyrrhéniens, 239.

X

Xanthos, 34.
Xynias, 42.

Z

Zoné, 49.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Dictionnaires et Lexiques.

Besnier. — *Lexique de géographie ancienne*, Paris, 1914.

Daremberg-Saglio-Pottier. — *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, Paris, 1877 ss.

Estienne (H.). — *Thesaurus linguae graecae.*

Pape-Benseler. — *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 3e éd., Brunswick, 1863-70.

Pauly-Wissowa-Kroll. — *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, 1894 ss.

Roscher (W. H.). — *Ausführliches Lexikon der griechischen Mythologie*, Leipzig, 1884 ss.

Smith (W.). — *A Dictionary of Greek and Roman Geography*, Londres, 1873.

Vivien de Saint-Martin. — *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, Paris, 1879 ss.

II. — Atlas et Cartes.

Carte de la Grèce, rédigée et gravée au dépôt de la Guerre, Paris, 1852.

Cartes des *Inscriptiones Graecae.*

Kiepert (R.). — *Karte von Kleinasien*, Berlin, 1902-06.

Kiepert (H. et R.). — *Formae orbis antiqui*, Berlin, 1894 ss.

III. — Ouvrages sur la géographie grecque.

Berger (H.). — *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, 1re éd., Leipzig, 1887-93.

Bunbury (E. H.). — *A History of Ancient Geography among the Greeks and Romans*, Londres, 1883.

Forbiger (A.). — *Handbuch der alten Geographie*, 2e éd., Hambourg, 1877.

Gisinger. — Article *Geographie* dans P.-W., *Real-Enc.*, Suppl. IV, p. 538 ss.

Kiepert (H.). — *Manuel de géographie ancienne*, trad. Ernault, Paris, 1887.

Lolling. — *Hellenische Landeskunde und Topographie* (t. III d'Iw. Mueller, *Handbuch*, Nœrdlingen, 1889).

Vivien de Saint-Martin. — *Histoire générale de la géographie et des découvertes géographiques*, Paris, 1873.

IV. — La géographie avant Apollonios.

1° *La colonisation.*

Aly (W.). — *Die Entdeckung des Westens* (*Hermes*, t. LXII, 1927, p. 299-341, 485-489).
Bilabel. — *Die ionische Kolonisation* (*Philologus*, Supplém. XIV, fasc. 1, Leipzig, 1920).
Hogarth. — *Ionia and the East*, Oxford, 1909.

2° *Homère.*

Allen (T. W.). — *The Homeric Catalogue of Ships*, Oxford, 1921.
— *Homer, the Origins and the Transmission*, Oxford, 1925
Bérard (V.). — *Les Phéniciens et l'Odyssée*, 1re éd., Paris, 1902-03.
— *Introduction à l'Odyssée*, Paris, 1924-25.
— *L'Odyssée « poésie homérique »*, Paris, 1924.
Champault (Ph.). — *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée*, Paris, 1906.
Robiou (F.). — *Questions homériques* II : *Géographie de l'Asie Mineure au temps de la guerre de Troie* (*Bibl. de l'Ec. des Hautes Etudes*, fasc. XXVII, Paris, 1876).
Tannery (P.). — *Sur la géographie de l'Odyssée* (*Ann. de la Fac. de Bordeaux*, IV, 1887, p. 24 ss.).

3° *Hérodote.*

Gsell (St.). — *Hérodote* (*Université d'Alger, Textes relatifs à l'Afrique du Nord*, fasc. I, 1916).
Hauvette (A.). — *La géographie d'Hérodote* (*R. Ph.*, Nouv. Série, XIII, 1889, p. 1-24).

4° *Xénophon.*

Boucher (Colonel A.). — *L'Anabase de Xénophon*, Paris-Nancy, 1913.
Robiou (F.). — *Itinéraire des Dix-Mille* (*Bibl. de l'Ec. des Hautes Etudes*, fasc. XIV, Paris, 1873).
Segl (Fr.). — *Vom Kentrites bis Trapezus, eine Bestimmung des Weges der Zehntausend durch Armenien*, Erlangen, 1925.

5° *Auteurs divers.*

Jacoby. — *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin, 1923 ss.

MUELLER. — *Fragmenta Historicorum Graecorum*, Paris, 1853 ss.

— *Geographi Graeci Minores*, Paris, 1855-61.

ROHDE (E.). — *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, 1876, p. 167 ss.

V. — LA GÉOGRAPHIE ALEXANDRINE.

1° *Généralités.*

BIRT (Th.). — *Alexander der Grosse und das Weltgriechentum*, Leipzig, s. d. [1925].

ENDRES (H.). — *Geographischer Horizont und Politik bei Alexander dem Grossen in den Jahren 330-323*, Wurzbourg, 1924.

SUSEMIHL (F.). — *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, Leipzig, 1891-92.

2° *Auteurs divers.*

ARRIEN. — *L'Inde*, éd. CHANTRAINE, Paris, 1927.

BOLCHERT (P.). — *Aristoteles' Erdkunde von Asien und Libyen* (dans W. SIEGLIN, *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, t. XV, Berlin, 1908.)

NEUMANN. — *Die Fahrt des Patrokles auf dem kaspischen Meere* (*Hermes*, XIX, 1884, p. 165-185).

3° *Pythéas.*

CALLEGARI (V.). — *Pitea di Massilia* (*R. St. A.*, VII, 4; VIII, 2; IX, 2).

DAMSTE (P. H.). — *Pytheas Massiliensis* (*Mnemosyne*, XLV, 1917, p. 181-85).

JULLIAN (C.). — *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 415 ss., Paris, 1908.

4° *Timée.*

GEFFCKEN (J.). — *Timaios' Geographie des Westens* (*Philolog. Untersuchungen*, t. XIII, Berlin, 1892).

GUENTHER (P.). — *De ea quae inter Timaeum et Lycophronem intercedit ratione*, dissertation, Leipzig, 1889.

5° *Callimaque.*

NICOLE (J.). — *Un fragment des Aétia de Callimaque* (*REG*, 1904, p. 222 ss.).

PFEIFFER (R.). — *Kallimachos-Studien*, Munich, 1924 (p. 38-77 : *Zu den Aitia, die Argonautenrückfahrt*).
SCHNEIDER (O.). — *Callimachea*, Leipzig, 1870-73.

6° *Eratosthène.*

BERGER (H.). — *Die geographischen Fragmente des Eratosthenes*, Leipzig, 1880.
THALAMAS. — *La géographie d'Eratosthène*, Versailles, 1921.

VI. — APOLLONIOS DE RHODES.

1° *Editions et commentaires.*

APOLLONIOS DE RHODES. — *Les Argonautiques*, traduction française suivie de notes, par H. DE LA VILLE DE MIRMONT, Bordeaux-Paris, 1892.
MERKEL. — *Apollonii Argonautica*, Leipzig, 1854.
MOONEY (G. W.). — *The Argonautica of Apollonius Rhodius*, Londres-Dublin, 1912.

2° *Géographie d'Apollonios.*

RYBA (B.). — ΚΑΘΥΠΕΡΘΕ (*RPh*, 1927, p. 328-34).
— *Une erreur géographique faussement imputée à Apollonios de Rhodes* (*Listy Filologicke*, 1926, p. 335-42; résumé en français).
WALTHER. — *De Apollonii Rhodii Argonauticorum rebus geographicis* (*Dissert. philol. Halenses*, XII, 1891, 1, p. 1-104), Halle, 1891.

VII. — LÉGENDE ET VOYAGE DES ARGONAUTES.

BACON (J. R.). — *The Voyage of the Argonauts*, Londres, 1925.
BANIER (ABBÉ). — *Les Argonautes, dissertation sur la conquête de la Toison d'Or* (*Mém. de l'Acad. des Inscr. et B. L.*, IX, 1736, p. 54 ss.).
BERGER (H.). — *Mythische Kosmographie der Griechen* (supplément à ROSCHER, *Ausführliches Lexikon der griech. Mythologie*).
BOSELLI. — *Il mito degli Argonauti nella poesia greca prima d'Apollonio Rodio* (*R. St. A.*, t. VIII, 1904, p. 518-528; IX, 1905, p. 130-144, 278-295, 393-412).
DUMÉZIL. — *Le crime des Lemniennes, Rites et légendes du monde égéen*, Paris, 1924.
FARNELL. — *Cults of Greek States*, Oxford, 1896-1909.
FITCH (E.). — *De Argonautarum reditu quaestiones selectae*, dissertation, Gœttingue, 1896.

FRIEDLAENDER. — *Kritische Untersuchungen zur Geschiche der Heldensage*, I *Argonautensage* (*Rh. M.*, LXIX, 1914, p. 299-317).
GRŒGER (M.). — *De Argonauticarum fabularum historia quaestiones selectae*, dissertation, Breslau, 1889.
GRUPPE. — *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*, Munich, 1906 (t. V, 2 d'Iw. MUELLER, *Handbuch*).
JESSEN. — Article *Argonautai* dans P.-W., *Real-Encyclopaedie*.
MEIER (Ew.). — *Quaestiones Argonauticae*, dissertation, Leipzig, 1882.
MEULI (K.). — *Odyssee und Argonautika*, Berlin, 1921.
MUELLER (K. O.). — *Orchomenos und die Minyer*, 2e éd., Breslau, 1844.
ROBERT (C.). — *Die griechische Heldensage*, p. 758 ss., Berlin, 1921.
SCHŒNEMANN. — *Commentatio de geographia Argonautarum*, Gœttingue, 1788.
SÉCHAN (L.). — *La légende de Médée* (*REG*, XL, 1927, p. 234-310).
SEELIGER. — Article *Argonautai* dans ROSCHER, *Lexikon der griech. Mythologie*
STENDER. — *De Argonautarum ad Colchos usque expeditione fabulae historia critica*, Kiel, 1874.
VINET (E.). — Article *Argonautae* dans DAREMBERG-SAGLIO, *Dictionnaire des Antiquités*.
WILAMOWITZ-MŒLLENDORFF (U. de). — *Griechische Tragœdien*, 6e éd., t. III : *Euripides, Medea*, Berlin, 1922.

VIII. — OUVRAGES SUR LES RÉGIONS VISITÉES PAR LES ARGONAUTES.

1° *Grèce et mer Egée.*

BEULÉ (E.). — *Etudes sur le Péloponèse*, Paris, 1855.
BURSIAN. — *Geographie von Griechenland*, Leipzig, 1862-72.
CURTIUS (E.). — *Peloponnesos*, Gotha, 1851-52.
DESDEVISES DU DÉZERT (Th.). — *Géographie ancienne de la Macédoine*, Paris, 1862.
FOUGÈRES (G.). — *Grèce*, Paris, 1911.
FRAZER (J. G.). — *Pausanias' Description of Greece*, Londres, 1898.
LEAKE (W. M.). — *Peloponnesiaca*, Londres, 1846.
— *Travels in Northern Greece*, Londres, 1835.
— *Travels in the Morea*, Londres, 1830.
PENROSE-HARLAND (J.). — *The Calaurian Amphictyony* (*AJA*, XXIX, 1925, p. 160 ss.).
PLATT (A.). — *The Lyrceian Water* (*Cl. Q.*, 1916, p. 83 sq.).

PUILLON-BOBLAYE (M. E.). — *Recherches géographiques sur les ruines de la Morée*, Paris, 1835 (dans *Expédition scientifique de la Morée*).
STÆHLIN (Fr.). — *Das hellenische Thessalien*, Stuttgart, 1924.
WACE et THOMSON. — *Prehistoric Thessaly*, Cambridge, 1912.

2° *Hellespont, Propontide et Bosphore.*

CUINET (Vital). — *La Turquie d'Asie*, Paris, 1891.
FITCH E.). — *Apollonius Rhodius and Cyzicus* (*AJPh*, XXXIII, 1912, fasc. 1, n° 129, p. 43-56).
HAMILTON (W. S.). — *Researches in Asia Minor*, Londres, 1842.
HASLUCK (F. W.). — *Cyzicus*, Cambridge, 1910.
JOUBIN (A.). — *Inscription de Cyzique* (*REG*, 1894, p. 45 ss.).
KNAACK. — *De fabulis nonnullis Cyzicenis* (*Comment. philol. in hon. sodal. philolog. Gryphiswaldensis*, Berlin, 1887, p. 33 ss.).
LEAKE (W. M.). — *Journal of a Tour in Asia Minor*, Londres, 1824.
MARQUARDT. — *Cyzicus und sein Gebiet*, Berlin, 1836.
MOLTKE (de). — *Lettres sur l'Orient*, traduction française, Paris, 1872.
PERROT (G.) et GUILLAUME (E.). — *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*, Paris, 1862.
PHILIPPSON. — *Reisen und Forschungen im westlichen Kleinasien* (*PM*, *Ergb.* n° 167, Gotha, 1910).
RAMSAY. — *The Historical Geography of Asia Minor*, Londres, 1890.
REINACH (Th.). — *Ile ou presqu'île ?* (*REG*, 1894, p. 48 ss.).
SŒLCH (J.). — *Bithynische Städte im Altertum* (*Klio*, XIX, 1924, p. 140 ss.).
TOURNEFORT. — *Relation d'un voyage du Levant*, Paris, 1717.

3° *Pont-Euxin.*

CHOTARD. — *Le Périple de la mer Noire par Arrien*, Paris, 1860.
VON DIEST. — *Von Pergamon über den Dindymus zum Pontus* (*PM*, *Ergb.* n° 94, Gotha, 1889).
HŒFER. — *Pontosvœlker, Ephoros und Apollonios Rhodios* (*Rh. M.*, LIX, 1904, p. 542 ss.).
HOLLIDAY (W. R.). — *Mossynos and Mossynoikoi* (*Cl. R.*, XXXVII, 1923, n° 5-6).
LEONHARD (R.). — *Paphlagonia, Reisen und Forschungen in nœrdlichen Kleinasien*, Berlin, 1915.
REINACH (Th.). — *Mithridate Eupator*, Paris, 1890.

4° *Danube.*

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. — *Les sources du Danube chez Hérodote* (*Rev. Arch.*, XII, 1888, p. 61 ss.).
HŒFER (U.). — *Zu alten Geographen : die Donauspaltung bei Ps.-Skymnos* (*Rh. M.*, LXXIII, 1920, p. 345 ss.).
JULLIAN (C.). — *Grecs et Sigynnes* (*REA*, 1906, p. 121).
PACHTÈRE (F. de). — *Salluste et la découverte du Danube* (*Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, XXXVIII, 1908, p. 79 ss.).
SCHERRER (J. P.). — *Hérodote et la source du Danube* (*L'Anthropologie*, 1918-19, p. 603 ss.).

5° *Adriatique.*

KNAACK. — *Quaestiones Phaethonteae* (*Philolog. Untersuchungen*, t. VIII), Berlin, 1886.
PARTSCH (J.). — *Die Insel Korfu* (*PM*, *Ergb.* n° 88, Gotha, 1887).
RHOMAIOS (C. A.). — *Les premières fouilles de Corfou* (*BCH*, 1925, p. 190 ss.).
RIEMANN (O.). — *Recherches archéologiques sur les îles Ioniennes* : I *Corfou* (*Bibl. des Ec. Fr. d'Ath. et de Rome*, fasc. 8, Paris, 1879).

6° *Europe Centrale et Occidentale.*

ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. d'). — *Cours de littérature celtique*, t. XII, Paris, 1902.
— *Les premiers habitants de l'Europe*, Paris, 1889-94.
DESJARDINS (E.). — *Géographie historique et administrative de la Gaule*, Paris, 1870-80.
DOTTIN (G.). — *Les anciens peuples de l'Europe*, Paris, 1916.
GRENIER (A.). — *La découverte du Rhin* (*Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 1920, p. 5-28).
JULLIAN (C.). — *Histoire de la Gaule*, t. I, Paris, 1908.
— *La route des Argonautes et la Tène* (*REA*, 1906, p. 117 sq.).
MEHLIS (C.). — *Zur Entdeckungsgeschichte des Rheinstromes* (*PhW*, 1923, p. 885 ss.).
MONQUET (J.). — *Les Stœchades sont-elles nos îles d'Hyères ?* (*Rev. Arch.*, XXII, 1925, p. 95-104).
MUCH (R.). — *Hercynia* (*ZDA*, XXXII, 1888, p. 454 ss.).
MUELLENHOFF (K.). — *Deutsche Altertumskunde*, I, Berlin, 1870.
PARTSCH (J.). — *Die Stromgabelungen der Argonautensage* (*Ber. über die Verh. der sächs. Akad. d. Wissensch. zu Leipzig, phil. hist. Kl.*, t. LXXI, 1919, 2er Heft).
PIROUTET (M.). — *Contribution à l'étude des Celtes* (*l'Anthropologie*, 1918-19, p. 213 ss.).

7° *Libye.*

CAHEN (E.). — *Note sur la topographie de Cyrène* (*REA*, XXVI, 1904, p. 112 ss.).

FERRI (S.). — *Tracce del passagio degli Argonauti a Bengasi* (*Historia, Studi storici per l'antichità classica*, III, 1927, p. 66-107).

GHISLERI (A.). — *Tripolitania e Cirenaica dal Mediterraneo al Sahara*, Milan-Bergame, 1912.

GSELL (St.). — *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, Paris, 1913.

MALTEN. — *Kyrene* (*Philolog. Untersuchungen*, t. XX, Berlin, 1911).

PERROUD. — *De Syrticis emporiis*, Paris, 1881.

STUDNICZKA. — *Kyrene*, Berlin, 1890.

TISSOT (Ch.). — *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884-88.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIERE PARTIE. — GENERALITES

CHAPITRE PREMIER. — LA GÉOGRAPHIE DANS LES ARGONAUTIQUES . 9
Astronomie, magie, art nautique, médecine, peinture de l'amour, mythologie dans les *Argonautiques*; importance particulière de la géographie.

CHAPITRE II. — LA GÉOGRAPHIE AVANT APOLLONIOS 14
Colonisation et grands voyages du VIIIe au VIe siècles, géographie ionienne. — Période de transition avant Alexandre : Hérodote, Ctésias, Xénophon, Skylax. — Nouveaux progrès au temps d'Alexandre : Néarque, Pythéas. — La géographie hellénistique : voyages lointains, géographie romanesque ou scientifique. La géographie dans la littérature alexandrine : histoire, « paradoxographie », poésie.

DEUXIEME PARTIE. — LES DIGRESSIONS ET LA CATALOGUE DES ARGONAUTES

CHAPITRE PREMIER. — RENSEIGNEMENTS DIVERS 21
1. Généralités. — 2. Grèce du Nord. — 3. Grèce centrale. — 4. Péloponnèse. — 5. Iles. — 6. Asie. — 7. Libye. — Conclusion.

CHAPITRE II. — LE CATALOGUE DES ARGONAUTES 38
I. La composition : plan géographique imité ou adapté d'Homère. — II. La géographie : *a*) Thessalie; *b*) Locride, Eubée, Attique, Béotie; *c*) Péloponnèse; *d*) Ionie; *e*) Etolie, Phocide et Thrace. — Conclusion : ressemblances et différences avec Homère.

TROISIEME PARTIE. — LE VOYAGE DES ARGONAUTES

CHAPITRE PREMIER. — LE VOYAGE DES ARGONAUTES AVANT APOLLONIOS 51
I. Poésie : *a*) La poésie épique; *b*) Le lyrisme; *c*) La Tragédie et la Comédie. — II. Prose : *a*) Les Logographes; *b*) Les

historiens; *c*) L'histoire et la géographie locales. — III. Poésie alexandrine : Antimaque, Théocrite, Callimaque, poètes divers.

CHAPITRE II. — DE THESSALIE EN COLCHIDE 74

I. La mer Egée : *a*) Les côtes de Thessalie; *b*) De la Thessalie à l'Hellespont. — II. L'Hellespont. — III. La Propontide et Cyzique. — IV. La Mysie. — V. Le pays des Bébryces. — VI. Le Bosphore et le Pays de Phinée. — VII. Les Roches Kyanées. — VIII. Le Pont-Euxin : *a*) La Bithynie; *b*) La région d'Héraclée; *c*) La Paphlagonie; *d*) L'Assyrie; *e*) Le pays des Amazones; *f*) De Thémiskyra à l'île Arétias; *g*) De l'île Arétias en Colchide; *h*) La Colchide.

CHAPITRE III. — LE RETOUR DES ARGONAUTES 192

I. Phasis et Pont-Euxin. — II. L'Istros : *a*) Les sources de l'Istros; *b*) Ses deux bras; *c*) Ses bouches; *d*) L'Istros du Pont-Euxin à l'Adriatique. — III. L'Adriatique. — IV. L'Eridanos. — V. Le Rhodanos. — VI. La Méditerranée occidentale. — VII. L'île des Phéaciens et la mer Ionienne. — VIII. La Libye : *a*) Généralités; *b*) La Syrte; *c*) Le lac Triton. — IX. Méditerranée orientale et mer Egée.

CONCLUSION

I. LES SOURCES GÉOGRAPHIQUES D'APOLLONIOS 277

Ressemblances et différences avec Homère; Hésiode, Pindare, Callimaque. Les prosateurs : Hérodote, Timée, Timagétos, Phérécyde, Ephoros, Xénophon. La topographie : Néanthès et Deilochos pour Cyzique; Hérodoros, Nymphis et Promathidas pour Héraclée; Nymphodoros pour l'ethnographie. Originalité d'Apollonios.

II. LES ÉLÉMENTS DE SA GÉOGRAPHIE 281

I. Géographie, topographie, ethnographie. — II. Aitiologie. — III. Mythologie locale. — IV. Récits merveilleux. — V. Etymologie.

III. LA MISE EN ŒUVRE DES MATÉRIAUX 286

I. L'itinéraire. Escales et déviations, légendes locales rattachées à l'itinéraire. Le retour : la combinaison des trois versions connues avant Apollonios forme un itinéraire complet, mais peu homogène. — II. Le choix des matériaux : fable et science. Valeur de cette géographie.

INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES 295

BIBLIOGRAPHIE 301

TABLE DES CARTES

1. Cyzique 99
2. Héraclée 143
3. Itinéraire dés Argonautes d'après Apollonios..... 191
4. Benghazi 269

Vu, le 1er décembre 1928
le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :
H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY

Bordeaux — Imprimerie J. Bière, 18, rue du Peugue — 1930